

RECUEIL

DE

POESIES

GAILLARDES

PREMIERE PARTIE



R'ECUEIL

DE

POESIES

GAILLARD'S

PREMIERE PARTIE

# RECUEIL

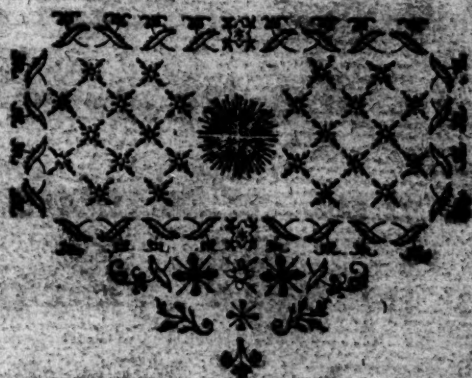
DE NOUVELLES

## POESIES

GALANTES, CRITIQUES,

LATINES ET FRANÇOISES

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

---

*Cette présente Année.*

4

RECEIVED

DE NOUVELLES



BRITANNICUM

BRITANNICUM

LONDON





# AVIS

## DE L'ÉDITEUR.

**L**ES Pièces qui composent ces deux Volumes m'ont paru mériter l'impression; elles sont nouvelles pour le Public, à l'exception d'un très-petit nombre, qui avoient déjà vu le jour: on a cru qu'il étoit utile de leur accorder une place  
dans

A V I S

dans ce Recueil , attendu leur rareté.

Les Gens d'esprit & de goût auront lieu d'être contents des Pièces latines qu'on a eu le bonheur de rassembler ; elles sont de mains de Maîtres , ils le reconnoîtront aisément.

Toutes ces petites Pièces , tant latines que françoises, ont fait l'amusement de leurs Auteurs , & les délices de ceux à qui elles ont été communiquées , par des copies  
tou-

DE L'ÉDITEUR

toujours exposées à s'égarer ou se perdre , en changeant de maître,

Le différence des goûts & des occupations de ceux qui en feroient devenu les possesseurs, les auroient totalement soustraites au Public , quoique par des motifs bien différents : cela auroit opéré le même effet , & ces Pièces seroient restées dans l'obscurité.

On n'appuyera pas sur l'importance du service que l'on rend

par



A K I S

par là au Public ; on l'appécie  
au juste , en le priant seulement  
de faire attention que ceux qui  
s'efforcent de multiplier les amu-  
semens , méritent quelques re-  
connoissances.

Les Sciences & les Arts indis-  
pensables ou utiles à la société ,  
sont actuellement cultivés avec  
succès, & les hommes se dévouent  
avec ardeur aux fonctions qui  
leur sont confiées, quelques pé-  
nibles qu'elles puissent être.

DE L'ÉDITEUR.

Ce Recueil peut contribuer à délasser leurs esprits fatigués par un travail opiniâtre, en les rapellant à des idées d'enjouement & de plaisir, qui feront une diversion agréable, avec le sérieux de leurs occupations.

Les Anciens nous ont appris que l'esprit n'est point capable d'une attention sans relâche: ils l'on ingénieusement comparé à un arc, qu'une tension continuelle priveroit bientôt de l'élasticité nécessaire à son usage.

Que

## *A V I S D E L' E D I T E U R.*

Que les Génies du premier ordre instruisent le genre humain, en lui communiquant leurs importantes découvertes ; qu'ils l'éclaircent, en portant par-tout le flambeau de la raison & de l'expérience : pour nous, bornés par la médiocrité des talents à l'admiration, à la docilité & à la reconnaissance, nous sommes satisfaits de procurer au Public quelques instants de plaisir.



TABLE



# T A B L E

Des Pièces contenues en cette première  
Partie,

Pages	
	<b>F</b> ormica, &c. P. A. D. C. A. D. B.
1	La Fourmi, Conte.
7	Le V... à vis.
15	Le don de la Naysade.
25	Envoi du don de la Naysade.
26	L'Enghumé. Par M. D. L. M.
31	L'Esprit fort. Conte.
35	Demosthene amoureux.
37	Le Scrupule. Conte.
38	Le Pécheur.
39	Nabuchodonosor.
42	La nouvelle Eve.
48	Le Chevalier d'Industrie.
51	La Salade. Conte.
54	Epître de M. de Voltaire au R. de F.
56	La chasse de la puce. Conte.
58	Le pain béni. Conte.
63	L'heureuse surprise de la S**.
65	Les deux Rivaux. Conte.
67	L'Ecorchure. Conte.
68	Enigme en Bouts rimés.
69	L'Hospitalière. Conte.
71	L'Etrille. Conte.
77	La Garde trompée.
79	Enigme.
80	Epigramme.
81	Babet la Bouquetière.
85	Le Contrat.

89	<i>Conte du Baron de Fœneſte.</i>
90	<i>Enigme.</i>
91	<i>La Larme de Verre.</i>
97	<i>L'Excocu. Nouvelle.</i>
102	<i>L'Origine du Cocuage.</i>
104	<i>Menar la Villa.</i>
105	<i>Les Oeufs.</i>
111	<i>L'Oye pollué.</i>
113	<i>Qui choiſit prend le pire.</i>
116	<i>Epigramme ſur Madame de Salus.</i>
117	<i>Lettre de la Maupin.</i>
119	<i>Lettre de M. le P. Boubier à M. D. L. M.</i>
120	<i>Réponſe de M. de L. M.</i>
121	<i>Epigramme.</i>
122	<i>Les Machabées. Conte.</i>
123	<i>La Savonette. Conte.</i>
125	<i>Conte de M*.</i>
126	<i>Sonnet en bouts rimés.</i>
127	<i>Le Godenot ou le Sucrier.</i>
132	<i>Dixain &amp; Epigramme.</i>
133	<i>L'Urinal.</i>
137	<i>Epigramme.</i>
138	<i>La voye du ſalut.</i>
140	<i>Le clic clac.</i>
141	<i>La Robe de Capucin.</i>
142	<i>Deux petits Contes.</i>
143	<i>Uxor vade foras.</i>
145	<i>La Gargouille. Conte.</i>
149	<i>Le péché originel.</i>
152	<i>Le Jéſuite &amp; le Tableau.</i>
153	<i>La Linotte de Miſſiſſipi.</i>
157	<i>L'Innocent. Conte.</i>
159	<i>Sonnet en bouts rimés.</i>
160	<i>Les pieds nuds. Conte.</i>
161	<i>L'argent fait tout en amour. Ballade.</i>
162	<i>La paire de manches.</i>

163	<i>Le mari qui n'en est pas la cause.</i>
164	<i>Les intervalles de vertu.</i>
165	<i>Le Collecteur de Montagny.</i>
168	<i>Doux d'y mourir, rude d'y vivre.</i>
169	<i>Le Pere la Rose.</i>
170	<i>Epigramme.</i>
171	<i>La double méprise.</i>
172	<i>Le Désail.</i>
173	<i>Lettre de M. D*.</i>
175	<i>Le Prélat sexagénaire.</i>
177	<i>Le Laboureur fatigué. Conte.</i>
178	<i>Le Préservatif de l'orgueil. Epigramme.</i>
179	<i>Le Serpent. Conte.</i>
180	<i>Epigramme par le sieur S. P.</i>
181	<i>La Convention violée. Conte.</i>
183	<i>Le Déserteur puni. Conte.</i>
184	<i>La Revanche. Conte.</i>
185	<i>L'Apologie des non Conformistes.</i>
187	<i>Dix Epigrammes du Baron de Montpi- neuse.</i>
191	<i>Définition de l'essentiel en Amour.</i>
192	<i>La Femme gourmande. Conte.</i>

Fin de la Table de la Première Partie.





## FORMICA;

Auctore, ut dicitur, Joanne Cafà,

*D*um Venus & Veneri positis Mars gratior  
armis

Gramineo fessus dormit uterque solo,  
Irrepat tunicas Divæ formica latentes,  
Et teneras rigido vellicat ore nates.

Icta Venus clamat, somno Mars excitus, arma  
Corripit, & nudo nescius ense micat.

Aspiciens cælo qui conspicit omnia Phœbus  
Est rarus in Venerem stringere tela Deum.

Convocat auxilio Superos, discedit Olympo

Jupiter armatus, Tellus & alma Ceres  
Territa securo Formica reconditur ano,

Atque iterans morsus sprevit ab arce Deos.

Flet Venus, educit morfu Formica cruorem  
Viscera purpureo sanguine tincta rubens.

Quid faciant Superi? Sunt ignea tela Tonantis  
Irrita Gradivi, nil opus ense Dei.

Ecce Priapus adest, solus rulit ille salutem  
Apta ministerio meniula sola fuit.

Quam

## FORMICA

*Quam Deus horrorem veniens dum fixit in animum  
Et culo horrentem traxit ab ore feram,  
Candida quæ fuerat Veneris madefacta cruore  
Mentula purpuream servat in ore notam.  
Sparsa cruore suum mutat Formica colorem,  
Hinc rubet & generi permanet iste color.  
Hinc primum ignotas sedes remeasse Priapus  
Fertur & aversa gaudia fæda Deæ.  
Rubraque nunc etiam placidas Formica latebras  
Intrat & immotas non sinit esse nates.*



FORM 100

1871

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

1875

March 20 at 10:00 AM

1875

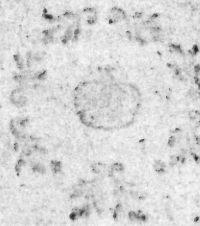
...the ... of ...

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

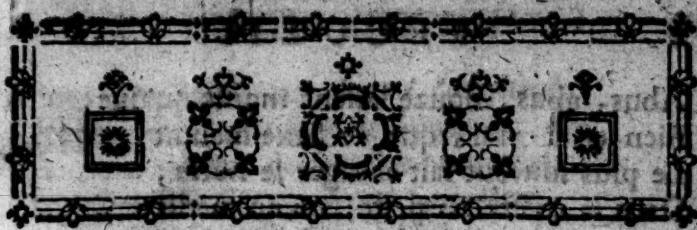
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

and the same thing will be done.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



110511



RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES.

---

LA FOURMI;  
C O N T E.

**H**Ors du beau Sexe il n'est point de salut  
Ni de plaisir; j'ose avancer encore  
Cet autre point, à ce qu'on n'en ignore.  
Les Dames sont & l'objet & le but  
De nos desirs; Dieu nous créa pour elles,  
Elles pour nous, si quelques reprouvés  
Se sont pourvû ailleurs que chez les Belles,  
Je doute fort qu'ils s'en soient bien trouvés,  
Qu'ils viennent donc m'en dire des nouvelles,  
Dans le Levant pourtant, me dira-t-on,  
Ce péché-là c'est le péché mignon,  
Les Musulmans traitent de bagatelles  
L'autre déduit. A cette objection  
Primò je dis, ce sont des infidèles;  
En second lieu je tiens qu'en tous climats  
Oncque ne fut Femme chose importune,  
Pourquoi ces gens, s'ils en font peu de cas,  
En ont-ils tant? peut-être ils en sont las,



Abus, abus, douze lassent moins qu'une,  
Bien est-il vrai, que ce Sexe maudit  
Le plus souvent fait enrager le nôtre,  
Dans la colère on peste, on en médit,  
On y revient malgré tout son dépit,  
Pourquoi cela ? c'est que, comme j'ai dit,  
Le Créateur nous a fait l'un pour l'autre.  
Qui voudra donc aller contre la loi  
Du Tout-puissant ? ce ne sera pas moi,  
Que l'on m'amène un mignon de couchette  
Beau, fait au tour, un Adonis enfin,  
D'autre côté telle quelle foubrette,  
Je plante-là mon ange masculin,  
Et je m'en vais cajoler ma grisette :  
Malheur à vous gens du pays latin ;  
Je ne dis tous, tous n'ont tourné casaque,  
Dans ces Cantons tout de même qu'ailleurs,  
Le beau Sexe a des zelés serviteurs,  
De bons sujets : tant seulement j'attaque  
Ceux devant qui le genre féminin  
En aucun sens n'a pu rencontrer grace,  
Cœurs corrompus, abominable race,  
Vous qui trouvez l'ennemi trop voisin,  
Ainsi parlez, quand on vous fait la guerre,  
Prétendez - vous Messieurs les goguenards,  
Que ce bon mot vous tirera d'affaire,  
Et vous sauver comme simples paillards,  
Pas, s'il vous plaît, dans une secte fausse  
Avez croupi par un malin abus,  
Et négligé le chemin des Elus,  
Paix, paix, là-bas vous aurez votre sauce,  
Dampés serez, si jamais on le fut,  
Hors du beau Sexe il n'est point de salut.  
Il n'a fallu beaucoup de Rhétorique  
Pour établir point de foi si constant,  
Ores qu'il est prouvé suffisamment.

Allons plus loin, examinons comment  
 S'est introduit cet usage hérétique  
 Que nous venons de fronder ci-dessus,  
 Car autre fois sur un Autel sans plus,  
 On adressoit son offrande à Venus,  
 En ce vieux tems l'ignorance étoit forte,  
 Le hazard fit inventer autre sorte  
 De sacrifice, à l'honneur toute fois  
 De la Déesse, & si près de son temple,  
 Que pas ne crut déroger à ses droits,  
 En le souffrant, ni qu'un pareil exemple  
 Dût quelque jour porter coup à sa loi.  
 Mais comme il n'est chose si bonne en soi  
 Dont les méchants par fois ne puissent faire  
 Mauvais usage, il arrive de-là,  
 Que certain Chantre a un beau jour s'avisa  
 De pratiquer un culte tout contraire,  
 Que gagna-t-il à se faire Apostat?  
 Vous l'allez voir, une troupe en furie,  
 Qui sur ce point n'entendoit raillerie,  
 En cent morceaux hacha le Renegat.  
 Or laissons-là le Chantre & son supplice,  
 S'il fut puni bien l'avoit mérité,  
 Disons d'où vient ce nouveau sacrifice,  
 Source d'abus, source d'iniquité,  
 Et comme quoi, sans penser à malice,  
 Par cas fortuit jadis fut inventé,  
 Que sur ce point aucun ne contredise,  
 Auteur mitré raconte ainsi le cas,  
 Il ne ment point, c'est un homme d'Eglise. *b*  
*c* Mars désarmé, Venus presque en chemise,

---

*a* Orphée.

*b* Barthelemy d'ella Caza Archevêque de Benevent.

*c* *Dum Venus veneri posuit Mars gratior ar-*  
*mis & . . .*

Lassés tous deux d'avoir pris leurs ébats,  
Dormoient un jour non pas entre deux draps,  
(Plus n'y couchoient de crainte de surprise.)  
Mais sur un lit, où pour tout matelas  
Vous eussiez vû des fleurs, de la verdure;  
Lit sans aprêt, que la simple Nature  
Avoit dressé pour ce couple amoureux;  
Comme au sommeil ils s'occupoient tous deux,  
Une fourmi, qui rodoit d'avanture  
Aux environs, doucement se glissa  
Sous le jupon de la belle dormeuse,  
En moins de rien pieds, jambes, & caters  
Sont visités par notre fourageuse,  
Après avoir parcouru des apas,  
Tant qu'il lui plut, ainsi que l'on peut croire,  
Elle grimpa sur un globe d'ivoire,  
De deux qui sont en de certains climats,  
Vulgairement appellés Pays-bas;  
Globes polis, que l'on ne montre guères,  
Pudeur défend que l'on les mette au jour,  
Amour, dit-on, est d'un avis contraire;  
Lequel des deux est cru sur cette affaire,  
Je ne sçai, mais je gage pour l'Amour;  
Quoi qu'il en soit, la bête familière  
Vient se camper sans beaucoup de façons,  
Sur le sommet de l'un de ces deux monts,  
Ce ne fut tout, l'impudente vermine  
Plus librement dans la suite en usa,  
Et sans respect pour blancheur, ni peau fine,  
Son aiguillon fort rudement ficha  
Dans le contour de la croupe divine:  
Dame Cypris, qui croit qu'on l'assassine,  
Jette un grand cri, fait maint & maint sanglots,  
Hé, quoi! faut-il pour un égratignure  
Se plaindre tant? Amour petit marmot,  
Tu me fais pis, & si je ne dis mot;



## DE PIECES FUGITIVES.

5

Mars à ce bruit se reveille en sursaut,  
 Du mieux qu'il peut ramasse son armure,  
 Et sans sçavoir ni pourquoi, ni comment,  
 Mon étourdi met la flamberge au vent.  
 Phœbus pour lors au haut du Firmament  
 Menoit son char, voyant briller la lame,  
 Il crut d'abord que le Dieu des Combats  
 Par jalousie, ou pour quelqu'autre cas  
 Etoit tout prêt d'attenter sur la Dame,  
 Pour empêcher telle brutalité,  
 Le Dieu benin & plein de charité,  
 Crie au secours, met l'Olympe en émuté,  
 Si que Jupin lui-même se députe  
 Pour en connoître, & suivi de Pallas  
 Va sur les lieux, les Dieux ne marchent pas  
 A petit bruit, si grand fut le fracas,  
 Que la Fourmi délogea sans trompète,  
 Et ne sçachant où donner de la tête,  
 De malepeur brusquement se foura  
 En certain trou le premier que trouva  
 En descendant, oncques n'étoit jusque-là  
 En cette chartre entré ne gens ne bête,  
 A ce qu'on tient, l'insecte en eut les gands,  
 Là l'animal ramparé jusqu'aux dents,  
 Se rit des Dieux, fait pique nouvelle,  
 A son plaisir comptant de tenir bon,  
 Malgré Venus & toute sa séquelle,  
 Venus gémit, chaque coup d'aiguillon  
 Va jusqu'au vif, & fait bondir la belle,  
 Comme un Courrier pressé par l'éperon,  
 (Un peu plutôt Mars y trouvoit son compte.)  
 Pour soulager la Reine d'Amathonte  
 Comment s'y prendre? il n'est aucun moyen,  
 Aucun remède au moins qu'on puisse faire  
 Honnêtement, Jupiter n'y sçait rien,  
 Pallas pas plus, Mars se trémousse bien,



Mais il ne fait que de l'eau toute claire,  
 Les pauvres Dieux enfin sont tout camus,  
 L'un tient la foudre, & l'autre un cimenterre,  
 Ce n'est pas là ce qu'il faut à Venus,  
 Autre instrument eût été nécessaire :  
 Priape accourt, ce Dieu n'étoit pas loin  
 Heureusement, en ce pressant besoin,  
 Il sçut trouver recette salutaire,  
 Son sceptre seul parut propre à l'affaire,  
 Sans marchander il vous le plante donc  
 Bien & dûement dans ce manoir profond,  
 Où la fourmi de piquer faisoit rage :  
 Ce n'est en vain, le Ciel bénit l'ouvrage,  
 Notre Esculape en moins d'un tourne-main  
 Fit tant & tant, que par force d'engin,  
 Il vint à bout d'accomplir telle cure,  
 Il arracha l'insecte mal-faisant,  
 Coula de plus baume sur la blessure ;  
 Messer Priape ayant sommairement  
 Traité le mal, tant lui sembla plaisant,  
 Cettui manoir, tant prit goût à la chose,  
 Qu'au coup d'essai ne se voulut tenir,  
 Depuis ce jour sans prétexte ni cause  
 Autre, si non que tel est son plaisir,  
 Au même gîte on le voit revenir ;  
 Autant en fait la fourmi, mais plus sage  
 Qu'au tems jadis, ne cause aucun domage,  
 Plus de douleurs, trop bien demangeaison,  
 Mouvemens drus, & secouffes gentilles,  
 Tous ornemens de conclusion.

O vous Amans, qui soupirez pour filles,  
 Neuves encore, puissent en certains tems,  
 Lorsque sous vous apprendront la rubrique,  
 Ces doux objets, ces tendrons ignorans,  
 N'être jamais sans Fourmi qui les pique.

## L E V . . A V I S ;

O D E.

AU gré du Sexe charmant  
Amour cherchoit un remède,  
Au sombre ennui qui possède  
L'Amante près de l'Amant:  
Dans ce dessein, l'on assure  
Qu'un jour il prit le chemin  
De la Forge où la Nature  
Fabrique le genre humain,



La Carte de Cupidon  
Met cette forge divine  
Sous une aimable colline  
Où croît le plus fin coton ;  
Deux jolis piliers d'ivoire  
De l'ébène & du corail,  
Du sacré Laboratoire  
Forment le petit portail,



Les ris, & les jeux badins  
Par qui la flamme s'allume  
Volent auprès de l'enclume  
Que bat le Dieu des Jardins,  
Du Cyclope insatiable  
Le marteau va jour & nuit

Et par un sort admirable  
Frappe sans faire de bruit.



Quand à grands coups redoublés  
Le Fer est battu de tête,  
Où que la fonte céleste  
Dedans le moule a coulé,  
La Nature prompte & sage,  
Qui de la part du Destin  
Préside sur tout l'ouvrage,  
Y met la dernière main.



Le Fils de Venus entra  
Jusqu'au fond du Sanctuaire  
Où le mortel téméraire  
De ses jours ne pénètre,  
Les Forgerons de Cythère  
Reçurent leur Souverain  
Comme l'on reçoit sa Mère  
Dans les Forges de Vulcain.



Bon jour, bel Enfant, bon jour,  
Dans ces lieux dont je dispose  
Puis-je pour vous quelque chose,  
Dit la Nature à l'Amour?  
Le Dieu répond: je désire,  
Sans différer un instant,  
Aux Belles de mon Empire  
Rendre un service important.



## DE PIÉCES FUGITIVES.

Que l'Homme puisse à son gré  
Se défaire en main sure  
Du morceau de sa figure  
Que vous m'avez consacré,  
Faites si bien votre compte,  
Que tournant dessus un vis  
Cet endroit-là se démonte  
Et se mette *remoris*.

\*  
Nature ayant sa leçon,  
Cupidon prit congé d'elle,  
Et sur le nouveau modèle  
L'Homme est bâti de façon,  
Que la plus solide immuable  
Des Amans & des Epoux,  
N'est plus désormais qu'un meuble  
Le plus mobile de tous,

\*  
Mais tel étoit l'art divin,  
Que si l'affaire allongée  
N'étoit à son apogée,  
On tournoit le vis en main,  
L'envoi ne se pouvoit faire  
Que l'Amour de son cachet  
Et du grand sceau de Cythère  
N'eût bien scellé le paquet.

\*  
L'homme étant ainsi formé  
Le beau Sexe en patience  
Du nôtre soutint l'absence



Et n'en fut plus alarmé,  
 De ce qui rendi infidelle  
 L'absent n'étoit plus porteur  
 Et toujours avec la Belle  
 Marchoit le consolateur.



L'Epoux, sortant de chez soi,  
 Laissoit à sa chère Epouse  
 Nouvelle encore & jalouse  
 Cet ôtage de sa foi:  
 Les passe-tems des Fillettes  
 Graces au vigoureux hochet,  
 Quand elles restoient seulettes  
 N'en souffroient aucun déchet.



Chacun de se munir  
 Basques de courir sans cesse  
 Beaux paquets à leur adresse,  
 D'aller, & de revenir,  
 Il n'est grêle ou vent qui puisse  
 Retarder un tel envoi,  
 Et la Tourière & le Suisse,  
 N'eurent jamais tant d'emploi.



Vous noterez qu'à ce jeu,  
 Outre que celui que l'on tronque  
 Ne trouve plaisir quelconque,  
 Il risque encore son enjeu;  
 Un dépôt de cette espèce  
 Ne se faisoit pas sans peur;

Mais est-il rien qu'on ne laisse  
Par tout où reste le cœur.



Aussi plus d'un accident  
Et d'un tour de friponne  
Fit d'une action si bonne  
Repentir l'Homme imprudent.  
Tous les jours la négligence  
Ou l'appétit déréglé  
Coûtent cher à l'indulgence  
De quelque absent mutilé.



Le beau Rameau d'Olivier  
Qui fait la paix du ménage  
Est par un Mari volage  
Prêté pour le jour entier,  
Le Soir Hymen le reclame,  
La nuit, s'il ne revient pas,  
Du Mari près de sa Femme  
Imaginez-vous l'embaras.



Par mégarde une autre fois  
Une Agnès au-lieu du vôtre  
Vous en renvoyoit un autre  
Où vous perdiez deux sur trois,  
Et bienheureux ceux qui purent  
En sauver encore un tiers,  
Mille honnêtes gens en furent  
Pour les gages tout entiers.



A l'affut de ce butin  
 Une Mère de Famille  
 Dans les joujoux de sa Fille  
 Furetoit soir & matin ;  
 La Prude mal assistée  
 Dans ses besoins importuns  
 De la Belle accréditée  
 Escamottoit les emprunts.



Le vieux jaloux désolé  
 Ne fermant plus la prunelle  
 Quelque fois dans la ruelle  
 Trouvoit le drôle isolé ;  
 Alors ne vous en déplaise  
 L'impitoyable Vieillard  
 Sans scandale, & tout à l'aise  
 Vous faisoit un Abailard.



A son Galand morfondu  
 La Dame avec un sourire  
 En étoit quitte pour dire  
 Mon ami, je l'ai perdu :  
 Aussi-tôt affiche énorme  
 Tout par son nom s'y nommoit  
 Même on y gravoit la forme  
 Du Bijou qu'on réclamoit.



Que dirons-nous du chagrin  
 Et de la rumeur affreuse  
 Qui d'une grande emprunteuse

Causa le trépas soudain,  
Les Commissaires posèrent  
Le scellé sur les effets  
Et sous le scellé restèrent  
Trente ou quarante paquets,



Messieurs les intéressés  
Privés de tout exercice  
Des longueurs de la Justice  
Furent fort embarrassés,  
Sur-tout ceux que la décence  
Et l'honneur de leur état  
Réduisoit à l'impuissance  
D'en faire aucun éclat,



Le Cavalier effronté  
Se plaint tout haut qu'on le blesse,  
En fait Juge le Beau Sexe  
Qui crie à l'iniquité,  
La procédure s'achève  
Nouvelle opposition,  
Enfin scellé se lève,  
On fait exhibition,



Personne à la vérité  
N'y scauroit trouver à mordre,  
La défunte avoit de l'ordre  
Tout est bien étiqueté  
Gens de Cour, & gens d'affaires,  
Gens de Robe, & gens de bien,



Abbés & Révérends Pères,  
Chacun retrouva le sien.



Aussi n'est - ce rien au prix  
De ce qu'une Messaline  
Entreprit, à la ruïne  
De l'empire de Cypris,  
Chez elle étoient en fourière  
Bidets rares & communs  
Elle étoit la trésorière  
De la caisse des emprunts,



Un beau matin haut le pied  
A son comptoir elle manque,  
Madame emporte la banque  
Et fait rase sans pitié,  
Amour & galanterie  
N'eurent bien - tôt qu'à décheoir  
C'étoit une Lotterie  
Cent billers blancs pour un noir.



Cupidon sentir l'abus  
Pour en prévenir la suite,  
Ce Dieu revolant bien vite  
A la forge de Venus,  
S'en remit à la Nature  
De leur commun intérêt;  
De-là nous devons conclure  
Que tout est bien comme il est,

## LE DON DE LA NAYADE;

## NOUVELLE,

## TIRÉE DE L'ARIOSTE

Par M. \* \* \*

## CHANT XXV.

**A**Rioste faisoit les doux amusemens  
 Des heureux jours de mon enfance,  
 Que j'ai regret à ces paisibles tems  
 Dont il rapelle encore la souvenance,  
     Soit raison ou reconnoissance,  
 Son Roland me paroît un ouvrage enchanté;  
 Rien n'y languit, tout y rit, tout y brille,  
     Pour plaire, froide vérité  
     Ne vaut invention gentille.  
 Ce point, je crois, n'est douteux entre nous;  
 Mais comme il ne convient de disputer des goûts,  
     Bien peu me chaut qu'on traite de folie,  
     De contes bleux, de rêveries:  
     Ce chef-d'œuvre de notre Auteur,  
 Je n'irai en champ clos faire le défenseur,  
     De Livres de Chevalerie:  
 Ni contre leurs censeurs n'intenterai procès;  
     Cependant il s'y voit des traits,  
     D'une ingénieuse Satire,  
 En maint endroits répandus à foison  
 Je n'en veux qu'un pour assurer mon dire,  
     On va juger si j'ai raison.

Bradamante fille d'Aïmon,  
Fut vaillante & pleine de charmes,  
Sa beauté, son adresse aux armes,  
Lui donnèrent un grand renom;  
L'Histoire fait récit de ses rares prouesses,  
Elle occit des Géants, conquît des forteresses,  
Rompit l'ost des Payens, & fit mille autres exploits.

On nous débite toutes fois  
Une aventure dont la Belle,  
Malgré son extrême valeur  
Ne put sortir à son honneur:  
Le moindre Chevalier s'en fut mieux tiré qu'elle,  
Il falloit, & j'eusse voulu

Que le cas eût été conté par la Fontaine,  
S'il s'en étoit donné la peine,  
Le Conte & le Lecteur en auroient mieux valu.  
Mais sans user d'un plus ample prélude,  
Venons à notre Histoire. Au fond d'un Bois épais  
Bradamante un beau jour vint pour prendre le  
frais,

On pour chercher la solitude:  
L'obscurité du lieu l'invitant au repos,  
Elle ôta son armet, s'assis sur l'herbe tendre,  
Et ne put long-tems se défendre  
Des charmes de Morphée; or il est à propos.  
Qu'on sçache que le Roi Marsille,  
Dans un Château non loin de cet endroit,  
Avoit une Fille nubile  
Qui Fleur-d'Epine se nommoit:  
En chassant ce jour-là de hazard elle passe,  
Auprès d'un sauvage réduit,  
Où la guerrière se délasse,  
L'Infante sans suite & sans bruit,  
Aproche & vit sa riche armure,  
N'a guères certaine blessure,

Que

Que sur le chef Bradamante reçut,  
L'obligea de couper sa longue chevelure;

C'est justement ce qui deçut,

Notre imprudente Chasseresse:

Elle admire ses traits, sa grace, sa jeunesse,  
Sa taille, son air fier même au sein du repos.

Ah que mon sort seroit digne d'envie,

Si je plaisois, dit-elle, à ce jeune Héros!

Eveillons-le, sans faire la renchérie

Ni la prude mal-à-propos;

Voyons ce que le sort m'apréte;

Elle l'éveille en un instant:

Les yeux de Bradamante achevent sa conquête.

Je ne puis résister au juste empressement

De vous entretenir, c'est trop de hardiesse,

Mais Seigneur excusez une jeune Princesse,

Dont l'amour vous rend le vainqueur,

Oui, mon beau Chevalier, malgré moi je vous  
aime.

Et ne sçai quelle force suprême

Vous a siôt rendu le maître de mon cœur:

C'est l'effet de la sympathie,

(Fille qui résiste trop peu

Ou qui se rend sans qu'on la prie,

Mét ordinairement la sympathie en jeu)

L'amour me fait passer les bornes ordinaires;

Mais qu'il! C'est le destin des Filles de mon rang

De se déclarer les premières;

D'ailleurs vous êtes trop charmant

Pour qu'un cœur avec vous s'amuse aux bien-  
séances,

Les plus sévères d'entre nous

Ne balanceroient pas à faire des avances,

Si tous les Cavaliers étoient faits comme vous

A ce discours Bradamante réplique,

Les Dames, je crois, rarement.



Leur donneroient de la pratique,  
S'il n'étoient pas faits autrement :  
Trêve de modestie, interrompit l'Infante,  
Ne perdons point en vains discours  
Un tems qui nous est cher & qu'on n'a pas  
toujours.

La scène étoit assez plaisante  
Pour la faire durer, Bradamante pourtant  
Ne voulut pas pousser la feinte plus avant,  
Soit crainte de nourrir de folles espérances,  
Qui ne pouvoient finir trop tôt,  
Ou de passer pour un nigaud,  
Négligeant de telles avances,  
Elle déclara donc & son sexe & son nom,  
Même pour plus grande assurance,  
Elle produisit un Téton,  
Beau, blanc, taillé par excellence,  
Ce qu'on appelle un Téton à manger,  
Mais qui ne plut point, & pour cause,  
L'Infante (ainsi qu'on peut juger)  
S'attendoit à tout autre chose :

Elle rougit de son erreur,  
Ou plutôt de dépit de se voir trompée :  
Mais le poison de sa première idée  
N'en demeura pas moins dans le fond de son  
cœur,

Puis faisant un effort pour cacher sa douleur,  
Puisque le Ciel, dit-elle, à mes desirs s'oppose,  
Et que sans le secours d'une Métamorphose  
Vous ne sçauriez répondre à mes vœux les plus  
doux,

Accordez-moi du moins ce qui dépend de vous,  
Venez vous reposer ma chère,  
Dans un Château voisin que tient le Roi mon  
Père,

On fera de son mieux pour vous y régaler,

Aussi-bien il est tard, où pourriez-vous aller?  
 Vous ne rencontreriez aucune Hôtellerie

Aux environs: Bradamante se rend,  
 Par complaisance seulement,  
 Et toutes deux de compagnie

Après avoir rejoint les chiens & les chasseurs  
 S'en vont droit au Château: là près des con-  
 noisseurs

Bradamante parût une beauté divine,  
 La prévoyante Fleur d'Épine  
 Avoit eu soin de mettre en arrivant

Sa compagne en habit décent:  
 (Précaution assez utile,)  
 Les Gens étant là comme ailleurs  
 Fort médisans & grands gloseurs,

Quand on est sage (au fond c'est le plus difficile)  
 Il ne faut à crédit donner prise aux censeurs:

Que sur ce point chacun à sa modé raisonne,  
 Le scandale à mon sens est le plus grand péché,  
 J'aime mieux un vice caché

Qu'une vertu que l'on soupçonne.

L'Auteur ne dit point si la chère fut bonne,  
 Cela se présume, ainsi je n'en dis rien:

Le souper fait, après quelque entretien,  
 On se coucha, la belle Hôtesse

Donna la moitié de son lit

A Bradamante qui dormit

Jusqu'au matin tout d'une pièce:

L'autre reposa peu, l'Amour l'en empêcha;

Elle se plaignit, soupira,

Elle se tourna, retourna

De tous côtés en cent manières,

Fit à ses Dieux maintes prières,

Pour obtenir un changement

Dont son amour pût tirer avantage,

Pour s'éclaircir de son destin

Une fois sur la coucheuse elle porte la main  
 Sans rien trouver qui fut de son usage,  
 Mêmes traits que les siens, par-tout mêmes apas,  
 Tant de conformité ne l'accommodoit pas.

La nuit s'étant ainsi passée  
 A dormir d'un côté, soupirer d'autre part,  
 Bradamante partit, non sans être pressée  
 De séjourner encore, elle arriva fort tard.

A Montauban résidence ordinaire  
 Du fameux Duc Aymond son Père,  
 Elle raconta sans façon  
 La méprise de Fleur d'Epine,  
 Sur qui l'adroite Paladine  
 Rejeta son retard: & le barbon  
 Qui d'abord avoit fait la mine,  
 Avant qu'en sçavoir la raison,  
 Trouva l'aventure excellente.  
 En l'oyant, pas ne s'endormit  
 Certain Cadet de Bradamante

Résolu à par soi d'en faire son profit;  
 (Les Cadets de ces lieux ont toujours de l'esprit)

Celui-ci connoissoit l'Infante,  
 A Saragosse il l'avoit vû un jour  
 Et pour elle dès-lors il eût pris de l'amour,  
 S'il eût crû réussir en si haute entreprise;  
 Mais il surmonta son penchant  
 N'étant pas homme à faire la sottise

D'aimer pour aimer seulement.  
 Je laisse à penser si le Sire  
 De l'humeur que je viens de dire  
 N'ayant encore barbe au menton  
 Rioit sous cape, en voici la raison.

Richardet, c'est le nom qu'avoit ce bon Apôtre,  
 Ressembloit à sa Sœur, mais si parfaitement  
 Que le bon homme Aimond souvent  
 Lui-même s'y trompoit, & prenoit l'un pour  
 l'autre;



Sur ce pied-là le drôle crut  
Qu'il viendrait sans peine à son but,  
Au moyen de la ressemblance,  
Plein de cette douce espérance,  
Le Galant dès la même nuit  
Pendant que sa Sœur dort, que tout est en si-  
lence  
Lui vole armes, cheval, & tout ce qui s'ensuit,  
Equipé de la sorte, il s'en va sans trompette,  
Il se rend chez l'Infante avant la fin du jour,  
C'eût été pour tout autre une trop longue traite;  
Mais que ne fait-on point, animé par l'Amour?  
Les Payens à l'aspect d'une fausse Pucelle,  
Donnent dans le panneau sans se douter du tour,  
Heureux qui peut de son retour  
Porter la première nouvelle  
Tant on est sûr par là de bien faire sa cour;  
De vous dire ici les tendresses,  
Embrassades, baisers, caresses,  
Que prodigua l'Infante en cette occasion,  
Cela seroit un peu trop long;  
Mais quoique le Galant outrât son personnage,  
l'Infante jusqu'au bout fut dans la bonne foi,  
Puis quand elle eût sçu tout, (étoit-ce-là de quoi  
Lui faire un mauvais visage)  
On désarma le Pèlerin,  
Point d'Ecuyer: l'Infante en fit l'office  
N'ayant voulu que ce service  
Lui fut rendu d'une autre main,  
On lui mit juppes & cornettes,  
Mouches, rubans, enfin tout l'attirail galant  
Dont aujourd'hui se parent nos Coquêtes,  
( J'entends Coquêtes du haut rang )  
Il n'y manquoit que du rouge & du blanc,  
( On le laissoit en ce tems aux Grisettes; )  
Le soupé fut servi, mais dura le repas



Richardet dont l'habit relevoit les apas,  
Fit plus d'une Jalouse & plus d'un infidel:  
Cependant la fausse Donzelle  
Affecte certain air honteux,  
Certaine pudeur virginal  
Vous eussiez dit une Vestale,  
Tant bien sçait gouverner & sa bouche & ses  
yeux,  
Enfin l'heure si désirée  
Arriva pour notre Galant,  
Richardet & sa bien-aimée  
Se couchèrent, tous deux au même lit j'entens;  
Quand le drôle près de la Dame  
Se vit entre deux draps, il lui tint ce discours:  
Si j'avois eu de quoi répondre à votre flamme  
J'aurois en vous servant voulu finir mes jours,  
Mais loin de soulager notre commun martire  
Un plus long séjour en ces lieux,  
Eût rendu le mal encore pire,  
Ainsi je vous quittai ne pouvant faire mieux,  
Je plaignois la rigueur de notre destinée  
Lorsqu'assis à côté du grand chemin  
J'entendis comme la voix d'une femme effrayée  
J'y cours, au bord d'un Lac, j'aperçois un Silvain  
Prêt à mettre à mal une Dame  
Prise dans ses filets, moi l'épée à la main  
J'avance & d'un revers que je donne à l'infamé  
Je le mets hors d'état d'accomplir son dessein,  
La Dame échapa donc, Chevalier, me dit-elle,  
Il ne sera pas dit que vous m'aurez en vain  
Donné secours: sçachez que je suis Immor-  
telle,  
J'habite sous ces lieux & j'ai plus de pouvoir  
Que toutes les Nymphes ensemble,  
Vous pouvez demander tout ce que bon vous  
semble,

Sans crainte de refus; parlez, vous allez voir;  
 Je n'exigeai de sa puissance  
 Ni sceptres, ni trésors, (A quoi servent les  
 biens

Quand on aime sans espérance,)  
 Je ne lui demandai pour toute récompense  
 Qu'un moyen de remplir vos désirs & les miens;

A peine avois-je exposé ma Requête  
 Que la Dame du Lac sous les Eaux se plonge  
 Et de flots enchantés en plongeant me mouilla  
 Depuis les pieds jusqu'à la tête.

Admirez de ces Eaux le merveilleux effet,  
 Soudain je me sens transformée,  
 J'en suis même encore étonnée

Et ne comprends pas bien comme cela s'est fait:  
 Mais si vous en doutez, voyez ce qu'il en est,  
 La chose étoit trop surprenante,

Pour la croire légèrement;  
 Aussi notre amoureuse Infante

En fit épreuve sur le champ,  
 De part & d'autre on fut content,  
 Et si le don de la Nayade

Fut trouvé de très-bon aloi,  
 Le Galant n'eût pas, je crois,  
 De regret à la mascarade

Plus d'une fois par les Amans  
 L'épreuve fut recommencée,  
 En de si doux amusemens

Une nuit fut bien-tôt passée;  
 Celle-ci ne fut seule, & pendant quelque tems  
 De tout ce que l'amour inspire

Plaisirs qu'on ressent mieux qu'on ne peut les  
 décrire,

Rien ne fut omis par nos gens:  
 Ainsi se passaient toutes choses  
 Ces doux ébats leur plaisoient fort

Lorsque le Diable qui ne dort  
Fit découvrir le por aux Roses;  
Je n'ai jamais bien sçu pourquoi  
Ni comment ce tendre mystère  
Fut révélé; mais suffit que l'affaire  
Vint à la fin aux oreilles du Roi.

On prend le mignon de couchette  
On le fouille & sur l'étiquette  
On le condamne au feu d'abord.  
Eh quoi pour cette peccadille  
Ainsi juger les gens à mort!  
Ma foi le Père de la fille  
Fit-là le coup d'un étourdi

On augmente sa honte en se vengeant ainsi  
Le silence est le bon parti,  
Dans les affaires de famille;

Le pauvre Richardet n'attendoit plus de grâce  
Lorsqu'à propos survint le bon Roger  
Qui se fit bien tôt faire place,  
A travers tous les Assistans,  
Il assomma les plus méchants,  
Mit le reste en déconfiture;

Le patient sauvé lui dit son aventure  
De point en point; en bien d'autres endroits  
Il la conta, du moins je le présume:

Telle est de nous autres François  
La bonne & louable coutume,  
Qu'on échape d'un grand péril,  
Le plus discret se tiendra - r'il  
De s'en vanter cent fois pour une.

Mais que devint l'Infante; encore seroit-il bon  
Qu'on nous l'aprit, dira quelque Critique;  
Fut-elle mariée ou non?

Je ne vois pas que l'Auteur s'en explique;  
Soit qu'il trouve le cas problématique,  
Soit par oubli; moi qui juge toujours

En faveur du prochain, bonnement je veux  
croire

Qu'après avoir un peu glosé sur cette histoire  
Il n'en fut plus parlé, au demeurant l'Infante,  
Que fit-elle, qu'un autre à sa place n'eût fait?  
Comment se défier du Serpent que cacheoit  
Sous un Sexe trompeur la fausse Bradamante,  
Serpent d'autant plus dangereux  
Qu'on le croyoit mis là par ordre exprès des  
Dieux;

La Belle eut peur de leur déplaire,  
En négligeant cette rare faveur:  
Plûtôt que d'attirer la céleste colère  
Qui ne voudroit tomber dans cette erreur;  
La faute ainsi étoit des plus minces,  
Puis dans ce tems n'étoit gazette ni lardon  
Qui publiât les sottises des Princes,  
Pour tant je surlens sans façon  
Que quelque Roi de lointaine Contrée  
Charmé de ses rares apas,  
Pût avec notre Infante unir sa destinée  
Et passer la chose au gros sàs;  
Qu'ainsi ne soit, la mode n'est perdue  
D'épouser Fille après semblables tours:  
Maintes s'en vont parmi nous tous les  
jours

Ayant fait pis, bien & duement pourvues,

*Envoi de l'Auteur à Mde \* \* \**

**V**ous qui pour une simple œillade,  
Aux gens faissiez rude incartade,  
Aujourd'hui (soit dit entre nous  
Sans bruit Iris, & sans couroux)  
Avez en main le don de la Nayade,



Et gagerois qu'y prenez goût :  
De quoi le tems ne vient-il point à bout ?

---

## L'ENRHUMÉ,

PAR Mr. DE LAM. \*\*\*

**J**E n'ai point d'ennemis, je n'ai point de procès ;  
Mon argent dans le jeu trouve un plus doux succès ;  
La mort n'a pas coupé la trame de mon père,  
Et ne peut de long-tems attenter sur ma mère ;  
Un sçavant Conseiller favori des neuf Sœurs  
Sur ma prose & mes vers m'écrit mille douceurs.  
On m'offre, si je veux, pour épouse une fille  
Belle comme le jour & de bonne famille ;  
Enfin tout me promet un trop heureux destin,  
Et je pleure pourtant du soir jusqu'au matin,  
Je sens mes yeux baignés d'une humide amertume :

Qui vous fait donc pleurer ? me direz-vous ; un  
rhume ;

Un déluge de fiel en mon corps répandu  
De l'absinthe liquide, & du poivre fondu :  
Quand le Ciel de ce fleau nous frappe en sa co-  
lère,

Il nous fait mieux par-là sentir notre misère,  
Par-là de nos forfaits il punit mieux l'horreur,  
Et nous les fait pleurer avec plus de douleur.  
Ainsi quand tout-à-coup devenu lâche & traître  
Pierre jusqu'à trois fois eut renié son maître,  
Et que d'un saint remord divinement touché,

Il eut au chant du Coq reconnu son péché,  
On sçait que de ses yeux, instrumens de ses peines,  
Saillirent à longs flots deux amères fontaines;  
Mais de ces flots salés, de ces pleurs si féconds,  
On ne sçait pas qu'un rhume étoit l'unique fond;  
Il l'étoit cependant, & quiconque s'en moque,  
C'est la sainte parole & non pas moi qu'il cho-  
que.

On y voit près du feu ce vieillard un peu prompt,  
Pester, jurer, suer, & se frotter le front;  
Puis un vif repentir suivant sa violence,  
Prendre l'air aussi-tôt pour pleurer son offense,  
Ce combat si soudain du froid avec le chaud  
Emut au pénitent la région d'en haut,  
D'où coula par ses yeux une double rivière,  
Dont un rhume obstiné fut la triste matière;  
Pour moi qui bec à bec n'ai jamais eu l'honneur  
D'avoir vû comme lui la face du Seigneur,  
Moi, qui ne fus jamais témoin de ses miracles,  
Qui n'ai point de sa bouche entendu les oracles,  
Qu'il n'a point honoré des clefs de son Palais,  
Je ne l'ai de sang froid désavoué jamais:  
On n'a point à la voix d'une simple servante  
Vû mon zèle abattu, ni ma foi chancelante.  
Il est vrai qu'autre fois quand le sort inhumain  
M'arrachoit dans le jeu mon argent de la main,  
On m'entendoit souvent, dans mon malheur ex-  
trême,

Sur tout autre joueur raffiner en blasphèmes;  
Mes juremens fortoient l'un sur l'autre entassés,  
Mais mon argent perdu me châtoit assez,  
Et le Ciel équitable excusant la coutume,  
Aux cruautés du sort n'ajoûtoit point le rhume;  
Un meilleur astre enfin, par un heureux retour,  
De vaincu me rendoit le vainqueur à mon tour.  
Je me suis corrigé de cette impatience,

Et je ne jure plus que sur ma conscience ;  
Que certes, sur mon ame, ou foi d'homme de  
bien,

Ou tel autre serment sçant à bon Chrétien :  
Ma résolution ne s'est point démentie,  
Je n'ai pris Dieu depuis ni ses Saints à partie ;  
Et quand une disgrâce a suivi mon bonheur,  
J'ai perdu mon argent sans perdre ma froideur.  
Pourquoi donc aujourd'hui malgré mon inno-  
cence

Un rhume trop malin suce-t-il ma substance,  
D'où me vient ce torrent de malignes humeurs ?  
Quel crime ai-je commis digne de tant de pleurs ?  
Mon cerveau par mes yeux se perdrait goutte à  
goutte,

Si mon nez à l'envi n'en partageoit la route,  
J'ai les bras languissans, les regards effarés,  
Le visage bouffi, défait, triste, altéré,  
Mon palais corrompu d'une saveur étrange  
Donne un goût de salpêtre à tout ce que je mange,  
Et mon étonnement est sur-tout sans égal,  
De ne pouvoir trouver la cause de mon mal.  
Je n'ai pas de Bacchus excédé la mesure,  
Ni de mets superflus accablé la nature ;  
Aux coquettes du tems je n'ai point fait la cour,  
Je n'use point mes reins au service d'amour,  
Ils ont beau demander des remedes extrêmes,  
Je leur laisse le soin de se guérir eux-mêmes,  
Et qui voit de mes draps les chiffres amoureux,  
Voit qu'un beau songe est tout ce qui me rend  
heureux ;

Sans y penser à mal j'ai semé la fleurette,  
Et j'ai pour cet effet la conscience nette ;  
Enfin ce qui me tient justement allarmé,  
Je ne suis point pécheur & je suis enrhumé ;  
Mon corps mince & douillet fuit tout rude exer-  
cice,



Et la course, & la lutte, & la paume, & la lice;  
 D'un régime soigneux j'ai pris la sûreté,  
 Un rhume cependant ébranle ma santé,  
 Ce rhume est du bon Dieu peut-être une visite,  
 Pour me faire en souffrant un sujet de mérite,  
 Souvent une migraine, ou quelque fluxion  
 Est un signe assuré de notre élection :  
 Aux épines du Ciel un méchant fait la nique,  
 Mais un bon n'est jamais sans mouche, qui le pi-  
 que,

Dieu laisse rarement ses favoris en paix,  
 Et de son amitié nous faisons tous les frais;  
 Une telle amitié cependant m'effarouche,  
 Je perdrais volontiers cette pierre de touche;  
 Retirez vos présens, trêve, trêve, Seigneur,  
 A votre humble vassal vous faites trop d'hon-  
 neur;

De grace, épargnez-moi, vos caresses me tuent,  
 Je suis mort, si pour moi vos bontés continuent;  
 Aimons-nous Seigneur, puisqu'il faut nous ai-  
 mer,

Faites-moi des faveurs que je puisse estimer.  
 J'ai besoin de vigueur, donnez-m'en, j'en de-  
 mande,

Que cela se rabatte au Ciel sur ma Guirlande,  
 Autant m'est en ce lieu, quand j'y serai placé,  
 Un marchepied tout nud, qu'un siège tapissé;  
 Non je ne prétends pas grossir la compagnie  
 Des Héros, dont le nom pare la litanie,  
 Il en est déjà tant, que les pauvres mortels  
 N'ont plus pour les loger de Niches ni d'Autels.  
 Qu'importe après ma mort qu'on révère mon  
 buste?

Ne me suffit-il pas de me sauver tout juste?  
 Et voudrais après tout, que l'on pût dire un jour  
 Qu'un Seigneur comme vous me dût quelque  
 retour.



Ne me chargez donc pas d'une grace inutile,  
Reprenez cet amas de Phlegmes & de bile,  
Reservez, s'il vous plaît, ces dons à d'autres gens,  
Et me laissez sauver tout comme je l'entends.  
Aussi bien ce débord, cet importun catarrhe,  
De ma vocation fondement trop bizarre,  
Lassent à tout moment & mon nez & mes yeux,  
Débauchent mon transport, & mes élans pieux,  
Souvent à m'essayer je passe une heure entière,  
De longs ruisseaux de pleurs morfondent ma  
prière,

Et sur le livre ouvert, tombant hors de saison,  
Au fort de la ferveur effacent l'oraison;  
Je ne fais que cracher, je souffle, je renifle,  
J'entends, en me mouchant mon oreille qui  
siffle,

Et si je pousse au Ciel trois mots mal entonnés,  
Ma bouche, en les poussant, parle moins que  
mon nez,

Je devrois, je le sçai, vous offrir mon supplice,  
De ce rhume outrageant vous faire un sacrifice,  
Vous étaler l'ardeur de mes intentions,  
Et mettre tout à prix jusqu'aux distractions;  
Mais à de tels efforts je ne puis me contraindre,  
Quand le mal me saisit, je ne fais que me plain-  
dre,

Je sens ce que je souffre, & laisse aux plus adroits,  
Ce soin si délicat de ménager leurs Croix;  
Cette route à mon sens, est une route obscure,  
Je ne me connois pas à ces sortes d'injures,  
J'aime mieux, sans chercher tant de subtilités,  
Un peu moins de profir, un peu plus de santé.



## L'ESPRIT FORT.

## C O N T E :

Par M. PERRAULT de l'Academie.

**I**L est des cœurs bien faits que rien ne décourage,

Qui choisissant toujours le parti le plus sage,  
Désarment la rigueur des destins ennemis,  
Et par des sentimens qu'un noble esprit suggère,  
S'élèvent noblement au-dessus de la sphère

Où leur planète les a mis.

Lize étoit belle & jeune, & son Epoux Damis  
Cachoit sous sa perruque un brave à cheveux  
gris.

Lize avoit cent vertus, Damis étoit bon Prince,  
Leur parfaite union passoit dans la Province  
Pour un miracle de nos jours.

Jamais tant d'agrémens, jamais tant de sagesse,  
N'eurent honneur à Lucrece,

Et jamais tant de soins & de tendres amours  
N'accompagneront la vieillesse :

Rien ne manquoit enfin à leur félicité,  
Barbe grise, & jeune beauté,

Font ordinairement un mauvais attelage;  
Cependant tout rouloit si bien dans le ménage

Qu'au bout de l'an le bon-Seigneur  
Vit arriver un successeur.

Tandis qu'avec plaisir il élève l'enfance  
De cet aimable rejetton,

Un Jubilé revint en France :  
On sçait qu'en ce tems d'indulgence  
Chacun demande à Dieu pardon,  
Le pécheur prend la discipline,  
D'un zèle tout dévot les Chrétiens sont touchés,  
On refasse les vieux péchés,  
Les gros, & les petits tout passe à l'éramine,  
Aux pieds d'un Directeur la dame un beau matin,  
Avec un repentir sincère,  
Déclara nettement que le petit Colin  
N'étoit pas le fils de son père ;  
Alte-là, dit le Confesseur,  
Pour un *Confiteor* vous n'en ferez pas quitte,  
Il en faut deux au moins, le crime fait horreur,  
Faut-il qu'injustement votre enfant déshérite  
Un légitime successeur :  
Il faut, Madame, vous résoudre  
A confesser le fait à votre époux,  
Sans quoi je ne puis vous absoudre.  
C'est m'exposer, dit-elle, à son juste courroux,  
Le beau compliment à lui faire !  
Je m'en suis accusée à bien d'autres qu'à vous,  
Qui n'ont jamais trouvé cet aveu nécessaire ;  
Telle condescendance a damné bien des gens,  
Répliqua le Pater, Confesseurs obligeans  
Passent légèrement aux Belles  
Des péchés dont ils sont aussi coupables qu'elles,  
Quand à leur pardonner ils sont trop indulgens.  
Pour moi je ne sçai point flatter les infidèles,  
Elle se lève, part, & fuit en ce moment,  
De honte & de douleur saisie ;  
La pauvrette n'avoit qu'une fois seulement  
Cessé d'aimer fidèlement,  
Et s'en étoit, dit-on, mille fois repentie.  
La voilà dans un embarras,  
Qu'on ne peut exprimer : d'un côté l'aventure  
Etoit

Etoit à digérer trop dure  
Pour le Seigneur Damis , on craignoit les éclats ;  
D'autre part le salut , l'enfer , & le trépas  
Exigeoient qu'on lui fit pareille confidence ,

Pour bien marquer sa repentance ;  
Il fallut succomber , & d'un mortel chagrin

Tomber dans une maladie

Qui lui pensa coûter la vie ,

Sur le rapport du Médecin

Son époux connoissant que la mélancolie

Alloit couper la trame de ses jours

La pria d'en dire la cause ;

Elle veut l'en instruire , & jamais elle n'ose :

Ose tout , dit-il , mes amours ?

Rien ne me peut déplaire pourvu que tu guérisses ,

Quoi ! faut-il qu'un secret te donne la jaunisse ,

Et qu'une femme meure à faute de parler ,

Cela seroit nouveau ! Je vais tout révéler ,

Puisqu'aussi-bien , dit-elle , un trépas favori-

ble

Doit bien-tôt terminer mon destin déplorable.

J'étois à la maison des champs ,

Où je faisois la ménagère

Quand la voisine Alix par des discours touchans ,

Ausquels on ne résiste guères ,

Me prouva qu'avoir des enfans

Etoit à vous une chose impossible ,

M'exposa le malheur de la stérilité ,

Qui chez les Juifs passoit pour un défaut terri-

ble ;

Puis dans un jour charmant me fit voir la beauté

D'une heureuse fécondité.

Je me rendis , hélas ! à cette douce amorce ,

Et Lucas le valet de notre Métayer ,

Avec moi se trouvant un jour dans le grenier

Je me souvins d'Alix , & je manquai de force ,



Il est, cela soit dit, sans vous mettre en cour-  
roux,

A faire des enfans plus habile que vous;  
Je lui parlai d'amour, il comprit mon langage  
Et sur un sac de bled, sac funeste & maudit,

Faut-il en dire davantage,  
De ce malheureux sac notre Colin sortit:

A Lucas je donnai je pense  
Quelques boisseaux de bled pour toute récom-  
pense,

Si je vous ai trahi, je meurs, pardonnez-moi;  
A cela près toujours je vous gardai la foi.  
N'est-ce pas de mon bled que tu payas l'ouvrage,  
Lui répondit Damis nullement effrayé,

Ne m'en parle pas davantage,  
Cet enfant est à moi, puisque je l'ai payé.  
La belle en peu de tems reprit ses lys, ses roses,

Son embonpoint, sa belle humeur:  
Colin fut élevé comme un petit Seigneur,  
A la maison des champs on parla d'autres choses;  
Enfin pour s'épargner d'inutiles ennuis,

Cet époux a vécu depuis,  
Comme si du sac l'aventure  
Etoit chimère toute pure.

Bel exemple pour les maris.

Dont le chagrin jaloux mérite une apostrophe;  
Damis prit en tel cas le meilleur des partis,  
Et soutint cet assaut en brave Philosophe,  
Des sentimens communs sa raison triompha.  
Ce trait fait plus d'honneur à l'humaine sagesse,  
Que tout ce qu'on nous dit des sept Sages de la  
Grèce;

Et je crois que celui dont l'oracle parla  
Auroit voulu, sçachant cela,  
Etre cornard à ce prix-là.

## DEMOSTHENE AMOUREUX,

## C O N T E.

Corinthe dans ses murs vit naître une pucelle,

A qui rien n'échappoit, & qui sçut tout charmer,  
Lais fut le nom de la belle,

Venus, à ce qu'on dit, avoit moins d'attraits  
qu'elle,

Et se seroit moins fait aimer,

Telle qu'on l'a dépeint, il est aisé de croire

Si l'amour eut armé son cœur de cruauté,

Que sa dangereuse beauté

De cent meurtres fameux auroit noirci l'histoire.

Ce Dieu donc y mit ordre & prévint ces malheurs,

La belle étoit à peine à la quinzième année,

Que la frappant d'un dard à la pointe dorée,

Il bannit de son cœur jusqu'aux moindres rigueurs,

N'y laissant qu'une pente aisée,

A laisser prendre & donner des faveurs,

Donner, ce n'est gratis, que j'ai prétendu dire,

Dès ce teins-là, dans l'amoureux empire,

Faveurs ne se donnoient pour rien,

Il falloit de l'argent pour toucher sa maîtresse,

Les Dames ont fourni mainte autre exemple en

Grèce,

Que celles de Paris ne suivent que trop bien,

Ce que j'en dis n'est pas un effet de machine,

C'est bien fait de mêler l'agréable à l'utile,

Si l'honnête en étoit, ce seroit encore mieux.

Je reviens, Lai. donc, jeune, belle & coquette,  
Faisant un revenu du pouvoir de ses yeux,  
Bientôt de ses Amans vit une cour complete,  
Et quoiqu'elle vendit chèrement ses faveurs,  
Tant étoient ses apas de la raison vainqueurs,

Qu'on n'en regrettoit point l'emplette:

Or parmi ce nombre d'amans

Que Lai. avoit dans ses chaînes,

Un, vint se mettre sur les rangs,

Ce fut le fameux Démosthène,

Philosophe, Orateur, mais ménager du tems,

Et voulant promptement mettre fin à ses peines,

Il supprima les longs soupirs,

Et tous les menus soins par où l'amour s'ex-  
plique,

Il réduisit sa Rhétorique,

A faire ainsi connoître ses desirs:

Depuis deux ou trois jours je vous aime ma  
belle,

Je suis jeune, & d'ailleurs assez propre à l'amour,  
Vous, vous aimez l'argent, là, sans aucun  
détour,

La dernière faveur que me coûtera-t'elle?

Voilà, dit-elle, à l'offre près,

Un compliment de petit-maitre.

Comme je suis autant franche qu'on le peut être,

Il semble que le Ciel exprès

L'un pour l'autre nous ait fait naître:

Je ne veux point vous laisser trop souffrir,

Et s'il est vrai, que je puisse vous plaire,

Et que votre ardeur soit sincère,

Moyennant un talent j'ai de quoi vous guérir?

Un talent! vous n'êtes pas sage,

Répond cet Orateur, vous n'y songez pas bien

S'il vous plaît, dites-moi combien

A coûté votre pucelage?  
 Ce n'est pas-là le fait, je veux cinq-cens écus;  
 Dit Lais, ou n'en parlons plus.  
 Et moi, dit-il, je veux pour cette somme  
 Remplir Corinthe de cocus,  
 Or sus, je ne suis pas votre homme:  
 Une dupe à ce prix-là pourroit se divertir,  
 Vous en trouvez à votre âge,  
 Mais un Philosophe si sage,  
 N'achete pas si cher un repentir.

---

## LE SCRUPULE;

## C O N T E.

T Ir sis un jour eut un scrupule,  
 Et pour s'en délivrer alla dans la Célule  
 D'un vieux Carme des plus sçavans:  
 Mon Père, lui dit-il, depuis quatre ou cinq ans  
 Je suis dans de bonnes fortunes,  
 Jeunes, blondes, ou brunes,  
 Tout est bon pour mon cœur, ou du moins  
 pour mes sens,  
 Ce n'est tout, & j'y mets certaines différences,  
 Aux jeunes il n'en coûte rien,  
 Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finances,  
 Mais les vieilles en récompense  
 Me payent souvent cher deux heures d'entre-  
 tien.

En fix mois j'ai tiré de la vieille Emilie,  
 S'il m'en souvient vingt-mille francs ou plus,  
 J'ai ruiné Cloride, & la laide Julie  
 Paya ma feinte ardeur de douze mille écus,



Or dites-moi, mon très Révérend-Père,  
 Puis-je sans me damner garder tout ce bien-là ?  
 Le Carme rumina long-tems sur cette affaire,  
 Puis c'est ainsi qu'il lui parla.  
 Toute peine, dit-il, est digne de salaire,  
 Et tout péché mérite châtement,  
 Par quoi je suis d'avis que vous gardiez l'argens  
 Des vieilles qui n'ont pu vous plaire,  
 Et qui vouloient vous avoir pour amant:  
 Pendant que dans vos yeux feu de jeunesse brille,  
 De la riche mamant prenez en sûreté,  
 Mais il faut que le bien retourne à la famille;  
 Et si dans l'âge à lunette & béquilles,  
 Le penchant à l'amour vous est encore resté,  
 Vous devez le rendre à sa fille,  
 Pour le prix qu'il vous a coûté.

## LE PESCHEUR;

### C O N T E.

DANS un Bateau s'amusoit une fille,  
 Un jeune pêcheur y survint,  
 Qui la trouvant assez gentille,  
 Cherchez-vous, lui dit-il, du poisson qui fré-  
 tille ?  
 La belle aussi-tôt en convint,  
 Dont fut très-content notre drille.  
 En ce moment comme un brave garçon,  
 Il ajusta son hameçon,  
 Et sa compagne complaisante  
 Se joint avec plaisir à sa pêche galante;  
 D'abord le filet est jeté

Comme un petit serpent il s'agite dans l'onde;  
 Mais d'une humeur trop vagabonde  
 Il va d'un & d'autre côté  
 Sans pouvoir s'attacher au lien le plus utile;  
 Ah je te croyois plus habile,  
 Dit la belle en courroux,  
 Te moeques-tu de nous?  
 Ne peux-tu mieux dans l'élément humide,  
 Attirer le poisson timide?  
 Il faut, dit-il, excuser quelque fois,  
 Je ne suis qu'apprentif! Eh bien, si tu m'en crois;  
 Et que tu veuilles enfin sortir d'apprentissage,  
 Une autre fois, dit-elle, enfonce davantage.

## NABUCHODONOSOR;

## C O N T E.

**J**Eune fillette est un friand morceau,  
 Quand simple esprit caché sous fine peau,  
 Conserve encore sa première innocence  
 D'Eve & d'Adam, ce cas, lorsque j'y pense  
 En ce tems-ci me paroît fort nouveau.  
 Celle-ci donc ayant corps sage & beau,  
 Dans un Couvent étoit dès son enfance,  
 Où volontiers on faisoit abstinence  
 D'un Capuchon plutôt que d'un Chapeau,  
 Pas un n'entroit, cependant à la grille,  
 Elle n'avoit vû tant simplette fille,  
 Que gens à froc, mal propre à donner  
 Cet entregent, qui vous fait raisonner;  
 Mais à douze ans ce n'étoit grand merveille,  
 Si la pauvrete en cet âge tout d'or

Doutoit de tout, & ne ſçavoit encor  
Si l'on faisoit les enfans par l'oreille  
Une poupée étoit ſa paſſion,  
Quelques fuſeaux ſon occupation,  
L'unique jeu, qui chatouilloit ſon ame,  
Étoit le here, ou bien le trou-madame,  
Sur-tout ſur elle aſſez propre elle étoit,  
Et découvrant mille beautés naiſſantes  
Soir & matin ſes puces épluchoit  
Avec grand ſoin, & ſes mains innocentes  
N'avoient ſur elle encor pris aucun droit.  
Or elle étoit d'humeur douce & craintive;  
Quant au ſermon, toujours fort attentive.  
Si bien qu'un jour un grand frère prêcheur,  
Bon biberon, mauvais Prédicateur,  
Se débattoit, crioit contre le vice,  
Et dépeignant là toute ſa malice,  
Diſoit qu'alors que l'on avoit péché,  
L'homme changeoit de nature & de forme,  
Et que ſi-tôt qu'on avoit trébuché  
Le plus beau corps devenoit tout diſforme.  
Témoin le Roi Nabuchodonozor,  
Qui devint velu comme une groſſe bête,  
Depuis les pieds, dit-il, juſqu'à la tête.  
Cent beaux dictons il ajoutoit encor,  
Pour faire peur à toutes pécherelles.  
La jeune enfant tout bas faiſoit promeſſe,  
D'en profiter. La prédication  
Sur ſon eſprit fit grande impreſſion,  
A peine eut-elle appris ces belles choſes,  
Que le printems, qui fait naître des roſes,  
En fit pouſſer chez elle deux boutons,  
Que le vulgaire appelle Tétons,  
Tétons, qui commençoient à poindre,  
Mais d'elle encore tout-à-fait ignorés,  
Beaux, blancs, ronds, frais, durs, & bien  
ſéparés,



Et qui n'étoient pas prêts de se rejoindre.  
Or un matin qu'elle admiroit venir  
Ces deux enfans d'une figure ronde,  
Et ne sçavoit de quoi s'entretenir,  
Ne sçachant pas qui les mettoit au monde,  
Elle s'aperçut qu'une puce couroit  
Sur ses Tétons, elle la voulut prendre,  
La puce agile alors vint à descendre.  
La jeune fille en tous lieux regardoit  
Fort attentive où la puce sautoit,  
Sa main par tout se promene & se joue,  
Lors qu'elle trouve en un petit endroit,  
Je ne sçai quoi, qui ne croît sur la joue,  
Lors fort surprise à l'instant  
En se tâtant, & puis se retâtant,  
Elle examine à fond sa conscience,  
Elle croit, qu'après avoir fait grande offense  
Le Ciel voulant justement la punir,  
Que grosse bête elle va devenir:  
Tant ne croyoit qu'on eut sans être bête,  
Cheveux naissans autre part qu'à la tête,  
Ainsi l'effroi la prend de toutes parts,  
Et détournant ses innocens regards:  
Las! elle crut n'avoir plus d'innocence,  
Elle en faisoit mainte condoléance,  
Et toute en pleurs regardoit quelque fois,  
Si jeune poil ne couvroit point ses doigts,  
S'imaginant qu'à l'exemple des Chattes,  
Elle courroit bien tôt à quatre pattes:  
Hélas! qu'à tort la pauvrete se blâme,  
Et quel péché peut-on lui reprocher?  
Pas un petit mouvement de la chair  
N'avoit encore aiguillonné son ame,  
Elle s'habille avec grande frayeur,  
Et ne trouvant alors son Confesseur  
Elle s'en va trouver la Mère Abbessé,



En lui disant j'ai perdu le trésor  
 De l'innocence, alors baissant la tête,  
 Lui dit, Madame, hélas ! je deviens bête,  
 Comme le Roi Nabuchodonozor.  
 Le cas surprit la Révérende Mère,  
 Qui lui fit mieux expliquer le mystère,  
 Lui raconta non sans larmes le cas ;  
 L'Abbesse alors fit un éclat de rire,  
 Et la tira de peine & de souci ;  
 La jeune enfant s'en alla sans mot dire,  
 Et quelque tems après en rit aussi.

## LA NOUVELLE EVE; C O N T E.

*Histoire tirée du 4e. Livre de Casaire sur les  
 Miracles. Ch. 76.*

**P**Ain dérobé réveille l'appetit ;  
 A tout péché la loi qui l'interdit,  
 Est un attrait, est une rocambole ;  
 D'aller vers là, de revenir ici,  
 Est-il permis, quand on le veut ainsi,  
 On s'en soucie autant que d'une obole ;  
 Mais que la Loi dise, je le deffends,  
 Nous y courons, & notre cœur y vole,  
 D'Eve en cela nous sommes tous enfans,  
 Ne la traitons point trop en criminelle,  
 Elle eut grand tort je ne l'excuse point,  
 Delà nous vient la tache originelle ;  
 Mais telle lui fait son procès sur ce point,  
 Qui dans sa place en auroit fait comme elle.

Ainsi parloit certain Epoux un jour,  
 A sa moitié, qui contre notre Mère,  
 Murmuroit fort, étoit fort en colère,  
 De nous avoir joué le vilain tour  
 Dont a forti toute notre misère.  
 Ah! disoit-elle, avoir précipité  
 Et son Epoux & sa postérité,  
 Dans tant de maux, pourquoi! le tout en som-

me

A l'appetit d'une insipide pomme;  
 Notre Mère Eve avoit bien mauvais goût:  
 Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,  
 Dit le Mari, du mal qui gâta tout,  
 Mais bien la loi qui deffendoit la chose,  
 Cette deffense en fit tout le goût.  
 Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il je gage,  
 Que qui voudroit vous interdire ici  
 Chose d'ailleurs dont vous n'aurez souci,  
 Je dis bien plus, qui vous seroit dommage,  
 Vous en seriez aussi tôt à la rage.  
 Moi, dit la Dame, oui vous, dit le Mari,  
 Vous la feriez sans faute, je le jure,  
 Et je suis prêt d'en faire le pari:  
 Elle y consent, accepte la gageure;  
 Somme d'écus, & grosse à ce qu'on dit,  
 Fut stipulée entre eux deux à crédit.  
 Je ne veux, dit l'Epoux débonnaire,  
 Vous commander chose pénible à faire,  
 Voici le fait. Quand vous allez au bain,  
 La Marre à gauche est sur votre passage,  
 Si vous pouvez, en suivant le chemin,  
 Un mois durant en tout être assez sage  
 Pour ne plonger au bord du marécage,  
 Les deux pieds nuds, je vous quitte le gain;  
 Mais en passant prenez garde au naufrage,  
 Vous payerez la gageure haut la main.

Or cette Marre, étoit à le bien dire,  
Un vrai bournier, égoût de Basse-cour,  
Pour l'éviter, on eût fait un grand tour.  
De ce défi l'on se met fort à tire,  
La Dame y taupé & de grand appetit,  
C'étoit marché fait sans contredit,  
Autant valoit argent dans sa Cassette,  
On met déjà la gageure à profit,  
On songe à faite & telle & telle emplette,  
Nouveaux bijoux viendront sur la Toilette,  
Et sur le tout un bel & bon habit.  
On s'en va donc au bain à l'ordinaire,  
Non sans lorgner la Marre en tapinois,  
Dans un début c'en étoit assez faire,  
On s'en tint-là pour la première fois:  
Allant, venant, bien-tôt on s'accoutume,  
A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume,  
Avec le tems on s'accoutume à tout.  
On fit bien plus enfin, on y prit goût.  
L'esprit de l'homme est une étrange pièce,  
Et quand je dis de l'homme à cet égard,  
La femme est là comprise sous l'espèce,  
Pour les deux tiers au moins & demi-quart.  
Le fait présent rend la chose notoire,  
La bonne Dame alla se figurer  
Certain plaisir; si l'on en croit l'Histoire,  
A barbotter dans une eau sale & noire,  
Et le défi commença d'opérer.  
L'eau de son bain encore que claire & nette,  
Lui sembloit fade au prix de celle-là.  
Peut-être aussi le Diable s'en mêla.  
Quoiqu'il en soit, la Dame fut discrète,  
Et n'en dit rien d'abord à Janneton,  
Qui la suivoit, c'étoit sa chambrière,  
Et qui pis est, confidente dit-on,  
D'une humeur souple & très-fine ouvrière,



Elle entendoit la Dame à demi-son,  
 Avoit d'ailleurs l'âme si complaisante,  
 Que dans cent ans ou plus, que je ne mente,  
 A sa Maîtresse elle n'auroit dit nom,  
 Mais c'est assez parler de la Servante,  
 A la Maîtresse il nous faut revenir,  
 A chaque instant la passion s'augmente,  
 Dans son harnois on a peine à tenir,  
 La Marre étoit toujours plus attrayante,  
 Pour résister il falloit faire effort,  
 On s'approchoit toujours plus près du bord,  
 Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la Marre,  
 Que l'on cherchoit par un ragoût bizarre,  
 Là barbotoit maint petit Canneton,  
 On les montrait du doigt à Janneton,  
 On leur portoit envie, & si la Dame,  
 Eût pû contre eux troquer honnêtement,  
 Elle eût voulu dans le fond de son âme,  
 Devenir Canne au moins pour un moment;  
 Mais bien souvent l'occasion prochaine,  
 Beaucoup plus loin, que l'on ne veut, nous

La Dame un jour sur le bord s'arrêtant,  
 Dans un accès subit & violent,  
 Vint à tirer un pied hors de sa mule,  
 Et de la plante en effleura l'étang.  
 La bonne Dame en resta-là pourtant,  
 Et le remit aussi-tôt par scrupule,  
 Non que son cœur ne fût bien combattu,  
 Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or le Mari par certaine ouverture  
 Guettoit sa Femme, observoit son allure,  
 Rioit sous cape, & comptoit par ses doigts,  
 Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.  
 Il comptoit bien, remarque la cronique,  
 Deux tiers n'étoient passés à beaucoup près;



Qu'arrive enfin, enfin le jour critique,  
Le traître Epoux qui voyoit le progrès,  
A sa moitié voulut donner le change,  
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange,  
Puis faire un tour pour revenir au frais.  
Il sort aux champs, & quelque tems après,  
Par le dehors rabat chez la Fermière,  
Là se tint clos & se met aux aguets.  
Bien-tôt il void & Dame & Chambrière  
Se mettre en marche avec tous leurs agrets.  
Allant au bain on fait pose au Marais,  
On le contemple; on s'en arrache à peine,  
Comme du bord d'une belle Fontaine,  
En soupirant on s'en arrache enfin,  
Et vers l'étuve on poursuit son chemin;  
Mais dans le bain un feu secret consume,  
On en sortit plû-tôt que de coutume,  
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin,  
On se tourmente, & l'on chicane en vain,  
La passion presse, & le cœur chancelle,  
Et la vertu ne bat plus que d'une aîle.  
C'est trop souffrir, non Janneton, vois-tu,  
Dit la Maîtresse en annonçant l'antienne,  
Il n'est défy, ni gageure qui tienne,  
Je ne m'en mets en peine d'un fêtu,  
Je te le dis tout net & déclare,  
J'ai résolu d'essayer de la Marre,  
Dis sur cela tout ce que tu voudras,  
Que l'on le sçache, ou ne le sçache pas  
Ce m'est tout un: il iroit de ma vie  
Que je voudrois en passer mon envie.  
Vraiment, Madame, est-ce donc si grand cas,  
Dit Janneton, pourquoi tant de mystère,  
Je m'en doutois, vous êtes bonne aussi  
De vous troubler & prendre du souci;  
Vous le voulez, hé bien il le faut faire.

Premièrement Monsieur n'est pas ici,  
Qui vous verra? personne je l'assure,  
Quitte après tout à perdre la gageure,  
Le grand malheur, en mourrez-vous de faim,  
Contentement passe richesses enfin;  
Mais non, si bien nous ourdirons la trame,  
Que vous aurez le plaisir & le gain;  
Va Janneton, tu vaux trop, dit la Dame,  
Ne mettons point la partie à demain,  
Sur ce propos on s'ajuste, on s'agence,  
Et vers la Marre on marche en diligence,  
A beaux pieds nuds, & pantoufles en main,  
La Dame alloit la première & bon train,  
Et Janneton faisoit l'arrière-garde,  
Chemin faisant on observe avec soin,  
S'il n'est point-là de mouchard qui regarde,  
Nul ne paroît, & Monsieur est bien loin,  
Les pieds brûloient, d'abord on en hazarde  
Un dans le Lac pour sonder le terrain,  
On le retire, & l'autre prend sa place,  
Que tout de même on retire soudain,  
Pour faire court, après quelques grimaces,  
Tous deux de suite on nous les plonge à plein,  
Jusqu'à la vaze où gîtoit la grenouille;  
Dieu sçait la joie, on s'en donne à loisir,  
On est à même, on tripotte, on barbouille,  
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.  
Durant cela l'Epoux, ne vous déplaîse,  
De son réduit voyoit le tout à l'aise,  
Et se sçavoit fort bon gré dans le cœur  
De n'avoir inis à de plus forte épreuve  
Une vertu si fragile & si neuve;  
Il en pourroit arriver du malheur.  
Il en frémit, & sur cette pensée,  
Croyant l'affaire assez avant poussée,  
Sort vers la Dame avec un ris moqueur,

Un revenant eût fait moins de frayeur,  
 Et vite & vite on se sauve, on déale,  
 Mais à pieds nus on ne court pas si fort,  
 Le Mari joint la Dame dans la salle,  
 Hé bien ! dit-il, dès le premier abord,  
 Que pensez-vous de la pomme fatale ?  
 Eve à présent a-t-elle si grand tort ?

## LE CHEVALIER D'INDUSTRIE;

### C O N T E.

C'Est un ordre établi chez les Vénitiens,  
 Que de chaque habitant on calcule les biens,  
 Suivant les justes loix d'une saine prudence,  
 Selon leurs fonds divers on règle leur dépense,  
 Et par decret enfin de ce sage Sénat,  
 Nul ne le peut porter plus haut que son état :  
 Plût au Ciel qu'à Paris on fît cette ordonnance,  
 Qu'à certain tems préfix on demandât raison,  
 A chaque citoyen du bien de sa maison,  
 Ce qu'il en fait, pourquoi, comment il le dé-  
 pense,

Tous useroient pour lors mieux de leurs revenus,  
 Ils craindroient de ces lieux la sévère justice,  
 Et supprimant ainsi tant d'indignes abus,  
 Peut-être que par-là on détruiroit le vice.  
 Mais de quoi sert, Lecteur, cette moralité  
 Elle peut aisément tourner tout à ma honte,  
 Car je ne songe pas que je vais faire un Conte :  
 Où je n'ai nul besoin de ta sévérité.

Un étranger donc à Venise,  
 Quoique jeune, vivoit depuis assez long-tems,

Pour

Pour être confondu parmi les habitans,  
 Mais il ne vivoit pas tout-à-fait à leur guise;  
 Ce n'étoit chez lui que festin,  
 Que plaisir, que jouissance,  
 Que Fêtes du soir au matin,  
 Que jeu, que musique, & bonbance,  
 En traînant un riche train,  
 Roulant sur l'or & la magnificence;  
 Et pour tout dire enfin, faisant grande dé-  
 pense:

C'étoit un vrai Chevalier d'industrie,  
 Recherché d'un chacun, plongé dans les plai-  
 sirs,  
 De plus d'une beauté faisant tous les desirs,  
 Et menant en un mot une charmante vie.

Le tems venu, que des Juges nommés  
 Vont s'informer, par un ordre si sage,  
 Comment les biens ont été consumés,  
 A quel dessein, pour quel usage,  
 On força l'étranger de rendre un compte exact;  
 Quels sont vos revenus, dit un Juge sévère,  
 De quoi vivez-vous? Né sous un autre climat,  
 Répondit l'étranger, je vis à ma manière,  
 Et n'ai point à subir les decrets du Sénat,  
 Voulez-vous que pour vous on réforme l'Etat?

Repartit le Juge en colère:  
 Vous êtes en ces lieux depuis un si long-tems;  
 Que vous pouvez passer pour un des habitans;  
 Ainsi, suivez les Loix de notre République,  
 Nous vous mêlons parmi nos Citoyens,  
 Faites comme eux, point de réplique,  
 Rendez nous compte de vos biens,  
 Tant de dépenses éclatantes,  
 N'ayant ici nul rang, nous semblent surpre-  
 nantes,  
 Nous sçavons de chacun les revenus par an,



Du Sénateur, comme de l'Artisan,  
L'un vit de son métier, l'autre vir de ses res-  
tes,

Vous, de quoi vivez-vous? il faut nous le  
montrer:

Puisqu'on le veut, dit-il, je vais le déclarer:

De tous vos biens vos Femmes sont maîtresses,

Ayant contraint leur liberté,

Vous tâchez par vos largesses

D'adoucir leur captivité,

Elles n'ont pas moins de richesses,

Que d'attraits & de beauté,

Vous leur montrez peu de tendresse,

L'Himen veut quelquefois ressentir des carés-  
ses,

Et ne s'accorde point avec l'austérité;

Les Femmes en amour sont-elles insensibles?

Je suis jeune Aventurier,

J'en trouve peu d'inflexibles,

Ainsi que l'Artisan, je vis de mon métier;

Les Juges mariés baissèrent tous la crête,

Et n'ayant à cela nulle réponse prête,

Baissèrent l'étranger en paix,

Et ne le revirent jamais.

## LA SALADE;

## C O N T E.

**C**harmante Iris, loin de vos yeux  
Je ne sçai que dire, & que faire,  
Rien ne sçauroit me satisfaire,  
Et tout me devient ennuyeux;  
Triste à Paris comme une bête,  
Je songe toujours à Passy.  
Je dis, si j'étois-là, si je l'avois ici,  
J'aurois moins de mal à la tête:  
Tous les plaisirs pour moi n'ont plus nuls agréments,  
Hors Passy est-il dans le monde  
Quelqu'agréable amusement;  
Cette brune vaut mieux que la plus belle blonde,  
Les charmes de son entretien,  
Cet air poli, ce beau maintien,  
Ces yeux brillans d'un feu qu'on ne sçauroit  
décrire,  
Cette grace à toucher la Lyre,  
Cet art à captiver les cœurs,  
Par des chants remplis de douceurs,  
En un mot sans vous tout m'ennuye,  
Et je passe une triste vie;  
Car que faites-vous à Passy,  
Auriez-vous bien de mon absence  
Seulement le moindre souci?  
Non je ne puis avoir semblable confiance,  
Facilement vous m'oubliez,

Vous apprenez vos chansonnettes  
Aux Rossignols, aux Pinsons, aux Fauvettes,  
Et jamais loin de moi vous ne vous ennuyez.  
Pourquoi donc ce triste reproche?  
Muses, les tons plaintifs ont de foibles apas,  
Si pour tous les humains Iris est une roche,  
Son cœur en ta faveur ne se changera pas;  
Raconte-lui plutôt l'aventure plaisante  
Que produisoit mon air chagrin.  
L'Esprit saint m'inspira, dans mon humeur do-  
lente,  
D'aller me confesser, & j'en avois besoin:  
C'est la coutume d'ordinaire  
De songer au Seigneur quand on est affligé:  
Je partis d'un air négligé,  
A dessein de conter ce qu'ici je veux taire,  
Mais passons; enfin arrivé  
Près du saint tribunal je perdís mon envie,  
Le malin me tenta, malin comme sçavez  
Trouble souvent le bonheur de la vie,  
Si vous ne le sçavez, vous le sçauvez un jour,  
Mais revenons à ma Nouvelle  
J'ouïs qu'au Confesseur on faisoit fort la cour,  
Et je vis que c'étoit une jeune femmelle,  
Ce fut-là que perdant toute dévotion  
J'employai mon attention,  
Pour entendre ses pécadilles.  
Elle de dégoïser contre tous ses Parens,  
Contre tous ses Valets, contre certaines Filles  
Qui lui voloient tous ses Amans:  
Elle dit qu'elle étoit menteuse,  
Qu'elle avoit à railler un merveilleux pen-  
chant,  
Que des devoirs pieux elle étoit peu soigneuse,  
Qu'à son miroir elle étoit trop longtems,  
Qu'elle mettoit rayons & fontanges trop hautes,

Que c'étoit ses plus grandes fautes ;  
 Et croyant de lui bien prouver,  
 Elle dit qu'elle avoit trop mangé de salade,  
 Qu'elle en avoit pensé crever,  
 Et qu'elle étoit encore malade ;  
 Qu'elle favorisoit un jeune Jouvenceau,  
 Que c'étoit tout ; le Prêtre dit , tout beau,  
 Celui-ci ne va pas avec la salade ,  
 Jamais on entendit une pareille aubade :  
 Il la questionna, demanda où, comment,  
 Qu'elle faveur, la belle fut surprise,  
 Elle croyoit qu'adroitement  
 Elle envelopperoit toute sa marchandise.  
 Mais enfin il lui fit expliquer tout le cas ;  
 Les Confesseurs sont friands de ces choses,  
 Et comme il parlèrent plus bas ,  
 Ce sera pour nous lettres closes.  
 Point d'absolution. Elle se tourmentoît,  
 Et j'entendis par aventure  
 Parler de gazon, de verdure.  
 Elle prioit, promettoit, larmoyoit,  
 Le péché étoit effroyable,  
 Le Confesseur inexorable  
 Qui dit, haussant sa voix , vos cris sont superflus ,  
 Retirez-vous, je n'entends plus :  
 Vraiment c'est un beau badinage,  
 De me confondre ici & salade & bocage,  
 Ce sont deux, & je puis vous dire à ce propos ;  
 Qu'il y a fagots & fagots.  
 Je vous tolère la salade ,  
 Mais je vous défends le gazon,  
 Et sur-tout avec un garçon,  
 Il rend votre ame trop malade ;  
 Honteuse à ce refus elle se retira,



Le Printems si rempli de charmes  
A le défaut d'inspirer de l'amour,  
Ce fut lui qui lui fit ce tour,  
Ce qui fait maintenant qu'elle verse des larmes.  
Pour vous, aimable Iris, le Printems & l'Eté,  
N'ont sur vos sentimens pas le moindre avantage,  
Dans toutes les saisons l'on vous trouve si sage,  
Qu'il n'est point de mortel qui n'en soit enrêté;  
Et si j'en juge par moi-même,  
Tout le monde a pour vous une tendresse extrême.

---

E P I T R E  
DE MR. DE VOLTAIRE,  
*AU ROI DE PRUSSE.*

**L**Es fileuses des Destinées,  
Les Parques ayant mille fois  
Entendu les ames damnées  
Parler là-bas de vos exploits,  
De vos Rimes si bien tournées,  
De vos Conquêtes, de vos Loix,  
Et de tant de belles journées;  
Vous crurent le plus vieux des Rois.  
Alors des rives du Cocyte  
A Berlin vous rendant visite,

Atropos vint avec le Temps

Croyant trouver des cheveux blancs, ,  
Front ridé, face décrépite,  
Et discours de quatre-vingt ans;  
Que l'inhumaine fut trompée!  
Elle aperçut de blonds cheveux,  
Un teint fleuri, de grands yeux bleux,  
Et votre Flute, & votre Epée;  
Elle songea pour mon bonheur  
Qu'Orphée autrefois par sa Lyre,  
Et qu'Alcide par sa valeur  
La bravèrent dans son empire;  
Elle trembla quand elle vit,  
Le Monarque qui réunit  
Les dons d'Orphée & ceux d'Alcide,  
Doublement elle vous craignit,  
Et jettant son ciseau perfide  
Chez ses Sœurs elle s'en alla  
Et pour vous le trio fila  
Une trame toute nouvelle,  
Brillante, dorée, immortelle,  
Et la même que pour Louis;  
Car vous êtes tous deux amis,  
Tous deux vous forcez des murailles,  
Tous deux vous gagnez des batailles  
Contre les mêmes ennemis;  
Vous régnez sur des cœurs soumis.  
L'un à Berlin, l'autre à Versailles;  
Tous deux un jour . . . mais je finis,  
Il est trop aisé de déplaire  
Quand on parle aux Rois trop long-tems,  
Comparer deux Héros vivans  
N'est pas une petite affaire.



## LA CHASSE

## DE LA PUCE.

**P**ermettez-moi, belle Uranie,  
Permettez-moi, je vous supplie  
Que j'exerce ma cruauté  
Dessus cette importune puce,  
Qui avec tant d'impiété  
Vous pique, vous mord & vous suce.

Voyez-vous comme la mauvaise  
Sur ce beau front court à son aise,  
Et va sans crainte, meurtrissant  
D'une violente morsure,  
Ce marbre animé rougissant  
D'un coup de sa vive piqueure!

Je pensois l'avoir attrapée,  
Mais hélas elle m'est échapée,  
Je la vois parmi vos cheveux,  
Qui ne craint point d'être surprise  
Dedans ces liens, & ces nœuds,  
Où d'abord mon ame fut prise.

Ha! la voilà sous votre bouche,  
Où si vous voulez que j'y touche,  
Je m'assure que d'un baiser  
Ardent de l'amour qui m'enflame,  
Je la ferai bien-tôt enaller,  
Par les vives chaleurs de mon ame:

Pourquoi donc être si mauvaise  
Et ne souffrir que je vous baise,  
Vous en est-il arrivé mieux?

Vous endurez même suplice ,  
Car pour avoir changé de lieu ,  
Elle n'a changé de malice ;

La voilà qui déjà folâtre  
Sur cette gorge d'albâtre  
Et déteint la vive blancheur  
De ce chef-d'œuvre de nature ,  
Dont auparavant la couleur  
Passoit toute autre créature.

Si vous n'eussiez fait résistance  
Je la tenois en ma puissance ,  
Elle est entrée maintenant  
Dedans votre sein la cruelle ,  
Pour succer sans empêchement  
Le nectar de votre mamelle.

C'est à ce coup, belle Uranie ,  
C'est à ce coup, ma douce vie,  
Que je veux en faire une fin ;  
Permettez donc que je la prenne ,  
En fouillant dans ce beau Tétin ;  
Que je vous délivre de peine.

Quoi ! vous vous mettez en colère  
Et vous m'appellez un téméraire  
De mettre ma main si avant :  
Pardonnez-moi chère Maîtresse ,  
Car votre mal est mon tourment  
Et ne puis rien voir qui vous blesse.

Gardez-vous bien que la friande  
Encore bien plus bas ne descende ,  
Et comme elle a fait au dehors  
Que là-dedans elle ne mange ,  
Sentez-vous point déjà le corps  
Vers le milieu qui vous demange ?

Je sçavois bien, ma chère amie  
Qu'à la fin de votre maladie  
Vous imploreriez mon secours ,



Ca donc mon cœur & ma rebelle,  
Ca mon ame, ça mes amours,  
Qu'à ce coup je vous dépucelle.

---

## LE PAIN BÉNI; C O N T E,

*Par M. le Marquis de LIVRY.*

**EN** fait d'amour, j'entends le conjugale,  
Tous les endroits ne plaisent pas  
Pour prendre d'amoureux ébats;  
Je hais la couche nuptiale,  
Rarement un semblable lit  
Met un Epoux en apétit;  
Il faut quelque rare posture  
Pour animer la tardive nature,  
Tel dans un coin étant à la torture  
Sa Femme exploite en vert-galant  
Qui dans son lit devenu impuissant  
Presque toujours fait sourde oreille.  
A sa femme qui se réveille,  
Et qui par des propos toujours fort amou-  
reux  
D'un Epoux assoupi veut rallumer les feux.  
Tel étoit d'un certain Village  
Un Vigneron bon ouvrier,  
Nommé Colin habile en son métier,  
Sa Femme Alix passoit pour sage  
Jeune, au surplus assez fringante,  
Colin qui travailloit du matin jusqu'au soir,

Faisoit au lit assez mal son devoir,  
Dont il fâchoit notre galante.

Un Dimanche de Trinité,

Alix près de Colin couchée,

Et d'assez matin éveillée,

Lasse d'entendre à son côté

Colin ronfler : Sus lui dit-elle,

Debout dormeur sempiternelle ;

Crois-tu donc qu'il soit bien plaisant

De t'entendre toujours ronfler,

Voyez que c'est un habile homme

Il fait la nuit toute d'un somme,

Et le matin au point du jour,

Quand on lui veut parler d'amour,

Il est aussi sourd qu'une pioche

Et ne branle non plus que Roche ;

Ca debout, tu sçais qu'aujourd'hui

Je dois offrir le pain-béni

Tends-moi mes bagues du Dimanche,

Donne-moi ma chemise blanche.

A ces mots Colin tout confus

Et pour Alix ne pouvant rien de plus

Que de lui tendre sa chemise,

Va la chercher dans leur valise,

Il la lui porte : Alix debout

Etoit déjà sur son lit nue,

Elle se flatoit par cette vûe

Faire revivre en son Epoux

Une vertu trop endormie ;

Alix fort lentement sa chemise dépile ;

Mais c'est envain, jadis elle s'étoit servie

De ce moyen utilement.

Colin dans cet état la voit impunément :

Le pot de chambre elle demande,

Colin le tend, mais il est sourd

A ce discours,

C'est un vieux tour  
De la friande.

Honteuse alors; au bout de son latin,  
Jurant, pestant contre Colin,  
Et maudissant son abstinence,  
Elle s'habille en diligence,  
Son habit de nôce elle met,  
Ses belles coëffes de Cambray,  
Son tablier de toile fine,  
Et son mouchoir de mousseline.

Alix en s'habillant avec Colin devise  
Le second coup de la Messe sonner,  
Le pot au feu pour dîner,  
Alix veut aller à l'Eglise  
(Comme je crois j'ai déjà dit  
Que ce Dimanche Alix offroit le pain-béni.)  
Du fond d'un coffre Alix voulant  
Tirer le pain destiné pour l'offerte  
Tombe dedans  
Le nez devant,

Tout aussi-tôt sa cotte verte  
Se renversant, fit voir au jour  
Je ne sçai quoi de fait au tour.  
Colin qui vint à son secours  
En cet état la trouva belle,  
Et se laissant tomber sur elle  
Au fond du coffre se trouva

Le nez sur le . . . comment dire cela ?

Le le . . . pour moi est lettre clausé

Et l'achever ici je n'ose.

Il suffit qu'on entend assez

Sur quoi Colin avoit son nez,

Dans cette plaisante posture

Colin s'aperçoit que nature

Veut opérer, à son aise il se met

Le mieux qu'il peut, son Alix il embrasse

Et puis autre chose lui fait.

Notre Alix de la chute oublie sa disgrâce,  
Seconde de Colin les amoureux efforts,

Et voulant avec lui partager ses transports  
Par un mouvement trop funeste,

Le dessus du coffre ébranlé

Tomba par un ressort qui se fermoit sans clé.

Notre couple amoureux qui jouoit de son reste

Fut enfermé dans l'action,

( On ne fit pas attention

A ce malheur ) Colin qui continue

Tout de nouveau, fait qu'Alix s'évertue,

Mais que de semblables ébats

Le pauvre Epoux fut bien-tôt las!

Le jeu fini; quelle fut leur surprise,

De se voir pris au trébucher,

Il falloit aller à l'Eglise

Offrir le pain-béni. Malheureux qu'as-tu fait ?

( Disoit Alix à son Epoux )

C'est, gros lourdeau, toi qui nous emprisonne,

Entends-tu bien le troisième qui sonne?

Et que va-t-on penser de nous?

Sans pain-béni dira-t-on la grand Messe?

Le Marguillier viendra-t'il nous ouvrir?

A Dieu ne plaise, & qu'on me fesse

Ou qu'on me laisse

Ici mourir,

Plûtôt que d'avouer aux gens

Que nous sommes ici dedans:

Que diroit ma comère Jeanne?

Elle en feroit un conte à l'asne,

Que ne diroit pas son cousin?

Notre Tante qui fait la sage

Iroit chanter par le Finage

Que sa nièce Alix & Colin

Au fond d'un coffre ont fait . . . J'enrage,



Comment pourrois-je après cela  
Montrer mon nez par le Village  
Et m'exposer aux contes de Colas,  
A Colas qu'on nomme le drôle?  
Tous mes parens au doigt me montreroient,  
Et les Enfans au sortir de l'école  
En me regardant s'écrieroient:  
Bon jour, la belle au pain-béni,  
Qui se passe si bien de lit,  
Lorsqu'elle fait certaine chose.  
Alix ici fait une pose,  
Elle pleure & fait quelque effort  
Pour s'échaper du coffre fort;  
Mais vouloir briser le ressort,  
Qui les retient, c'est prendre une inutile peine,  
La force de Colin est vaine;  
Le pauvre Epoux au désespoir  
S'efforce de tout son pouvoir  
De consoler sa Ménagère;  
Mais pour apaiser sa colère  
Il faisoit tout, hors un seul point:  
Recommencer n'est pas d'usage  
Chez les Maris, ce don n'est pas leur apanage,  
On connoît leur calendrier;  
Mais c'est assez, revenons à l'Eglise  
Où l'absence d'Alix causoit de la surprise;  
On députe le Marguillier  
Qui vient chercher Alix, dès la porte s'écric:  
Alix, où êtes-vous? Dites-moi, je vous prie  
Qu'attendez-vous? le troisième est sonné,  
Dormiriez-vous encore la belle?  
Mais en entrant il est bien étonné  
D'entendre que Colin appelle  
Au secours, il ne sçait d'abord  
D'où vient la voix: du coffre fort  
Colin enfin se fait entendre.

Le Marguillier sans plus attendre  
Ouvre le funeste ressort,  
Alix enfin se console,  
Maintes fois elle regréta  
Le fond du coffre, & souhaita  
Offrir le pain-béni, souvent à ce prix-là.

---

## L'HEUREUSE SURPRISE

DE LA S. \* \* \*

ACTRICE DE L'OPERA.

LA Souveraine de la danse  
Lassée de recueillir en France  
Les lauriers des Assistants,  
En passant dans une autre Terre  
Trouve encore plus en Angleterre  
D'admirateurs & de Galants,  
A ces Galants de toute espèce  
Tout fut promis, rien accordé  
Car de la Muse de la Grèce  
Elle avoit le goût décidé;  
L'Anglois qui voit que la Sapho moderne  
Le rançonne ensuite & le berne  
Ne veut plus payer ses mépris,  
La Nimphe revient à Paris;  
Mais un jeune Milord en étoit idolâtre,  
Il n'avoit pas déclaré ses amours;  
Seulement alloit au Théâtre  
A Londres la voir chaque jour,

Il suivit de près son retour,  
 L'Adolescent au teint d'albâtre  
 Pour parvenir à lui faire sa cour  
 Se servit de ce plaisant tour.  
 Il sçavoit l'allure secrète  
 Et qu'il n'obtiendrait jamais rien,  
 Que sous l'habit d'une Fillette:  
 Il se déguise & fait si bien  
 Qu'il se faufile chez sa belle  
 Se disant une Démoniselle  
 Qui vient de Londres depuis peu,  
 Qui n'ayant jamais rien vû de si parfait qu'elle  
 Son seul désir étoit de trouver lieu,  
 A contracter ensemble une estime éternelle.  
 Du compliment on fut ravi  
 Et on promit sa bienveillance,  
 Le double serment fut suivi  
 D'un doux baiser qui scella l'alliance,  
 Pour la première fois c'étoit déjà beaucoup  
 Le Milord crut que pour faire son coup  
 Il ne falloit qu'une nuit favorable,  
 Quand la trouver, c'étoit le Diable:  
 De la clarté du jour il craignoit le danger  
 Il cherchoit donc à s'arranger  
 Pour mettre à bonne fin l'espérance affermie;  
 Quand chez une commune amie  
 On se rencontre sur le soir,  
 Lorsqu'on veut s'en aller, il se met à pleuvor,  
 Un petit souper se propose,  
 De pluie une plus forte dose  
 Vers le minuit vient à tomber,  
 Eh! comment ne pas succomber  
 Aux instances de leur Hôtesse,  
 Qui les engage & qui les presse  
 D'accepter un bon & grand lit?  
 A sa prière on se rendit

Il étoit tard , après un court colloque  
 Dedans les draps notre couple se bloque,  
 La fausse Jouvencelle a peur  
 D'incommoder sa camarade,  
 Qui par une prompte accolade  
 A l'instant dissipa sa crainte & sa pudeur,  
 Et comme plus grande & plus robuste  
 Elle attira le tendron sur son sein,  
 Et seut se l'appliquer si juste  
 Que tout sembloit quadrer à son dessein.  
 Que de vivacité, que d'ardeur, que de flammes!  
 De termes expressifs quels torrens répandus!  
 Dans l'effusion de leurs ames  
 Rien n'est donné que pour être rendu:  
 Leurs deux langues bien-tôt par un désir ex-  
 trême  
 S'entrelassèrent tendrement;  
 On s'attendoit qu'incessamment  
 Cette caresse ailleurs seroit la même  
 Mais lorsqu'il alloit le tentant  
 Sapho dit je croyois, folette,  
 Éprouver de Cloris la petite boulette;  
 Mais c'est le sceptre du Dieu Pan.

---

## LES DEUX RIVAUX;

### C O N T E.

**C'**est un proverbe assez vulgaire  
 Que de l'abondance du cœur  
 La bouche parle d'ordinaire;  
 Et ce que dit Iris, au Conte que l'on va faire,  
 Ne rendra pas le proverbe menteur,



Une jeune & galante veuve,  
Que deux ardens rivaux poursuivoient nuit &  
jour,

Voulut dans un combat d'amour  
Mettre leur vigueur à l'épreuve,  
Pour choisir le plus vigoureux:  
Mes bonnes grâces sont acquises  
A celui, dit-elle, des deux  
Qui dans le déduit amoureux

Avec moi cette nuit fera plus de reprises.  
De cette proposition

Les deux Amans charmés s'applaudirent;  
Et tous deux tour à tour se mirent  
La même nuit en faction.

La place fut battue à double batterie

Avec une grande vigueur,  
Et l'on peut bien juger qu'avec pareille ar-  
deur

Le choc fut soutenu par la veuve aguérie;  
Enfin le jour parut, & le combat finit,  
Car il n'est feu si grand que pareil cas n'a-  
paise,

On vint à compte, & la veuve le fit  
Et suivant ce qu'elle avoit dit,  
Treize gagna, douze perdit;

A ce récit Iris prête à la répartie  
Dit aussi-tôt en souriant un peu:

A douze perdre la partie,  
Sans mentir, c'est perdre à beau jeu,



## L'ECORCHURE;

## C O N T E,

**A**Nnette & le Berger Etienne

Tous deux d'amour épris

Passoient & les jours & les nuits

A l'ombre des forêts à parler de leurs peines;

Lui sans certain plaisir ne pouvant être heureux;

Un soir fatal à la vertu d'Annette

Etienne la pressoit l'œil enflammé d'ardeur;

Son heure étant venue, une langueur secrète

Dont la Bergère encor ignoroit la douceur,

Coule insensiblement jusqu'au fond de son  
cœur;

Dieux! que vos loix sont inhumaines!

Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs  
si doux,

Dit-elle, je me rends, Etienne vengez-vous

De mes rigueurs & de vos peines:

Le Berger aussi-tôt dévorant d'appétit,

Prend le bout du lacer, ce reste de machine

Que sans nommer chacun devine;

Le bout étoit trop gros, ou le trou trop petit;

La belle crie, il pousse, à la fin il enguaine;

Mais hélas par malheur alors le pauvre Etien-  
ne

S'écorce en un endroit peu distant du nombril;

Etienne une heure après riant avec Annéte,

Vit cet endroit sanglant, je suis perdu, dit-il,

C'est fait de moi, j'en tiens, il court, il s'in-  
quiète,

Conte la chose ainsi qu'elle s'est faite:  
 Pauvre sot, lui dit-on, qui se plaint jamais  
 Qu'une fille fut trop bien faite:  
 Retourne-t'en, demeuré en paix,  
 Et fais gloire de ta blessure,  
 Je connois des amans, même des plus hupés  
 Qui maudissant dame Nature  
 Voudroient bien comme toi qu'on les eût  
 écorchés.

## E N I G M E

## E N B O U T S R I M É S.

**J**E suis chose étonnante une espèce de *Cable*  
 Qui, pour sonder un creux, doit s'é-  
 lever en l' *Air*;

Je donne du plaisir, ce n'est pas une *Fable*;  
 Mais ce plaisir hélas passe comme un *Eclair*.

Pour me faire assouvir une gueule de *Diable*;  
 Qui veut à tout moment se repaître de *Chair*;  
 On me prend par la tête, on me frote le *Rable*;  
 Je comprends & pour moi ce langage est  
 fort *Clair*.

Il ne faut pas pourtant lorsque jé fais le *Brave*  
 Croire qu'en cet état je demeure une *Octave*;  
 En moins d'un demi jour j'ai vuide le *Cabas*.

En France quelqu'Iris fait toute mon *Intrigue*;  
 Mais au pays Toscan, ceci soit dit tout *Bas*;  
 Jé recherche bien plus le Pêché que la *Figue*.

## L'HOSPITALIÈRE;

## C O N T E.

SOeur Luce jeune Hospitalière  
Pour un jeune convalescent  
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent  
Dans l'accès d'une ardeur première;  
Je laisse à penser la manière  
Dont fut servi l'adolescent;  
Mille soins font sur son visage  
Renaître les plus belles fleurs,  
Et le brûlent de mille ardeurs  
Pour la belle qui le soulage,  
Un moment donc qu'il se livroit  
Au doux espoir d'être aimé d'elle,  
A l'instant accourut la belle,  
Il en sentit croître son feu;  
La nature à l'amour fidèle  
Dans le moment jona son jeu,  
Et pendant que l'amour rappelle  
La formule d'un tendre aven:  
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,  
Pour guérir une crainte mortelle  
Parlez; de quoi soupirez-vous;  
Là, sa voix craintive s'arrête  
Et toute tremblante elle aprête  
Sa main pour lui tâter le poux,  
Mais que l'amour a de malice,  
Qu'il sçait bien conduire un dessein,  
Le convalescent prend la main  
De la secourable Novice,  
Et la conduisant doucement



Où la santé se manifeste  
Par un subit attouchement,  
Fait voir qu'il en avoit de reste:  
La belle se déconcerta,  
Rougit de honte & de surprise  
Et voulut quitter prise;  
Mais envain elle le tenta,  
Son heureux amant l'emporta,  
Et pour marquer que son audace,  
A ses yeux devoit trouver grace,  
Voici ce que l'amour lui dicta:  
Chassez la frayeur ridicule  
Que vous inspire un vain scrupule,  
Belle Luce, & ne pensez pas  
Faire désormais un usage  
Qui déshonore vos apas;  
Ces marques de convalescence,  
Je les dois à votre présence,  
Mais vous devez à mon amour;  
J'acquitte ma reconnoissance;  
Acquittez-vous à votre tour:  
Nature prépare une crise  
Qui couronne votre entreprise,  
Et vous seule pouvez me guérir,  
Voulez-vous me faire mourir?  
Sœur Luce d'un si doux langage  
Sentoit la pressante douceur,  
Et l'amour dans son jeune cœur  
En disoit encore davantage;  
Son Amant tout près d'être heureux  
A l'aide de mille étincelles  
Filles d'un désir amoureux  
Vit dans ses humides prunelles  
Qu'elle brûloit des mêmes feux;  
D'un bras qu'amour guide, il l'enleve,  
L'amour lui-même la souleve,  
Et tire le rideau sur eux.

## L'ETRILLE;

## C O N T E.

LE soin de devenir & de paroître belle  
Est le premier, le principal engin,  
Qui fait mouvoir mainre & mainte femelle;  
Toutes n'y ont failli, c'est leur commun destin,  
Et citadine & demoiselle,  
La fille du Manant & celle du Paladin,  
A quatorze ans la moins gente pucelle  
D'attirer le regard forme déjà le dessein:  
Telle conserve encor l'innocence première  
Et peut-être d'amour ignore les secrets,  
Qui sçait pourtant que pour nous plaire  
Dame Nature a fait la femme exprès:  
Aussi n'est-il point d'art, point de coquetterie,  
De parure, d'afféterie  
Que n'employe pour ce, jeune & vive Catin.  
Dès qu'elle sent sa peau devenir plus fleurie,  
Et commence à sentir arondir son tetin,  
Or donc pour parvenir à cette grande affaire,  
Fillettes, apprenez ici le bon moyen,  
Si-tôt que le sçaurez, point ne faut qu'on diffère,  
Essayez un petit, l'essai ne coûte rien,  
Une seconde fois suivra tôt la première,  
Tant m'est avis qu'en serez bien.  
Dans un hameau de Picardie  
Dont j'ai perdu le nom, un nom bientôt s'oublie,  
Et puis peu m'en chaut pour le fait,  
Certain riche Fermier de grosse métairie  
Eut une sienne fille & neuve & peu jolie;

Si besoin aviez du portrait,  
Vous la figurerois sur le champ trait pour trait;  
Mais point, je crois n'en avez grande envie.  
Jeanne, c'étoit son nom, comptoit déjà seize  
ans,

Ne comptoit point encor d'amans :  
A cet âge il n'est point de peine plus cruelle;  
Ah quel plaisir c'est d'être belle!

Tous les matins trente muguets,  
L'un à l'envi de l'autre vous porte des bouquets,  
Vous êtes tous les soirs Reine de la veillée,  
On vous mène l'été danser sous la feuillée,  
A vous seule on présente & la tarte & le flan,  
Le jour du Saint, le Curé maître Jean  
Qui s'y connoît, vous choisit pour la quête  
Et pour porter le cierge de la Fête;

Bref chacun vous chérit. Des laides au rebours  
Ont beau se mettre à tous les jours,  
On les regarde moins que si c'étoit la bête;  
Mais à la parfin tant ferai

Qu'à mon tour belle deviendrai  
Et j'en sçaurai le secret sur mon ame :  
Car il en est, témoin Madame

Qui d'un teint jaune & verd en fait un rouge &  
blanc:

Ainsi Jeanne à part soi rumine & délibère,  
Le souci nuit & jour dans son cœur s'arrêtant,  
N'y pouvant plus tenir, elle s'adresse à Pierre  
Le valet d'écurie, homme adroit de la main,  
Lettré même, dit-on, qui sonnoit le tocsin,  
Portoit le pain-béni, & tout seul au lutrin

Chantoit tout couramment sans livre,  
Dans l'écurie un soir lui conte son chagrin.  
Quoi, ce n'est que cela! ne t'en tourmente brin,  
Le mal fût-il plus grand dans peu je t'en délivre;  
J'ai en poche un outil qui n'a pas son pareil.

Tu n'as qu'à t'en servir tous les soirs un quart  
d'heure,

Et tu seras dans peu plus belle qu'un soleil.

Bon, tu ris; non, ou que je meure,

Il ne tient qu'à toi d'essayer,

Mais d'avance il me faut payer:

D'avance soit, on conclut donc l'affaire,

Jeanne avance deux bons écus,

Pierre promet de si bien faire

Qu'à tout chacun Janneton sçaura plaire,

Et ce dans huitaine sans plus,

Où seroient les écus rendus.

Je suis en la contant jaloux de l'entreprise,

Car enfin Jeanne avoit quelques menus apas,

Corset droit, croupe bien prise,

Fermes tétons, blanche sous sa chemise,

Nette plus qu'un denier, notez bien tous ces cas,

Bien souvent ne les trouvez pas,

Vous autres gens de Cour sous velours & dorure;

On paye Pierre, & vous avec force ducats

Vous acquérez par fois très-piteuse aventure;

A donc notre ouvrier son secret essaya,

En donne à Jeanne une première touche,

Secret qui dans l'instant Jeanneton effraya,

Secret qui tôt après Jeanneton égaya.

C'est toujours son effet de rendre moins farou-  
che;

Reste à sçavoir quel outil c'étoit-là,

Déjà le devinez, prudes si renchéries,

Qui sur un mot joyeux criez comme furies,

Et qui, malgré tant de babil,

Faites, dit-on, de cet outil

L'instrument de vos œuvres pies,

Jeanne n'avoit un esprit fort subtil;

Eh! comme ceci est fait, s'écria la pucelle!

Je mens, plus ne l'étoit; n'importe, sous ce nom



Maintes filles ont grand renom,  
Qui le sont encor moins qu'elle.  
Ceci, reprit le palfrenier,  
Est un outil du métier,

Vois-tu pas que c'est une étrille;

Non étrille à chevaux, mais étrille pour fille,  
Besoin est d'en avoir de toutes les façons:  
Ah vraiment celle-ci doit être la meilleure,  
Répondit Jeanne, & si je n'y vois qu'à tâtons:  
Mais je ne sens plus rien, elle étoit tout à l'heu-  
re,

Paix chut, c'est que ceci se meut par un ressort,  
A peine y touche-r'on pour en tirer service,  
Crac, le ressort s'échape & part avec effort,  
Fiens l'étrille en état pendant tout l'exercice;  
Si-tôt qu'on en a fait, d'elle-même en un tas  
Elle se *rabougrit*, voilà tout le tracas,

Dans peu tu le fçauras entendre:

En effet Jeanne y mit soins les plus assidus,  
Onques n'eut écolier si grand desir d'apprendre,  
La huitaine finie on double les écus;

Enfin le malheur d'être laide

Plus ne lui parut si fatal:

Elle consentiroit de voir durer le mal

Potrvû que durat le remède:

Mais qui pourroit suffire à l'entretien?

Pierre enfin se lassa, Princes se lassent bien,

Rustes vallent-ils mieux que Princes?

Ces jeux d'abord si doux bientôt deviennent  
minces

A Galant qui met trop du sien:

Déjà de jour en jour le ressort devient lâche,

Pierre d'ailleurs craint l'effet de sa tâche;

Il risque le gibet, tout cela fait qu'enfin

Notre gaillard d'un beau matin,

Ayant fait son paquet, délogea sans trompette;

C'étoit Dimanche ce jour-là,  
Et Jeanne ayant voulu se mettre à sa toilette,  
Fut chercher son étrille, & point ne la trouva;  
Jugez des cris, par la fenêtre ouverte  
Elle aperçut le drille, à courir aussi-tôt

Notre fille fut alerte,  
Du logis dans les champs elle ne fit qu'un saut,  
Et de hurler, arrête, arrête:  
Veux-tu donc ainsi fuir & m'emporter mon bien?

Ah le marraud, le larron, le vaurien!  
Pierre à ces cris ne fut pas bête,  
Et feignant de tirer l'étrille de sa boîte,  
Il ramasse une pierre & la jette dans l'eau:  
Notez qu'en cet endroit coule un large ruisseau,  
Je l'ai vu mille fois; Jeanne moins en colère,  
Croyant avoir enfin retrouvé son affaire,  
Laisse aller le fuyard & se met à chercher.

Or près de là étoit un bon Hermite,  
Aucuns pensers mondains de sa sainte guérite  
N'avoient jamais pu l'arracher:  
Mais à ses cris douloureux, cris de femme plain-

tive  
Solitaire ferveur tant soit-elle rétive  
Cède bien-tôt à la charité.

L'Hermite sort: Eh qu'avez-vous, ma fille?

Hélas je cherche mon étrille,  
On l'a jettée dans l'eau je crois de ce côté,

La chose est de peu d'importance,  
Sans prendre tant de peine, avec peu de dépense  
Un pareil instrument seroit tôt achepté  
Vraiment, ça non. il en est peu en France

De ce tour, de cette qualité!  
C'est un joyau de prix, & qui m'a bien coûté.  
A ces mots, pour l'aider, notre Hermite s'a-

vance,  
Bientôt fut prêt, chausses, souliers ni bas

Point ne lui caufoient d'embarras :  
Le zélé saint qu'anime une action pieufe  
Se trouffe , entre dans l'eau , devance la cher-  
cheufe ,  
Se baiffe & cherche auffi : fixe bien ton regard ,  
Lecteur , fur leur posture , avint que par hafard  
Jeanne leva les yeux ; la femme eft curieufe ,  
Sous la robe du papelard  
Elle apperçoit quelque chofe qui panche ,  
Qui lui paroît ce qu'elle vient chercher :  
Ah , vieux penard , tu voulois la cacher ,  
Mais da , point ne l'auras , j'en tiens déjà le  
manche ,  
Et de tirer pour pouvoir l'arracher ,  
Lui de jurer comme un Archer ,  
C'eft vainement qu'il fe revanche ,  
Jeanne le tient trop bien pour le lâcher :  
Il tire du devant , elle tire en arrière ,  
Tant qu'à la fin dans la rivière  
L'un & l'autre tombés , la peur , l'émotion  
La forcèrent à lâcher prife :  
On fe relève après la première furprife .  
On vint à l'explication ,  
Le bon père offrit tout pour la rendre foumife ,  
Et même avec dévotion  
Il s'engagea d'achever l'entreprise  
Que le Manant n'avoit pu mettre à fin ;  
Le Pater fur ce cas en fçavoit du plus fin ,  
Jeanne à changer point ne fit de folie ,  
Depuis je l'ai revûe , elle eft ma foi jolie ,



---

*LA GARDE TROMPÉE;**Par M. \* \* B. D. S.*

**P**errette en l'art de garder accouchée,  
Étoit célèbre, & sçavoit tous les cas,  
Où par erreur en un tel embarras  
Femmes souvent se trouvent empêchées,  
Le jour, la nuit elle étoit aux aguets,  
Rien n'aprochoit qui pût être nuisible;  
Loin bruits aigus, loin parfums & bouquets,  
Loin tous jaseurs & doucereux muguets,  
Pour Maris même elle étoit inflexible,  
Si par tendresse ils vouloient quelquefois  
S'émanciper à jouir de leurs droits;  
Bien l'éprouva Blaise Époux de Glicère,  
Depuis huit jours à peine il étoit Père,  
Que plein d'ardeur pour sa jeune moitié,  
Il ne quittoit presque plus sa ruelle,  
Soins empressés, jargon de Tourterelle,  
Tendres baisers, tout étoit employé,  
Pour lui marquer la plus vive amitié;  
Et d'autre part bien jugez que la belle  
A ses délirs ne se montrait rebelle,  
Mais vainement Perrette sans pitié  
Au tour du lit sans cesse en sentinelle,  
Faisoit si bien que le couple amoureux,  
Onc ne trouvoit un seul moment heureux.  
Blaise cherchant à s'ôter cette entrave,  
Se ressouvint un soir que notre Argus  
Aimoit assez le sirop de Bacchus,  
J'en ai, dit-il, d'excellent dans ma cave,  
Mais il est mur, la boîte en peut passer,



Je suis d'avis que nous l'allions percer ;  
Allons Perréte aporte la lumière,  
La vieille y court, & marchant la première,  
Sa joye éclate en aprochant des muids,  
Blaise en perce un, & puis en sa pochette,  
Cherche un faucet pour boucher le pertuis,  
Rien ne se trouve ; ah Dieu ! dit-il, Perréte,  
Mon vin se perd, j'en vais devenir fou,  
Non, non, dit-elle, en voici la Recette,  
D'un de mes doigts je vais boucher le trou,  
Vous cependant cherchez une brochette,  
Allez, courez & ne perdez point de tems,  
Point n'en perdit, il vola vers Glicère,  
Et n'y trouva que le Dieu de Cithère,  
Qui leur marché conclut en peu d'istant.  
Dire à quel point ils en furent contents,  
Il n'est aisé, l'on sçait qu'en telle affaire  
Deux points font tout, l'obstacle & le mystère,  
J'en ajoûte un, c'est de rire aux dépens  
D'une incommode ; or Dieu sçait si nos gens  
En ce cas - cy manquèrent à le faire ;  
Qui ne riroit & du doigt & du trou ;  
Blaise en ayant plaisanté tout son sou,  
Revint enfin vers l'antique femelle,  
Qui par le tems qu'il mit à son retour,  
Et dès la porte, eh bien quelle nouvelle,  
De notre vin ? il va bien lui dit-elle,  
Rien n'a coulé dans la cave, s'entend,  
Car pour là-haut, je n'en puis dire autant.



## E N I G M E.

ENfin c'en en donc fait , le Calvinisme expire ,

Mitridate est bâtard , tu l'avois sçu prédire ,  
L'impudique Fillion du Conclave interdit  
Se fait saigner au pied , Mahomet en sourit ,  
Me trompai-je , grand Dieu ! hé quoi ! le grand  
Homère

Vient prêcher ce Carême aux enfans de Cythère ,  
Que de veuves en pleurs , que de soupes aux  
choux !

Courcillon est vivant , Phocas est à genoux.  
J'aime les vers pompeux , j'aime les huitres ver-  
tes ;

Nos enfans sont battus , nos maisons sont ou-  
vertes :

Vendôme , renaîssez , montez sur vos argots ,  
Le secret m'est connu , je le tiens de Minos ;  
Mon esprit orgueilleux embrasse l'hémisphère ,  
Finiſſons. Mais pourquoi le profane vulgaire  
S'applaudiroit ſans doute & me croiroit à ſec :

Non non , montrons plutôt un viſage rebec.

Trajan & Ménélas ſont aux Magdelonettes ,

Et Jupiter Ammon ſe rafe ſans lunettes ;

Céſar en pe - ten - l'air achete des marons ,

Au jeune Aſtjanax donnons les violons :

Que la veuve d'Hector nous prête ſa calote :

Le Cardinal Dajan s'échape ſans culotte :

Pſyché rient cabaret , Godefroi de Bouillon

Donne un bal à Jocaste , & taille au Pharaon :

Junon pour ſon ſouper n'a qu'une macreuſe :

Le Concile de Trente épouſe une Danſeuſe.

Le moyen de jouer, si toujours Cicéron  
 Porte quinte à la Dame, & regarde au talon.  
 Annibal & Cujas achètent ces planades:  
 Molière & Josué mangent une salade.  
 On doit s'attendre à tout dans ce vaste Univers,  
 Saint Ambroïse se frise, & saint Jean fait des  
 vers.

Pétulante Cité, tu veux donc des nouvelles?  
 Approche, écoute-moi, je t'en dirai de belles:  
 Le Purgatoire est mort d'une crête au nombril,  
 Le Zodiaque mange un pigeon sur le gril:  
 La Lune au Parlement vient de prendre séance;  
 Phedre se met en vers pour sentir la cadence,  
 Et pour mieux célébrer ce grand événement  
 La Colonne de Rhodes achète un Régiment.

### E P I G R A M M E.

Icy naquit un homme & mourut tout soudain;  
 Icy de son berceau lui fit sa sépulture.  
 Un B . . . qui forçant les loix de la nature,  
 Fit tenir lieu de C . . . à sa lubrique main.  
 O Passant, si l'amour a pour toi quelques char-  
 mes,  
 Et que tu veuille ici répandre quelques larmes,  
 Approche en arrosant le tombeau que tu vois,  
 Et si jamais te prend pareille envie,  
 Souviens-toy d'arrêter la fureur de tes doigts;  
 Puisqu'ils donnent ensemble & la mort & la  
 vie.



## BABET LA BOUQUETIÈRE;

## C O N T E

*Tiré d'un Recueil de Pièces fugitives & d'Auteur inconnu.*

Babet la belle Bouquetière  
 S'en fut un jour aux Cordeliers exprès  
 Sachant qu'ils ont toujours indulgence plénière,  
 Et croyant mieux qu'ailleurs y vendre ses Bou-  
 quets.  
 Ce jour peu de Galans à cette Eglise allèrent;  
 A la pauvre Babet restèrent  
 Bien des roses & des œillets;  
 Peu d'espoir à la Comédie,  
 (Elle n'étoit ce jour nouvelle ni jolle,)   
 En rêvant comme elle feroit,  
 A quelle autre Eglise elle iroit,  
 Entrons pour voir, dit-elle, quelque Frère  
 Pourroit bien faire mon affaire.  
 Arrivé le gros Frère Jean:  
 Que désirez-vous du Couvent?  
 Lui dit-il, gente Jouvencelle?  
 J'ai des Fleurs de reste, dit-elle,  
 Quelqu'un de vous en auroit-il besoin?  
 Un égrillard étoit derrière,  
 Qui la lorgnoit d'un petit coin;  
 Voyons Déesse Printanière,  
 Montrez-moi vos Bouquets, combien en vou-  
 lez-vous,  
 Tenez si vous les prenez tous



J'en ferai bon marché, combien? ma foi,  
mon Père,

Je les laisse pour trente sols:  
Trente sols? fouillant dans la poche,

D'elle galamment il s'approche,  
Je vous les donne de bon cœur,  
Puis s'approchant, il lui dit à l'oreille  
Plus cher je payerois encore quelques autres  
Fleurs,

A ce discours-là Babet se réveille;  
Père, vous êtes fort galant  
Et pour persuader je vous crois du talent:  
Dites-vous vrai? j'entens la raillerie,  
Ca dit-il ma charmante mie  
Voulez-vous, dès qu'il sera nuit  
Venir frapper un coup à petit bruit?

La porte que voilà qui joint la Sacristie,  
C'est notre secrète sortie  
Par-là nous vous introduirons,

Nous ne serons que deux, & vous satisferons,  
J'y viendrai, dit Babet, comptez sur ma parole.

Ce qui fut dit fut fait, le soir vint, mon drôle  
A l'affut entre chien & loup  
(A rien ne tenoit cette porte)

Babet entre, il referme, & sans parler l'em-  
porte

Sur un tapis qu'à terre on avoit étendu.  
Meuble ils n'avoient que le sous-entendu

Avec lequel de bonne sorte  
En Fils de St. François bien dru  
La première antienne il lui porte.  
Bien attaqué, bien défendu,  
Il n'est Fille en France plus forte,  
Plus façonnée, & plus acorte,  
Depuis longtems on n'avoit vu  
Pour les secrets & nocturnes ouvrages

# DE PIECES FUGITIVES.

83

Le Couvent de Paris pourvu  
 De tant d'excellents personnages;  
 Le mur de ce petit réduit  
 Où la moindre clarté ne luit  
 En étoit tapissé sans aucun intervalle,  
 A la rangette en voila vingt au tour  
 Avec grand ordre & sans scandale;  
 L'un après l'autre à Flore ils vont faire la cour.  
 La mouvante Tapissérie,  
 En extase étoit toute ravie  
 De l'accueil gracieux, de la belle façon  
 Dont la Déesse à leur zèle répond;  
 Le tout des deux côtés par merveille se passe,  
 Onc un semblable autel ne fut si bien servi:  
 Pour s'appeller, quand on avoit fini,  
 L'on disoit d'une voix fort basse  
 Tantôt, *Pater feci*, tantôt, *Pater veni*,  
 Elle qui prit ces mots pour les noms des deux  
 Pères  
 Qui devoient faire assaut d'actes de charité,  
 Surprise de l'excès de leur civilité  
 Quand elle eut compté deux Rosaires;  
 Ne croyant pas avoir d'autres relais  
 Disoit à part soi: ces complètes  
 Ne sont certainement des zéphirs ordinaires;  
 Vertumne Dieu des Jardins que de bien tu me fais  
 Au petit jour enfin, à la naissance Aurore,  
 A ses Fleurs on renvoya Flore,  
 Chacun de son côté se retira content,  
 Elle emporta bien du comptant,  
 Et pour les contenus une estime infinie,  
 Dieu sçait le lendemain tout ce qu'elle achè-  
 ta,  
 On ne la vit si leste de sa vie,  
 Si beau train la Flore mena,  
 Qu'en bref son argent s'en alla,

Le Gardien ayant eu quelque vent de la scène,  
( Non sans quelque léger ennui  
Qu'on eut joué telle pièce sans lui )  
Fit à tous les gaillards jeûner une neuvaine  
Et la petite porte un beau jour on mura.  
Flore, Baber redevenue,  
Ne sachant rien de tout cela,  
Pour redevenir Flore un matin retourna  
Chez les bons amis en revue,  
En confiance elle sonna,  
Le Père Jean n'étoit plus-là.  
Nouveau portier paroît à face rechignée,  
Je voudrois voir *Père Veni*,  
Dit-elle; de ce nom Père n'avons ici,  
Dit-le nouveau Portier, Baber sourit & jure  
Qu'elle l'a très-bien vû le jour de St. Laurent,  
Il est brun, à l'œil vif, & le nez un peu grand;  
La dent blanche, dit-elle, & gentille figure.  
Nous en avons plus d'un à-peu-près fait ainsi,  
Repartit le guichard, n'est-ce point Père Hi-  
laire?  
Non, dit Baber; mais là sans vous mettre en  
colère,  
Faites-moi donc venir le bon *Père Feci*;  
*Veni, Feci*, oh oh! qu'elle est cette égrillarde,  
Qui veut parler latin devant les Cordeliers?  
Si vous venez, dit-il, chercher des ouvriers,  
On les a tous châtrés la semaine dernière,  
Allez, poursuivit-il, refrognant son sourcil,  
Allez aux Carmes ma Comère,  
On ne f. . . plus ici.



## LE CONTRAT;

## CONTES

LE malheur des Maris, les bons tours des

Agnès

Ont été de tous tems le sujet de la Fable,

Ce fertile sujet ne târira jamais,

C'est une source inépuisable;

A de pareils malheurs les humains sont sujets,

Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le  
croire,

Tel rit d'une ruse d'amour

Qui doit devenir à son tour,

Le risible sujet d'une semblable histoire,

D'un tel revers se laisser accabler,

Est à mon gré sottise toute pure.

Celui dont j'écris l'aventure

Trouva dans son malheur de quoi se consoler,

Certain riche Bourgeois, s'étant mis en ménage,

N'eut pas l'ennui d'attendre fort longtems

Les doux fruits d'un mariage.

Sa Femme lui donna bientôt deux beaux en-

fans,

Une Fille d'abord, un Garçon dans la suite;

Le Fils devenu grand fut mis sous la conduite

D'un Précepteur, non pas de ces pédans,

Dont l'aspect est rude & sauvage,

Celui-ci gentil personnage,

Grand Maître es arts, fut tout en l'art d'aimer,

Du beau monde avoit quelque usage,

Chantoit bien & savoit rimer,



Et s'il faut déclarer tout le secret mystère,  
Amour, dit-on, l'avoit fait Précepteur,  
Il ne s'étoit introduit près du Frère  
Que pour voir de plus près la Sœur.  
Il obtient tout ce qu'il désire,  
Sous ce trompeur déguilement,  
Bon Précepteur, heureux Amant,  
Soit qu'il régenté, on qu'il soupire.  
Il réussit également.  
Déjà son jeune pupile  
Explique Horace & Virgile,  
Et déjà la beauté qui fait tous ses desirs  
Sait le langage des soupirs.  
S'en tenir à la théorie  
Est difficile en ces occasions,  
Notre maître en galanterie  
Très-bien lui fit pratiquer les leçons,  
Cette pratique aussi-tôt fut suivie.  
De maux de cœur, de pamoisons,  
Non sans donner de terribles soupçons,  
Du sujet de la maladie,  
Enfin tout se découvre, & le Père irrité,  
Et menace, & tempête, & crie :  
Le Docteur épouvanté  
Se dérobe à la furie.  
La belle volontiers l'auroit pris pour Epoux,  
Pour Femme volontiers il auroit pris la belle,  
L'himen étoit l'objet de leurs vœux les plus  
doux,  
Leur tendresse étoit mutuelle,  
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une baga-  
telle,  
L'argent seul fait les plus beaux nœuds,  
Elle étoit riche, il étoit gueux,  
C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour  
elle.

Quelle corruption! O Ciel! O Ciel! O mœurs!  
 Conformité de biens, différence d'humeurs,  
 Souffrirons-nous toujours ta puissance facile?  
 Misérable intérêt, opprobre de nos jours,

Tyran des plus tendres amours,

Mais faisons trêve à la morale

Et reprenons notre discours

Le Père en est bien fâché, la Fille est bien  
 mariée,

Mais que faire? il faut bien réparer le malheur,

Et mettre à couvert son honneur,

Quel remède, on la marie

Non au Galant, j'en ai dit les raisons,

Mais à certain Quidam amoureux des Testons,

Plus que de Fillette gentille,

Riches suffisamment & de bonne famille,

Au surplus bon enfant, fort, je ne le dis pas,

Puisqu'il ignoroit le cas.

Mais quand il l'aurait su, fait-il mauvaise en-  
 plette?

On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,

Jeune épouse, & besogne faite.

Combien de gens avec semblable dot,

Ont pris, le sachant bien, la fille & le gros  
 fort?

Or celui-ci crut prendre une pucelle,

Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons;

Mais quatre mois après la sçavante Donzelle

Montra le fruit de ses leçons:

Elle mit au monde une Fille.

Quoi déjà père de famille!

Dit l'Epoux bien surpris;

Au bout de quatre mois! C'est trop-tôt, je suis  
 pris,

Quatre mois! ce n'est pas mon compte,

Sans tarder au Beau-Père il va conter sa honte,

Prétend qu'on le sépare, & fait bien du tra-  
 vaux.  
 Le Beau-Père sourit, & lui dit, parlons bas,  
 Quelqu'un pourroit entendre;  
 Comme vous je fus Gendre,  
 Et me plaignis en pareil cas,  
 Je parlai comme vous d'abandonner ma Femme,  
 C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit,  
 Mon Beau-Père defunt, Dieu veuille avoir son  
 ame,  
 Il étoit honnête homme, & me remit l'esprit,  
 La pilule à vrai dire étoit affez amère,  
 Mais il sut la dorer, & pour me satisfaire,  
 D'un bon Contrat de quatre mille écus,  
 Qu'autrefois pour semblable affaire  
 Il avoit eu de son Beau-Père,  
 Il augmenta la dot, je ne me plaignis plus,  
 Ce Contrat doit passer de famille en famille,  
 Je le gardois exprès, eyez en même soin,  
 Vous pourrez en avoir besoin,  
 Si vous mariez votre Fille.  
 A ce discours, le Gendre moins fâché  
 Prend le Contrat, & fait la révérence.  
 O combien en est-il en semblable occurrence  
 Qu'on console à meilleur marché!



## C O N T E

## DU BARON DE FOENESTE.

**U**Ne Dame en allant dans une métairie,  
 Passoit souvent par certain Bourg,  
 Logeant presque toujours en même hôtellerie,  
 Couchant en même lit. Or il advint qu'un jour  
 Comme elle arrivoit, son Hôtesse  
 Lui dit: j'ai bien de la tristesse  
 De ne pouvoir pour cette nuit  
 Vous coucher dans le même lit:  
 Pourquoi? lui répondit la Dame un peu surprise,  
 Parce que votre chambre est prise?  
 Dit l'Hôtesse, couchez dans celle de ce côté,  
 Elle est propre, elle est bien commode,  
 Les meubles en sont à la mode:  
 Non, dit-elle gardez toute votre beauté,  
 Je veux ma chambre d'ordinaire:  
 Mais dit l'Hôtesse, comment faire?  
 Si c'étoit un Marchand, ou bien un Messager  
 Je la ferois bien déloger:  
 Mais c'est un Seigneur: Il n'importe,  
 Reprit la Dame brusquement,  
 Cela dit, elle se transporte  
 Jusques dans l'autre appartement,  
 Et dit au Cavalier: allons sans compliment,  
 Monsieur il faut changer de gîte:  
 Cette chambre est à moi, délogez au plus vite:  
 A vous, dit le Seigneur, je ne crois pas cela,  
 La Chambre d'une Hôtellerie  
 Est au premier venu, Madame, m'y voilà,  
 Très-humble serviteur à votre Seigneurie.



La Dame dit: j'y coucherai,  
 Le Seigneur dit: j'y dormirai,  
 La Dame dit: Nanon, apportez ma cassette,  
 Et mettez vite ma toilette,  
 Le Seigneur dit à son Valet:  
 Apportez vite mon bonnet:  
 Nanon, faites la couverture,  
 Picard allez la faire aussi,  
 Et tandis que le gars avec la créature  
 Préparoient toutes choses ainsi,  
 On vit le Maître & la Maîtresse  
 Faire paroître leur adresse  
 A se déshabiller le plus diligemment,  
 La Dame fut dans la ruelle  
 Se saisir du lit promptement,  
 Le Cavalier aussi prompt qu'elle  
 S'empara bientôt du devant:  
 Ainsi finit cette querelle,  
 Et ce qui les rendoit deux mortels ennemis,  
 Les rendit bientôt bons amis.

## E N I G M E.

**C**E n'est pas le Fils, c'est le Père,  
 C'est la Fille & non pas la Mère,  
 Pour le reste tout est au mieux  
 Ils ont déjà fait Etheocle,  
 S'il vient à perdre les deux yeux,  
 C'est le vrai sujet de Sophocle.



# LA LARME DE VERRE; QUESTION PHISIQUE.

*Cet Ouvrage est attribué à M. PAVILLON.*

ESprit Universel, vous esprit transcendant,  
Vous à qui la nature a mis assez d'étoffe  
Pour faire d'un seul homme un Juge, un In-  
tendant,

Un Galant à journée, un brave, un Philosophe,  
Pendant qu'en bon Phisicien  
Vous pensez quel ressort dans la larme de Verre  
(Lorsqu'on en rompt la pointe) a l'effet du  
Tonnerre;

En politique historien,  
J'en ai recherché l'origine  
(Le croiriez-vous) belle & Divine.  
C'est un fait assez curieux,  
Que ma Muse en humeur de rire  
Depuis quelques jours a feu lire  
Dans les Anecdotes des Dieux,

Quand vous lirez ce que j'en vais écrire,  
Ne prenez point un air plus sérieux,  
Loin d'ici, censure chagrine,

C'est pour mon ami seul que ma Muse badine,  
Qu'il me soit donc permis de faire en sa faveur  
Ce que sans perdre leur honneur

Malgré leur sérieux ont fait Ausonne & Pline. \*

\* Ausonne Poète qui a paru dans le quarantième sé-  
cle & y a fleuri.

Pline Naturaliste & versé dans le genre Epistolaire.

Vulcain de Venus dégouté  
Par sa coquetterie & son oisiveté,  
Crut que si par le mariage  
Il pouvoit un jour posséder,  
Minerve ménagère & sage,  
Ce seroit le moyen de bien raccomoder  
Et son honneur, & son ménage;  
Il prend l'occasion de la voir sans témoins,  
Lui conte son amour, ses talens, ses besoins,  
De son art chante les merveilles,  
De la Déesse aussi célèbre les vertus,  
Prône dans son Himen des douceurs non pareilles,  
Les Dieux tout comme nous font gâçons là  
dessus.  
Minerve froidement le renvoye à Venus,  
Il offre sur le champ de faire un prompt divorce,  
Il en dit les raisons, il n'avance pas plus.  
On ne mord point à cette amorce,  
De la couche & du cœur on fait pareil refus;  
Loin d'être rebuté par tant d'indifférence,  
Il revient à la charge, il la suit en tous lieux;  
Tant que pour s'épargner des propos ennuyeux  
Et lui trancher toute espérance  
Elle est contrainte d'exposer à ses yeux  
Pour dernier obstacle les vœux  
D'une éternelle continence;  
Il avoit de Venus appris le grand secret  
Que toute vieille Fille est pucelle à regret,  
Il ose supposer dans la chaste Déesse  
En même état, même foiblesse,  
Mais que son honneur très-vanté  
Vouloit pour son excuse être violenté:  
Quoi! se dit-il tout bas la fière Proserpine  
Qui pour les plus grands Dieux avoit des mépris;  
Et qui sur pareil fait faisoit tant la mutine  
Quand on lui parloit de Mars

## DE PIÈCES FUGITIVES.

95

Par le Dieu des Enfers enfin dépaîsée  
Et de l'Himen forcée à goûter les douceurs,  
S'est avec les plaisirs bientôt aprivoisée,  
Et fait fort bon ménage avec son ravisseur  
Cet exemple l'excite à tenter l'aventure

Comme il le dit, il s'y résoud,  
La peine est de trouver une voye assez sûre  
Pour en pouvoir venir à bout,  
De l'attaquer à force ouverte,  
Il n'ose, il est estropié,

Un peu foible des reins, & la Déesse alerte,  
Toujours armée, & beaucoup mieux sur pié,  
Il prend donc le parti ( malgré l'impatience  
Que lui donne sa passion )  
D'épier quelque occasion  
De la surprendre sans défense:  
Il attendit longreins envain,

La guerrière en tout tems prête aux moindres  
alarmes

Ayant quelque soupçon de son mauvais dessein  
Veilloit & dormoit sous les armes,  
Enfin des amours qu'il tenoit  
Toujours prêts pour la découverte  
Rapportent qu'en certain endroit  
( Dans une fontaine déserte  
Qu'une sombre forêt couvroit )  
Minerve seule se baignoit;

De peur que le voyant elle ne courtut aux armes  
Prend forme d'un hibou ( c'est l'oiseau de Pallas, )  
Il vole, il en aproche, & découvre des charmes  
Qu'en son Épouse même il ne reconnoit pas.  
C'est ainsi qu'un mari, qu'une amoureuse en-  
chante,

Quoiqué pourvû de Femme, aux yeux d'autrui  
charmante,  
Se trouve dans le même cas.



L'aspect de la Déesse & nue & désarmée,  
 L'espoir de la vaincre en ce jour  
 Augmente de moitié dans son ame enflammée  
 La force aussi-bien que l'amour;  
 Comme un oiseau de proie, il s'élance sur elle  
 Dans le tems qu'elle avoit le corps,  
 Moitié dedans, moitié dehors,  
 Et reprend aussi-tôt sa forme naturelle.  
 Surprise en un état si désavantageux  
 La pucelle ne perd l'esprit, ni le courage,  
 Et rend pour parer cet outrage  
 Un combat des plus vigoureux,  
 Force bras, force gourmandes,  
 Coups de genoux, de piés, de mains, d'ongles,  
 de dents,  
 Repoussent du Dieu pétulant  
 Les saryriques incartades.  
 Il joint en vain les ruses & les efforts,  
 Adroite & forte elle sçait quoiqu'il fasse,  
 L'écarter du corps de la place  
 Et défendre tous ses dehors,  
 Mais d'une longue résistance  
 (Par les Amants, trop vif effet appréhendé)  
 L'arc du Dieu trop longtems bandé,  
 Lâche son coup hors de distance:  
 Cette écume d'amour tombant étincelante,  
 Telle que pendant la nuit une vapeur brillante  
 Présente aux yeux surpris une étoile tombante;  
 Sous le liquide feu l'eau même pénilla,  
 Et pendant que confus il songe à se remettre,  
 Par un puissant effort elle se décrocha,  
 Et sous un voile d'air qu'aucun œil ne pénètre,  
 Tous ses apas elle cacha.  
 De son côté Vulcain loin de son compte,  
 Egratigné, meurtri, battu, bien las,  
 Fait sa retraite en clopinant tout bas,

Avec une fâcheuse honte ;  
Les Amours seuls témoins d'un spectacle si beau,  
Plongèrent aussitôt dans l'eau  
Pour amasser les gouttes amoureuses  
Et les portèrent à leur Mamant  
Comme des perles précieuses.  
Mais quel fut leur étonnement,  
Elles se trouvèrent congelées  
En un corps dur, tortu, diaphane, inégal,  
Rondes par le gros bout, & par l'autre affilées,  
Bref, telles que seroient des larmes de cristal.  
Pendant que la troupe enfantine  
Admire la figure & l'éclat transparent  
De la quintessence divine  
Autre prodige les surprend,  
Un d'entr'eux d'une main badine  
Rompt par le petit bout celle qu'il examine,  
Soudain certain je ne sais quoi  
S'échape avec le bruit & l'effet de la foudre,  
Et met toute la masse en poudre  
Et le petit peuple en effroi :  
N'importe on en hazarde une autre expérience,  
Et tout autant que l'on en fait  
La larme en poussière se met  
Avec pareille violence ;  
De l'élixir vivifié  
A Venus aporta les gouttes non brisées ;  
Venus du secret confié  
Fit l'usage que font les Coquêtes rusées  
Qui d'infidélité veulent voir convaincus  
Les Maris qu'elles font cocus.  
Pour mettre son jaloux dans un tort manifeste  
Elle en fait le conte en tous lieux,  
Et régala la cour céleste  
Du phénomène curieux.  
On railla long-tems dans les Cieux

Vulcain sur l'avanture & la métamorphose,  
Et les hommes, finges des Dieux,  
De tel effet cherchant la cause  
Imiterent bientôt la chose  
Par un travail industrieux.  
Non pas en travaillant sur si riche matière,  
(Elle est ailleurs trop nécessaire  
Pour l'employer à pareils jeux ;)  
Mais sur le simple sable & la vile fougère  
Qu'ils font liquifier au feu  
Ils ont scu renfermer dans la larme de Verre,  
Que toute rouge en sortant du fourneau  
Ils font précipiter dans l'eau  
Cet échantillon du Tonnerre ;  
Le fait est avéré, mais qui peut pénétrer  
La cause d'un effet si semblable à la foudre ?  
Est-ce l'air qui voudroit entrer,  
Où l'air qui veut sortir, qui met la masse en pou-  
dre  
Cher ami qui sçavez les questions résoudre ;  
C'est à vous à me le montrer.  
Si j'en juge par l'origine  
C'est l'air emprisonné qui cause sa ruine,  
Je comprends bien comment l'air comprimé qui sort  
Par l'ouverture qu'on a faite  
La trouvant encore trop étroite,  
Brise tout pour prendre l'effort.  
Mais je ne comprends point par quel secret ressort  
L'air de dehors libre dans son espace  
Que rien ne pousse, & que rien ne déplace  
Entreroit dans le verre avec si grand effort.  
Ne croyez pas pourtant que je compte si fort  
Sur ce raisonnement, que je ne m'en défie,  
Et ma Phisique & ma raison  
Devant votre Philosophie,  
Baïsseront toujours pavillon,

L'EXCOCU

## L'EXCOCU;

## NOUVELLE HISTORIQUE.

ETre cocu n'est pas un métier hors d'usage  
Ni de nouvelle invention;  
Et depuis que le monde en fait profession,  
Il devroit être Expert; mais de ce personnage  
A peine voit-on quelque sage  
S'acquitter avec dignité.  
L'un y met la fureur, la rage;  
L'autre en toute bénignité  
Le met au profit du ménage:  
Que l'imbécille & le brutal  
Fassent leur profit de ce conte;  
On y voit un cocu qui sçut sur son rival  
Rejeter sagement sa douleur & sa honte:  
Sçachons être cocus sans bassesse & sans bruit;  
Je voudrois qu'on en tint une école publique,  
Il s'en tireroit plus de fruit  
Que d'Ecole d'Algèbre ou de langue hébraïque;  
Sur le haut de la porte il pourroit être écrit:  
C'est ici qu'aux Maris on apprend la science  
D'être cocus avec décence.  
En dépit des tems malheureux  
Le Docteur seroit bientôt riche,  
Si quelque maître ès Arts affiche  
Je retiens place à mes neveux.  
Sur les bords de la Loire une jeune beauté  
Aux Seigneurs d'alentour paroïssoit bonne em-  
plette,



Grosse Dot, noble parenté,  
 On croit pour un Epoux la fortune complète,  
 En habits propres & galans  
 Près d'elle la noble jeunesse  
 Débite selon ses talens  
 Les fleurettes & la gentillesse:  
 Elle empressée à tout charmer  
 Passa de conquête en conquête,  
 Jeune fille est toujours en quête  
 De celui qu'elle doit aimer:  
 Mais pendant qu'elle a l'œil au guet,  
 Et qu'en secret elle examine  
 De celui-ci la bonne mine  
 De celui-la l'air tendre & le joli caquet,  
 Son Père dans d'autres balances  
 Pèse tout ce qui forme une bonne maison,  
 Le rang, le bien, les alliances,  
 Le mérite solide & la droite raison;  
 La Fère suit de près le choix de la prudence;  
 Mais après tout son examen  
 Qui sans l'aveu d'amour s'embarque avec hy-  
 men:  
 N'est ce pas encore en assurance,  
 Que de l'enfant aveugle un vieillard éclairé  
 Ne dédaigne pas le suffragé?  
 Si l'amour n'a soin du ménage,  
 Le repos à la longue en est mal assuré,  
 A celui-ci le petit traître  
 Sembloit d'abord avoir souti,  
 Le tout alloit des mieux, une femme peut-être  
 Auroit toujours un mari,  
 S'il avoit toujours soin de l'être;  
 Mais quand la tendresse a tari  
 Et que dans cet Epoux elle ne voit qu'un maître,  
 C'est la saison du favori:  
 De notre Epoux, à sa compagne,

S'adonne un jeune complaisant  
 Voisin agréable, amusant,  
 C'est un trésor à la campagne;  
 Il est de la chasse, du jeu,  
 Vent-on chanter, il accompagne;  
 Après du vin du cru le voisin prise peu  
 Et le Bourgogne & le Champagne,  
 Sur-tout pour sa voisine il la mettroit au fant;  
 Près d'elle mille soins le rendent nécessaire,  
 D'abord par son attention,  
 A peine aspire-t'il à l'honneur de lui plaire,  
 C'est respect seulement, c'est admiration,  
 Sans aucun espoir de salaire,  
 Enfin par de certains soupirs,  
 Dont la plus innocente entend bien le langage,  
 Il ose expliquer ses desirs,  
 Prend une main, un bras, prend encore du  
 avantage;  
 Si bien que d'étage en étage  
 Il arrive aussi-tôt au comble des plaisirs;  
 Prudence dort, quand amour veille,  
 Ils ne peuvent cacher leurs foux,  
 A leurs entretiens amoureux,  
 Un Valet prête l'oreille,  
 Il observe, & témoin de leurs plus tendres jeux  
 Va tout dire à son maître, & croit faire mer-  
 veille;  
 Il ne fait que trois malheureux,  
 Sans donner à l'avis créance trop facile,  
 Le Seigneur veut lui-même observer les amans;  
 Il feint un voyage à la Ville,  
 Et revient les surprendre, en ceci trop habile,  
 Sous les plus simples ornemens  
 Et dans le plus commode azile,  
 Qui d'un couple amoureux & tranquille,  
 Puisse favoriser les doux emportemens.

Oh quelle vision ! de celle de Méduse  
On auroit été moins frappé,  
Sous les rets de son éclopé  
Venus ne fut pas plus confuse.  
Quels plaisirs à ce prix ne semblent trop payés,  
Quoi, sourire, pâmer, les regards, le silence:  
Ah je frissonne, quand j'y pense;  
Et je vois sur ce lit les amours effrayés  
Tenir mauvaise contenance.  
C'est ici qu'il faut respecter  
Notre héros en Cocuage  
Au désordre, à l'effroi du fourbe qui l'outrage  
A peine en peu de mots daigne-t'il insulter,  
Et l'autre ayant plié bagage,  
Pour son retour chez lui trouve libre passage.  
Que va faire notre homme ? étrangler, de la  
main  
Dévisager son infidèle ?  
Non sans menaces, sans querelle,  
Il suffit qu'au lendemain  
De la demeure paternelle  
Elle reprenne le chemin.  
Lui-même de son sort y porte la nouvelle;  
Quel récit pour le vieux Seigneur  
Tout plein de ses ayeux, délicat sur l'honneur,  
Il jure gravement qu'en toute la famille  
Jamais de tel opprobre un front ne fut atteint,  
Mais dans le même instant sur celui de sa fille,  
Il peut lire les torts dont le gendre se plaint:  
Il se rend à ce témoignage,  
Le crime est avoué, le mal n'est plus douteux,  
Que faire en cet état si triste & si honteux ?  
Voici le parti le plus sage  
Dit l'Époux, jusqu'ici de notre mariage  
Aucun fruit n'a serré les nœuds,  
Jurez que d'un mari je n'ai que l'apparence,

DE PIÈCES FUGITIVES. 101

Sur pareil déshonneur je n'insisterai point,  
 Et nous verrons bientôt une heureuse sentence,  
 Délivrer le nœud qui nous a joint;  
 Il n'est pas de plus doux remède;  
 A cet avis chacun se rend,  
 Elle poursuit; le mari cède,  
 L'hymen est rendu nul, & la dot se reprend:  
 Nota que cette dot est souvent l'enclouure,  
 La Dot pour l'ordinaire est cause du fracas,  
 Et ce grand point d'honneur qu'on cite en pa-  
 reil cas

Est illusion toute pure.

Notre belle est rendue à son premier état,  
 A quelque chose près de légère importance;  
 L'Époux de son côté se retire aussitôt,  
 Et fait au Dieu d'Hymen, profonde révérence;

Mais pour achever son repos,  
 Il faut du faux ami punir la perfidie,  
 A l'écart sans témoins il le trouve à propos,  
 L'attaque, le désarme & maître de sa vie,

Il exige seulement de lui  
 Qu'il épousera l'infidèle;  
 Qu'il se plut à séduire, & qui lui parut belle,  
 Quand elle étoit femme d'autrui.

Le vaincu suit la loi que le vainqueur impose,  
 Mais sous un triste hymen nos coupables unis,  
 Du plaisir dont ils font l'un pour l'autre punis

Ne se trouve plus même dose;  
 Le plus content des deux est bientôt dégoûté,  
 On a recours au voisinage;

Le précurseur lui-même est enfin regretté,  
 Et sous un nouveau personnage,  
 Reçu comme nouveau par la jeune beauté,  
 Il va rendre son Cocuage

A celui qui lui a prêté.  
 Tous les jours on dit par la Ville,



Et chacun en est convaincu,  
 Comme de texte d'Evangile,  
 Que caractère de Cocu,  
 Est caractère indélébile:  
 Vous avez vu qu'il n'en est rien.  
 Il est toujours chose agréable,  
 De pouvoir faire entendre à tant de gens de  
 bien,  
 Que leur mal n'est pas incurable.

---

## L'ORIGINE DU COCUAGE;

**J**adis Jupin de sa femme jaloux,  
 Par cas plaisant fut père de famille;  
 De son cerveau fit sortir une fille;  
 Et dit, du moins, celle-ci vient de nous,  
 Vulcain voulut aussi avoir quelque poupon  
 Dont il fut sûr, & dont seul il fut père;  
 Car de penser que le beau Cupidon,  
 Que les amours ornemens de cythère  
 Fussent les fils d'un simple forgeron,  
 Pas ne croyoit avoir fait telle affaire,  
 De son vacarme il remplit la maison,  
 Soins & soucis son cerveau renauillèrent,  
 Soupçons jaloux sans cesse l'agitèrent,  
 A sa moitié vingt fois il reprocha  
 Son trop d'apas, dangereux avantage,  
 Le bon Epoux fit tant qu'il accoucha  
 Par le cerveau: de quoi? de Cocuage.  
 C'est-là le Dieu révérend dans Paris,  
 Dieu mal, faisant le fléau des maris:  
 Dès qu'il fut né sur le chef de son père

DE PIÈCES FUGITIVES. 1003

Il essaya sa naissante colère;  
 Sa main novice imprima sur son front,  
 Les premiers traits d'un éternel affront.  
 A peine encor eût-il plume nouvelle  
 Qu'au bon hymen il fit guerre mortelle,  
 Vous l'eussiez vu l'excédant en tous lieux,  
 Et de son bien s'emparant à ses yeux,  
 Se promener de ménage en ménage,  
 Tantôt porter la flamme & le ravage:  
 Et de brandons allumés dans ses mains  
 Aux yeux de tous éclairer ses larcins.  
 Tantôt rampant dans l'ombre & le silence  
 Le front couvert d'un voile d'innocence,  
 Chez un Epoux le matin introduit,  
 Cornes lui met sans scandale, & sans bruit.  
 La défiance au sein sombre & livide,  
 Et la malice à l'œil faux & perfide,  
 Guidant ses pas où l'amour les conduit  
 Nonchalamment la volupté le suit.  
 Pour mettre à bout quelque beauté cruelle,  
 Car il en est, ses carquois sont remplis,  
 Flèches y sont pour les cœurs des rebelles,  
 Cornes y sont pour les fronts des Maris;  
 Or ce Dieu-là mal-faisant ou propice  
 Mérite bien qu'on chante son office;  
 Ou par besoin, ou par précaution,  
 On doit avoir à lui dévotion,  
 Et lui donner encens & luminaire,  
 Soit qu'on épouse, ou qu'on n'épouse pas,  
 Soit que l'on fasse, ou qu'on craigne le cas.  
 O vous, Iris, que j'aimerais toujours,  
 Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,  
 Et qu'un contrat trafiquant la tendresse,  
 N'avoit encore asservi vos beaux jours,  
 Je n'invoquois que le Dieu des amours;  
 Mais à présent père de la tristesse

L'hymen hélas vous a mis sous la loi,  
 A Cocuage il faut que je m'adresse,  
 C'est le Dieu seul en qui j'ai de la foi.

## MENAR LA VILLA,

OU

### MANUELISME.

**H**Ote d'un bois charmant, aimable solitaire,  
 Auteur de mes biens les plus doux,  
 Souffrez que je vous donne un avis salutaire;  
 De vos heureux exploits certains doigts sont jaloux.

Moi qui vous parle, hier je leur vis faire,  
 Ce qui n'appartenoit qu'à vous.

Comme je ne veux pas qu'on vous vole  
 L'emploi que vous donna le Ciel en vous for-  
 mant,

Je leur redis cent fois, votre entreprise est folle,  
 Vous vous tourmentez vainement;

Vous ne finiriez pas au jour du jugement.

Mes enfans allez à l'école:

Enfin je ne sçai pas comment,

Mais ils prirent si bien leur moment,

Qu'ils me coupèrent la parole.



# LES OEUF S ;

## C O N T E

### TIRÉ D'EUTRAPEL.

**D**epuis long-tems l'amour ingénieux  
 Inspire à ses sujets fidels  
 Nouveaux détours, ruses nouvelles,  
 Pour arriver au comble de leurs vœux ;  
 Pour séduire les plus rebelles,  
 Il n'est point de tour qu'on n'ait fait,  
 En vain vous faites les cruelles,  
 Vous tomberez au trébuchet,  
 Fières beautés, beautés sévères,  
 Nous sommes moins fots que nos pères,  
 Où l'amour dans ce siècle heureux  
 Peut-être nous éclaire mieux.  
 L'amour qu'un tendre soin occupe  
 De votre cruauté aujourd'hui n'est plus duper,  
 Et lors qu'une injuste fierté,  
 S'oppose avec trop de constance  
 A soulager le mal dont il est agité,  
 La ruse vient en diligence  
 Le tirer d'un danger pressant :  
 L'amant désespéré de trop de résistance,  
 Se livre aisément au penchant  
 De tromper celle qui l'offense,  
 On fait si peu de cas du cœur le plus constant  
 Que le stérile honneur de passer pour fidèle,  
 Ne vaut pas la peine cruelle  
 Que l'on souffre en le méritant :



Quand l'adroit pêcheur pour surprendre  
Dans ses filets le plus rusé poisson,  
Par un dangereux hameçon  
A sçu l'attirer & le prendre,  
On le voit revenir content;  
L'homme d'esprit en fait autant,  
Quand par une trompeuse adresse,  
Il a surpris enfin l'objet de sa tendresse,  
Ainsi contenta ses desirs  
Celui dont j'écris l'avanture;  
Que je serois heureux ! si d'aussi doux plaisirs,  
Succédoient quelque jour au tourment que j'en-  
dure.

Corine avoit une Servante  
Jeune, belle comme le jour,  
Quoique d'humeur assez fringante,  
Elle ignoroit pourtant ce que c'est que l'amour.  
Damon grand maître en l'art d'aimer  
Fit ce qu'il put pour l'enflammer,  
Pour toucher le cœur de Lizette,  
Il débite en vain la fleurette,  
Discours & soins sont superflus,  
Et ses présents ne sont pas plus  
Dès qu'il lui parle de tendresse,  
Lizette rit, fuit & le laisse;  
(Fille de ce tempéramment  
Met à bout le plus fin amant)  
Damon au désespoir de tant de résistance,  
Prênoit aux échos d'alentour,  
Echos, Lizette, tout fut sourd.  
Un jour il la trouva seulette,  
Et lui dit: aimable Lizette!  
Je sçai que je perdrais mon temps,  
A vous entretenir encore  
Du feu secret qui me dévore,  
Et des peines que je ressens;

Puisque votre humeur trop badine  
 Se rit du mal qui me chagrine,  
 Je veux bien vous laisser en paix,  
 Et ne vous en parler jamais.  
 Cependant ma chère Lizette,  
 Une autre chose m'inquiète,  
 Peut-être ne savez-vous pas  
 Le danger où sont vos pas.

Vous avez le teint beau, votre bouche est fleurie,

Et l'on vous trouve fort jolie;  
 Dans quinze jours, je le vois  
 A votre physionomie,  
 Une cruelle maladie  
 Va vous mettre aux derniers abois;  
 Vous aurez peine d'en guérir,  
 Et vous en pourrez bien mourir;  
 Si j'aimois un peu la vengeance,  
 Cruelle ! qu'à vous voir souffrir  
 Je pourrais goûter de plaisir !  
 Une si longue résistance  
 Devroit bien m'éteindre le désir,  
 Ingrate ! de vous secourir ;  
 Mais malgré votre indifférence  
 Je viens encore pour vous offrir  
 Un remède très-salutaire  
 Qui pourra vous tirer d'affaire,  
 Et vous promettre de vous guérir.  
 Qu'elle est donc cette maladie ?  
 ( Lui dit Lizette d'un air doux )  
 Qui menace si tôt ma vie,  
 Et comment la connoissez-vous ?  
 Sur le champ le rusé Damon  
 Prend un ton grave, & lui répond,  
 J'en ai parfaite connoissance ;  
 Lizette, vous avez des œufs en abondance,  
 Ils causeront obstruction,

Jaunisse & fluxion :  
Vous serez toute languissante,  
Vous aurez une fièvre lente,  
Et vous n'aurez aucun repos :  
Que ceci ne vous épouvante,  
Je sçaurai prévenir ces maux,  
Par la vertu toute puissante  
D'une racine bien-faisante,  
Qui sans trop de rudes efforts  
Fera sortir vos cœufs dehors :  
Avec cette racine utile,  
On en a sauvé plus de mille,  
Qui n'auroient pas vécu deux jours  
Sans son admirable secours.  
Mais hélas ! que trouveroit-on,  
Qui vous guérît en ce canton,  
Si je n'en avois la recette ?  
Profitez-en, chère Lizette ;  
Quand j'aurai fait prendre leur cours  
A vos cœufs, & sauvé vos jours,  
Mon ame sera satisfaite,  
Ce remède agréable & doux,  
Ne peut causer aucun dégoût ;  
Faites-en donc l'expérience  
Dès demain. Lizette balance  
Et croit devoir se défier  
D'un homme qui peut la tromper,  
Mais Damon prône sa science,  
Il se plaint de sa défiance,  
A la fin la belle se rend,  
Et voici comment il s'y prend.  
Ce n'est point ici une fable,  
Que l'on me pende, si je ments :  
Damon fut chercher promptement  
Une liqueur très-agréable,  
Et sur le champ à l'inhumaine

En fait avaler un plein bord ;  
 Content de ce premier effort ;  
 Damon croit déjà que sans peine ,  
 Il conduira Lizette au port :  
 Le lendemain liqueur nouvelle ,  
 Fut encore prise par la belle ,  
 Puis elle prend de jour en jour ,  
 Tout le tems que dura la ruse .  
 Damon voit Lizette & l'amuse ,  
 Lui fait assidûment sa cour ,  
 Mais ne lui parle plus d'amour ;  
 Enfin montrant d'impatience ,  
 Le cœur & les yeux tout en feux :  
 Voyons, dit-il, si ma science  
 Aura pu vous tirer de ce pas dangereux ,  
 Voici le jour, chère Lizette ,  
 Qu'il faut examiner l'effet  
 Que la liqueur doit avoir fait ;  
 Souffrez que sur cette couchette  
 Je puisse voir à mon loisir  
 Si tout va selon mon désir .  
 Elle n'avoit pas fait son compte  
 Qu'elle dût faire voir ainsi  
 Ce qu'on ne peut montrer sans honte ,  
 Elle hésite long-tems aussi ,  
 L'adroit Damon lui fait entendre  
 Que son scrupule est sot & vain ;  
 Il faut, dit-il, au médecin  
 Laisser tout toucher & tout prendre  
 Pour l'empêcher de se méprendre :  
 Lizette alors baissant les yeux ,  
 Se laissa voir à demie nue ,  
 Et Damon d'un œil curieux  
 Parcourut les beautés qui s'offroient à sa vue ;  
 La liqueur a fait des miracles ,  
 ( Dit-il , en poussant un soupir )



Tout va selon notre désir,  
 Et il nous reste peu d'obstacles,  
 Vos cœurs s'en vont sortir, mais il faut les casser,  
 Vous souffrirez peine cruelle  
 Si je ne vous fais pas cette cure nouvelle.  
 Travaillons-y sans balancer,  
 En ce temps Corine inquiète  
 S'informoit par tout de Lizette,  
 Et l'appello jusqu'à trois fois,  
 Mais Lizette baissant sa voix :  
 Cassez donc vite, lui dit-elle,  
 J'entends Madame qui m'appelle,  
 Sur le champ l'amant empressé,  
 Etroitement Lizette embrasse.  
 Et le trait dont l'amour l'avoit si fort blessé,  
 Est celui dont les cœurs il casse,  
 Lizette à qui plut l'aventure,  
 Lui demanda si cette cure  
 Pour cette fois pouvoit suffire,  
 Pour la parfaitement guérir :  
 Revenez demain, lui dit-elle,  
 J'entends encore que l'on m'appelle,  
 A Dieu Damon, & grand-merci !  
 Mais demain rendez-vous ici,  
 En ce moment entre Corine,  
 Qui d'une voix haute & chagrine,  
 Lui dit : que faites-vous  
 Avec ce jeune homme chez nous ?  
 Peu s'en faut que je ne vous chasse :  
 Je n'ai pas le dessein de vous mettre en courroux,  
 (Répond Lizette d'un ton doux)  
 Madame j'ai des cœurs, & Monsieur me les casse,  
 Si vous doutez de ma franchise,  
 Vous pouvez voir à ma chemise,  
 Des cœurs que Damon a cassés,  
 Les traits ne sont pas effacés :

## DE PIÈCES FUGITIVES. . .

Que me dit cette impertinente?  
Répond Corine, allez, passez,  
Vous êtes bien extravagante,  
Avec vos œufs; Monheur Et vous,  
Allez casser des œufs, autre part que chez nous.

---

## L'ŒYE POLLUEE;

### C O N T E.

SEigneur Destin, voilà votre Œye;  
Que volontiers je vous renvoye;  
Elle est par ma foi grasse à lard;  
Recevez-la donc avec joye.  
Et si vous la mangez, du moins faites-m'en part;  
Je mérite bien cet égard,  
Que le grand Diable me fourvoie;  
Si pour tous les Princes de Trôyes  
Les Césars Et les Capitoles,  
J'ai plus d'estime que pour vous.  
Certain homme de nom Et de haut caractère,  
Par plaisir visitant un jour une Galère,  
Voulut sçavoir d'un forçat Mantouan,  
Si c'étoit pour un crime insigne,  
Qu'on l'avoit jugé digne  
De fesser l'Océan;  
Hélas généreux Prince,  
Lui dit le malheureux ramené;  
Le sujet est si mince,  
Qu'un Page s'en feroit honneur  
Bien soit, je le veux croire;  
Répondit le Seigneur,

Conte-moi toujours ton histoire :  
Ah, volontiers de tout mon cœur,  
Repartit le coquin d'un air de franchise.  
Le Carême dernier revenant de Venise,  
J'arrivai dans un Bourg à neuf heures de nuit,  
J'entrai dans une Hôtellerie,  
C'étoit l'unique, ainsi je fus réduit  
A m'y loger; or cette écorcherie  
Etoit pleine de gens, j'eus beau faire du bruit,  
Je ne trouvai ni lit ni galerie,  
Pas seulement de place en l'écurie,  
Las à la fin de crier,  
Je me mis dans un Poulailier;  
J'eusse mieux fait de coucher dans la rue:  
Mais lorsque le malheur en veut,  
On a tellement la berlue,  
Qu'on se met dans l'eau, quand il pleut.  
Le lendemain je paye ma dépense,  
Après avoir encore garni ma panse;  
Je partis content, à peine ai-je fait deux cens pas,  
Que dix manans, tous armés d'échalas,  
Se saisirent de ma personne,  
Et me traînent chez le Bailly;  
Cette troupe m'environne;  
Et pour mieux expliquer en quoi j'avois failli,  
On me confronte une oye à laquelle on m'accuse  
D'avoir meurtri le croupion,  
En contentant ma folle passion.  
Je m'en défens, je soutiens qu'on s'abuse,  
Et que je suis homme de bien:  
On se moqua de mon excuse,  
Je fus traité comme un vaurien;  
On me visite, on me dépoille:  
Sur le cordon de mon andouille,  
Une plume se rencontra:  
Quoique la preuve fut légère,

## DE PIÈCES FUGITIVES. 119

Ce maudit Bailly trop sévère,  
Tout aussi tôt me déclara,  
Par un jugement de guingoye,  
Dument atteint & cetera,  
D'avoir méchamment f. . . l'Oye.

## QUI CHOISIT, PREND LE PIRE;

### C O N T E

Par M. P \* \* \*

**L**E Diable est un rusé matois,

De son astuce heureux qui se défie,

Si-tôt qu'on écoute sa voix

On peut bien dire adieu sagesse & prudence.

Frère Arsène ou Frère Frapard,

Le nom ne fait rien à l'histoire,

Ceux qui ne voudront pas le croire

Peuvent l'aller demander au Cassard:

Il revenoit d'un saint Pèlerinage,

Et sur le soir fatigué du voyage

Cherchoit marchant à petit bruit

Un gîte pour passer la nuit,

Il atteint un petit Village,

On l'y reçoit, & par bonheur

C'est chez un riche Laboureur

Il entre, on lui fait bon visage,

D'un rustique soupé le charmant étalage

Enchante par avance & le goût & les yeux

De notre dévot personnage.

La Maîtresse fait de son mieux,

Elle apporte trois pots pleins du divin breuvage;

H



Qui chasse les chagrins & les soins ennuyeux,  
En attendant que de la broche  
On tire un succulent Oyson:  
Le Papelard prend dans sa poche  
Ses Heures, & d'abord se met en Oraison.  
Il n'y fut pas long remis, Satan qui toujours  
veille

Vient lui lancer des camoufflets,  
Lui tire les cheveux, lui donne vingt soufflets,  
Et bourdonnant à son oreille,  
Lui dit: Veux-tu souper tranquillement,  
Et t'épargner la nuit, le plus rude tourment?

Compère, il faut pour me complaire  
Assassiner ton Hôte, où si tu l'aime mieux  
Embrasser sa femme à ses yeux,  
Vois lequel des deux tu veux faire:

Ces cas sont périlleux, & le péché trop grand,  
Reprend d'abord le bon Apôtre:

Ah! de grâce, Monsieur Satan,  
Daignez m'en proposer quelqu'autre:  
Hé bien soit, & pour faire voir  
Que je ne suis pas mauvais Diable,

Je te laisse, pourvu qu'à table  
Tu veuille t'enivrer ce soir:

Passé pour cela, j'y consens, dit l'Hermite,  
Et vous promets, foi d'homme épouventé,  
De boire plus d'un coup pur à votre santé:

A Dieu, cela suffit, à ce prix je te quitte,  
S'enivrer n'est pas grand péché,  
Mais songes à me tenir parole,

Ou bien tu n'auras pas de moi si bon marché.

A ces mots le Diable s'envole;

Le Frère encore tout effaré,

Quitte Heures, Prières, Rosaire,

Se met à table, & pour préliminaire

Fait dans son gozier altéré

# DE PIÈCES FUGITIVES. 315

Coder cinq ou six coups de la liqueur vermeille,  
 De part & d'autre on mange avec grand apétit,  
 Du cliquetis des pots, le chambre rétentit:  
 Mais déjà les vapeurs du doux jus de la treille  
     S'emparent du foible cerveau  
 De nos buveurs qui n'y mettent point d'eau  
 Transporté d'une douce yvresse,  
 Le caillard à chaque moment  
 Boit à la santé de l'Hôteile,  
 Il la regarde tendrement,  
 La pousse du genouil, lui prend le bras, le presse,  
 Et tandis que rempli de vin,  
 L'époux se laisse aller, & dort dessus la table,  
 L'Anachorette dans son sein  
 Glisse tout doucement la main,  
 Ensuite il va plus bas, & la trouvant cratable,  
 Il saisit l'instant favorable  
 Pour pousser jusqu'au bout son amoureux dessein.  
 Nos deux amans sur une chaise,  
 Meuble peu commode au déduit,  
 Se trémoussant mal à leur aise  
 Tombent par terre avec grand bruit.  
 L'époux s'éveille & voit sa femme qu'on em-  
     brasse!  
 Pour venger le sensible affront  
 Dont le traître couvre son front  
 Il veut l'assommer sur la place,  
 Mais un Hermite yvre & paillard  
 N'est pas homme à se laisser faire;  
 Pour s'épargner au moins mille coups d'étrivière  
 Le luxurieux papelard  
 Court au foyer, se saisit de la pelle,  
 Et fait au malheureux cornard  
 Sur le champ sauter la cervelle.

SUR M<sup>DE</sup> DE SALUS,

## ÉPIGRAMME.\*

UN jour Salus étant à la Messe  
 Entendit une voix d'en haut  
 Qui chantoit avec allégresse  
 Vit à Salus d'un ton fort haut  
 La belle surprise de joye,  
 Quoi! dit elle, le Ciel m'envoie  
 (Connoissant ma nécessité)  
 Un V... que j'ai tant souhaité!  
 Ah, Seigneur, la faveur est grande  
 Soit fait ainsi que tu l'as dit:  
 Je promets volontiers à ce bienheureux V...  
 (Puisqu'il vient de toi) mon C... chaud en de  
 frande.

Mais n'ayant passé tout le soir  
 Vainement dans un fol espoir,  
 Un noir chagrin échauffant lors sa bile,  
 Elle reprit ainsi d'un ton plein de dépit:  
 Quoi! tu trompes, Seigneur, & je n'ai point de V...  
 Ah! tout ce que tu dis n'est pas mot d'Évangile.

\* Madame la Maréchale de Luxembourg, à l'occa-  
 sion d'une voix qu'elle entendit du haut d'une Eglise  
 où elle étoit avec Madame la Marquise de Salus,  
 donna le Couplet suivant.

Non je ne serai plus dévoté,  
 Je ne dirai plus d'Orémus,  
 Si l'on ne dit vit à la Mort;  
 Comme l'on dit vit à Salus.  
 Ce couplet a été mis en Epigramme,

LETTRE DE LA MAUPIN

AU COMTE D'ALBERT;

ATTRIBUÉE À BENSERADE,

Voudras-tu cher Amant parmi le bruit des  
Armes

Entendre le récit de mes vives allarmes?  
Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs,  
Tes yeux daigneront-ils voir un Amant en  
pleurs?

Quel trouble, quel effroi de tout mon cœur  
s'empare!

Que Bade vainement songe à se retrancher;  
Qu'à travers ses remparts Villars va le chercher;  
Bruit cruel chaque mot m'épouvante & me glace!  
Le Ciel me feroit-il pressentir ma disgrâce?  
Ah! je sçai que pour toi la gloire à trop d'apas,  
Que l'honneur aux périls précipite tes pas:  
Pour un Guerrier tes yeux ont reçu trop de char-  
mes.

Pour un Amant ton cœur aime trop les allarmes;  
Le Ciel devoit du moins te rendre en te formant,  
Ou moins ardent Guerrier, ou moins aimable  
Amant.

De mon Sexe timide ignorant la faiblesse,  
Je suis propre aux périls ainsi qu'à la tendresse;  
Que ne m'est-il permis de voler après toi!  
Si je suivais tes pas je n'aurois plus d'effroi:  
J'irois braver la mort & serois toujours prête  
De m'exposer aux coups qui menacent ta tête;



Ta jeunesse, tes traits, ce teint vif, ces appas,  
 Ces cheveux qu'Apollon ne désavoueroit pas,  
 Dans l'empire amoureux inévitables charmes  
 Pour toi dans un combat sont d'inutiles armes  
 Un homicide plomb avec impunité  
 Frappe sans respecter l'âge ni la beauté;  
 Adonis comme toi fut autrefois aimable,  
 Pour toi je crains hélas son destin déplorable;  
 Venus entre ses bras lui vit perdre le jour;  
 Je n'ai point ses attraits, mais j'ai tout son  
 amour.

O mère des plaisirs favorable Déesse,  
 Qu'accompagnent toujours les ris & la jeunesse,  
 Je t'implore aujourd'hui! Si d'une tendre voix  
 J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix,  
 Si j'ai vanté ton Fils, ses traits & son empire,  
 Et porté dans les cœurs les flammes qu'il in-  
 spire,

Vole, descend des Cieux, fers-toi de ces regards  
 Qui sçavent quand tu veux désarmer le Dieu  
 Mars:

Obtiens qu'à mon amour il ne soit pas funeste,  
 Mais, que dis-je, insensée! & quel espoir me  
 reste,

En voyant cet objet de mes vœux les plus doux!  
 Venus sera rivale, Mars sera jaloux:

Parmi tant de frayeurs c'est toi seul que j'im-  
 ploie,

Cher Amant souviens-toi que mon ame t'adore;  
 Que tu dois de mes pleurs faire cesser le cours,  
 Qu'en exposant ta vie il y va de mes jours.



LE TITRE

DE M. LE P. BOUHIER

A. M. DE LA MONOYE

SI vales.  
Bene est;  
La Monoye  
Que la joye  
Suit par tout,  
Pour le coup  
J'ai tout lieu  
D'être un peu  
En émoi  
Contre Toi  
Qu'on ne voit  
Ja non plus  
Qu'un reclus,  
Cependant  
Que je sens  
Dans un lieu  
Jour & nuit  
Un lutin  
De Destin  
Fait issir  
Maint soupir

De mon cœur  
Qu'en langueur  
Entretient  
Maint vaurien  
Pharmacien,  
Or t'en viens  
Le cœur gai  
Sans délai  
Ni demi  
Dans ces lieux,  
Que les jeux  
Et les ris  
Tes chéris  
Soyent aussi  
Du deffis  
(Car ennui  
Moult me nuit)  
Bref adieu  
Mais pour peu  
Ton ami  
Savigni,



## R É P O N S E.

**A**ve,

Salve,

Mon cher

Bouhier,

Le sort

A tort

D'aller

Causer

Langueur,

Douleur,

A tel

Mortel;

Quel mal

Fatal

Vous tient

D'ou vient?

Que gros

Marauts,

Faquins,

Coquins,

Tant forts

De corps

Mangeants,

Buvans,

Dormants,

Faisants,

Cela

Jusqu'à

Six coups,

Et vous

Si bon

Garçon,

Beau fils,

Bien pris,

Civil,

Gentil,

Facond,

Fécond

En vers

Divers,

Qui sentez,

Avez,

Sçavez,

Les droits

François,

Romain,

Si plein

De cœur,

D'honneur,

En lit

Maudit

Jurant

Souffrez

Tourment?

Ayant

Le cas

Hélas

Pendant,

Ah! quand

Tous deux

Oiseux

Et grais	Heureux
Anprès	Pour moi
Du feu	Loin de toi
Au Dieu	Non cy
Liber	Mais ça
Pater	Avec
Pourons	Soupirs
Nous donc,	Désirs
Promets	J'attens
Venir	Le tems
Offrir	Frais.
Nos vœux	

## EPIGRAMME.

**P**ÈRE Macaire en un coin instruisoit,  
 En l'embrassant, fille simple & gentille;  
 Mais cependant qu'il la catéchisoit  
 Ce que sçavez croissoit sous sa mendille;  
 Que sens-je là? Père, lui dit la fille,  
 Après avoir son *Pater* achevé,  
 Je ne sçai quoi là-dessous s'est levé,  
 Qui me repousse, Ah! dit Père Macaire,  
 Serrez-le bien & dites votre *Ave*,  
 De S. François c'est le grand reliquaire,





## LES MACHABÉES;

## C O N T E.

Calvin lisant les lectures sacrées,  
Ota, dit-on, celle des Machabées;  
S'il eut raison pour en être éclairci,  
Lisez le Conte que voici:  
Un Prédicant le long d'une Prairie,  
Se promenoit tenant la Bible en main,  
Vint une fille & sans cérémonie,  
Dans un lieu creux il la conduit soudain,  
Et se prépare à passer son envie;  
Le Terrain étoit un peu bas:  
Faute de mieux, dit-il à la Belle,  
Mettons ce Livre il haussera  
Ce que de la Donzelle  
Je ne nommerai pas,  
Et la besogne mieux ira;  
La Bible aide au mystère,  
Le Galant connut le défaut,  
Il falloit un Livre plus haut,  
Un doigt de plus eut été son affaire;  
Lors en lui-même il considère  
Qu'il auroit ce doigt, si Calvin  
N'eut tronqué le Livre Divin:  
Ouvré de ne pouvoir rien faire;  
Morbleu de lui, dit-il, se tirant à quartier,  
Pourquoi ne pas laisser la Bible en son entier?



## LA SAVONNETTE;

## CONTE.

Par M. \* \* \*

**D**eux tendrons frais, jeunes, blancs &  
 dodus,  
 Dans même lit, au hazard étendus,  
 Sans s'en apercevoir laissoient lever l'aurore;  
 C'étoient deux Sœurs, la blonde Léonore  
 Ne le cédoit en rien à l'œil vif & perçant  
 Dont Céphise sa Sœur fut pourvue en naissant;  
 Un simple drap servoit de couverture,  
 Il faisoit chaud, ce voile à l'avanture  
 Laissoit à nud, tantôt un bras,  
 Tantôt le sein, puis tant d'autres apas,  
 Que Damon qui survint en cet heureux désordre  
 Fut étonné, surpris! & ne sachant où mordre,  
 Du profond assoupissement  
 Scut profiter, voici comment,  
 Léonore s'étoit couchée  
 Sans la moindre agitation,  
 D'aucuns desirs brulans sa jeune ame touchée  
 N'avoit pu déranger sa situation,  
 Jambe de-çà, jambe de-là,  
 Laissoient voir à Damon une toison dorée  
 Qui sur le champ lui fit naître l'idée  
 De l'avoir quoiqu'il en coûtât:  
 D'un ciseau fin & d'une main légère  
 Notre héros emprunta le secours,  
 Son ame du succès plus hardie & plus fière,  
 Voulut que Céphise eût son tour;

D'un songe libertin la brune avoit peut-être  
Essuyé l'assaut fatigant . . .

Je n'en sçai rien , mais quoiqu'il en puisse être  
Damon trouve à l'abord un décompte étourmant ,

A son dessein tout paroïssoit contraire ,  
Et Céphise sembloit en dormant se soustraire  
Malignement au desirs d'un amant  
Ou trop peu vif ou trop entreprenant ;  
Sur elle-même ramassée ,  
Sa jambe sur l'autre croisée ,

Déroboit sans ressource aux avides regards  
Des biens qu'Eléonore avoit laissé épars.  
Que faire en pareil cas ? Une vieille matrone  
Veilloit tout près , Damon le sçait & en frissonne.

Pour ne rien faire en étourdi  
Il consulte le Dieu qui l'avoit enhardi . . .

Ce Dieu qui préside aux ruelles ,  
Lui dicta près du lit des belles  
Le sage oracle que voici . . .  
Pour sortir sans honte d'ici ,  
Et pour me témoigner ton zèle ,

Arrose de ton sang la toison infidèle  
Qui méprise mon culte & se cache à tes yeux ,  
Et fors promptement de ces lieux ,

Damon perce le sens de l'oracle dicté ,  
Et sans en être épouvanté

Il s'agite , il se meut , son sang coule , il soupire ,  
Il fuit , & son départ brusque & précipité  
Eveille Léonore & la belle Céphise.

De leur frayeur l'une & l'autre remise  
Après avoir de l'œil bien par-tout visité ,  
Certains picotemens nouveaux pour Léonore  
Lui font chercher du mal la cause qu'elle ignore ,  
Elle y porte en tremblant une timide main ,  
Ah bon Dieu ! qu'est-ceci ? crie-t-elle , un lutin

Étoit ici tantôt, ou je suis abusée,  
 Voyez ma Sœur, voyez, comment il m'a rasée...  
 Céphise n'étoit pas dans un moindre embarras,  
 Et répondit toute étonnée,  
 Se, cachant de frayeur la tête sous les draps,  
 J'allois donc l'être aussi : car je suis savonnée.

## A U T R E

*Par le même.*

**D**E Galien, un sectateur rustique  
 Avait pour fâcheuse colique  
 Condamné son Pasteur à prendre un anodin,  
 Le mal pressoit, le baume souverain  
 Dans la main de Thérèse... unique chambrière...  
 Peu canonique à l'ordinaire  
 Du Péñitent  
 Attendoit le récipient ;  
 Un seul point modérait le zèle  
 De la fringante Jouvencelle...  
 Ce point étoit de donner décentement  
 A son maître soulagement ;  
 Le malade redouble & ses cris & ses plaintes,  
 Il sent les plus vives atteintes,  
 Thérèse accourt auprès du lit,  
 Et prête à prendre son parti  
 Elle s'aperçoit à l'aventure  
 Une antique perruque à rouge chevelure,  
 Elle saisit avec transport  
 Ce pudique rempart, puis prenant son effort  
 Plaça ce lénitif au malade en posture  
 Heureusement par la tonsure.



S O N N E T  
 EN BOUTS RIMÉS,  
 SUR LA VÉROLE.

T O i qui d'un corps entier sou-  
 vent ne fais qu'un *Buste*  
 Qu'un squelette vivant d'un Moine  
 gras à *Lard*  
 Qui changes tout à-coup le jeune  
 homme en *Vieillard*  
 Vérole! que n'est-tu moins cruelle ou  
 plus *Fuste?*

Un chien qui sans respect du lieu le  
 plus *Auguste*  
 S'ébaudit lui vingtième, est toujours *Egrillard*.  
 Qu'un homme aille au bordel, soit  
 chouillez, soit *Brulard*.  
 Sage ou sot, riche ou guenx, son  
 teint devient *Aduste*.

Si le pauvre mortel ne sue à gros *Bouillon*  
 Tu lui ronges le nez, tu lui perds le *Couillon*.  
 Quelles douleurs, bon Dieu! quels  
 cris! & quelle *Morgue!*

Passé, après l'argent vif, si l'on étoit  
 bien *Ner*,  
 Mais tel, que je pourrais nommer  
 dans ce *Sonnet*,  
 En est tout jeune encore, & parle en  
 ruyau d' *Orgue*.

LE GODENOT,  
OU LE SUCRIER,  
CONTRE

Attribué à M. M. Vergier, ou Pavillon.

Dans un Convent la dévotion  
N'est que masque & qu'artifice;  
Et sous le nom de macération  
La pénitence a ses délices  
Que l'amour fait trouver bons.  
On en conte tant de caprices,  
Qu'on recueille les opinions;  
Celui du Sucrier est de simple Novice,  
Le voici sans tant de façon.  
Près de Paris une jeune Nonain,  
Bon gré, malgré pour contenter sa mère  
Moitié figue, moitié raisin  
Voua la chasteté, (vœu souvent téméraire)  
En face des Autels promit de ne sentir  
Aiguillon de la chair, ni de concupiscence:  
(Sur ce point promettre & tenir  
Sont d'une grande différence)  
Du moins elle promit de n'y point consentir,  
(Et c'est encore plus qu'on ne pense.)  
Mère Abbessé de son côté  
Lui vanta fort la pureté,  
Lui promit mille belles choses,  
Point d'épines; beaucoup de roses

Et puis le paradis au bout,  
 Mais ce n'est pas encore tout:  
 S'il vous venoit par fois, lui dit-elle, ma fille,  
 Certains petits chatouillemens  
 Dont ne garantit point la grille,  
 Découvrez aussi-tôt ces impurs mouvemens,  
 A la Maîtresse des Novices,  
 Et suivant ses avis, votre docilité  
 Vous fera surmonter les dangereux caprices  
 Des flammes de l'impureté.  
 La Novice ne tarda guères  
 A sentir ce chatouillement  
 Dont lui parloit si scàvamment  
 La dévot & pieuse Mère:  
 Quand de telles émotions  
 Se glissent au travers des grilles,  
 Ce n'est point, croyez-moi, par dévotion  
 Qu'on en guérit les filles;  
 Elle s'en va selon ses instructions  
 Conter sa peine à Mère Zélatrice:  
 Je sens, lui dit notre jeune Novice,  
 Certain bouleversement  
 Dans l'ame, ce m'est un supplice...  
 Ma Fille! écoutez ce que dit  
 Père Michel Caudet, c'est un homme d'esprit,  
 (Reprit la Mère Directrice.)  
 Quand on se sent en péril de pécher,  
 Pour étouffer cette brutale flamme  
 Il faut, dit-il, mater sa chair,  
 Et réprimer ces mouvemens de l'ame  
 Par un contraire mouvement,  
 Lors dans vos mains prenez cette machine  
 Que nous appellons discipline,  
 Et donnez-vous-en vertement,  
 Ouvrez ce pris-Dieu  
 Tandis que je m'en vais là-bas en quelque lieu,  
 Vous

Vous y trouverez votre affaire;  
La jeune Novice obéit & vit  
Mille choses pour des Novices...  
Disciplines, Haires, Cilices,  
Ceintures & chaines de fer,  
Vrais instrumens d'Enfer  
Ce lui sembloit, (ce n'est pas là l'affaire  
Dont parloit notre bonne Mère)  
Regardons dans ce sac, ah quel outil charmant  
Sans doute c'est là l'instrument  
Qu'il me faut, déjà la structure  
M'en plaît, l'agréable figure  
Que voila! tant lui plut l'angin  
De peau, d'argent, d'ivoire enfin,  
Que la pauvre Nonain  
Sort promptement de la Cellule, à dessein  
D'éprouver à l'instant ce remède bénin,  
Qui la devoit guérir de son scrupule  
Ridicule:  
Dans sa chambre elle l'emporta;  
La bonne Mère s'en douta,  
Revint vite, le tout compta:  
Il en manque un... ah petite friponne!  
Quel instrument, lui dit la Nonne,  
Avez-vous pris? la Novice humblement  
Répond, celui qui naturellement  
Par la douceur & par la forme  
M'a paru le plus conforme  
A l'endroit de l'émotion  
Qui cause ma tentation:  
Voyez un peu qu'elle impudence!  
Le beau moyen de faire pénitence!  
Rendez-le, où donc est-il? elle l'avait caché  
Devinez où (car je suis empêché,  
Comment le dire) sous sa jupe;  
La bonne Mère n'en fut dupe.



Après avoir long-tems tâté  
 Dessus, dessous, par à côté,  
 Enfin du fond du puits sortit la vérité;  
 La Novice à regret rend la bonne fortune  
 Qui ne lui sembloit pas commune.  
 Il en faut faire un autre, mais comment?  
 [Lorsque la femme veut, rien est-il difficile?  
 Elle envoya dans le moment  
 Chercher l'Orfèvre du Convent dans la Villa;  
 Mon ami! c'est pour faire un petit Sucrier,  
 Madame! la chose est facile,  
 J'en ai, c'est mon métier,  
 De bons & de bien faits...  
 Non j'en veux un fait tout exprès,  
 Tel qu'on s'en sert au Monastère,  
 Fait d'une certaine manière...  
 Sucrier à ressort & qui jette de l'eau  
 Pour éteindre les feux de la concupiscence,  
 J'en veux un, mettez-y toute votre science;  
 Je vous entends, le cas n'est pas nouveau;  
 Vous me demandez, Madame, un Godenot  
 Qui puisse vous chatouiller l'anus  
 Au défaut d'un Epoux,  
 Avouez la dette entre nous.  
 La pudeur sur le front, la rougeur sur la joue,  
 La pauvre Novice l'avoue...  
 Avant six jours je reviendrai chez vous  
 Et ne manquerai pas d'apporter votre affaire;  
 Au jour marqué l'Orfèvre revêtu  
 Donne l'ouvrage & attend le salaire;  
 [Il faut donner le prix dont on est convenu  
 Pour être promptement servi.]  
 La fille avoit promis beaucoup & peu tenu;  
 De disputer & tourmenter sa vie,  
 Que lui sert-il? il me faut tant,  
 Dir l'ouvrier, fol d'honnête homme,

Et je ne fors d'ici sans recevoir la somme,  
 Je ne l'ai pas: il faut pourrains  
 Me la donner... Et tout, à l'heure,  
 Ou bien: non, je demeure,  
 Après avoir bien clabaudé,  
 Et fort vainement demandé.

Les Sœurs viennent au bruit... jusqu'à la Supérieure,

Vraiment! que faire de cela!

Dit l'Ouvrier, c'est un plaisant garde boutique;  
 La Mère antique

D'un ton cassé lui dit, là là,

Mon bon ami! vous perdrez la pratique  
 Du Convent; là-dessus le bruit redoubla,

Notre pauvre homme ayant fait rage  
 Fut encore assez sot que de passer l'ouvrage,  
 Et chacune croyant avoir droit de le voir  
 Et dire son avis, s'il est du bon usage;

Quand il eut passé le parloir

Il ne put jamais le ravier;

Puis discours de Religieuses,

Badines, folâtres, courteses,

Il est trop gros, trop court, plus petit que le mien,

Tel qu'il est, il servira bien.

Elles avoient rempli le salle,

Jusqu'à Sœur Salisson le Convent fut instruit  
 De l'affaire, elle fit assez & trop de bruit,

Mais de scandale

Point du tout; car Chapitre assemblé sur le lieu,

Pour appaiser l'homme qui juroit Dieu,

Résolut que chaque Nonette

Bourfilleiroit... la chose ainsi fut faite

Et fut dit que pour sûreté

L'ouvrage serviroit à la Communauté.

La joye en ce moment fut pour toutes égale

A frais communs l'Orfèvre eut son argens,  
Les Nonnes mirent dans leur male  
Le dévot instrument,  
Et chacun fut content.

D I Z A I N

Sur une Epître & le souhait d'un Enfant  
à un Ami.

Par M. D. P. M.

V. Ici pour vous semble être devenu  
Le Mont fameux où coule l'Hipoocrène,  
L'écrit en vers qui nous en est venu  
Ne peut partir d'une moins noble veine:  
Par tout sera benite la fontaine  
Dont la vertu tel ouvrage a produit.  
Ses eaux pourtant feroient bien autre bruit,  
Si dans peu, grâce à leur souffre, à leur nitre,  
Votre moitié concevoit un beau fruit,  
Lequel vécut autant que votre Epître.

EPIGRAMME A UNE DAME

Couteau, que votre sort est doux  
De passer dans cette main blanche;  
Ah! que ne suis-je comme vous  
Iris me prendroit par le manche.

L'URINAL;

CONTE

De Mr. Bourée, Bailly de Gisors en Normandie.

A M. Dou\*. Intendant à Maubeuge.

Toi, qui de la plus grande affaire  
Sçais décider en te jouant,  
Tandis que je travaille à faire  
Du badinage bien souvent  
Qui n'est pas assuré de plaire,  
Esprit né pour les grands Emplois,  
Et qui fais le métier des Rois  
Dans une Province guerrière  
Devenue aujourd'hui frontière  
Au grand regret des bons François;  
Toi qui né sur les Fleurs de Lys,  
Sans richesses & par les amis  
Que t'a fait ton propre mérite  
De la place la plus petite  
Du Sanctuaire de Thémis  
A la plus brillante t'est mis;  
Dans ce premier jour de l'année  
Dou\*. n'ayant rien à t'offrir  
Dont ton heureuse destinée  
Sans moi ne te fasse jouir,  
Au moins il me reste une lyre  
Bouffonne quelquefois, sans fiel, & sans satire,  
Que je ne touche que pour toi..  
Ecoute ce Conte, je crois  
Qu'il pourroit bien te faire rire.



(C'est un assez pénible emploi,  
Si tu bâille, c'est fait de moi :)  
Au-delà des bords de la Loire  
(C'est la scène de mon Histoire)  
Séjournoit un garçon indigent & bien fait,  
La fortune pour lui n'avoit encore rien fait,  
Mais pour réparer cette injure  
De ses plus grands dons la nature  
Le favorisoit à souhait,  
Et sous une aimable figure  
Un mérite caché le rendoit tout parfait.  
Sur l'intérêt un garçon n'est brin bête  
Celui-ci s'alla mettre en tête  
D'exposer de si beaux talens  
Aux curieux desirs des plus riches Chalande,  
Il essaya d'abord un si puissant mérite  
Sur les belles de son pays,  
Peu se sauvèrent de sa poursuite,  
Mais leur richesse étant petite,  
Ses salaires furent petits;  
Il avoit lû quelque part que Paris  
Sur toutes les Villes du monde  
De biens & de beautés abonde...  
Mais de beautés d'un goût exquis,  
Et propres à mettre le prix  
A ce qui peut charmer leurs sens, ou leurs es-  
prits;  
Il y vint donc chercher pratique,  
Et sçachant par la voix publique  
Que la veuve d'un Fayancier  
Aussi riche qu'un Financier  
Pensoit à se donner du gain de sa boutique  
Un second Mari qui lui plût,  
D'abord le garçon y courut;  
Et dit au premier qu'il rencontre:  
Faites, mon ami qu'on me montre,

S'il vous plaît, un grand Urinal  
(C'étoit un apprentif qui plaignant peu la peine  
L'un après l'autre en montre une douzaine)

Et le garçon d'un air original  
Disoit en sondant l'ouverture  
De chaque nouvel Urinal  
Il est trop étroit, je vous jure.

On n'avoit pas pris ma mesure;  
L'apprentif rebuté dit: Monsieur est garçon  
Des plus fiésés, & goguenard, il aime

A se railler des gens à sa façon;  
Vous jugez d'autrui par vous-même,  
Ami, je parle tout de bon;  
La veuve à ce discours bouffon

A peine se tenoit de rire,  
'Ne peut-on à Monsieur donner ce qu'il désire,  
Restez ici, dit-elle à l'apprenti,

Pour vendre, il faut qu'un Marchand soit do-  
cile,

Si j'en avois le démenti

Monsieur seroit bien difficile,  
Voudroit-il avec moi monter au Magasin?

Il y vole; & se trouvant dans une Chambre  
sûre,

Ne cherchez point à l'aventure,  
Madame, l'Urinal que je demande en vain,

En voici la juste mesure

Il dit, & l'effronté soudain

Présente à la veuve incrédule

La faulx dont le Dieu des Jardins  
Faisoit peur aux Oiseaux dans le champ de Ti-

bule,

Un objet si flatteur pour des yeux féminins

Arrête ceux de la Marchande,  
En dépit de l'honneur & de sa réprimande.

Aussi le drôle étoit-il fait des mieux,  
 Sa taille au-dessus de la grande,  
 Pournie à l'avent, le rendoit gracieux,  
 Un teint brunet, mais vif, une mine friande,  
 Et surtout un air audacieux,  
 Elevoit hardiment sa tête vers les Cieux.  
 D'une si charmante surprise  
 La Veuve étant un peu remise  
 Dit au garçon, Monsieur, c'est être bien hardi,  
 Mais cependant je vous pardonne,  
 Vous êtes jeune, & partant étourdi,  
 Et je suis indulgente & bonne,  
 Je vois le but qui vous conduit ici;  
 Vous avez des attraits, je suis riche & ma-  
 tresse,  
 Mais tous vos talens sans tendresse  
 Ne vous feront pas mon Mari,  
 Sortons, venez me voir, & soyez plus mo-  
 deste,  
 Le tems & votre amour pourront faire le reste.  
 Il souscrit aux arrêts  
 Et se mit dessus le ton tendre,  
 Mais la faulx avançoit tellement ses progrès  
 Qu'il n'eut le loisir de s'enauyer & d'atten-  
 dre.  
 Lorsque l'imagination  
 Est frappée une fois de cette vision,  
 Un femme n'a paix ni trêve,  
 Elle y pense le jour, & la nuit elle en rêve,  
 L'importune faulx peint ses traits  
 Sans lui laisser voir d'autre image.  
 Pour consommer le mariage,  
 On attendit huit jours, & non pas davantage...  
 Huit jours qui parurent bien longs,  
 On quitta la boutique, & l'on remet le fond

Au plus entendu des pourceaux :  
 De l'argent du défunt on donne un équipage  
 Avec une charge au mignon  
 Qui se trouve en un jour tant de biens en par-  
 tage ,  
 Pour s'être bien servi du gigantesque don.  
 O vous que cet exemple tente  
 Amants peureux soyez hardis !  
 Il est encore dans Paris  
 Bien plus d'une veuve opulente  
 Et croyez qu'on verra pûôt  
 Les oiseaux sans ramage à la saison nouvelle  
 Qu'une femme à l'amour rebelle,  
 Quand on l'attaque comme il fant.

## EPIGRAMME.

UN beau Chartreux Moine Napolitain,  
 Fut pris sondant son Prieur D. Jérôme.  
 On le conduit au Métropolitain,  
 C'a votre nom, dit l'Evêque, D. Cosme ;  
 Votre péché quel est-il ? de Sodome ;  
 Votre âge quel ? il est de vingt-huit ans ;  
 Moine de quand ? dès mon plus jeune tems ;  
 Dans le Couvent qu'êtes-vous ? Oeconome  
 Ah ! dit alors l'Evêque entre ses dents  
 Bien payerois un pareil Majordome.



## LA VOYE DU SALUT;

## C O N T E

*De Monsieur de V. \* \* \**

Pour gagner Paradis, il faut être cocu  
Si je vous prouve cette thèse  
Ne serez-vous pas convaincu,  
Que bien des gens y sont fort à leur aise?  
Je le prouve, & voici comment:  
Andréas Sachi galant homme,  
Grand railleur, & de plus fameux Peintre de  
Rome,

Vivoit comme l'on vit... assez commodément,  
Chez lui tenoit Courtisane assez belle...  
(A Peintre chose peu nouvelle,  
Femme pour eux est trop grand embarras,  
Ils ont souvent besoin de changer de modèle,  
Femme y sert mal, car on n'en change pas.)  
Sachi modéla tant qu'outre mainte figure  
Où l'on vit tout ce que peut l'art,  
Il en échapa par hazard  
Deux, où l'on vit ce que peut la nature;  
Elles n'étoient pas en peinture,  
Noble en étoit l'invention,  
Contours & coloris, tout enfin mis en compte\*,  
Elles auroient pû faire honte  
A celle de Pygmalion;  
Sachi vieillit... notre modèle  
Pour éviter l'oïfiveté,  
S'accommoda de pratique nouvelle,  
Sachi n'en fut inquieté:

[ Pour courtoisie peu fidèle  
 Homme d'esprit ne trouble sa cervelle,  
 Mais ce qui plus l'inquiète,  
 Ce fut que tout-à-fait sa santé le quitta,  
 Mourir falloit, & s'en défendre  
 Ne pouvoit plus servir de rien,

Confesseur vint, qu'il eut voulu voir pendre  
 S'il avoit pu se porter bien;  
 Messire André, lui dit (le bœuf-père).

La mort est un mal nécessaire,  
 Temps est pour tout, quand on est jeune, on rit,  
 Quand on est vieux, il faut changer de game,  
 Et songer à sauver son âme,  
 Ainsi fait tout homme d'esprit...

Mais près de vous, que vois-je ? à qui sont ces  
 fillettes ?

Je crois que c'est à moi, répondit sire André,  
 Les trouvez-vous à votre gré ?

Ne raillez point, dit l'autre, elles sont très-  
 bien faites,

Mais que n'est plutôt près de vous  
 Leur bonne mère... votre femme ?

Femme ! répondit Sachi, jamais n'en eus sur  
 l'âme,

Point ne suis fait pour être Epoux ;

Ah ! vous êtes damné, mon frère,

Répliqua brusquement le Père,

Il faut réparer le passé ;

Par le Sacrement seul il peut être effacé,

Pour vos filles d'ailleurs ne faut-il pas le faire ?

Aussi leur faut assurer votre bien,

Elles n'auront besoin du mien,

Dit Sachi, tôt sçauront le métier de leur mère,

Ah ! c'en est trop, reprit le Père,

Pesez bien ce que je vous dis...

Mariage est pour vous Sacrement nécessaire,

Sans cela point de Paradis.  
 Notaire vint, avec lui vint la femme,  
 Qu'il est dur, dit Sachi, d'ainsi sauver son ame!  
 Mais il le faut m'en voila convaincu;  
 Puisqu'autrement ne se peut faire;  
 Ecrivez, Monsieur le Notaire,  
 Pour gagner Paradis, il faut être cocu.

## CLIC CLAC.

## C O N T E.

Par M. D. L. M.

Certain François habitant de Florence,  
 Se confessoit du péché de la chair  
 A Père Isac, qui lui dit; parlez clair,  
 Le cas est-il de Toscane, ou de France?  
 Expliquez-vous, le point est important!  
 Peu m'en souvient, dit l'autre, en hésitant,  
 De nuit le tout s'est fait à l'aventure.  
 Le Confesseur trouvant la chose obscure,  
 Cela, dit-il, faisoit-il clic ou clac?  
 Clie, répondit le pénitent sincère.  
 Par bien le cas, reprit le bon Isac,  
 Est donc Toscan, n'en doutez pas compère.



## LA ROBE DU CAPUCIN;

## CONTE

De Monsieur Bourée.

LE plus excellent Esculape,

Des accidents divers où s'expose Priape,

L'autre jour par un Capucin

Fut choisi pour le médecin

D'un mal dont il faisoit mystère

Monsieur, lui dit le béat-père,

D'un ton piteux, d'un air contrit,

Vous voyez quel est notre habit,

Dur, pesant, pire qu'une huile,

Mais nonobstant cet embarras

Et la frugalité de nos maigres repas,

Un mouvement involontaire

M'a provoqué l'érection,

Et m'a fait par la friction

D'une laine rude &amp; grossière

Certaine excoriation,

Dont je ressens une douleur amère,

Et que je vous avoue avec confusion.

L'Esculape bercé de fadaïses pareilles,

Ca, dit-il, mon Père, voyons,

Vous nous contez ici merveilles,

Mais en telles occasions

Je crois mes yeux, &amp; non pas mes oreilles;

Aussi-tôt le Moine fripon

Troussant son sale jupon

Lui fit voir un oiseau qui portoit sur la tête



Les deux seigneurs d'une crête  
 Qui ne germoit jamais sur celle d'un chapon:  
 Ah par ma foi le tour est drolet!  
 S'écria le Docteur en voyant le poupon,  
 Père, qui vous a fait ce don...  
 Vrai giblet de Pharmacopole?  
 C'est ma robe, dit-il, il n'est que trop certain,  
 Quittez-la donc sur ma parole,  
 Répliqua le failleur avec un ris malin,  
 Votre robe est une putain  
 Qui vous donnera la vérole.

A U T R E  
 Enfin votre esprit est guéri

Du préjugé vulgaire,  
 Grande Duchesse de Lery  
 Achevez le mystère,  
 Un nouveau Loth vous sort d'Époux  
 Reine des Moabites,  
 Puisse bientôt naître de vous  
 Un peuple d'Ammonites.

R É P O N S E D E M. Y.

Non, Monseigneur, en vérité,  
 Ma muse n'a jamais chanté  
 Ammonites ni Moabites,  
 Bréacas vous répondra de moi,  
 Un rimeur sorti des Jésuites,  
 Des peuples de l'ancienne loi  
 Ne connoît que des sodomites.

## UXOR, VADE FORAS.

*Martial, L. II. Epigr. 105.*

**M**A Femme allez au Diable ; où vivez à ma  
mode ;

Ma morale n'est pas d'un Caton, d'un fâcheux ;

Je suis pour la vertu commode,

Et la vôtre s'oppose à tout ce que je veux ;

J'aime à passer les nuits à table ;

Et vous qui devriez, avec un nit ouvert,

Animer la débauche & la rendre agréable,

Vous faites la grimace & sortez du dessert ;

Voire pudeur ne peut soutenir la lumière ;

La seule obscurité comente vos desirs.

Et pour rendre ma joie entière

Il faut que le grand jour éclaire mes plaisirs,

Sous une longue jupe avec soin étendue

Vous cachez ce qu'on doit découvrir aux yeux.

Je ne trouve que des habits,

Et je cherche une femme nue.

Au lieu de me donner des baisers ragoutans,

Vous me donnez des baisers de Grand-mère ;

Vous demeurez sans voix sans mouvemens,

Loin de me seconder dans l'amoureux mystère ;

Et quand pour m'exciter aux doux jeux de Ve-  
nus,

J'ai besoin de vos mains, vous faites la su-  
crée,

Vous vous fâchez ; & n'y touchez non plus

Que si c'étoit chose sacrée :

Je ne puis souffrir cet abus.

Tandis que le sommeil fermoit les yeux d'U-  
lisse,

Malgré sa mine prude & ses airs réservés,  
Pénélope pour exercice

Avoit toujours la main où vous sçavez.

Lorsqu'Hector & sa Femme en leurs humeurs  
lubriques

Usoient des droïts d'Himen, ainsi que de rai-  
son,

C'étoit comme un signal à tous les Domesti-  
ques,

Et l'on étoit en rut dans toute la maison.

Si quelques fois il me prend fantaisie,

Comme l'on dit, de tourner le feuillet,

Vous me le refusez tout net.

A son Mari la sage Cornélie

Accordoït cette courtoisie;

Porcie encor le souffroit à Caton.

Avant que Jupiter eût ravi Ganimède,

Junon permettoit sans façon

Qu'il le traitât par intermède

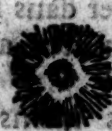
Comme il traite depuis son aimable échançon.

Mais puisqu'enfin une austère sagesse

A pris sur vous tant de crédit,

Soyez ailleurs une Lucrèce;

Je veux une Lais au lit.



## LA GARGOUILLE;

## C O N T E.

UN de ces Saints dont une docte Reine,  
Marot, Bocace, & la Fontaine,  
Les uns en prose, les autres en vers,  
Ont célébré les miracles divers:  
Sortes de Saints sujets à bien des frasques;  
Un Moine enfin, pour vous nommer les  
masques,

Erroit un jour auprès d'une Cité  
Que n'habita jamais simplicité;  
C'étoit le tems heureux où la nature  
S'étalloit aux yeux dans toute sa parure,  
Le mois de Mai, le mois de Cupidon,  
Le mois d'exploits pour l'aimoureux Brandon,  
Bêtes & gens, tous mordent à la grappe,  
Personne alors au trait doré n'échape,  
Harnois aucun n'en sçait parer l'estoc,  
Harnois aucun, ni le bast ni le froc,  
Bien plus des gens versés dans la Physique  
M'ont assuré qu'en ce tems prolifique,  
La terre même est si fort en chaleur,  
Et d'engendrer est si fort en humeur,  
Que si quelqu'un en s'asseyant sur elle  
Lâche sous lui soupir mâle ou femelle,

Elle en conçoit une plante,  
Revenons au fait dont il s'agit,  
Sa Révérence un soir dans la prairie,  
Sous sa main trouve une Nonne fleurie,  
Le front masqué sous un bandeau mignon,  
Le sein guimpé, l'œil comme un lumignon,



Vous eussiez dit Venus après Complices  
Qui s'enfuyoit de chez les Repenties;  
Pour un Satyre eussiez pris le Pater:  
Bientôt aussi robe & le reste en l'air  
Voile, bandeau, guimpe tout se déchire,  
Et laisse plus qu'on ne peut décrire  
Moins mille fois pourtant en fait d'apas  
Que ce qui reste, Eh quoi? voyez plus bas,  
La place enfin approchée & venue  
Et l'assaillant saisissant l'avenue,  
Ce qu'auriez fait vous croyez qu'il le fit,  
Quand sac & tout s'en fut suivi:  
Nenni, nenni, votre croyance est vaine,  
Vous en parlez en gens à la douzaine,  
En gens du monde, en petits compagnons,  
Qui tout à l'aise entrez en lieux mignons  
Ici, Messieurs, il s'agit de l'entrée  
D'un vrai Colosse & non pas d'un Pigmée,  
Et qui pis est, puisqu'il faut tout sçavoir,  
La forteresse étoit sous le pouvoir  
Et sous la clef d'un rare personnage,  
Fier indompté, son nom est pucelage;  
Sa race encor existe en quelque trou,  
Le Géographe amoureux ne sçait où,  
Le Géolier tapi dans sa retraite,  
En conservant la porte assez étroite  
Pour faire, . . . longtems en enrageant,  
Patience un pareil assiégeant:  
Mais celui-ci veut en grand Capitaine  
Entrer d'emblée, ou crever en la peine;  
Certes aussi l'un des deux arriva,  
S'il n'entra point du moins il y créva,  
L'événement ensanglanta la terre,  
Non de ce sang qui se répand en guerre;  
Mais de celui qui bien loin des Cyprès,  
Coule à Paphos dans le sein de la paix,

Bien nous en prit que l'humour sacrilège  
 D'aller au but n'eut pas le privilège;  
 Dans le lieu clos s'il en étoit tombé;  
 Nous en tenions, & tout étoit flambé;  
 Du couple impur de leur double substance;  
 Un monstre impie auroit eu la naissance,  
 Qui très-longtemps eut fait sentir les maux  
 Qu'annonça Jean dans l'Isle de Pathmos;  
 Non pas ce Jean battu d'étrange sorte  
 Qui de Maclon à Rouen garde la porte;  
 Mais ce beau fils aux lèvres de corail,  
 Qui reposoit sur le divin portrait;  
 Tous les maux, dis-je, annoncés par sa plume  
 Et dont la Bible a grossi son volume,  
 Voyoient l'instant qu'ils alloient être éclos;  
 Cet univers redevenoit cahos,  
 L'Apocalypse alloit être accomplie,  
 Et nul de nous n'eût joui de la vie,  
 Si des Humains le Ciel n'eût eu pitié;  
 Il réduisit le mal à la moitié,  
 En permettant Venus qu'à ton Domaine  
 Dame Cybele escamotât l'aubeine,  
 Et que malgré l'Enfer, & son supôt,  
 D'indignité la terre eût le dépôt.  
 Vous lui devez à ce dépôt inique,  
 L'Être & le jour, engendée fanatique,  
 Dont les portraits aujourd'hui triomphans  
 Au Temple encore font l'effroi des enfans;  
 De la visqueuse & lubrique dépouille,  
 Il en naquit la terrible Gargouille  
 Dont par la main d'un homme au meurtre  
 instruit,  
 Le bienheureux Saint Romain nous décrit  
 Elle en naquit avec ce corps agile  
 Serpent derrière, & devant Crocodile  
 Armée de griffes, & flanquée d'ailerons,

Elle en naquit, dont bien nous gémirons;  
La bête née, elle songe au dommage  
Qui lui venoit de par le pucelage,  
Ah j'en aurai, disoit-elle en grondant  
Contre le traître, une éternelle dent;  
Hélas sans lui ma gloire étoit sans bornes,  
J'aurois sept chefs surmontés de dix cornes  
Des pates douze, sept gueules de Lion,  
Et la vertu du plus hardi Dragon;  
Au front sans lui j'aurois dix Diadèmes,  
Impunément je lancerois les blasphèmes,  
On m'adoreroit, où chacun me proscriit;  
Je suis Gargouille, & serois l'Antechrist.  
Juste sujet de douleur & de rage,  
Vengeons-nous donc, malheur à pucelage;  
De-là sa perte, & son désastre affreux,  
De-là celui des tendrons malheureux,  
De tems en tems d'aimables Jouvencelles  
Sans crime aucun que d'être encore pucelles,  
Que sans pitié la Gargouille grugea,  
Toutes les fois que la faim l'exigea;  
Tout autre mets n'a rien qui la chatouille,  
Pucelles faut à Madame Gargouille,  
Tant que Gargouille & Pucelles seront,  
Gargouille en veut, & Pucelles danseront.  
Elle fit plus & braguettes de Moines,  
Jugez par elle à ce les plus idoines  
Des Moines frais, vigoureux, & couillaux,  
Elle embusqua nombre de Gargouillauds  
Transfigurés en belles & bonnes andouilles,  
Dont le Déuron, ami de la Gargouille,  
De tout ce désordre en augura des mieux,  
Et reclama pucelage en tous lieux;  
Les siens & lui sur terre enfin manquèrent,  
Gargouille & Moines en prirent & croquèrent,  
Et tant & tant que depuis ce tems-là,  
Pour sa dent creusé à peine Amour en a.

## LE PÉCHÉ ORIGINEL;

## C O N T E.

Quand Dieu forma le premier des humains,

Le plus beau don, qui partit de ses mains,

Fut l'heureux lot de vigueur immortelle,

Dont il donna notre Père rébelle.

Toujours armé pour l'amoureux combat,

Il pouvoit prendre un éternel ébat.

Aucun dégoût n'altéroit sa tendresse;

Et dans sa Femme il trouvoit sa Maîtresse.

Sans s'épuiser il goûtoit le plaisir;

Et sa puissance égaloit son désir.

Si de l'amour il suspendoit la fête,

En Conquérant il quittoit sa conquête;

Et se livrant au sommeil enchanteur,

Jusqu'en ses bras témoignoit son ardeur,

L'œil attaché sur un si bel ouvrage,

A son Auteur Eve en rendoit hommage;

Et de sa main pour convaincre ses yeux,

Touchoit souvent un bien si précieux.

Quelqu'un me dit, car toujours quelqu'un blâme,

Eh! quoi bon Dieu toujours la même fem-

me!

Adam n'avoit ni Cousine, ni Sœur.

Du bien d'autrui goûtoit-il la douceur,

Il jouïssoit d'un bonheur létargique,

Il étoit seul; ainsi l'homme critique,

Et de gloser ce tic universel



Est un des fruits du crime originel.

Depuis ce crime à l'Univers funeste,  
L'erreur nous suit, l'impuissance nous reste,  
Ouvre les yeux, l'amour du changement,  
Qui de ton cœur flate le sentiment,  
De convoiter cette soif qui te presse,  
Homme orgueilleux tu montre ta foiblesse,  
Comme un malade avide, curieux,  
De divers mets qu'il dévore des yeux,  
Et qui trompé par la main qui les touche,  
Sent expirer l'appétit dans sa bouche;  
Tout fils d'Adam, affamé dans ses vœux;  
D'objets nouveaux est toujours amoureux,  
Un monde entier ne sauroit lui suffire,  
C'est grande faim au moment qu'il désire,  
Vient-il jouir, c'est trop pour la mâter,  
Qu'un mets commun que l'on sçait aprêter,  
Dès que son cœur touche à la jouissance,  
Vient le dégoût, enfant de l'impuissance,  
Graces à lui, le plaisir est travail;  
Et ce dégoût fit le premier Sérait.  
Nature seule a d'inutiles charmes,  
Et l'art s'épuise à lui donner des ormes,  
Pour réchauffer nos plaisirs languissans,  
Tous nos efforts se trouvent impuissans,  
Etat parfait de notre premier Père,  
Vous n'êtes plus. Quelle est notre misère?  
Hélas! c'est toi, Sexe trop curieux,  
Qui nous perdit, en perdant nos ayeux,  
Par le Serpent jadis Eve séducteur,  
Porta la dent sur la pomme maudite,  
Et subornant son mari complaisant,  
Lui partagea ce funeste présent;  
Vous ferez Dieu, mordez dans cette pomme.  
Il y mordit; à peine fut-il homme.

## DE PIÈCES FUGITIVES. ML

Cette vigueur, fille de la santé,  
 Qui fait le prix de l'immortalité,  
 S'évanouit, & de son cœur volage  
 Un vain désir demeure le partage.  
 De sa sottise interdit, & honteux,  
 Adam sur lui jette un regard piteux;  
 Voit son malheur qu'il ne sauroit com-  
 prendre.

La voix de Dieu se fait alors entendre :  
 Eh bien ! ami, que dis-tu de ce fruit ?  
 Etoit-il bon ? le pauvre homme s'ensuit,  
 Couvrant sa cuisse, & cachant sa misère,  
 Troublé, confus, cherche un lieu solitaire,  
 Là regrettant son antique vigueur.  
 Il ne sent plus qu'un reste de chaleur ;  
 Foible copie, image languissante,  
 Fausse lueur, ardeur intermittante,  
 Qu'un soufle éteint, & qui par fois renaît ;  
 Telle qu'enfin en nous elle paroît.  
 A ce spectacle Eve accourt éperdue,  
 Sur son Epoux portant sa triste vue,  
 Pleure, gémit, s'arrache les cheveux ;  
 Puis le pressant dans ses bras amoureux,  
 Dans sa douleur tendrement le caresse ;  
 Tant fait qu'Adam revient de sa foiblesse  
 Hardi d'abord, il se porte au combat,  
 Et se ressent de son premier état.  
 Mais, ô disgrâce, au milieu de sa flamme,  
 Dois-je le dire ? Adam rata sa femme.  
 Tendres baisers, vains efforts, soin cruel,  
 Il en rougit, & sent qu'il est mortel.  
 Les yeux en pleurs, son Epouse s'écrie,  
 De mon péché me voila bien punie.  
 Funeste fruit, que tu me coûtes cher !  
 Un pareil sort ne nous doit point tou-  
 cher.

Ils avoient tort. Mais par quelle injustice,  
 Me punir, moi, qui n'étoit pas compli-  
 De leur disgrâce héritier malheureux,  
 Je ne puis rien, & toutes fois je veux.

### LE JÉSUI TE ET LE TABLEAU.

UN Jésuite attentivement  
 Considéroit une femme en peinture;  
 Peinte elle étoit divinement,  
 Mais immodeste en étoit la posture:  
 Elle étoit nue, & du bout de son doigt,  
 Grattoit ce que tout bon Jésuite  
 Ne peut voir sans horreur, quand il a le cœur  
 droit.  
 A cet aspect le bon Père s'irrite;  
 Maudit le Peintre & le pinceau,  
 Qui fit cet impudique tableau:  
 Il est vrai dit un Janséniste,  
 Qui se trouva-là par hazard,  
 Ce tableau, pieux Moliniste,  
 Mérite pour le moins la hant.  
 Mais si cette Venus, mon très Révérend Père,  
 Tournoit un peu plus le derrière,  
 Et cachoit son Jansénus;  
 Blameriez-vous alors, le Peintre & la Vénus?



## LA LINOTTE DE MISSISSIPI.

## C O N T E.

Certain Gascon docteur subtil,

Dans la Sorbonne de Cythère,

Raisonnant pourtant de droit fil,

Ce qui chez les sçavans n'est pas trop ordi-  
naire,

Après avoir longtems argumenté,

Et convaincu maints beautés,

Que sa doctrine étoit fort saine,

Chez Hymen à son tour, de sa capacité

Voulut donner preuve certaine;

Pour femme il se choisit une Agnès de quin-

ze ans,

Bien dressée à fuir les Galans.

Notre Agnès se nommoit Thérèse

Et notre docteur Alcidas.

Thérèse étoit fort simple, & même dans les  
bons,

Dont Nature en naissant instruit la plus naïve.

Voilà ce qu'il faut aux Docteurs;

Ils aiment à combattre, à dompter d'ignorance,

Charmés, quand par leurs soins, & d'affidus  
labeurs,

Ils ont dans quelque belle inculqué la science;

Ils n'y plaignent pas la façon;

Mais plus ils montrent d'art, moins on en fait  
paraître.

Ils vont souvent donner leçon

A qui pourroit être leur maître;



Ainsi ne rencontra notre Docteur Gascon  
 Dans l'aimable & simple Thérèse;  
 Il goûta le plaisir de voir à ce tendron  
 Soutenir la première Thèse.  
 L'Ecolière bientôt ardente à disputer  
 Mieux que son maître sçut pousser le syllo-  
 gisme,

Sur les bancs de Paphos faut-il argumenter?  
 Le Sexe nous terrasse en ce doux ergotisme.  
 Thérèse, cependant plus simple que jamais,  
 Confondant son Docteur sans dire une parole,  
 Après mille argumens par elle fort bien faits,  
 Ne sçavoit pas encore les termes de l'école.  
 Une nuit l'innocente embrassant son Eponx,  
 (Une Agnès s'enhardit dans ces instans si  
 doux,)

Mon cher, apprend-moi, lui dit-elle,  
 Comment on nomme la... ce que je tiens (ma  
 foi)  
 Il n'est pas trop besoin d'expliquer mieux, je  
 crois

Où touchoit la main de la belle,)

Oh! oh! répondit en riant

Le rusé Gascon à la sottise,

C'est un Oiseau rare & friand,

Une incomparable Linotte,

Cela vient du Mississipi,

J'en ai sent en ce pays-ci,

Conservons-la donc bien, dit aussi, tôt Thé-  
 rèse,

Ce conseil étoit bon. Le Mari le goûte,

Au bout d'un mois, d'Himen on est souvent bien  
 aise,

D'avoir à voyager, Alcidas se hâte

D'apréter sa valise, il survint une affaire,

Dans un Bourg éloigné, conseil très-nécessaire,

DE PIÈCES FUGITIVES. 177

Ainsi du moins le proteste  
Le Gascon qui n'avoit gasconné jusques-là.

Mais hélas! ô foiblesse humaine!

Le jeune comme le vieillard

Riches au jeu des amours, il fait dans leur de-  
maine,

Devenir Gascon tôt ou tard,

Alcidas nous le prouve. A Dieu, dit-il, ma  
bonne,

(En reprenant enfin le ton de la Garonne)

Je reviendrai bientôt, Eh! quoi vous me quit-  
tez,

Interrompt Thérèse; Alcidas vous partez?

Ah! du moins laissez-moi votre chère Linotte,

Alcidas enchaîné

De sa naïveté,

Regarde en se louant la belle qui sanglote,

Et croit son front en fureur;

Thérèse, allez, dit-il, que rien ne vous allar-  
me,

Je vous le laisserai cet Oiseau qui vous charme

Et dans mon cabinet je m'en vais le serrer.

A ces mots, il la quitte; & voisine empressée,

De tout aimant à s'ingérer,

Vient consoler la délaissée,

L'emmene à sa maison, & jusqu'à la nuit

L'entretien gravement d'une mode nouvelle.

L'Epoux de la voisine après le reconduit.

Thérèse en arrivant chez elle

Au cabinet vole d'abord.

Le bon voisin la suit & porte la chandelle,

Que cherchez-vous? dit-il, & quel est ce trans-  
port?

Sans l'écouter la pauvre s'écrie:

Quoi! je vous ai perdue, ah! Linotte chérie,

Linotte unique hélas, mais fouillons tout ici,

La porte ferme bien, les fenêtres aussi,  
 Dans quelque coin peut-être elle sera cachée,  
 Thérèse va, revient, & par ce mouvement  
 Sa gorgerette détachée  
 Lige aux yeux du voisin un sein ferme & char-  
 mant :

De-là sur un placet perchée  
 Sa juppe en descendant s'accroche, & laisse voir  
 Une jambe fine & bien faite.

Le voisin, de lorgner & de conter fleurette  
 Le Compère n'étoit trop long à s'émouvoir,  
 Quand trouvoit fraîche Bachelette.

Thérèse, après cent tours, sous la table chercha,  
 Et fit en se baissant tomber sa gorgerette:  
 Le lorgneur animé de plus près s'aprocha,

Et commençant un badinage,  
 Que dans le chagrin je une tendron ne hait pas,  
 Par hazard il fit un faux pas,  
 Qui tournant à son avantage,  
 De sa Linotte ouvrit la cage.

(Il étoit en Linotte aussi bien qu'Alcidas,)  
 Thérèse l'aperçoit, & tout-à-coup la belle  
 Se jette en faisant un grand cri,  
 Sur l'oiseau de Mississipi.

Ah ! je te reconnois, ah ! je te tiens dit-elle,  
 Je ne te perdrai plus, quel plaisir ! quel bon-  
 heur !

C'est-là de mon Epoux la Linotte fidèle,  
 Le voisin complaisant la laisse dans l'erreur.



# L'INNOCENT;

## C O N T E.

**H**ors Chiverny je ne connois séjour  
Où mieux aimasse attendre la vieillesse,  
Qu'à Bourg, pourquoi? C'est qu'on dit que  
sans cesse,  
On s'y régale, & l'on y fait l'amour :  
Femmes y sont d'une humeur charitable ;  
Si n'ont dédain pour les pauvres d'esprit.  
Je tiens la chose en tous points véritable :  
Ce n'est assez : prouvons-le par écrit.

A Bourg en Bresse étoit un imbécile,  
Un idiot que Robin l'on nommoit :  
Longue jaquette aux talons lui battoit :  
En cet état il alloit & venoit,  
Sans faire mal. Il n'étoit dans la Ville  
Petit ni grand qui ne connût Robin.  
Ne sçait comment avint qu'un beau ma-  
tin

Dans la boutique à Maître Maturin  
Se glisse, cherche, & tant enfin avance,  
Qu'en la cuisine il rencontre Laurance,  
Seule sans plus. Ce jour-là son Mari  
A la Taverne, ainsi que souloit faire,  
Étoit avec deux ou trois sans souci.  
De son côté notre bonne Commère  
Avoit dit-on l'appétit bien ouvert,  
Elle entrevit, ne sçai quoi déconcert  
Devant Robin; sa robe mal fermée



Lui faisoit craindre, on doit le presser,

Que le brouillard ne vint à l'enrhumer.

De charité la Chrétienne enflammée,

Porte la main droit sur la nudité.

Est à noter que si Dame nature

Par la cervelle à Robin fit injure,

Avec excès sur lui d'autre côté

Elle exerçoit sa libéralité.

Quoiqu'aisément ne s'étonnât Laurence,

La friande est en admiration,

Tant que lui vint forte tentation

De faire épreuve en toute diligence,

Si les effets secondoient l'apparence.

Il n'est nouveau, trop nous en cuit encor,

Que par serpent femelle soit tentée:

Laurence donc sans être épouventée,

En son entier s'appliquant ce trésor:

Bien s'en trouva; Robin la laissa faire

Tout bonnement: eussiez dit que l'affaire

Ne le touchoit, tant il est indolent.

Le jeu plaisoit à Madame Laurence,

Elle eut encore fait valoir le talent,

Bien volontiers, rarement cette danse

Engendre ennui. Si fallut-il pourtant

Se séparer. Dom Maturin sur l'heure

Pouvoir rentrer, les prendre sur le fait,

Puis on n'a pas toujours tems à souhait.

Un gros quignon de pain frotté de beurre

Fut le guerdon du fortuné Robin.

Content s'en va: vis-à-vis de la porte

D'un cabaret d'où sortoit Maturin,

Robin s'assied; un chien lui fait escorte,

Veut comme on dit avoir part au gâteau:

Saute sur lui. Notre sot bien & beau

Défend sa proie: & chien de faire rage!

Et gens de rire en voyant ce ménage,  
 Robin se fâche, & chassant le matin,  
 Puisque tu veux du beurre sur du pain,  
 Maître gourmand, sur Madame Laurence,  
 Va-t'en grimper, dit-il en bon François,  
 Que de redire il faut qu'on me dispense.  
 Discrets Lecteurs approuvez mon silence,  
 Vous m'entendez de reste que je crois.

## SONNET EN BOUTS RIMÉS.

UN jour que la Maman de la belle Sylvie,  
 Goutoit dans un jardin les douceurs de l'Esté,  
 J'assurois sur un lit cette jeune Beauté,  
 Que sans un prompt secours j'allois perdre la Vie:

Comme je m'aperçus qu'elle en étoit Ravie,  
 Profitant d'un moment si longtems Souhaité,  
 Je lui fis un serment de ma Fidélité,  
 Et lui serrant la main, je lui dis mon Euvie.

Elle sans répugner écoute mes Désirs,  
 Met son bras sur le mien, fait deux ou trois Soupirs,  
 Alors sans perdre tems, je la baise à la Bouche.

Je lui prends le Téton, je mets la main plus Bas.  
 Elle m'aide & se Couche  
 Son petit Frère vint, je ne la f... Pas.



## LES PIEDS NUDS;

## C O N T E.

UN Quidam jeune & de bonne maison  
Simple, dévot, confit en Oraison,  
Et qui toujours avoit gardé la Ville;  
Fut une fois complaisant & facile,  
Jusqu'à tel point qu'il alla dans un lieu,  
Où rarement il est parlé de Dieu  
Et de ses Saints; au reste en récompense,  
Jeunes tendrons y sont en abondance;  
Il s'en donna, puis le plaisir passé,  
Il s'en repent, gémit, est confessé;  
Jugez combien Père Bonaventure  
Scut condamner la fatale aventure,  
Avoir quoi fait? ... je crois qu'il dit le mot  
Bref pour sa peine, il ordonne au dévot  
D'aller pieds nuds en certain hermitage,  
Endroit fameux par maint pèlerinage:  
Ainsi fut fait: notre galant contrit  
Trouve en chemin Villageoise jolie,  
Pieds nuds aussi; dans l'esprit il se mit  
Qu'elle avoit fait comme lui la folie.  
Belle, dit-il, qui comme moi sauvez  
Ici votre ame, en marchant sur la dure;  
Je jurerois quasi que vous avez  
Pour Confesseur Père Bonaventura.



QUE

QUE L'ARGENT FAIT TOUT  
EN AMOUR,

B A L L A D E.

UN jour, ce fut jour de saint Rustic,  
Trouvai Catin qui me rend maigre & sec,  
Par trop d'amour m'ayant causé le tic,  
Je lui donnai l'humble salamalech,  
Si la priai qu'à moi n'étant suspect  
Baillât en main l'anagramme d'Enoc,  
Non pas de l'E, mais seulement du noe,  
Et prit en don chaperon de satin.  
Lors me répond, ma foi c'est pauvre affroc,  
Un autre y est, passez votre chemin.

Si me trouvai plus étonné qu'un pic,  
A qui quelqu'un aurait cassé le bec,  
Et ne crois pas que le malin de pic,  
Ni qu'Orphéus le jour de rebec,  
M'eut consolé de l'affront & échec,  
D'un gros Priere plein & rond comme un  
broc,

Qui tous les jours levant jappes & froc,  
Cinq ou six fois confessoit ma Catin;  
Dont me disoit méprisant mon estoc,  
Un autre y est, passez votre chemin.

Mais quand j'eus pris beaux écus faisant clic,  
Tous au soleil d'un Juif nommé Lamech,  
Cinquante en mis, le compte est ric-à-rie,  
Dedans sa main avec humble respect;



Et puis, selon l'ordre Melchisedech  
 Dans son jardin ayant fiché mon soc,  
 Le Moine y vint, nous vit pendus au croc,  
 Et tout soudain nous donna au malin;  
 Catin lui dit: mon pauvre Frère Roch  
 Un autre y est, passez votre chemin.

*Envoy.*

Prince connu d'ici jusqu'à Lubec,  
 Ecus font tout au jeu de l'Aretin;  
 Et qui les a, peut & soir & matin,  
 A tous passans dire en françois ou grec;  
 Un autre y est, passez votre chemin.

EPIGRAMME OU CONTE.  
 LA PAIRE DE MANCHES,

Par M. L. C.

EN certain Cabaret Normand,  
 Servoit gentille Jouvencelle:  
 Un Gars pour habillement,  
 Qui paire de manche s'appelle,  
 Traita des faveurs de la Belle;  
 Après qu'eut cueilli le bouquet,  
 Ailleurs veut planter le piquet;  
 Trouvant fesses fermes & blanches.  
 Tout beau, dit-elle, s'il vous plaît,  
 C'est une autre paire de manches,



L E M A R I  
 QUI N'EN EST PAS LA CAUSE;  
 C O N T E.

LA belle Annette en Gésine,  
 Souffroit effroyablement,  
 Et dans ce triste moment,  
 Implorait Junon & Lucine  
 Assez inutilement;  
 Rien n'allégeoit son tourment,  
 Esculape & sa sequelle  
 Perdoient leur latin près d'elle;  
 Père, Mère, Frère, Sœurs,  
 Voisins, tout étoit en pleurs.  
 Jean sur-tout, l'Époux d'Annette,  
 Se croyant l'Auteur du mal  
 Dont se plaignoit la pauvrete,  
 C'est moi dont l'amour brutal  
 Cause toutes ces allarmes,  
 Disoit-il fondant en larmes;  
 Pardon, Annette, mon cœur,  
 Mon désespoir est extrême,  
 Et je ressens ta douleur  
 Du moins autant que toi-même;  
 Annette alors à par soi,  
 Malgré son cruel martyre,  
 Riant de la bonne foi  
 Et de la bonté du Sire,  
 Qui venoit fort au besoin,  
 Non, dit-elle, sur ce point  
 Que ton esprit se repose,

Et cesse de s'affliger,  
 En quelque terrible danger  
 Qu'amour aujourd'hui m'expose;  
 Je ne t'en impute rien;  
 Mon pauvre Jean, je sçai bien  
 Que tu n'en est pas la cause,

## A U T R E M E N T.

**A**nnette étant l'autre jour en Gésine,  
 Faisoit au loin retentir ses clameurs,  
 Jean son Epoux près d'elle tout en pleurs  
 Se désoloit, faisoit piteuse mine,  
 Disant: c'est moi dont l'amour inhumain  
 A ce danger, chère Annette, t'expose;  
 Non non, dit-elle, en lui serrant la main,  
 Que sur ce point ton esprit se repose,  
 Je sçai fort bien que tu n'en est pas cause.

## LES INTERVALLES DE VERTU;

## CONTE SUR UN JÉSUI TE.

**D**aignez m'ouvrir le vase de nature  
 Disoit un Loyoliste à sa jeune Vénus.  
 A vous, répondit-elle? à vous Philotanus!  
 C'est se mocquer. On connoît votre allure:  
 Onc ce sentier par vous ne fut battu.  
 Pardonnez-moi, reprit le bon apôtre,  
 J'ai quelque fois tout comme un autre,  
 Des intervalles de vertu.

## LE COLLECTEUR DE MONTAGNIS;

## C O N T E.

AU bord de la Saonne en un Village,  
N'aguère un Collecteur étoit,  
Homme veuf, & de moyen âge:  
Monsieur Panier on le nommoit.  
De ce siècle tel est l'usage,  
Qu'un faquin soit dans les emplois,  
On lui fait fête, on le révere.  
Les tems sont changés, autrefois  
On l'eût jetté dans la rivière.  
Rien ne feroit à mon sujet  
D'examiner laquelle usance  
Devroit avoir la préférence;  
Partant m'en tairai, s'il vous plaît.

Notre homme ardent à la curée,  
Étoit mécrû dans la Contrée,  
D'aimer sur les plaisirs d'autrui  
A chasser, & s'il faut vous dire  
A quel gibier, c'est à celui  
Dont pour l'Epoux & pour l'ami  
Une pièce a de quoi suffire.  
Avint que ce maître Gonin,  
Lorgnoit la femme au grand Colin,  
Brunette d'assez bonne guise,  
D'air à n'égatigner les gens.  
Pour accomplir son entreprise,  
Un beau matin il prend son tems  
Que la belle étoit en chemise,  
Et Colin travailloit aux champs.



Est à remarquer que le drôle,  
N'oublia de porter son Rôle,  
Ca, dit-il, faisant le fâché,  
Dès-qu'il aproche sa Chaumière;  
Méchant payeur tu t'es caché,  
Crois-moi, tu n'y gagneras guère,  
Un Sergent au prochain marché  
Sans faute ira ta vache vendre:  
De grace, hélas, daignez attendre,  
Cria la brune tout en pleurs,  
Ma vache m'est si nécessaire,  
N'est-il autre moyen d'ailleurs,  
Cher Monsieur, de vous satisfaire?  
Qu'on mette Colin en prison,  
Qu'on vende avec mon cotillon,  
Meubles encore, à la bonne heure,  
Pourvu que ma vache demeure,  
Bien, dit Panier prends ton parti,  
Il n'est, vois-tu, qu'un mot qui fasse,  
Je tiendrai quitte ton Meri,  
Moyennant quoi, je veux aussi  
Dans votre lit tenir sa place.  
Oh! dit-elle, essuyant ses yeux,  
Je ne suis si peu ménagère,  
Que ne veuille vous satisfaire,  
A ce prix-là tout maintenant:  
Quand ai de quoi payer comptant,  
C'est malgré moi que je diffère,  
Il n'est rien tel que s'acquiter,  
Si vous alliez vous raviser?  
Non non, fit-il, je ne suis homme  
A décevoir les gens de bien,  
Je tiendrai ma promesse en somme,  
Je t'en assure, ne crains rien.  
Par charité dit la Brunette,  
Soulagez-moi de ce fardeau.

Soudain auprès de la couchette  
Il vous la mène bien & beau ;  
Efface un quartier, puis un autre,  
Tant que dans peu le bon apôtre,  
Las du métier de Collecteur,  
Dit : c'est assez qu'il te souvienne,  
Que je n'en use à la rigueur,  
Vous vous moquez, dit la chrétienne,  
Vous m'avez fait tant de faveurs,  
Qu'il ne sera pas dit, Monsieur,  
Pendant que vous êtes à même,  
Que Capitation, Dixième,  
Taille, cote d'office, & tout,  
Ne vous soit payé jusqu'au bout.  
Et puis dessus la conscience,  
Ne veux avoir le bien d'autrui ;  
Prenez-en donc à suffisance,  
Vous n'êtes payé qu'à demi.  
C'est ainsi que vaille qui vaille,  
Elle haranguoit le Collecteur ;  
Quand Colin rentrant par malheur,  
Les prend sur le champ de bataille.  
Monsieur, je me passerois bien,  
Dit-il, que fîssiez ma besogne,  
Pourtant je ne vous en dis rien,  
Mais je ruerai cette carogne.  
Il faut encor, double yvrogne,  
Que je sois une franche oïson,  
Au lieu de souffrir qu'en prison  
Il périsse ; on est assez sot  
D'engager jusqu'à sa cotte  
Et de . . . Voilà le grand merci  
De se tuer le corps & l'ame  
Pour payer tes dettes, infame !  
Pendant que tu vis sans souci.  
Mais, dit le Collecteur, aussi

Loin de remercier ta Femme,  
 Tu t'en viens lui chanter sa game...  
 Dans ces cantons j'en connois cent  
 De bon compte, je le proteste,  
 Dont les Femmes en font autant,  
 Qui n'ont que les cornes de reste  
 Et ne font tant de bruit que toi.  
 Monsieur Panier je vous en crois,  
 Dit Colin, sur votre parole.  
 Je n'irai plus en tête folle,  
 Empêcher l'eau d'aller là-bas,  
 De votre part n'oubliez pas  
 De m'effacer dessus le Rôle.

## DOUX D'Y MOURIR,

RUDE D'Y VIVRE;

C O N T E.

D'Un mal subit la Rambure pressée  
 En diligence demande son Curé.  
 L'homme de bien, quand il l'eût confessée,  
 Lui dit: le Ciel vous est tout assuré;  
 Vous jouirez dans ce port désiré,  
 Du vrai bonheur que le Seigneur octroye  
 A ses Elûs, pourvu qu'à cette joye  
 Sacrifiez la chair & son plaisir;  
 C'est le chemin que vous avez à suivre:  
 Qu'en cet état il est doux de mourir!  
 Oûi, mais Monsieur, qu'il est rude d'y vi-  
 vre.



LE PÈRE LA ROSE,  
C O N T E;*Par le Sr. DE LA FOURQUETTE.*

Tous les hommes sont menteurs,  
Et sur-tout les voyageurs;  
Il en est dont l'impudence;  
Vous fait perdre patience.  
Un Gentil-homme Lorrain,  
Et qui dans le service avoit passé sa vie;  
Un jour qu'il faisoit fort beau  
Se trouva par hazard seul à la promenade  
Avec un Godelureau  
Passé maître en gasconade,  
Qui venoit depuis peu de Liste de Grenade,  
De l'Amérique; & même de plus loin;  
Et qui ne déparloit point.  
N'étant pas contredit, il battoit la Campagne,  
Il avoit vû la mer au haut d'une montagne,  
Des Poissons qui voloient, & dans des eaux  
Passer l'Hiver à des Oiseaux;  
Sur des Etangs des Fleurs, des Epics & des  
Treilles;  
Des Loups nourrissans des Agneaux,  
D'une coque de noix faire de grands bateaux:  
Et mille semblables merveilles,  
Qui du bon homme enfin échaufant les oreil-  
les;  
Cela, dit-il, ne me surprend pas fort,  
J'ai vû chose plus rare encore;



Sur le chemin de Lausanne,  
 Devant moi fort lentement,  
 Marchoit un vieux Payfan,  
 Touchant devant lui son Ane;  
 Comme je gagnois le devant,  
 L'Ane me dit en passant:  
 Bonjour Monsieur de Briaille.  
 Avec ma trouffe de paille;  
 Si près de moi vous passez,  
 Et ne me reconnoissez!  
 Je suis le Père la Rose,  
 Cet ancien Brigadier de la Mestre-de-Camp  
 De votre Régiment.  
 Oh! oh! dis-je étonné d'un pareil changement,  
 Dis-moi donc qu'elle en est la cause;  
 Hélas, c'est pour avoir menti grossièrement,  
 Depuis ce jour je crois à la Metempsychose.  
 Vous n'y croyez pas trop, Monsieur, apparemment.

---

### EPIGRAMME:

Par M. P. C. R. D. G.

**D**E tes arrêts, Thémis, modère la rigueur,  
 Girard implore ta clémence,  
 Fais revenir toute la France  
 Qui sur son compte est dans l'etreur.  
 Dans Sodome élevé cet homme incomparable  
 D'un crime affreux voulut se préserver,  
 En faveur du motif la faute est pardonnable,  
 Et c'est un Loth qu'il faut sauver.



LA DOUBLE MÉPRISE;  
C O N T E.

Lorsque j'étois dans mon Printemps,  
Et que j'avois l'amour pour maître,  
Je pouvois bien me vanter d'être  
L'un des bons Soldats de mon temps,  
Né pour cette tendre milice;  
Sans cesse prêt à l'exercice,  
Je servois le jour & la nuit,  
Et non compris le cas fortuit  
Que l'on nomme oiseau de passage,  
Taxer toujours double ménage,  
Et le tout sans faire de bruit.  
L'un avec femme assez gentille,  
L'autre avec une aimable fille,  
Les servir, les tromper n'est pas  
Ce qui causoit mon embarras:  
On ne pouvoit guères m'apprendre  
Ruse nouvelle en pareil cas.  
Mais il ne falloit s'y méprendre;  
Et j'en tremblois à chaque pas.  
Car vous sçavez que la pucelle,  
Du moins, qui se donnoit pour telle,  
Vouloit certain ménagement.  
Si bien qu'alternativement  
Il falloit changement de routine:  
Chez l'une voguer à plein vent,  
Chez l'autre aller à la bouline.  
Tout étoit bien, & m'observant  
Je servois chacun à sa guise:

Mais tant va la cruche souvent  
 A l'eau qu'à la fin elle brise;  
 Avint donc par double malheur,  
 Que dans l'excès de la ferveur,  
 Prenant la fille pour la Dame;  
 Et me donnant un libre cours,  
 Je la traitai comme une femme:  
 Et puis qu'après tout au rebours,  
 Avec la femme en pratique,  
 Saïsi d'une terreur panique,  
 J'eus pour elle certains égards  
 Que je devois à sa Rivale.  
 Surprise, avec des yeux hagards,  
 Pourquoi me traiter en Vestale,  
 Me dit-elle, & que craignez-vous?  
 N'ai-je pas ici mon Epoux?  
 Honteux, Dieu sçait de ma sottise,  
 Je connus la double méprise.

## LE DETAIL; C O N T E.

L'Autre jour la jeune Charite,  
 Fit mon décompte ingénument,  
 Pour le premier, dit-elle, il vient trop promp-  
 tement:  
 Quant au second, ni trop tard, ni trop vite:  
 Le troisième trop lentement,



## L E T T R E à Mr. de \*\*\*

**V**Ous me paroissez furieusement intrigué des approches de la Cène, & vous m'avez tout l'air d'escamoter ce bouquet divin.

D'où vous vient donc cet embarras ?  
Avez-vous eu certains débats,  
Avec quelque Dame Cyprine,  
Qui vous tenant à la sourdine,  
Etroitement entre deux draps,  
Vous ait induit aux doux ébats  
Auxquels la jeunesse encline ?  
A Paris, ce n'est pas grand cas,  
Un bon Directeur en badine.  
Quoi donc ! pour moi je ne vois pas.  
Est-ce d'avoir dans un repas,  
Mis la pinte sur la chopine,  
Ablativo tout en un tas ?  
La plus sévère discipline  
D'accord avec la médecine  
Tous les mois donne un mardi gras.  
Quoi donc ! plus je vous examine  
Je l'avoue, & moins je devine,  
Cetuy péché, qui dans ses lacs,  
Vous tient; dites-le moi tout bas,  
Peur de passer par l'étamine,  
Vous a-t'elle sous la courtine ;  
Fait travailler tout seul ? hélas  
Que deviendroient gens de marine ;



Et que feroit la gent nonine,  
Si vous ôtiez ce foulas ?  
Du Collège antique routine,  
Dans l'âge où la raison domine,  
On te trouve encor des apas.  
Souvent auprès d'une blondine,  
Etendu sur un bon sophas,  
Prêts à tout ce qu'on imagine,  
On aime mieux qu'elle badine;  
On préfère certain tracas,  
Et que le plaisir se termine,  
Dans les beaux doigts qu'entre ses bras.  
Si n'avez fait qu'un de ces cas,  
Ou tous les trois, pour moi j'opine,  
Que votre grace s'entérine  
Sans remise aucune; mais las,  
Je crains qu'une humeur libertine,  
Proscrivant la vieille routine,  
Vous ait à de nouveaux pourchas  
Induit, & fait franchir le pas.  
Oh c'est pour lors que je fulmine  
Et que de la foudre divine,  
J'appelle sur vous les éclats !  
Mais non, je vois à votre mine  
Qu'ennemi des plaisirs ingrats,  
Vous avez suivi ma \* doctrine,  
Fait choix de ces tendres ébats,  
D'où nous tirons notre origine.  
Persévérez jusqu'au trépas,  
Et que de l'amant de Corine,  
Les vœux ardents & délicats,  
Pour vous sur le sein de Dorine  
Puisse s'accomplir ici bas !

---

\* Il m'appelle son maître,

## LE PRÉLAT SÉXAGÉNAIRE;

## C O N T E.

**D**Ans ce Pays que l'on nomme la Cour,  
 Pays rempli de ruse & de cautele,  
 Les tours les plus fins en amour,  
 S'y font par gens à Soutanelle.  
 Maris de votre honneur soigneux,  
 Défiez-vous de tête à courts cheveux!  
 Mais vous plairait-il bien ma muse,  
 Parler avec respect de ceux  
 Qui parmi nous passent pour demi-Dieux?  
 C'est justement sur ce point qu'on s'abuse,  
 Car de ces demi-Dieux amusemens sont tels,  
 Que quant à moi je les tiens francs mor-  
 tels.  
 Quoi de plus humain par exemple,  
 Que ce que je vais vous raconter!  
 Comme le fait n'est pas fort ample,  
 Sans s'ennuyer on pourra l'écouter.  
 Un bon Prélat séxagénaire,  
 De ceux qui sont encor frais, gaillards, sé-  
 journez,  
 Se promenoit en disant son Bréviaire,  
 Ayant lunette sur le nez:  
 Tant ne s'appliquoit à la chose  
 Que n'entendit dans certain cabinet,  
 Je ne sçai quoi qui n'étoit lettre close.  
 C'étoit un Courtisan qui proposoit tout net,  
 Fait de jouissance à sa mie;

Qui n'en étoit plus que sur la façon,  
Déduisant pour toute raison  
Au poursuivant, la honte & l'infamie,  
Qu'attireroit un tel malheur  
Et sur elle, & sur son honneur.

Si... n'ayez peur, dit-il, Je jure sur ma vie  
Que nul, fors nous, n'en sçaura jamais rien;  
Par maints autres beaux dits, il fit tant & si bien,  
Qu'il désarma la vertu de la Belle,  
Qui ja ne tenoit plus qu'à petite cordelle;  
En somme sur le champ, sa demande il obtient,  
Mais envain le galant se remue, & se hoche,  
La belle envain se plaint de ce que rien ne vient,  
Rien ne venoit toujours, sinon nouveau repro-  
che.

L'homme de Dieu oyant cela,  
Sur son Bréviaire il posa ses lunettes  
Et promptement retroussant ses jaquettes  
Tout en couroux dans l'huis il entra.  
Si fait parbieu, dit-il on le sçaura,  
Ou bien il faut qu'au secret on m'engage:  
Car perdre gens, n'est, dit-il, mon humeur.  
Force fut à tous deux pour sauver leur honneur  
D'intéresser le nouveau personnage,  
Qui tança le galant, puis vous le suplanta,  
De l'avoir laissé faire,  
Tant bien la belle se trouva;  
Que depuis souvent le chercha,  
Pour de nouveau l'engager au mystère.



## LE LABOUREUR FATIGUÉ:

## C O N T E

**J**E vais conter un fait assez plaisant  
 Et qu'on aura peut-être peine à croire,  
 Je ne le donne pas aussi pour une histoire;  
 Mais qu'importe, pourvu qu'on le trouve amu-  
 sant.

Un Laboureur couché près de sa femme  
 Se reposoit des fatigues du jour,  
 Et ne tenoit grand compte de la Dame,  
 Lors qu'éveillé par le Dieu de l'amour  
 Il se sentit pour elle tout de flamme:  
 J'en suis surpris avec juste raison,  
 Car Cupidon amateur d'abondance,  
 N'héberge guères en si pauvre maison.  
 Quoiqu'il en soit, le bon homme s'avance  
 Vers sa femme, & lui livre la chance.  
 Toute autre qu'elle, eut fait le paroli;  
 Mais pour le coup elle fit résistance,  
 Et par bonté pour cet Epeux chéri,  
 Ne voulant pas accepter le défi,  
 Lui dit: vous êtes las, reposez-vous de grace.  
 Vous moquez-vous, dit-il, cela délasse,  
 D'ailleurs sçachez que refus ne sied pas  
 Au dévot sexe en pareil cas,  
 C'est un méchef qui point ne se pardonne:  
 Et dont se doit garder toute sage personne  
 Enfin cet Apôtre nouveau,  
 Par son Sermon fit si bien, & si beau,

M



Qu'un peu pour lui, beaucoup pour l'amour  
d'elle,

Se rendit enfin la donzelle;  
Qui jà se repentoit d'avoir fait si grand mal,  
Que d'oser refuser le devoir conjugal.

Colin (c'est le nom de l'apôtre)  
Se délasse une fois, puis une, & puis une autre,  
Et tant qu'à la fin se lasse;

Mais voulant pleinement réparer sa sottise,

Le lendemain sa femme l'éveilla,

Et pour prouver combien étoit soumise,  
Lui dit en l'embrassant; délassiez-vous Colin!

Oh, oh, dit-il, Dame Catin,  
Se délasser souvent, seroit de votre guise,  
Mais en se délassant, on se lasse à la fin.

## LE PRÉSERVATIF DE L'ORGUEIL

### EPIGRAMME.

*Par le fleur P.*

Certain Novice auprès d'un Loyoliste  
Se confessoit d'être entiché d'orgueil,  
Et cependant le nègre Sodomite  
Au Jouvenceau faisant joyeux accueil,  
Ardoit tout vif en son sacré fauteuil,  
Tant qu'à la fin sous l'ardente gouttière  
Approchant vite une des mains du frère  
Et l'inondant... Tiens, dit l'humble Profès,  
Regarde enfant d'orgueil & de misère  
*Ex quo luto nascuntur homines.*

## LE SERPENT;

## C O N T E.

**P**our égayer notre loisir  
 Traitons une matière obscène;  
 Mais de façon qu'on la lise sans peine,  
 Et sans rien ôter au plaisir.  
 Je rêvois cette nuit, & comme d'ordinaire,  
 Nos rêves sont de fidèles retours  
 Des actions du jour & des discours;  
 Que je ne puis rêver que fortement:  
 La preuve à mon avis est claire.  
 Je rêvois donc que par amusement  
 Je caressois un Serpent d'une forme  
 Qui, loin d'être de taille énorme,  
 Me paroïssoit en racourci,  
 Long, moins d'un pied, mais de plus d'un demi;  
 Peut-être un peu gros pour la taille;  
 Chaud sur le bout comme une Caille,  
 Outre l'essence des Serpens,  
 Il me parut qu'il n'avoit point de dents.  
 Ainsi n'en craignant rien, je le prens, le patine,  
 De la tête à la queue, & dans une herbe fine,  
 Ayant trouvé des œufs, ceux-ci ne sont éclos  
 Disois-je, & pendant ces propos,  
 Amadouant toujours ma bête,  
 Et trouvant à cela certain plaisir secret,  
 Dont le sommeil semble augmenter l'attrait:  
 Je ne sçai quoi s'élança de la tête,  
 Dont je sentis un doux ravissement  
 Qui m'éveilla trop promptement.

Jugez. quelle fut ma surprise  
 Je me trouvai tenant à pleine main,  
 Non pas Serpent, grande étoit la méprise;  
 Car est Serpent, si l'on en croit l'Eglise,  
 Grand ennemi de tout le genre-humain;  
 Au-lieu que celui-ci fut formé par nature,  
 Pour être Auteur de toute créature.  
 Cloris à qui j'ai conté tout cela,  
 N'a pu s'empêcher de me dire:  
 Si le Serpent que tu viens de décrire,  
 N'est mis qu'à cet usage-là,  
 C'est fait du genre-humain, en bref il périra.

## EPIGRAMME.

*Par le Sieur S. P.*

**J'**Interrogeois un Moine à barbe grise  
 Et lui disois: Pourquoi l'œuvre de chair  
 Plaît-il au-sexe avec les gens d'Eglise  
 Mieux qu'avec nous? Hé! de par Lucifer,  
 Dit le paillard, il n'est rien de plus clair,  
 Voyez-vous pas que ces races maudites  
 Toujours au cul brûlent du feu d'Enfer  
 Et que pour ce leur faut C. les bénites,



## LA CONVENTION VIOLÉE.

## C O N T E.

J'Aimois éperdument la fille ;  
La mère encor jeune & gentille  
M'aimoit aussi pour mon malheur,  
C'eût été pour moi trop d'honneur  
De servir la fille & la mère.  
Si conduit par mes tendres vœux  
J'approchois l'objet de mes feux,  
La maman pleine de colère  
Venoit troubler tout le mystère,  
La tromper la nuit, ou le jour,  
Elle qu'éclairoit son amour,  
Projet inutile ! chimère !  
Par-tout ensemble, même lit.  
Loin que mon ardeur s'affoiblit,  
Elle s'accrut par cet obstacle ;  
Et sans recourir à l'oracle,  
Sinon à celui de Paphos,  
C'est-là la véritable source ;  
Je trouvai certaine ressource  
Assez singulière à mes maux.  
Mais comment la ferai-je entendre ?  
Moins on eût de peine à s'y rendre,  
Plus l'on en trouve à conter le cas,  
Si faut-il bien franchir le pas,  
Il fut donc par certain scrupule  
Arrêté, que le préambule,  
Que l'ébauché de nos ébats  
Appartiendrait à la fillette



Sans plus ; & que changeant d'affiette :

A la mère je donneroïs,

Le solide de l'aventure

Doux Elixir, dont la nature

Paitrit les Papes & les Rois,

Comme aussi toute créature.

Couper telle besogne en deux,

Est un métier bien douloureux.

Mais pour jouir de sa maîtresse,

On subit les plus rudes loix.

Un jour exécutant tous les trois

Notre convention expresse,

La mère attentive à ses droits,

Et prête d'entrer en cheville,

Vit dans les beaux yeux de sa fille

Je ne sçai quoi, qui décéla

L'infraction de notre clause :

Et dit : ah friponne alte-là !

Tu me dérobes quelque chose.

La fille qui l'entend fort bien,

Et qui sent ce qu'elle soupçonne,

Soupire, & dit : je ne prends rien,

Hélas maman ! on me le donne.



# LE DÉSERTEUR PUNI, CONTE.

Par Mr. de C.

UN gros Tampon façon d'homme d'Eglise  
 Chargé de chair, & de corps peu dispos,  
 Quant à l'esprit, subtil, madré, de mise,  
 Ayant toujours sous la main l'à-propos,  
 Au demeurant, n'aimant qu'à la Romaine;  
 Dieu qui par fois mesure au froid la laine,  
 Suivant son goût au juste le dota,  
 L'extramontain fidèle à son annexe,  
 N'avoit senti convoitise perplexe:  
 Mais soit débauche, ou *curiosita*,  
 Car même pain, tant fine soit la pâte,  
 Empêche - r'il que d'un autre on ne tâte?  
 Tant fût qu'enfin de fillette goûta,  
 Dont ressentit dans peu cuisant symptôme;  
 Si que salut recourir à saint Cosme.  
 Tandis, qu'au mal son supôt met la main,  
 Et qu'avec art, il tâche, mais en vain,  
 De soulager par une seringue bénigne  
 Qui lui transmet la liqueur anodine,  
 Le patient, au Calibre duquel  
 Ne convenoit l'instrument trop cruel,  
 Disoit: c'est Dieu qui me punit sans doute,  
 D'avoir osé prendre nouvelle route.  
 Voilà que c'est de m'être dévoyé.  
 Il ne m'eût onc tel encombre envoyé,  
 Si j'avois sçu demeurer dans ma sphère...  
 Que maudit soit, si jamais je pr. fère

Le... hola donc ! on vous entend, suffit,  
Dit le frater, & si l'un n'y perd guères,  
L'autre par bien n'y fera grand profit.

## LA REVANCHE;

### C O N T E.

**H**ier débat s'émûit entre ma femme & moi  
Je croyois lui donner de conjugale foi  
En même-temps une preuve utile, nouvelle,  
Et qui de deux bons doigts tournoit à son profit,  
Mais la façon, peu du goût de la belle,  
Renfrognée, elle me dit, tant gentille soit-elle,  
Pas ne m'agréa; & cela me suffit;  
Oh, oh, lui dis-je, avec franchise,  
Elle est pourtant assez du mien,  
Et que deviendra donc ce proverbe ancien  
Qui dit que tout mari, voit sa femme à sa guise?  
C'est-là, repartit-elle, où je vous attendois.  
Vous n'entendez pas le François,  
Ou pour le coup vous usez de surprise,  
Car à sa guise, à la femme a rapport,  
Et la construction certainement décide,  
Que la femme en ce cas est celle qui préside.  
Mais sur ce point n'ayons jamais discord;  
Quoique cette façon me chifonne la hanche,  
Allons toujours jusques à la revanche,



# L' A P O L O G I E

## DES NON-CONFORMISTES;

*Par Mr. l'Abbé M.*

PLein de Petrone, & charmé du Giron  
Je vais chanter les feux de Courcillon  
Ces feux jadis allumés dans Gomore;  
Ces feux enfin que toute femme abhorre  
Dont tout Jésuite est toujours consumé,  
Dont maint Poëte est souvent enflamé,  
Car sur ce point Phébus est Moliniste,  
C'est la raison, il faut être Papiste,  
Pour être admis au séjour bienheureux,  
Où Servient, au comble de ses vœux,  
Environné de Jouvenceaux qu'il aime,  
Dans leurs baisers trouve le bien suprême?  
Pourquoi blâmer, ignorans & cagats,  
Des jeux qui sont les ébats des Héros?  
Pourquoi vouloir les interdire à l'homme?  
Ces jeux plaisans, qu'on célèbre dans Rome?  
La bête, sage & sobre en ses desirs,  
Est le censeur de vos sales plaisirs,  
Répondrez-vous. Quelle erreur vous entête!  
Ces plaisirs sont au-dessus de la bête,  
Même souvent du vulgaire ignorés;  
Mais par le sage en tous tems savourés,  
Tout bel esprit doit tribut à Sodome,  
Pour être B. . . est-on moins honnête homme?  
Du préjugé reconnaissons l'excès.  
Au bon Socrate on feroit le procès  
Pour les mignons dont il fut idolâtre.



Le grand César quitta bien Cleopatre;  
Et de nos jours les plus dignes Prélats  
Avec raison sont du goût des Brancas,  
C'est un plaisir à qui tout autre cède;  
Toujours à table avoir un Ganimède  
Pour échançon, de même que les Dieux,  
Nous piquons-nous, d'être plus sages  
qu'eux?

Conformons-nous au maître du Tonnerre,  
Pour l'imiter, il nous mit sur la terre.  
Que si voyez tant de rimeurs épris  
Du feu Grégeois, n'en foyez pas surpris,  
Eh, quoi! d'Orphée est-on pour rien con-  
frère?

Lui, qui des vers fut autrefois le père,  
De cet amour fut aussi l'inventeur.  
Craignez le sort de ce mauvais Docteur,  
Me direz-vous, il périt par sa faute,  
Dans nos plaisirs suivons plutôt la Motte,  
A son exemple il faut être discret;  
Sur-tout Priape exige le secret,  
Gardons-nous bien, irritant nos Bacchan-  
tes,

De décrier l'usage des amantes,  
Gouïtons l'amour de toutes les façons,  
Partant amis, pour chérir les mignons,  
Ne laissez pas de cultiver les Belles,  
C'est le moyen d'éviter les querelles.



EPIGRAMMES

DU BARON DE MONTESPINEUSE.

I.

Par passe-tems un Traitant courtoisoit.  
D'un Avocat la fillette gentille  
Dont apprenant que chacun murmuroit  
Le père alla tout d'abord chez le drille  
Et le tirant à l'écart, il lui dit:  
Il court un bruit que vous voyez ma fille;  
Mais sur quel pied? Eh Monsieur répondit  
Notre Grivois, c'est sur le pied... du lit.

II.

UN Cardinal Citoyen de Florence  
Ayant un jour appris qu'on accusoit  
Son Ecuyer de charnelle accointance  
Avec un Page, & que l'on en causoit,  
Le fit venir, & plein de véhémence;  
Pourquoi, dit-il, faire ce péché-là?  
Pourquoi? dit l'autre, oh oh, votre Emi-  
nence  
Doit le sçavoir... moi, j'ignore cela,  
Dit l'homme saint, voyez qu'elle insolence!  
Le drôle alors faisant la révérence,  
D'un ton naïf reprit, *col' licenza*  
*Signor io sono di fiorenza.*

III.

UN vieux Dragon se voyoit allité  
Prêt à mourir de rétention d'urine,

Un Capucin rempli de charité  
 L'oyant jurer de façon libertine :  
 Pour Dieu, mon fils, soyez moins emporté  
 Lui disoit-il, nous lisons dans la Bible  
 Que Job souffrit un mal bien plus terrible..  
 Sacre... dit l'autre, ennuyé d'un tel cas,  
 Ce Job pissait, & moi je ne peux pas.

## IV.

UN Cordelier au Coche se trouvant  
 Près d'une brune assez vive & gentille  
 Ne disoit mot: mais cependant le drille  
 La regardoit, non sans désir ardent:  
 De son côté la Dame l'agaçant:  
 Père, dit-elle, on diroit qu'avez honte,  
 Réveillez-vous, faites-moi quelque conte  
 Pour m'ébaudir, sans vous faire prier:  
 Pour Comte non, dit le Moine avec flamme,  
 Mais beaucoup mieux, si vous vouliez, Ma-  
 dame,  
 Je vous ferois un petit Cordelier.

## V.

UN Jouvenceau prenoit l'air au matin  
 Dans un jardin & vit par aventure  
 Sans être vû, la petite Catin,  
 (C'étoit sa sœur) en lubrique posture,  
 Qui soulageoit les besoins de nature  
 Et pour cela, qui l'eût crû, se servoit  
 Non de son doigt, mais bien d'un gros navet,  
 Quand ce fut fait, s'esquiva la fillette  
 Et le gaillard ramassa l'instrument,  
 Puis au Logis revint tout justement  
 Comme au diner on rangeoit les serviettes;  
 Lui ne voyant placer que trois assiettes.

Au père alors il demanda : Pourquoi ?  
 Le père dit : Toi, ta sœur avec moi  
 Sont trois, le compte aisément se peut faire;  
 Le drôle alors lui montrant le nâver  
 Excusez-moi, je croyois qu'on devoit  
 Répondit-il, une place au Beaufrère.

## VI.

UN vieux Romain entrant dans un bon lieu  
 Dit: Avez-vous de bonne marchandise ?  
 L'Abbesse alors étoit au coin du feu  
 Qui répondit: si j'en ai, ventre-bleu !  
 Vous trouverez à votre friandise  
 Et des Catins & même des Gitons...  
 Lors le paillard: ô bénédictions !  
 Bonté du Ciel pour Rome, sans égale,  
 Autres pays ne furent onc si bons  
 Voilà que c'est d'être en Terre Papale.

## VII.

UN homme fut de ribaud naturel,  
 Paillard, aimant le passetems charnel,  
 Certain Prélat lui disoit: Sainte-Vierge,  
 Damné serez comme le roux Judas.  
 A Saint Antoine il faut offrir un Cierge,  
 Pour que Satan ne vous attaque pas:  
 Mais Monseigneur, vous faites bien le cas,  
 Vous qui parlez, lui répondit le drôle,  
 L'Evêque alors reprenant la parole:  
 Je suis Evêque, & toi tu ne l'es pas.

## VIII.

Pour être Prêtre, au Prélat de sa Ville  
 Un borgne un jour alla se présenter:



L'Evêque dit : puis - je vous accepter ?  
 L'œil du Canon qui vous manque , est utile  
 Pour dire messe , ainsi le veut la Loi ;  
 Deux jours après un Maquignon son frère  
 Mène au Prélat un Cheval d'Angleterre :  
 Vous vous moquez , je pense maître Eloy ,  
 Il manque un œil , dit l'Evêque en colère ,  
 A ce Cheval ; alors le Maquignon  
 Lui répondit : Ce n'est pas une affaire ,  
 Car ce n'est point du côté du Canon.

## IX.

UN jeune Abbé derrière une pucelle  
 Au gent corsage , au Tétin rondelet  
 Sur ses Trésors attachoit sa prunelle ,  
 Et cependant dessous sa soutanelle :  
 Je ne sçai quoi de tems-en-tems levoit ,  
 Et tout derrière un Jésuite lorgnoit  
 Ce mouvement , & la main du vieux réître  
 Vers le fessier de l'Abbé s'avançoit ,  
 Que faites - vous , lui dit l'apprentif Prêtre  
 Tout doux , mon fils , répond le Papelard ,  
 Chacun ici se pourroit satisfaire  
 Là devant toi , je te vois ton affaire  
 Et cependant je te prens pour ma part.

## X.

UN Bernardin montrait à sœur Annette ;  
 Je ne sçai quoi gros comme un Cervela ,  
 A cet aspect : Saint-Jean que vois-je-là  
 Montrez - le encor , s'écria la Nonnette  
 Las il est dur , comme corne de Cerf ,  
 Seroit-ce un os , seroit-ce bien un nerf ,  
 Dites-moi donc ce que ce pourroit être :

Or devinez, ma sœur, reprit le traître  
 Et cependant lui prenoit le Téton,  
 Et pour mieux voir levoit & guimpe & voile;  
 Mais, dit la sœur, je ne sçai... ah bon bon:  
 Oui, c'est un os, car je vois de la moële.

## DÉFINITION DE L'ESSENTIEL

### EN AMOUR.

**L'**Essentiel est en aimant,  
 Non à rendre de grands services:  
 A peine en sa vie un amant,  
 Peut-il en goûter les délices.  
 L'essentiel certainement,  
 N'est pas, quoiqu'on en dise encore  
 A beaucoup prouver qu'on adore.  
 Tel aime moins, qui prouve plus.  
 Effets de la force & de l'âge,  
 Dont les sens tirent avantage;  
 Et pour l'amour très-superflus.  
 L'Essentiel, pourroit-on dire,  
 Est à prévenir les besoins.  
 Non, sans que l'ainour nous attire,  
 La pitié seule y peut suffire.  
 L'essentiel est dans ces soins,  
 Des amants tendres & fidèles,  
 Qu'un doux accord sçut réunir.  
 Il n'est pour le mieux définir,  
 Je crois que dans les bagatelles.



---

## LA FEMME GOURMANDE; C O N T É.

**L**E gros Lucas à sa femme Perrette:  
Les premiers jours qu'il se vit son Eponx  
Faisoit goûter les plaisirs les plus doux,  
De quoi la belle étoit très-satisfaite;  
Puis quelques jours sans plus faire le cas  
Se reposa; de quoi la bonne Dame  
S'en étonnant, lui dit: Eh! mais Lucas  
Dis donc; d'où vient ne le faisons-nous pas?  
Déjà, cruel, n'aimes-tu plus ta femme?  
Lucas répond: en sautant un fossé  
Ces jours derniers je me le suis cassé,  
Je n'en ai plus, c'est un malheur extrême,  
J'en suis pour toi très-faché, car je t'aime..  
Mais cependant mon drôle ayant passé  
Quatre ou cinq jours à reprendre sa force;  
Perrette au cas trouva bien plus d'amorce,  
Lors elle dit: qui te la donc rendu?  
Disois-tu pas que tu l'avois perdu?  
Le Médecin connoissant ma tristesse  
Repart, Lucas avec un grave ton,  
M'a mis celui de notre jeune Anon  
Et la sçu coudre avec si grande adresse,  
Que je m'en fers, & le trouve très-bon,  
Eh le beneft, dit alors la Commère  
Quel Médecin! quel sot! quel animal!  
Que n'a-t'il pris, lorsque c'étoit à faire  
Plûtôt celui de notre grand Cheval?

*Fin de la première Partie*



# RECUEIL

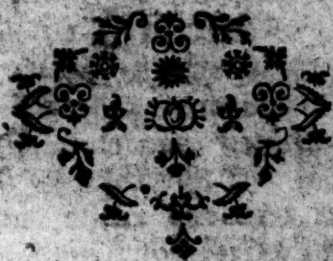
DE NOUVELLES

## POESIES

GALANTES, CRITIQUES,

LATINES ET FRANÇOISES.

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S:

---

*Cette présente Année.*



REGULI

DE NOUVELLES

BOESSES



PH



L

Q

Prem  
Cela  
Par  
Trai  
De  
En  
Les  
Soit  
Soit  
Auc  
En  
Ains  
Env  
Pou  
Sçav  
Qui  
P



RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES.

---

LA BAGUE ENCHANTÉE.

C O N T E.

Que Cupidon, ce Dieu rempli de flammes,  
Prenne plaisir à loger chez les Dames,  
Cela n'est pas un miracle nouveau;  
Par tout pays on voit mainte pucelle  
Traiter l'amour de pure bagatelle,  
De qui les jeux leur plaisent bien & beau.  
En Arragon, mieux que dans autre Terre,  
Les femmes sont d'une fort tendre peau,  
Soit le Climat qui rend le pays chaud,  
Soit autre chose, elles ne font la guerre  
Aucunement à pas un Jouvenceau;  
En fait d'amour nulle n'est écolière,  
Ains toutes sont passées Maîtres ez Arts,  
Envie n'ont de prendre des vieillards  
Pour leurs Epoux, trop bien leur gibecière  
Sçavent remplir de bons & jeunes gars  
Qui leur métier entendent à merveille,

Part. II.

A

Et quand tel cas leur échoit par hazard,  
Bien-tôt on fait Cocus leurs vieux penards,  
Leur ruse étant en cela sans pareille.  
Sur ma parole assez j'en serai cru,  
Pour d'un tel fait demeurer convaincu,  
On n'a vraiment besoin d'aucune preuve,  
Le sexe ici, je crois, n'est pas meilleur,  
Et dans Paris comme par-tout ailleurs  
De cette humeur femme à millier on trouve  
Et qui font pis, cela n'est pas nouveau,  
Deux ou trois ans après leur mariage  
Elles leur font chez Pluton faire un saut,  
Sans nul retour, c'est-là le bel usage.  
Certaine Reine aimant le badinage,  
A nos yeux va dans ces vers nous tracer  
De ces beaux tours une fidèle image.  
En Arragon; les gens de ce pays  
Viennent toujours s'offrir à ma mémoire,  
Là donc étoit un Prince à cheveux gris,  
Que Don-Carlos on nomme dans l'histoire,  
Ce Roy caduc sur la fin de ses ans  
Prit jeune femme amoureuse & gentille  
Exprès, dit-on, pour avoir des enfans;  
C'est fort bien fait, lorsqu'on n'a point famille,  
Pourvu qu'on puisse en venir bien à bout,  
L'homme en ce cas est celui qui fait tout,  
Mais Don-Carlos, ne sut jamais rien faire,  
Aussi ne fut d'aucun enfant le père,  
Mais pour Cocu, je crois qu'il le fut bien,  
Car la moitié que l'on nomme Isabelle,  
Comme j'ai dit, étoit fringante & belle;  
Coquette un peu, & d'assez beau maintien.  
Epouse qui tant de beautés recelle,  
Sur ma parole est sujette à caution,  
Et pour un vieux ça ne sent rien de bon;  
Quoiqu'il en soit, il sortit de la vie

## DE PIÈCES FUGITIVES.

3

Certes plutôt qu'il n'en avoit envie,  
 Et sans enfans; je ne vous dirai pas  
 La cause au vrai d'un si subit trépas.  
 Tout vieux qui prend femme jeune & jolie  
 Est un grand sot, quand ses jours il confie  
 Entre ses mains, faut tout craindre en ce cas  
 S'il eut tout craindre peut-être en ses Etats  
 Jouirait-il encor de la lumière;  
 Je n'en fçai rien. Il laissa par sa mort  
 De tous ses biens son épouse héritière,  
 Qui n'alla pas se désoler à tort:  
 Ne croyez pas qu'en pleurs cette affligée  
 Voulut passer le reste de ses jours,  
 Guéras ne fut sans être consolée,  
 Les pleurs bien-tôt firent place aux amours:  
 Quelque soupir, quelque larme versée,  
 Plûtôt par forme à coup sûr qu'autrement  
 Furent tout le denil de cette infortunée,  
 Elle fit lors ce qu'on fait à présent,  
 De point en point suivant donc notre usage,  
 Au Dieu d'amour elle résista peu  
 Le cœur fort tendre, elle prit bien-tôt feu,  
 Et s'ennuyant déjà de son veuvage,  
 Employa tout ce qu'amour a de mieux,  
 Pour couper court, elle fit de son mieux  
 Pour inspirer amour, & pour en prendre;  
 Long-tems ne fut sans en venir à bout,  
 Sa Cour se vit bien-tôt de gens remplie  
 Belle jeunesse & fort leste & fleurie:  
 Aimait la joye & le plaisir sur-tout.  
 Pour de vieillards elle n'en vouloit mie,  
 Trop bien avoit éprouvé leur pouvoir,  
 Gens au combat qui fissent leur devoir,  
 Et de ceux-là bon nombre en sent avoïr,  
 Avec lesquels elle n'enfiloit, je gage,  
 Des chapelets; mais à bien autre usage.



Soigneusement elle employoit son tems:  
De tels plaisirs se trouvant fort avide,  
Notre Déesse alloit droit au solide  
Et fit si-bien que d'elle aucun Amant  
Ne retournoit au Logis mécontent.  
Onc on ne vit plus vaillante Princesse  
Se signaler, par si grande prouesse,  
Pendant long-tems mena joyeuse vie,  
Il n'ennuyoit, car on s'y plaisoit fort,  
Bien auroit-il duré jusqu'à la mort  
Sans les Sujets, qu'une importune envie  
D'avoir un Roy qui fût de leur patrie  
Fit cabaler pour lui notifier  
Qu'elle eût bien-tôt à se remarier,  
Afin de mettre au monde un jeune Prince,  
Qui pût régir à sa mort leur Province.  
Je fais bien sûr qu'un semblable discours  
A notre Belle eut le don de déplaire;  
C'étoit par-là détruire s.s amours;  
Mais ne pouvant rejeter leur prière,  
Elle feignit de céder au torrent,  
Et vouloir bien se rendre favorable  
A leur désir. Pour cela sur le champ  
Fit publier ce ban si mémorable  
Dont les galans se squiendront long-tems:  
*A tout Seigneur, tout autre bon vivant  
Foie & salut, la Princesse Isabelle  
De Don Carlos veuve charmante & belle  
Voulant donner à son peuple un enfant,  
Fait à sçavoir par ce prétendu ban,  
Que, qui pourra être jugé par elle  
Aux jeux d'amour le plus fort & vaillant,  
Sera choisi pour l'Epoux d'Isabelle,  
Et déclaré Roy solennellement.*  
Vous jugez bien qu'un ban de cette espèce

## DE PIÈCES FUGITIVES.

Ne fut long-tems sans être scû par-tout,  
 L'Amour prit soin, pour plaire à la Princesse,  
 De l'envoyer à l'un & l'autre bout  
 De l'univers, sur-tout dans son Empire,  
 Il en chargea son Héros le Zéphire,  
 Aussi léger, & vite que le vent,  
 Le publia par-tout dans un instant,  
 Ville n'étoit, ni Château, ni Village,  
 Où l'on ne scût ce ban de mariage,  
 Tous en parloient, chacun selon son sens,  
 Pour les Vieillards, ils n'en étoient contents,  
 Ils se voyoient exclus d'une Couronne  
 Qui par vigueur seulement se moissonne,  
 Aussi Dieu scait comme les jeunes gens  
 S'en gobergeoient; il n'étoit pas un homme  
 Pour peu qu'il fût & jeune & vigoureux,  
 Qui ne crût bien pouvoir mordre à la pomme,  
 Et n'espérât d'être le bien-heureux.  
 Dans cet espoir tout se met en voyage,  
 Pour parvenir sur les rives du Tage,  
 C'étoit le lieu qu'on avoit destiné  
 Pour le combat, où le plus grand courage  
 Devoit se voir par l'Amour couronné.  
 Les Rois, les Grands dressent leurs équipages,  
 En pareil cas, l'équipage n'est rien,  
 Un gros manant vaut cent fois davantage  
 Qu'un Potentat, voire même un Doyen.  
 Il en partit de tous les coins du monde,  
 Les uns mieux faits, les autres plus galans,  
 Il s'y trouvoit maints Chevaliers errans,  
 Gens courageux en qui l'amour abonde,  
 Et qui montés sur leurs grands Pallefrois,  
 Ne le cédoient aux plus vaillans des Rois,  
 Point ne manquèrent ceux de la Table ronde,  
 A voir marcher cette troupe d'amans,  
 On auroit crû que l'amour dans Cythère

Alloit tenir sa Cour la plus plénière,  
 Qu'il eût tenu depuis deux cent mille ans;  
 Mais pour le coup il la tint en Espagne,  
 Pas un de tout ce nombreux escadron  
 Point ne manqua d'aller en Arragon,  
 Tous bien armés, prêts d'entrer en Campagne,  
 Tous arrivés, dedans la lice on entre,  
 Bon nombre étoit, mais n'étonna, dit-on;  
 Sur un grand pré, on les fit mettre en rond,  
 Et la Princesse, on la mit dans le Centre,  
 Comme le Fort qu'on devoit attaquer,  
 Qui par assaut se devoit emporter,  
 Tout étoit prêt; la Princesse couchée  
 Sur un gazon de roses tout semé,  
 D'un air fort tendre, & galamment parée,  
 Quand on sonna le signal ordonné,  
 Le beau premier qui commença la danse,  
 Ce fut un Roy, les gens de cet Etat  
 Veulent par-tout le pas de préséance,  
 Mais quoique Roy bien-mal s'en acquitta,  
 Rien que cinq fois tout au plus il dansa;  
 Son Successeur entendoit mieux le branle,  
 Jusqu'à sept fois il le recommença,  
 A la huitième il n'alla plus que l'amble,  
 Manquant de cœur, il en demeura-là;  
 Un autre vint qui jusqu'à neuf alla,  
 Et après lui, il en survint un autre,  
 Qui ne fut pas un plus vaillant Apôtre,  
 Le plus fort fut à dix, *non plus ultra*;  
 Mais La Princesse au branle accoutumée,  
 Qui d'un tel jeu jamais n'étoit lassée,  
 De celui-ci point ne s'accommoda,  
 Ne croyant pas devoir donner Couronne  
 A si bas prix, aussi-tôt se leva,  
 On s'en alloit, quand arriva soudain  
 Dedans la lice un fier Napolitain,

Que Dom-Pedros, si j'ai bonne mémoire,  
On appelloit ; les gens de ce pays  
Sont vigoureux, à ce qu'en dit l'histoire,  
Aux jeux d'amour gagnent toujours le prix.  
De Cupidon entre les favoris  
Cettuy faisoit l'ornement & la gloire,  
Il étoit grand, sa chevelure noire  
De son minois relevoit la blancheur,  
Gras & robuste avoit large poitrine,  
Et tout chez lui répondant à sa mine  
Faisoit juger qu'il ne manquoit de cœur,  
Et qu'il étoit un vigoureux Acteur.  
La Reine donc voyant ce personnage,  
Dit en soi-même : éprouvons celui-ci,  
Il me paroît ne manquer de courage,  
Aux jeux d'amour il a l'air endurci,  
Et des plaisirs d'entendre bien l'usage,  
Voyons au vrai comme il y réussit.  
Disant ces mots, sans que plus loin on aille,  
Tourne ses pas vers le Champ de bataille,  
Sur le gazon se couchant de nouveau,  
Dit à Pedros de monter à l'assaut ;  
D'un air dispos il commence la danse,  
Fait de son mieux ; & jusqu'à douze fois  
Monte à l'assaut sans être en désaroy,  
Mais en après salut demeurer coy ;  
C'étoit de lui tirer la quintessence,  
Et plus n'avoit, ni force ni puissance.  
Chacun croyoit que pour telle vaillance  
La Reine alloit le reconnoître Roy,  
Mais n'étant pas encore satisfaite,  
Ou bien plutôt d'époux point ne voulant,  
Trouva Pedros, quoique le plus vaillant,  
Trop foible encor pour porter sur sa tête  
Couronne, dont le poids est pesant ;  
Le renvoyer sans aucun bénéfice,



C'étoit vraiment commettre une injustice,  
Que faire donc? La Reine sur le champ  
Prit le parti de la magnificence,  
Ce qui rendit un chacun fort content,  
Elle lui fit donner pour récompense  
Cent mille écus en bel argent comptant.  
Lui qui jamais n'avoit vu de sa vie  
Cent mille écus assemblés à la fois,  
Prit cet argent, la Reine remercie,  
Et s'en alla plus content que le Roy.  
C'étoit un bon, mais fort gueux Gentilhomme,  
Cent mille écus le rendoient gros Seigneur,  
Avec cela prend le chemin de Rome,  
Bien satisfait, & grande joye au cœur.  
Je laisse ici pour un tems la Princesse,  
Qui je crois bien sçut profiter du tems;  
Elle reprit le train qu'auparavant  
Elle menoit avec leste jeunesse.  
Suivons Pedros, il ne nous laissera  
Long-tems à Rome, & de ce pays-là  
Ici bien-tôt il nous ramenera.  
Arrivé donc dans cette grande Ville,  
Où luxe, amour, ont tous deux domicile,  
Pedros d'humeur fringante & trop facile  
A tous les deux en homme extravagant  
Sacrifia son corps & son argent;  
Chez lui n'étoit tous les jours que bombance  
Jouoit gros jeu, aimoit à toute outrance;  
En moins d'un an, il fit tant de chemin,  
Qu'il vit le bout de son riche butin:  
Qui fut bien sot? certes ce fut notre homme,  
Il devint gueux comme il l'étoit devant;  
Vous jugez bien qu'il pestoit contre Rome,  
Hélas! alors il n'en étoit plus tems;  
Dans cet état il crut être à-propos  
De retourner chez lui sans dire mot.

La renommée agile & babillarde,  
Qui toute action du haut du Ciel regarde,  
Pour publier le mauvais & le bon,  
Avait partout de Pedros fait mention:  
Elle avait dit le combat d'Arragon,  
L'argent reçu, le voyage de Rome,  
L'argent mangé, tout avait dit en somme;  
Fut bien surpris, quand de retour chez lui,  
Pedros trouva Gusman de tout instruit,  
Gusman *autem* étoit un honnête homme  
Qui nullement du coude se mouchoit,  
Et qui, dit-on, n'avait pas la main gourde;  
Pedros trembloit quand il le regardoit:  
Celui-ci donc saisissant une bourde,  
N'eut de son oncle que malédiction,  
Mais en revanche il lui fit sa leçon;  
Et sur le champ voulut qu'en Arragon,  
Il s'en alla pour retenter fortune.  
Mais le moyen, lui dit Pedros surpris,  
Que je retourne en ce charmant pays;  
On y connoît ma valeur peu commune;  
On en a eu cependant du mépris:  
Il ne paroît être aparence aucune,  
D'être reçu pour disputer le prix.  
Ah! que cela, Pedros, ne vous étonne,  
Reprit Gusman; je sçai une personne,  
Qui vous pourra donner quelque secret,  
Pour réussir mieux que vous n'avez fait.  
C'est un Devin, dont je sçai la demeure,  
Allons le voir, sans tarder, tout-à-l'heure:  
Tous deux y vont, & l'ayant rencontré,  
Et tout au long le fait étant narré,  
Ce Magicien leur dit: J'ai votre affaire,  
Assurément vous ne pouviez mieux faire,  
Que de venir vous adresser à moi.  
Disant ces mots, il tire d'une boîte

Un gros Rubis, qu'il glisse au doigt  
De Dom Pedros, c'étoit à la main droite,  
Le doigt étoit le beau doigt du milieu;  
Le Rubis mis, je veux que dans ce lieu  
Dit le Devin, vous éprouviez la force  
De ce Rubis; ne vous étonnez pas  
De ses effets; donnez du haut en bas  
Bénédiction, & bénissez à force.  
Pedros suivit point en point sa leçon,  
Et se donnant une bénédiction,  
Sentit chez lui croître d'un pied de long  
Joyeuse chair, bien grasse & bien douillette;  
A chaque croix sortoit de sa brayette  
Toujours autant de pied de cette chair.  
Surpris de voir déjà six pieds en l'air,  
Car par six fois avoit sa chair bénite,  
S'arrêta court & commence à crier  
Contre la Bague & contre le Sorcier:  
Il crut vraiment ne pouvoir dans la suite  
En racourcir un pouce seulement,  
Juroit, pestoit; quand le Devin content  
Du prompt effet qu'avoit produit sa Bague,  
Pour arrêter la peur dont extravague  
Pauvre Pedros, lui dit d'ôter du doigt  
Ledit Rubis que dans le même endroit  
Il le falloit placer à la main gauche,  
Et d'en bénir sa chair autant de fois,  
Que de la droite il avoit fait de croix.  
Pedros surpris comme un fondeur de cloche,  
Changea de main le Rubis en question,  
Et de bon cœur donnant bénédiction,  
A chaque croix il vit sa chair décroître,  
D'autant de pieds qu'elle avoit cru devant.  
S'il eût béni plus de dix fois, peut-être  
Que de sa vie il n'auroit vû paroître  
Joyeuse chair, & jusqu'au fondement

Seroit rentré son fongeux instrument,  
Heureusement ne passa la sixième.  
Alors, joyeux, il dit au Magicien:  
Monsieur, je suis dans un chagrin extrême,  
De n'être pas assez pourvu de biens,  
Pour vous donner la juste récompense  
Due au plaisir qu'aujourd'hui m'avez fait,  
Ne sçai vraiment quelle reconnoissance  
Pourrois avoir d'un si grand bienfait.  
Le Magicien assuré de l'effet  
Que produiroit son Rubis chez la Reine,  
Lui dit; Seigneur, ne soyez point en peine,  
Gardez la Bague, & quand vous serez Roy,  
Veuillez alors vous souvenir de moi.  
Pedros s'armant tout d'un coup de sa dague,  
Plûtôt ce fer me percera le cœur,  
Que d'oublier, dit-il, mon bienfaiteur:  
Ainsi conclut le marché de la Bague,  
Et congé pris du Seigneur Magicien,  
Il ne songea qu'à trouver le moyen  
De retourner au plûtôt vers le Tage:  
Gusman dressa dans peu son équipage,  
Trouva l'argent, en un mot fit si bien,  
Que Dom Pedros partit en moins de rien.  
Le voilà donc derechef en campagne,  
Traversant seul, Cités, plaines, montagnes;  
Chemin faisant, en soi-même il songeoit  
Aux grands honneurs, étant Roi, qu'il auroit:  
L'ambition, qui toujours accompagne  
Dame folie, à force fournissoit  
De quoi rêver; en un mot il faisoit,  
Comme l'on dit, maints Châteaux-en-Espagne,  
A quoi vraiment si fort il se plaisoit,  
Que garde à rien jamais il ne prenoit.  
Or dans un bois qu'à la hâte il passoit,  
Crainte des vols & de la tuerie,



Ne ſçai comment par malheur laiffa cheoir,  
Son cher Rubis, ſans s'en apercevoir.  
Certes il falloir qu'il fût en rêverie  
Bien enfoncé, pour n'avoir rien ſenti:  
Lorsque du bois il fut enfin ſorti,  
Et le grand air ayant fait quelque trêve  
Dans ſon eſprit à ce prodigieux rêve;  
Ce que d'abord il fit, ſes ſens raiſſis,  
Fut de jeter les yeux ſur ſon Rubis:  
Las! quelle fut de Pedros la ſurpriſe,  
Quand vit ſon doigt dépourvu de l'Anneau,  
Peu s'en fallut que d'effroi l'ame éprife,  
Ne ſe laiſſât tomber tout de ſon haut:  
Le cœur ſaiſi, le corps tremblant de crainte  
D'avoir perdu ſon Rubis, il deſcend  
De ſon cheval pour chercher ſon Diamant,  
De ſes habits fouille le labyrinthe,  
Ne laiſſant plis ni replis écartés,  
Qui de ſes yeux ne fuſſent viſités,  
Cherche partout juſques dedans ſes bottes,  
Non ſatisfait, il fouille dans les crottes;  
Ce fut en vain, non plus qu'en ſes habits,  
Jamais ne put retrouver ſon Rubis.  
Le voilà donc ſans Rubis, peu chanceux,  
De Roi qu'étoit, il devint malheureux,  
Avec ſa Bague il perdit ſa Couronne,  
Et les plaiſirs que l'eſpérance donne.  
Rubis perdu, détruits furent Châteaux  
Qu'avoient bâtis ſes doux & charmans ſonges,  
Domage fut qu'ils n'étoient que menſonges,  
Je crois qu'étoient & bien grands & bien beaux,  
Fut obligé d'en faire de nouveaux,  
Qui de tout point ne reſſembloient aux autres:  
A cela ſeul il employa ſon tems,  
Fit force vœux, dit maintes patenôtres;  
Mais ſans effet, Bague ne retrouva,

Force à la fin fut qu'il se consolât :  
Il étoit lors entré dedans l'Espagne,  
Voilà qu'il court Cités, Châteaux, campagne,  
Mais de Rubis n'en trouvoit nullement :  
Sans en trouver courut ainsi long-tems ,  
Mais un hazard que Dame Providence  
Fort à-propos fit arriver, & quand ?  
Lorsque Pedros n'avoit plus d'espérance :  
Lequel hazard lui rendit son Diamant :  
Pour couper court, en bref voici comment.

Advint qu'un jour un homme d'importance ,  
Avec grand train passa dedans le bois  
Dessus nommé, si j'ai de souvenance,  
Le jour étoit juste deux ou trois mois,  
Après celui où Pedros eut sa trance ,  
Et l'homme étoit l'Evêque de Valence;  
Nul n'aime mieux que Messieurs les Prélats ,  
Faire chemin doucement à son aise.  
Celui-ci donc homme vermeil & gras,  
Tels que le sont les gens à Diocèse,  
En bon carrosse alloit droit à Manrèse : \*  
En traversant ce bois un beau matin,  
Que le Soleil donnoit sur le chemin,  
Il vit de loin quelque chose reluire,  
Fit aprocher; bien surpris fut le Sire,  
De rencontrer un beau & gros Rubis  
De grand éclat, qui n'avoit point de prix,  
Il ne put lors se contenir de joye:  
Loué soit Dieu du présent qu'il m'envoie,  
Dit-il, au doigt aussi-tôt se le mit:  
Nota, qu'étoit le doigt de la main droite,  
Juste celui dont le peuple on bénit,  
Et qu'à Pedros Devin avoit prescrit:  
Rubis étoit celui que de la boîte

---

\* Ville dans l'Evêché de Valence.

Avoit tiré le fameux Magicien,  
Pour le donner à Pedros comme un bien  
Dont ne devoit en aucune manière  
Se défaire; pourtant l'avoit perdu  
Dedans ce bois, comme vous l'avez vu.  
Le bon Prélat ignorant le mystère,  
Et la vertu du Rubis précieux,  
S'en faisoit fête & l'étoit aux yeux:  
Quand il fut près d'arriver à Manrèse,  
Pour faire voir son nouveau Diamant,  
Ne demandoit qu'à bénir les passans:  
Comme il entroit dans son Diocèse,  
Il rencontra tous les chemins bordés  
D'hommes à genouil humblement prosternés,  
Qui demandoient de sa main Pastorale,  
Bénédiction sur eux Pontificale,  
Ce bon Prélat qui de Bénédiction  
Onques ne fut avare, ce dit-on,  
De tout son cœur les bénit à foison,  
Jamais sa main ne fut si libérale  
Que dans ce jour; mais quel étonnement  
Eut ce Prélat, de voir à chaque instant  
Qu'il bénissoit, sortir de *reineillette* \*  
Un pié de chair bien grasse & bien durette,  
Dont mainte femme auroit assurément  
En beaux deniers de bon cœur fait emplette,  
Ebahi fut, hélas! Dieu sçait comment  
Du premier coup cette chalt orgueilleuse,  
Qui vraiment trop étoit impérieuse,  
Alla donner sans faire de quartier  
Dans l'estomac de Monsieur l'Aumônier,  
Lequel surpris d'une telle abondance,  
Plein de respect, & de zèle & d'ardeur,  
Pour tout ce qui regardoit Monseigneur,  
Reçut le coup avec révérence,  
Et saluant la chair de sa Grandeur,

---

\* Culotte Espagnole.

Il se leva pour lui céder sa place,  
 Tout effrayé d'une pareille audace,  
 Se faisant jour partout jusqu'au cocher;  
 Là se perchant juste sur son épaule,  
 Jugez, combien fut étonné le drôle,  
 De voir sur soi tel oiseau se nicher;  
 Il ne sçavoit que faire ni que dire,  
 Peu s'en fallut qu'il ne se prit à rire;  
 Mais le voyant pié à pié s'avancer,  
 ( Car de bénir ne pouvoit se lasser  
 Le bon Prélat, ) tout d'un coup il regarde  
 D'où provenoit une chair si gaillarde;  
 Et la suivant dans toute sa longueur,  
 Il vit qu'étoit celle de Monseigneur.  
 Lors il entra dans plus grande surprise,  
 Mais comme bon & zélé serviteur,  
 Il respecta sa chair de sa Grandeur;  
 Et redoublant son aèle & son service,  
 Il lui prêta pendant tout le chemin,  
 Pour l'étayer son épaule & sa main,  
 Ce qu'à coup sûr, lui rendit bon office :  
 Le Prélat fit tant de Bénédiction,  
 Que chair alla jusques au postillon;  
 Bien auroit-elle été jusqu'à Manrèse,  
 Si le Prélat tout surpris & confus,  
 N'eût été là au bout de son Diocèse,  
 Et de bénir n'eût fait enfin refus,  
 Crainte que chair ne s'augmentât toujours.  
 Je ne dirai l'étonnement extrême  
 Où tous ses gens furent à son retour,  
 Vous en pourrez bien mieux juger vous-même,  
 Que ne sçaurois vous le dire en ce jour :  
 N'en dirai mot, & qui doit plus surprendre,  
 Est ce que fit le Prélat pour descendre  
 De son carosse, après par l'escalier  
 Comme il monta, n'étoit chose facile,



Aucunement ne pouvoit-on plier  
De telle chair une si longue file,  
Ce qui causa non petit embarras,  
Mais la chronique au vrai ne le dit pas.  
Ce que j'en crois, est, que par la fenêtre,  
Le bon Prélat entra dans sa maison,  
Car n'auroit pu entrer d'autre façon:  
De prime abord il ne sçut où se mettre,  
Sa chambre étoit trop petite, dit-on,  
Pour contenir Monsieur tout de son long;  
Mais par bonheur fort longue galerie  
Se trouvant justement attenante au salon,  
Là se logea avec sa chair rejouë,  
Notre donneur de Bénédiction.  
L'endroit étoit & vaste & magnifique,  
En galerie il passoit pour l'unique  
Qui fût alors plus riche & mieux orné;  
Onc on ne vit tant d'or ni pierrerie,  
Tant de bijoux, ni tant d'autres beautés,  
Qu'on en voyoit dans cette galerie;  
Mais dans ce jour, en fait de raretés,  
Elle pouvoit se vanter que tout autre  
Le lui cédoit: car dans quel lieu vit-on  
Joyeuse chair de trente pieds de long?  
Dans le vieux tems, non plus que dans le nôtre,  
Ne fut jamais un si rare bijou,  
Autre qu'Evêque en auroit été fou;  
Pour le Prélat, il n'en avoit que faire,  
Aussi beaucoup bijou l'incommodoit:  
De quel remède user il ne sçavoit,  
Pour racourcir chair trop fringante & fière,  
Bien auroit-il ardemment souhaité,  
A maint mari d'en faire charité;  
Mais par malheur ne pouvoit s'en défaire,  
Que faire donc? fallut au Médecin  
Avoir recours, c'est toujours l'ordinaire,

L

Là ne manquoient de fameux assassins ;  
 Par tout pays de ces gens on attrape,  
 Et là surtout en étoit magasin :  
 Quelque sçavant que fût chaque Esculape,  
 A telle cure il perdit son latin ;  
 On recourut dans les pays voisins,  
 A tout Docteur que l'on croyoit habile ;  
 Pour ne manquer, on fit à chaque Ville  
 „ Sçavoir à tous, que qui se sentiroit  
 „ Assez sçavant en l'Art de Médecine,  
 „ Pour rhécourir chair qui trop longue étoit ;  
 „ Chez tel Prélat dans la Cité voisine  
 „ N'eût qu'à venir, qu'on récompenseroit  
 „ Abondamment celui qui guériroit  
 „ Le Monseigneur à si longue machine.  
 Sur cet espoir maint Docteur s'achemine,  
 Armé d'onguents, d'emplâtres, de racines ;  
 Mais nul ne peut, avec tant d'ingrédients,  
 En racourcir un ponce seulement.  
 Pedros alors étoit au voisinage,  
 Cherchant toujours son Rubis vainement,  
 Il entendit parler du Personnage :  
 Parbleu, dit-il, il faut assurément,  
 Que cet Evêque ait trouvé mon Diamant,  
 Car d'autre endroit un tel mal ne procède,  
 Et le gaillard pour en avoir si long,  
 Faut qu'ait donné mainte Bénédiction ;  
 Il ne pourra se passer de mon aide,  
 Car j'en sçai seul l'infailible remède ;  
 Allons le voir, c'est une occasion  
 De rattraper mon Rubis qu'il possède :  
 Tout sur le champ il s'habille en Docteur,  
 Et va trouver le susdit Monseigneur ;  
 Il fut le bien venu, comme vous pouvez croire,  
 Pourvu qu'on fût Médecin, il suffisoit,  
 Rien autre chose alors on ne demandoit :

Dieu sçait combien Pedros s'en fit accroire,  
Ne suis caution s'il dit la vérité;  
Mais onc ne fut dedans la Faculté  
Plus grand Docteur que l'étoit notre Sire,  
A raconter il ne pouvoit suffire  
Tous ses beaux faits; à la fin il fit tant,  
Qu'en tout fut cru le nouveau Charlatan,  
Il ne mentoit vraiment dans ses promesses;  
Car ayant vû son Rubis au Prélat,  
Il étoit sûr de le mettre hors d'état  
Où l'avoient mis ses bénites prouesses:  
Il le promit, même le fit aussi,  
Voici comment ce Docteur réussit.  
Il fit d'abord un plantureux emplâtre,  
Dont emplâtre du Prélat le bras droit,  
Depuis le col jusqu'au bout du doigt,  
Et jusqu'au bout, sans du tout rien rabattre;  
Par conséquent fallut de cet endroit  
Oter Rubis, crainte d'aucun désastre;  
Adroitement Pedros vous le plaça,  
Comme il falloit, au doigt de la main gauche  
Dudit Evêque; Et point ne se trompa,  
Car en avoit sur soi fait une ébauche,  
Comme sçavez; ensuite il le laissa,  
Disant: qu'emplâtre opéreroit sans faute.  
Quelque Docteur peut-être me dira:  
Il faut vraiment que cet homme radotte,  
Pour ainsi mettre emplâtre sur le bras,  
Pour racourcir un membre bien plus bas:  
Apateminent ce Docteur ne sçait pas,  
Que c'est le bras qui fit tant de ravage;  
Car sans ce bras le mitré Personnage  
N'auroit donné de Bénédiction;  
Et rien chez lui seroit devenu long.  
Mais revenons. Pedros le lendemain  
Vint visiter en robe son malade,

Des Médecins c'est l'habit de parade,  
 Pedros n'avoit que cels d'assassin,  
 Mais bien souvent-là gît tout le sçavoir;  
 Plus d'un Docteur sans bonnet est un âne,  
 Maint Médecin est un sot sans soutane,  
 Et de ceuk-là par-tout on en peut voir.  
 Il vint donc chez l'Evêque grand matin,  
 Si grand matin que l'on ne voyoit guères,  
 Et tout exprès afin qu'on ne vît point,  
 Le prompt effet de la divine pierre:  
 Dès en entrant il se jeta soudain  
 A deux genoux prosterné contre terre,  
 Baissant les yeux, & faisant le cagot,  
 En premier lieu, disoit notre bigot,  
 Faut implorer l'assistance divine,  
 Sans elle en vain opère médecine;  
 Puis se tournant du côté du Prélat,  
 Lui dit: afin que tout bien réussisse,  
 Il faut qu'aussi votre main me bénisse,  
 Ne me privez de cette grace-là.  
 L'Evêque ayant main droite empaquetée,  
 Ne sçavoit trop comment Bénédiction  
 Lui donneroit. Don Pedros sans façon  
 Lui dit: n'avez main gauche embarrassée,  
 De celle-la bénissez à foison;  
 Prélat le fit, s'arrêtant après une:  
 Ah! dit Pedros, poursuivez, Monseigneur;  
 Bénissez-moi, car suis un grand pécheur.  
 L'Evêque encor le bénit de bon cœur,  
 Crainte que fût résistance importune,  
 Il le bénit jusqu'à six fois, dit-on.  
 Pedros content, cria Seigneur pardon,  
 Se relevant, vint pour ôter l'emplâtre;  
 L'ayant levé, loué soit le Seigneur,  
 S'écria-t'il, la chair de sa Grandeur,  
 De trente pieds doit être à vingt-quatre:



Tout sur le champ la pièce on mesura,  
De six grands pieds déerue on la trouva  
Les Assistans crièrent au miracle.  
Alors Pedros leur parlant en Oracle:  
Ne soyez pas étonnés de cela;  
Bientôt la chair de Monseigneur Prélat  
Jusqu'au bout sera diminuée,  
Si sa Grandeur en est fort ennuyée,  
Par la vertu de mon divin onguent  
Je pourrai tant racourcir l'instrument,  
Qu'il n'en verra de sa vie paroître:  
Gardez-vous bien de telle opération,  
Dit le Prélat, ne faut tant chair décroître,  
Faute on en a souvent; car que sçait-on?  
Elle peut servir fort bien dans l'occasion;  
Conservez-m'en deux ou trois pieds de long;  
Hé bien, sera fait selon votre envie,  
De trois bons pieds auz-z chair réjouie,  
Reprit Pedros: d'un emplâtre nouveau,  
Notre Docteur l'emplâtra comme il faut;  
Ce qu'ayant fait avec révérence,  
Vers le Prélat sa tête il inclina,  
Lui demandant que pour sa récompense  
Bénédictio[n] encore il lui donnât.  
L'Evêque avoit trop de reconnoissance  
Pour les six pieds qu'il avoit rabattus,  
Pour renvoyer ce Docteur dépourvu  
En son logis, de bénite influence;  
Il le bénit encore tout autant,  
Et même plus qu'avoit fait en entrant.  
Pedros sortit dans une joye extrême,  
Du bon succès qu'avoit son stratagème,  
Bien certain que cette Bénédictio[n]  
De huit bons pieds faisoit diminution.  
Quand fut sorti, l'Evêque en impatience  
D'être guéri, fit encore mesurer

La chair, disant qu'il sentoît opérer  
Le cataplasme avec grande violence,  
Et qu'il falloit que chair assurément,  
De plusieurs pieds décrût au même instant;  
A sa sémonce un chacun examine,  
Et mesurant cette longue machine,  
On y trouva huit pieds encor de moins,  
C'étoit l'effet des dévotieux soins  
Que le Docteur sortant avoit sçu prendre;  
Chacun en fit au Prélat compliment,  
Qui tout joyeux ne sçavoit comment rendre  
Graces au Ciel d'un si prompt changement;  
Dieu sçait combien on donnoit de louanges  
Au Médecin, il passoit pour un Ange  
Dans leur esprit, jamais n'avoit été,  
Plus grand Docteur dans toute Faculté  
Que celui-ci. Bref, pour tout dire en somme,  
Il passa lors pour le plus sçavant homme  
Qui fût jamais dans Université;  
Le bon Prélat ne songeoit qu'au remède,  
Toujours sentoît nouvelle opération,  
A chaque instant apelloit à son aide,  
Pour mesurer la joyeuse invention;  
Mais ne donnant nulle Bénédiction,  
De racourcir vraiment on n'avoit garde  
De rien trouver à cette chair gaillarde,  
A ce manège on passa tout le jour,  
Chacun sa chair mesurant tour-à-tour,  
Prélat comptoit tous les pieds à son aise;  
Bon, disoit-il, il n'en reste que treize,  
Quatorze en sont bien sûrement ôtés,  
Et trois pour moi, qu'il faut qu'il me conserve  
Pour l'occasion, c'est fort bonne réserve,  
Reste à coup sûr à onze pieds compris  
Que le Docteur doit racourcir encore,  
Ce n'est l'affaire au plus que d'un matin,

Et sûrement serai guéri demain,  
Ainsi comptoit notre grand Médecin:  
Dès le matin il vint avant l'aurore,  
Avant qu'on eût le tems de mesurer,  
Ni qu'on eût sçu ce que la nuit dernière  
Au cataplâme avoit fait opérer:  
Dès qu'entré fut, il se mit en prière,  
Fit même jeu que la première fois,  
Puis se tournant du côté de l'Eveque,  
Lui dit tout haut, Seigneur, bénissez-moi.  
Le bon Prélat à Pedros ne rébeque,  
Mais de la main fait sur lui de nouveau  
Sans délasser, huit croix tout d'un plein saut,  
Pedros content, ayant la joye dans l'ame,  
Vint près de lui pour lever cataplâme;  
Et s'adressant au mitré personnage,  
Il faut aussi pour accomplir l'ouvrage,  
Sur cet emplâtre à pleine main,  
Que vous versiez votre trésor divin;  
Bénissez donc, ah! bénissez encore,  
Ce n'est assez, Seigneur Docteur j'ignore,  
Dit le Prélat, combien de fois je dois  
Bénir l'emplâtre; au moins arrêtez-moi,  
Quand vous croirez la chose assez bénite.  
Le Prélat fit cinq grandes croix de suite;  
A la sixième, il vous l'arrêta coi:  
Las, c'est assez, lui dit notre hypocrite;  
Votre Grandeur pour le coup sera quitte  
De tout son mal: l'emplâtre alors leva,  
L'ayant ôté, tout d'un coup s'écria,  
Loué soit Dieu, loué soit mon emplâtre,  
Plus n'est de chair maintenant à rabattre,  
Tout sur le champ chair on dévelopa,  
Juste à trois pieds réduite on la trouva;  
Alors quel fut l'étonnement extrême  
Des Assistans & de l'Eveque même,

Tous ébahis, ne pouvoient dire mot,  
 De la surprise on vit la joye bientôt  
 Dans tous les cœurs s'emparer de la place :  
 Le bon Prélat étoit le plus content,  
 L'étoit si fort qu'il ne sçavoit comment  
 Rendre au Docteur son action de grâces ;  
 Il commençoit cent fois son compliment,  
 Toujours étoit par des transports de joye  
 Interrompu, c'est en vain qu'il employe  
 Tous ses efforts pour pouvoir retenir  
 Son allégresse, il en pensa mourir :  
 Sa joye enfin étant diminuée,  
 Lui permettant de dire sa pensée,  
 Ainsi parla le Prélat au Docteur :  
 Je vous suis bien redevable, Seigneur,  
 De tous les soins que votre Seigneurie  
 A bien voulu prendre en ma maladie,  
 Mais je vous suis, avec juste raison,  
 Plus obligé d'entière guérison ;  
 De tout mon cœur je vous en remercie,  
 Voudrois avoir quelque chose de prix,  
 Pour vous donner de ma reconnoissance  
 Preuve certaine ; & par avance  
 Daignez, Seigneur, accepter ce Rubis,  
 Ce n'est qu'un foible & léger témoignage  
 Que vous aurez de mon obligation.  
 Disant ces mots, le Rubis en question  
 Tire du doigt, le donne à notre Sage,  
 Qui tout joyeux d'attraper son Diamant,  
 De ses deux mains vous le prend à l'instant,  
 Et transporté d'une joye indicible,  
 Dit au Prélat qu'il étoit fort content,  
 Qu'avec plaisir acceptoit son présent,  
 Qu'à ses bontés il étoit fort sensible,  
 Qu'il en seroit connoissant au possible.  
 Chacun ayant fini son compliment,



Rubis donné, le Docteur bien content,  
Et n'étant plus aucun emplâtre à mettre,  
Pedros pria le susdit Monseigneur  
De vouloir bien, sans tarder, lui permettre  
Qu'il prît alors congé de sa Grandeur,  
Puisque de lui l'on n'avoit plus affaire;  
Et pour pousser sa feinte jusqu'au bout,  
En se jetant à ses pieds à genoux,  
Lui demanda par grace singulière,  
Pendant qu'étoit encor dans sa maison,  
De lui donner quelque Bénédiction;  
Il ne craignoit d'autre diminution,  
Puisqu'il avoit Rubis en sa puissance,  
L'Evêque alors plein de reconnoissance,  
Tout transporté se jetant à son cou,  
Lui dit: Seigneur, ferez maître de tout;  
Vous refuser, croirois vous faire offense:  
Je vous bénis, hélas! de tout mon cœur,  
Pedros content de voir ainsi son homme  
Etre sa dupe, en mordant à la pomme,  
Se releva saluant sa Grandeur,  
Et pour toujours il quitta Monseigneur.

Voilà comment Pedros, non pas sans peine,  
Eut son Rubis. Suivons-le maintenant,  
Car pour l'Evêque assez & trop long-tems  
A-t'il tenu notre esprit en haleine:  
Mais revenons. Pedros par la conquête  
De son Rubis étoit plus glorieux  
Qu'un Roi qui vient d'être victorieux;  
Ce fut alors qu'il crut fortune faite,  
Et ne doutoit que bientôt sûrement  
Il se verroit Couronne sur la tête.  
Dans cet espoir il songe promptement  
En Arragon d'aller tout d'une traite,  
Tant souhaittoit être pourvu du loz  
Qu'il ne croyoit arriver assez-tôt.

Vous jugez bien que Pedros fut plus sage,  
Avec Rubis arrivé sur le Tage:  
Nous voici donc à la fin revenus  
En Arragon, non pas vraiment sans peine:  
Voyons comment notre gaillarde Reine  
Reçut Pedros, & ce qu'il fit de plus,  
A mon avis, c'est le bon de l'Histoire,  
Tout en est vrai, & vous pouvez m'en croire.

Ce que premier fit notre homme au Rubis,  
Fut de changer au plus vite d'habits,  
Puis s'informa si pendant son absence,  
Il ne s'étoit trouvé de favori  
Assez vaillant dans l'amoureuse danse,  
Pour de ce jeu avoir gagné le prix;  
Si Reine enfin n'avoit point de mari.  
Vraiment, vraiment, c'est bien notre Princesse,  
Qui, lui dit-on, voudroit se marier,  
Trop long en sçait pour ainsi se lier:  
Elle aime mieux avec la Jeunesse  
Passer son tems, & bien se divertir,  
Que prendre époux, qui la feroit peut-être  
Souvent jeûner de l'amoureux plaisir,  
Trop fine elle est pour ne pas en jouir  
Tant que vivra, sans se donner un maître.  
Mais, dit Pedros, déjà depuis long-tems,  
On a par-tout publié certain bon,  
Où l'on promet, si j'ai bonne mémoire,  
A qui sera le plus fort & vaillant  
Aux jeux d'amour, d'épouser sur le champ  
Votre Princesse avec honneur & gloire.  
Depuis le tems aucun par sa vigueur  
N'auroit-il pû mériter cet honneur?  
Bien plus que d'un l'a mérité sans doute,  
A Don Pedros, repartit-on soudain,  
Il nous souvient d'un grand Napolitain,  
Qui bravement recommença la joute

B. s

Jusqu'à douze fois ; la Reine cependant  
Ne le crut pas encore assez vaillant,  
Tant elle étoit de tels plaisirs friande ;  
Bien d'autres l'ont fait danser comme il faut ;  
Et tous les jours on voit combat nouveau :  
Mais de ces jeux la Reine est si gourmande ,  
Qu'on ne scauroit contenter la galande ,  
Et ne croyons qu'aucun jamais prétende  
De remporter avec elle le prix :  
Pedros content d'en avoir tant appris ,  
Je scaurai bien , se dit-il à soi-même ,  
La contenter selon ses appetits ,  
N'éprouvera l'effet de mon Rubis  
Pour le certain , la Princesse gratis ;  
Malgré qu'en ait , fandra de diadème  
Récompenser tous mes *benoîts* efforts ;  
Allons la voir , nous verrons comme alors  
Elle fera pour se tirer d'affaire.  
Disant ces mots , sans que plus il diffère ,  
Va chez la Reine avec bonne intention  
De mettre en jeu mainte Bénédiction.  
Dès qu'il parut , on reconnut notre homme ,  
Ah , ah , dit-on , Pedros revient de Rome :  
Que vient-il faire encore en ce pays ?  
Y viendrait-il pour disputer le prix ?  
Il est vraiment un vigoureux compère ,  
Aparemment le jeu d'amour lui plaît ,  
Et pour la Reine il faut certes qu'il ait  
Quelque penchant : voyons ce qu'il vient faire  
On l'interroge ; en ayant tout appris ,  
Tout sur le champ on le mène à la Reine ,  
Qui dès l'abord le reconnut sans peine ,  
Et sans donner le tems à ses esprits  
De se ravoir , à Pedros tout surpris ,  
Est-ce l'amour ici qui vous ramène ?  
Demanda-t'elle avec un doux souris ,

Oui, dit Pedros, c'est lui-même, Princesse,  
Et c'est celui que vos douces faveurs  
Sçavent si bien répandre en tous les cœurs,  
Je le ressens, devant tous le confesse,  
Plus que personne; & je serois marri,  
Qu'autre que moi eût sçu l'art de vous plaire,  
Informé donc que pas un favori  
Jusqu'à présent n'a pu vous satisfaire,  
Et que par-tout vous cherchez un mari,  
Qui de l'amour entende le mystère,  
Je viens m'offrir une seconde fois,  
Bien assuré que dans cette affaire  
Nul ne pourra réussir mieux que moi.  
La Reine au vrai en étoit informée;  
Bien avoit-elle éprouvé sa valeur,  
Et ne souhaitoit davantage en son cœur  
Que d'en goûter encore cette journée,  
Mais ne vouloit du tout point d'hymenée,  
Elle n'étoit contente de ce point:  
L'amour pourtant l'attaquant bien à point,  
Par Cupidon fut si fort assaillié,  
Qu'elle ne put résister au désir  
D'être en ce jour par lui regaillardie;  
Soit que déjà l'attente du plaisir  
L'eût disposée, ou soit par sympathie,  
Elle se rend aux sémonces d'amour;  
Dit à Pedros, que beaucoup réjouie  
Elle seroit, si pouvoit en ce jour  
Trouver en lui, ce qu'avec tant d'envie  
Elle cherchoit en vain depuis long-tems,  
Qu'elle vouloit l'éprouver sur le champ.  
Bien le somma que pendant la bataille  
Ne lui seroit pas quartier d'une maille;  
Ainsi qu'il n'eût qu'à se fortifier,  
Qu'on combattroit sans se faire quartier,  
Pedros content accepta volontiers



Un tel défi, bien sûr que de la belle  
Contenteroit le trop grand appetit :  
Sans plus tarder, Don Pedros avec elle  
Vont tous les deux sur le pré dessus dit,  
Où notre Héros avec sa Donzelle  
Avoit déjà fait preuve de valeur,  
Bon nombre y vint pour être spectateur,  
Je crois qu'y fut presque toute la Ville,  
Car onc ne fut de scène si gentille;  
Tout étant prêt, & posté chaque acteur,  
Guères fut-on sans commencer la danse,  
La Reine après mouroit d'impatience:  
Rubis au doigt, Pedros monte à l'assaut,  
Et fait danser la belle comme il faut,  
Il n'alloit pas, ce dit-on, de main morte,  
Ains il falloit que Reine fut bien forte  
Pour soutenir toujours effort nouveau  
A chaque tour, & nouvelle prouesse,  
Les Assistans criaient : Vive Princesse,  
Et tout le tems que dura le combat,  
On n'entendoit dans les airs que *vivat*,  
Pedros enfin à force de combattre  
Sentoit chez lui ses forces se rabattre,  
Car avoit-il recommencé l'ébat  
Plus de vingt fois; je crois bien que la Reine  
A résister n'avoit pas moins de peine:  
Mais nul des deux ne demandant quartier,  
Pedros contraint au Rubis du Sorcier  
D'avoir recours; il fait sur chair joyeuse  
Deux grandes croix, laquelle dans l'instant  
Crût de deux pieds au grand étonnement  
Des Spectateurs & de notre Danseuse.  
Elle ignoroit & pourquoi, & comment,  
Notre homme avoit si foudreux instrument.  
Elle se crut à cette heure perdue;  
Mais n'en voulant avoir le démenti,

Quoiqu'il en soit ne faut quitter partie,  
Il faudra bien qu'instrument diminue,  
Avant la fin, dit-elle, & de nouveau  
Somme Pedros de monter à l'assaut.  
Notre homme ayant chair fraîche & gaillarde,  
Vous fait danser la Reine par six fois,  
Si rudement, que fut notre paillardie,  
Bien étonnée, & réduite aux abois,  
Peu s'en fallut que ne quittât partie,  
Mais ruminant qu'en sortant du Tournoi,  
Il lui falloit déclarer Pedros Roi,  
Ne voulut point faire cette folie:  
J'en connois moult qui feroient autrement,  
Et qui feroient pour le certain contentes  
Que leurs époux en fissent tout autant,  
Même moitié, combien aussi d'amantes  
Soupireroient auprès d'un tel mari;  
Ou disons mieux, combien d'époux aussi,  
Quand il devroit leur en coûter Couronne,  
Désireroient Pedros d'être en personne;  
Mais notre belle en pensoit autrement,  
Aimant un peu ce qu'en fort bon langage  
On nomme ici *messer* libertinage,  
Ne vouloit brin tâter du mariage,  
Pour les plaisirs prendre commodément;  
Aussi se tint si fort sur la défense,  
Que notre Héros ne sçavoit bonnement  
Comment combattre une telle vaillance  
Avant que d'entrer encore un coup en danse,  
Il fit sur chair une Bénédiction,  
Qui la fit croître encore d'un pied de long;  
Ce coup jetta par-tout telle surprise,  
Que l'on disoit: quel est donc ce Luteur?  
Plus il combat, plus il a de vigueur.  
Ah! pour le coup il aura Ville prise,  
Aussi vraiment ne se trompoit-on point;

Pedros quittant son chapeau, son pourpoint,  
Recommença avec tant de furie,  
Que Reine fut bientôt en désarroi;  
Bien lui en prit d'être fort endurcie.  
A ce métier, car autoit cette fois  
Couru grand risque à perdre au choc la vie,  
Le drôle vous la secoua si fort,  
Que force fut de perdre bientôt port:  
Enfin fit tant par force, par adresse,  
Qu'il mit sur lui la Reine & lui dessous,  
Ah! c'est ici que je vous tiens, Princesse,  
Ce lui dit-il, & prenez garde à vous.  
Disant ces mots, il donne avec vitesse  
Bénédiction par dix fois à sa chair,  
Qui tout d'un coup monte dix pieds en l'air,  
En élevant avec soi la Princesse:  
Ah, ah, dit-il, vous vous moquez de nous,  
Sçachez vraiment qu'en sçai plus long que vous;  
Qui de nous deux plus vigoureux est or,  
En voulez-vous, belle, plus long encor?  
Il vous bénit de plus sa chair dix fois,  
Qui s'allongea de la hauteur des toits,  
Et non content il bénissoit sans cesse,  
De pied en pied toujours montoit Princesse.  
Quand il la vit plus haute qu'un clocher,  
S'arrêta court, & la laissa percher:  
Quel fut alors l'étonnement, la peine  
Des Spectateurs, de voir ainsi leur Reine  
Sur un tel mât perchée tout au haut!  
Ils la croyoient pour le certain perdue,  
Elle n'avoit pas moins qu'eux l'ame émue,  
Craignant de faire un si périlleux saut.  
On la voyoit qui faisoit la piroüette,  
Sur ce pivot tournoit comme girouëtte;  
Elle devoit girouëtter bien souvent,  
Femme, dit-on, sçait tourner à tout vent;

La nôtre étoit assez bien suspendue,  
 Pour retourner & retourneras-tu.  
 Mais, me dira quelqu'un, comment veux-tu  
 De tout appui que femme dépourvue  
 Se tienne ici sur le haut d'un bâton?  
 Je lui dirai pour soudre la question,  
 Qu'à pleine main empoignoit, ce dit-on,  
 Ce joli mât d'étoffe bien charnue;  
 Qu'ainsi pouvoit fort bien se soutenir,  
 Et girouetter à tout vent à plaisir.  
 De dire aussi qu'elle étoit à son aise,  
 Ne le dirai, trop bien vous allez voir  
 Qu'elle étoit-là comme dessus la braise,  
 Qu'il lui tardeoit un peu mieux de s'asseoir.  
 Auparavant il est bon de vous dire,  
 Que c'étoit chose assez plaisante à voir,  
 Que Reine au haut du mât de notre Sire  
 Apréhendant à tout moment de cheoir;  
 Assurément bien rare étoit cet arbre,  
 Encore plus d'y voir nicher oiseau,  
 A chair fort blanche & de joli museau.  
 C'étoit vraiment un miracle nouveau,  
 Que l'on devroit graver dessus le marbre,  
 Car où vit-on chair haute de deux tours,  
 A son sommet une Reine embrochée?  
 On ne le vit sûrement de nos jours,  
 La chose en doit donc être plus admirée.  
 Si par hasard un tel arbre en ce tems  
 Venoit à croître un jour en nos champs,  
 Ne dureroit sur ma parole guère,  
 Mainte femelle à petit ordinaire  
 En auroit fait bientôt provision,  
 Et maints maris, qui sont de cette affaire  
 Fort peu lottis, j'en suis la caution.  
 Mais revenons. La Reine embarrassée  
 Ne sçavoit plus à quel Saint se vouër,



Force lui fut de demander quartier  
A Dom Pedros. Vous êtes bien rusé,  
Ce lui dit-il, vous vous moquez de nous,  
Vous ne vouliez avoir aucun époux;  
Tous vos desirs n'étoient que pour la danse,  
Or, dansez, vous avez bien de quoi  
Vous contenter, dansez avec cadence,  
Car long assez avez de contrepoids.  
Ah! dit la Reine, ayez pitié de moi,  
Mon cher Pedros, je souffre le martyre;  
Je le veux bien, reprit alors le Sire;  
Auparavant que descendre ici bas,  
Afin qu'après vous ne me trompiez pas,  
Tandis encore que vous êtes sur l'orme,  
Faut, s'il vous plaît, qu'en bonne & dûe forme,  
Vous me donniez à présent votre foi,  
Et me fassiez reconnoître pour Roi:  
La pauvre Reine auroit fait davantage,  
Pour être quitte au plutôt du tourment  
Qu'elle souffroit au haut de l'instrument.  
Elle promit la foi de mariage,  
Et promit tout. On fit dans le moment  
Venir témoins, il n'en manquoit vraiment,  
Je me trompois, voulois dire Notaires;  
Ayant dressé dans la forme ordinaire  
Un bon contrat, Pedros changea de main  
Son cher Rubis, & vous donnant soudain  
Bénédiction sur sa chair allongée,  
La fit décroître autant qu'étoit montée,  
De pied en pied Princesse descendoir;  
Quand fut au bas bien joyeuse elle étoit,  
A tel marché d'en avoir été quitte,  
Elle signa volontiers le contrat,  
Chaque Assistant la Reine félicite,  
D'avoir trouvé un Roi pour le combat  
Aussi vigoureux & si fort dans la suite,

Pour

Pour Dom Pedros , si joyeux il étoit  
Qu'efforts nouveaux encore il me faudroit  
Pour figurer le plaisir qui l'agite,  
Je n'en peux faire, il est bon que j'imité  
Le blond Phœbus , qui sur la fin du jour  
Va se coucher d'ordinaire si court,  
Que l'on diroit qu'en mer se précipite  
Ne dirai donc de Pedros le bonheur,  
Ni le plaisir qu'il avoit dans le cœur,  
Je tiens les deux fort grands, je vous assure,  
Et n'est besoin qu'ici je les figure;  
La Reine aussi n'avoit de son côté  
Pas moins d'ardeur d'épouser notre drôle.  
Elle sçavoit pour en avoir tâté,  
Qu'il ne falloit d'éperon, ni de gaulé,  
Pour, comme il faut vous le faire trotter.  
Pedros non plus ne pouvoit pas douter  
Que dans l'amour n'excellât notre veuve;  
Aucun ainsi ne pouvoit se tromper,  
En s'épousant tous les deux à l'épreuve.



## L E S O N G E.

## C O N T E.

Couchée auprès de mon amant,  
 Au quatrième embrassement,  
 Toujours campée à la renverse  
 Je m'endors assez promptement.  
 Un rêve vient à la traversé,  
 Je crois tenir un gros serpent;  
 Non serpent engourdi, rampant:  
 Qui plus est, je sens qu'il s'allonge,  
 De près d'un pied, oui sans mensonge,  
 Je m'éveille dans le moment,  
 Croyant bien que j'étois perdue,  
 Je tenois effectivement  
 Celui dont Eve fut mordue.

## É P I G R A M M E.

R Robin cherchant aventure charnelle  
 Pressoit au Bal tendron de quatorze ans;  
 Qui, sous l'habit de gente Demoiselle,  
 Lui dit: Calmez ces desirs violens;  
 Point ne ferez ici d'exploits galans:  
 Mâle je suis. Robin ne se dérange,  
 Et s'écria, les yeux étincelans,  
 Ainsi soit-il! Parbleu je gagne au change.



## R O S I N E.

## C O N T E.

C Hacun trouve à la fin son compte  
Gens mécontents de votre état,  
Patientez, c'est de ce Conte  
La morale & le résultat.  
Rosine à peine avoit seize ans.  
Peignons d'un trait ses agréments,  
Le moindre de tous étoit l'âge.  
Une si laconique image  
Vaut les portraits les plus charmans,  
Rosine en un mot étoit belle,  
Belle à mériter mille Amans,  
Pas un pourtant n'aprochoit d'elle;  
Son père vivoit en dévot,  
Et sa mère étoit une prude,  
Couple aussi rigoureux que sor,  
Aussi ridicule que rude,  
Nuit & jour 'en inquiétude,  
Et l'œil ouvert sur le Tendron,  
Crainte de quelque tour fripon  
Que se reprochoit leur sagesse,  
Et qui dans leur temps de foiblesse  
Avait hâté leur union.  
Il n'est pire Argus, dit-on,  
Que les Argus de cette espèce,  
Mais il n'en est ni plus ni moins,  
Ils en furent pour leurs allarmes,  
Et Dieu ne bénit pas leurs soins;  
Rosine prit garde à ses charmes,



Et sentit ses petits besoins.  
Le sein naissant de la fillette  
Couva bientôt certains désirs,  
Sources de maints profonds soupins  
Qui se soulevoient en cachette;  
Et quand sur tous ces déplaisirs,  
Sans faute aux heures de toilette  
Elle rêvoit profondément,  
Hélas ! disoit-elle souvent  
Quand sa parure étoit complète,  
Et qu'elle se miroit seulette,  
Je jette bien ma poudre au vent :  
Quoi donc j'aurai toute ma vie  
Pour tout jeu, pour tout entretien,  
J'aurai pour toute compagnie  
Mon Oiseau, ma Chatte, & mon Chien !  
Avec le monde qui m'oublie,  
Tout commerce m'est interdit,  
Pour qui donc me suis-je embellie,  
C'est bien de la peine à crédit,  
Me parer est grande folie,  
Et que me sert d'être jolie  
Si mon miroir seul me le dit :  
Veut-on me laisser mourir fille ;  
Si je puis il n'en fera rien,  
Je sçai déjà plus d'un moyen :  
Ah ! qu'une mère de famille  
A de beaux droits qui m'iroient bien,  
Droit d'être coquette ou béguine,  
D'être précieuse ou badine,  
Ou de passer à la sourdine  
Son tems avec un Directeur,  
D'agacer un cercle flatteur,  
Droit selon l'une ou l'autre humeur,  
De porter l'or ou l'étamine,  
Droit d'oser tout sous la courtine,

# DE PIÈCES FUGITIVES.

37

De faire la paix & le bruit,  
 D'être caressante la nuit,  
 Et le jour de faire la mine;  
 Droit, s'il arrivoit un malheur,  
 De convoler en tout honneur,  
 Tant d'autres droits que j'imagine  
 Si bien acquis à nos appas,  
 Dont la jouissance est si belle:  
 Puissance maritale, hélas!  
 Bientôt ne me viendrez-vous pas  
 Délivrer de la paternelle?  
 Le Ciel prit au mot la pucelle;  
 Le père avoit un vieux Château  
 Au bord de la mer infidèle,  
 Un jour que dans une Nacelle  
 La fille s'égayoit sur l'eau,  
 Une bourasque ou vent de terre  
 Fait faire nargue à son bateau:  
 A point nommé passe un Corsaire,  
 Qui la ramasse en son Vaisseau,  
 Cingle en Afrique, & sur la plage  
 Met sa belle proie à l'encan.  
 Un beau jeune Mahométan,  
 Nommons Osmin le personnage,  
 La convoite, & paye au Fortban  
 Tout ce qu'il veut & davantage;  
 Et croyez que le Musulman  
 N'eut pas plus regret à sa somme,  
 Qu'à l'aspect d'un si beau jeune-homme;  
 Rosine en eut à sa Maman.  
 Or déjà le Turc à son dam  
 Avoit vingt-neuf femmes, en somme  
 En avoir trente étoit son plan,  
 Et cela grace à l'Alcoran,  
 Sans nulle dispense de Rome.  
 Otez-moi la peur de Satan,

Gens indévots, & qu'on m'assomme,  
Si demain je n'ai le Turban.  
Ainsi payée en belle espèce,  
L'ouaille fut mise au bercail  
Non sans quelques mots de tendresse;  
Bref, & passant tout long détail,  
Rosine entra dans le Sérail  
Moins en Esclave qu'en Princesse.  
Pendant le jour, tout fut des miex,  
Rien d'abord qui ne rit aux yeux;  
Mais à la fin de la journée,  
Dans un spacieux promenoir,  
Elle trentième est amenée;  
Pensez qui fut bien étonnée,  
Quand face à face par un Noir  
Ces Anges rangés sur deux lignes,  
A la Mignone firent voir  
Vingt-neuf rivales toutes dignes  
Comme elles de n'en point avoir;  
L'heureux Mortel à pas tranquilles,  
Grave comme un Consul Romain,  
Et toutefois d'un air humain,  
Se promène entre les deux files,  
Leve un menton, découvre un sein,  
L'admire à son aise, examine  
Le lys, la neige & le jasmin  
Du demi globe, que termine  
Un petit boat de carmin.  
Le contour aussi doux qu'hermine  
En fait autant à son germain,  
Puis de belle en belle chemine,  
Et devant qu'il se détermine,  
Refait trente fois le chemin,  
Cependant des fines femelles,  
C'est à qui jouera des prunelles,  
Pour fixer les faveurs d'Osmin;

Mais un mouchoir qu'il jette enfin  
 A la plus heureuse d'entre elles,  
 Remet le reste au lendemain,  
 Et Rosine étoit de ce reste,  
 Nouvel état en vérité,  
 Si cela dure, plus funeste  
 Que le premier qu'elle a quitté;  
 Mais c'est un choix peu médité,  
 L'injustice est trop manifeste,  
 Demain j'aurai la primauté  
 Des femmes en fait de beauté.  
 Tout monologue est peu modeste,  
 Second choix non moins indigeste,  
 Espérance endort vanité,  
 Le tiers jour pas plus d'équité,  
 Soit guignon, soit peu de manège,  
 Soit tous les deux; que vous dirai-je,  
 Elle en est au vingtième jour,  
 Sans avoir encor eu son tour;  
 Elle ne retient plus ses larmes.  
 Quel est donc l'étrange séjour  
 Où j'étaie aux yeux tous mes charmes,  
 Sans pouvoir inspirer d'amour.  
 Ah! disoit la belle éplorée,  
 Que mon espoir s'est bien mépris,  
 Hélas, si j'étois ignorée,  
 Du moins j'ignorois les mépris.  
 Etre vingt fois déshonorée,  
 O l'injuste & l'affreux destin!  
 M'a-t'il une fois désirée,  
 Le Tiran de quel air hautain  
 Il se présente à notre vûe;  
 Ce coup d'œil errant, incertain,  
 De quelque attrait qu'on soit pourvû;  
 Ce geste presque de dédain,  
 Porteur de l'arrêt qui me tue,



En m'exposant au ris malin  
De celle dont il s'infatue;  
Son empire absolu sur nous,  
Comme sous lui tout s'humilie !  
Quelles Rivaless ! Quel Epoux !  
Mais que leur nombre multiplie,  
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,  
Et que tandis que je le fuis,  
Au pied du monstre prosternées,  
Les lâches passent les journées  
A briguer des honteuses nuits;  
Pour nous pensons à qui nous sommes,

Relevons un rang avili,  
Méritons un Sexe embelli  
Pour commander à tous les hommes :  
Fuyons de ces barbares lieux  
Où la beauté n'a point d'empire,  
Et couronnons sous d'autres cieus  
Quelques Amans moins audacieux,  
Quelqu'Amant du moins qui soupire.  
Elle auroit pû fuir à l'instant,  
Si demeura-t-elle pourtant,  
Curieuse encor de voir celle  
Qu'Osmin recevroit dans son lit :  
Point de mouchoir encor pour elle,  
Donc l'héroïsme ne faillit,  
A la reprendre de plus belle :  
Des jardins le mur treillissé,  
La nuit l'invite à l'escalade;  
Quelque peu de vivre amassé,  
Elle monte, faute, s'évade  
Du plus austère des Couvens,  
Trouve un Brigantin, s'en empare,  
Manœuvre de son mieux, démarre,  
Et s'abandonne au gré des vents :

Rosine avoit lu les Romans,  
Le plus rare événement  
Pour elle étoit mort d'Évangile;  
Mais l'Héroïne au cœur d'argile  
Manqua de foi bien des momens;  
Et ce fut bien malgré ses dents,  
Qu'elle observa jeune & vigile.  
Après quelques jours de gros tems  
Ou des bons vents, la troupe agile  
S'épuisa de soins obligeans,  
Elle & son bâtiment fragile  
Vinrent échouer près d'une Isle  
Où habitoient de fort bonnes gens.  
A quel degré, sous quelle Zone  
Ce Pays-là? je n'en sçai rien:  
Le fait est qu'il différoit bien  
Avec celui des Amazones.  
C'étoient femmes sans hommes: ici  
C'étoit dans l'Isle hommes sans femme,  
La dernière avoit rendu l'ame:  
Un Cocu diroit, Dieu merci:  
Mais moi qui ne le serai mie,  
Femme n'ayant, mais douce amie,  
N'ai garde de parler ainsi.  
Pour vous mieux expliquer ceci,  
La mortalité s'étoit mise  
Sur tout le beau sexe du lieu,  
Le nom du mal importe peu;  
Mais enfin telle fut la crise,  
Que fille & mère, & de par Dieu  
Voire la grand'mère y fut prise,  
De l'Isle veuve cependant  
Nulle terre n'étoit voisine,  
On ne n'y connut la marine,  
Point de remède à l'accident.  
Jugez cette arrivée sçue,

Si Rosme y fut bien reçue,  
L'Etat étoit Républiquain,  
Partant tout commun perte & gain;  
Si qu'au Ciel chacun rendant grace,  
Espéra d'avoir de sa race;  
Pour moi la façon d'en avoir  
Eût fait mon seul & bel espoir:  
Chacun prétend donc à l'aubeiné,  
Sans que personne ose y toucher,  
Pas seulement en aprocher,  
C'étoit déjà leur Souveraine;  
Un objet si rare & si cher,  
Même est pour eux plus qu'une Reine;  
Et quand par fois le bien nous faut,  
Lors le prisons mieux ce qu'il vaut.  
En pompe & de fleurs couronnée,  
Et dans un Palais amenée,  
D'abord on lui fait sa maison;  
Cour leste, amoureuse & galante,  
Sa garde, ainsi que de raison,  
Sage, discrete & vigilante,  
Cour sans nombre, pour tout blason,  
Quant à l'étiquette excellente,  
Plus d'une femme en conviendra:  
Elle porte qu'avant huitaine,  
Sa Majesté prendra la peine  
De se choisir qui lui plaira;  
Le choix au cas qu'elle soit mère,  
Une fois par an changera,  
Quatre fois en cas de contraire;  
Qu'au reste tout ce qu'en secret  
Elle fera, fera bien fait,  
Et que ce sera son affaire.  
Quel heureux & prompt changement!  
De honte ainsi, gloire envoisine,  
Fortune, par ce Réglement,

De toute l'Isle en un moment,  
Forme un beau Sérail à Rosine;  
Que lui désirer de plus doux,  
Elle peut avoir plus d'époux,  
Qu'un Sultan jamais n'eut d'épouses;  
Faire en un jour plus de jaloux,  
Que l'autre en mille ans de jalouses;  
Et notez que murs ni verroux,  
De ses plaisirs ne lui répondent,  
Au devant d'elle ils volent tous,  
Sous ses pas d'eux-mêmes ils abondent;  
Hommes orgueilleux fuirez-vous?  
Comparez sa gloire à la vôtre,  
Que l'une est au-dessous de l'autre,  
Quel droit selon vous à l'orgueil  
Présente la plus noble amorce,  
De ceux que s'acquiert un bel œil,  
Ou de ceux qu'usurpe la force;  
Par la Ville où tout l'adoroit,  
Ce n'est Conte de Melusine,  
Tant que ce joli jour duroit,  
Sur un Char élevé Rosine  
Rouloit, cherchant qui lui plairoit:  
Vous eussiez vû sur son passage,  
Les hommes ces bons habitans,  
Du moins sensé jusqu'au plus sage,  
Petits plus souples que les grands,  
S'empressez à payer l'hommage,  
D'ailleurs adonis arrogans,  
Habillés à leur avantage,  
De bras quarrés, de tous les sens,  
De leur grace faire étalage,  
Rire pour faire voir des dents,  
Rechercher des airs de visage,  
Minander & mettre en usage  
Tout l'art des coquettes du temps.



Reproche pour nos jeunes gens :  
Enfin pour primer sur les rangs ,  
Faire un plus mauvais personnage ,  
Qu'aux yeux du plus fier des Sultans ,  
N'en fait le sexe qu'il outrage.  
Le sort bientôt se déclara ,  
Le lot fut pour un Insulaire  
Beau, bien fait, jeune, & cetera,  
Hilas est le nom qu'il aura,  
Le reste m'est peu nécessaire,  
Suffit qu'il eut le don de plaire ,  
Que la sympathie opéra,  
Et qu'au lit, contre l'ordinaire ,  
L'himen en locataire entra ,  
Et l'amour en propriétaire.  
Hilas époux, Hilas heureux ,  
N'en devint que plus amoureux ,  
Que plus cher , que plus désirable ,  
On vit la paix inaltérable ,  
Et l'himen en même maison ,  
Je vous en ai dit la raison ;  
Cet himen étoit peu durable ,  
Ils alloient être désunis ;  
Trois mois le lendemain finis ,  
De fruit n'offroit point d'apparence ,  
D'Hilas imaginez les tranfes ?  
Céder un si parfait bonheur ,  
Se désaisir de tant de charmes ,  
Le désespoir entre en son cœur ,  
La rage y réserve des larmes ,  
Il y parut à sa pâleur.  
Qu'avez-vous, Hilas, dit la Belle ?  
Ce que j'ai, dit-il, ha cruelle !  
Demain je vous perds pour toujours ,  
Et vous me tenez ce discours !  
Avez-vous déjà dans votre ame

Sommé celui qui jouïra  
D'un bien qui n'est dû qu'à la flâne,  
De l'époux qui vous adora,  
Du tendre amant qui vous adore  
Comme les Dieux sont adorés,  
Qui va vous adorer encore  
Tandis que vous le trahirez ;  
Demain mon sort n'est plus le vôtre ;  
Demain votre cœur m'est fermé,  
Et ce cœur n'est point alarmé ;  
Rosine entre les bras d'un autre,  
Rosine qui m'a tant aimé :  
Et qui plus que jamais vous aime,  
S'écria - t'elle, en soupirant,  
Ma tendresse est toujours extrême ;  
Pour vous je suis toujours la même,  
Que ce baiser en soit garant ;  
Mais mon pouvoir n'est pas suprême ;  
Le droit public est mon tiran :  
Reine en ces lieux, moins que captive,  
De vous seul en vain je fais cas,  
Les Loix sont faites, cher Hilas,  
Il faudra bien que je les suive,  
Mais je ne vous oublierai pas.  
À cet arrêt qui l'assassine,  
Il fit plus de cris douloureux,  
Tint plus de propos langoureux  
Que tous les Héros de Racine ;  
Il voulut se percer le sein,  
Cent fois on désarma sa main.  
Rosine aussi vive aussi tendre  
S'emporte contre le destin,  
Mais, cher Hilas, que faire enfin ?  
Pour être à vous, par où m'y prendre ?  
Fuyons, dit-il, & promptement ;  
Pourquoi répugner à la suite ;

Confions - nous à l'Elément  
Qui sur ces bords vous a conduite ;  
Seule vous l'osâtes braver  
Dans votre première aventure ;  
Les arbitres de la nature  
Prirent soin de vous conserver,  
C'est qu'ils vouloient vous réserver  
A la tendresse la plus pure ;  
Après vous l'avoir fait trouver ,  
Leur protection vous est sûre ,  
Venez avec moi l'éprouver ,  
Venez à ce nœud légitime ;  
Je sçai ce que vous immolez ,  
Si d'ici vous vous exilez ,  
Cette Isle entière est ma victime !  
Vous abandonnez les douceurs  
D'un séjour où l'on vous accable  
D'hommages, de vœux & d'honneurs ,  
Pour courir un risque effroyable ,  
Vous quittez l'Empire des cœurs ,  
Des Empires le plus aimable ,  
Mais Rosine vous me suivrez ;  
Des plus doux plaisirs enivrés ,  
C'est ensemble qu'il nous faut vivre :  
Est-il ici bas quelques biens  
Plus doux que ceux qu'amour nous livre ,  
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre ,  
Qui le suit ne regrette rien !  
Que n'ai - je été Maître du Monde ,  
J'eusse , au mépris d'un rang si beau ,  
Bravé le feu, la flâme & l'onde ,  
Pour être à vous jusqu'au tombeau .  
Il en jura . La Belle en somme ,  
Qui n'avoit pas laissé d'abord  
De regretter un peu le sort  
Qu'elle abandonnoit pour un homme :

La Belle, dis-je, avec transport,  
En amanté un peu trop fidèle,  
Fut généreusement d'accord  
De tout ce qu'on exigeoit d'elle:  
Hé bien, dit-elle; cher époux,  
Fuyons, un tel avis m'oblige;  
Une seule chose m'afflige,  
Je quitte encor trop peu pour vous:  
Par-tout je vous suis. De ses voiles  
La nuit couvrant jusqu'aux Etoiles,  
Par l'aveugle amour conseillé,  
Voilà notre couple héroïque  
Embarqué dans l'esquif unique,  
Presqu'aussi mal appareillé  
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,  
Mais un peu mieux ravitaillé;  
Et Rosine heureuse & tranquille  
Étoit déjà bien loin de l'Isle,  
Quand le monde y fut éveillé.  
Pour se consoler de sa perte,  
Chacun fit quelque chose ou rien,  
Chacun fit bien ou mal; mais certe,  
Que chacun fit ou mal ou bien,  
L'Isle au bout d'un tems fut désertée.  
Cependant Rosine en repos  
Voguant à la merci des flots,  
Sembloit avoir dans ses voyages  
Eole & Neptune à ses gages;  
Celui-ci bien que de long cours,  
Parut toutefois des plus courts:  
Elle voyoit mille avantages  
A ses innocentes amours;  
Et pour n'avoir pas à se plaindre,  
En soi-même elle imaginoit  
Mille inconvéniens à craindre  
Dans le lieu qu'elle abandonnoit:



Elle eût dû plutôt se les peindre ;  
 Car en effet le dénouement ,  
 A moins d'un secours tout céleste ,  
 Après un beau commencement ;  
 Lui pouvoit bien être funeste .  
 Un Bourguemestre saugrenu ,  
 Pressé d'une ardeur indiscrete ,  
 Dont le tour ne fut pas venu ,  
 De force à la fin l'eut soustraite  
 A l'Epoux nouveau parvenu ,  
 Sans nul égard à l'étiquette .  
 Les Senateurs sur ce viol  
 Auroient , en confisquant le vol ,  
 Fait justice du Bourguemestre ,  
 Et dit que chacun d'eux en paix  
 Exerceroit seul désormais ,  
 L'emploi de mari par semestre :  
 Le peuple se fut révolté ,  
 Quel enfer alors c'eût été  
 Que ce beau Paradis terrestre ;  
 Surtout si pendant un traité  
 Où tout le monde eût contesté ,  
 On eût mis la Reine en sequestre  
 Chez le plus vieux de la Cité :  
 Que d'embarras de tous côtés ,  
 Ici quelle paix au contraire ,  
 Je serai donc heureuse enfin ,  
 S'imaginoit-elle en chemin ;  
 J'ai trouvé l'état salulaire ,  
 Un seul homme fait mon destin ,  
 Seule j'ai son cœur & sa main .  
 Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire ,  
 Pas le moindre Amant chez mon père ,  
 Trente Rivaux chez Osmin ,  
 Dans l'Isle un monde à satisfaire ,  
 Ennui d'esprit , dégoût , misère ;

Mais

Mais un tendre époux plein de feu,  
N'est ni rien ni trop peu,  
C'est assez & c'est mon affaire,  
Avec ce beau raisonnement,  
Rosine est par la Providence,  
De vague en vague heureusement,  
Poussée au lieu de sa naissance;  
Mais par malheur pour la constance  
De son époux encor Amant,  
Ce lieu natal étoit la France.  
Père, mère, tout étoit mort,  
Elle unique & riche héritière,  
Par tout le mari gros Milord,  
Et sa bonne fortune entière.  
D'abord il fut humble, confus,  
Rien n'égalait sa gratitude,  
Vertus de toutes les vertus  
Dont l'homme, en la vantant le plus,  
S'en fait le moins une habitude.  
Des libres façons du pays  
Bientôt l'insensé prit ombrage,  
Il devint jaloux à la rage,  
Croit sur un rien ses feux trahis;  
Rosine qui prévoit l'orage,  
Tâche à rassurer son époux  
Par un volontaire esclavage;  
Mais rassure-t-on un jaloux?  
Il faudroit que jaloux fût sage,  
Celui-ci le plus fou de tous  
N'aborde plus qu'il n'injurie,  
Ne s'éloigne plus qu'en furie  
Et que sur la foi des verroux,  
Encor bientôt il s'en défie;  
Et l'outrageante jalousie  
Dominant ce cœur déréglé;  
Le fait recourir à la clé

Que Vulcain forge en Italie.  
Clef maudite, infâme instrument,  
Que lorsqu'il faut qu'un mari sorte,  
Condamne la dernière porte  
Par où se peut glisser l'Amant.  
Jusques-là soumise & fidèle,  
Rosine ne murmure pas,  
Tout ce qui tranquillise Hilas,  
Produit le même effet en elle;  
Mais gens de bien, admirez tous  
L'iniquité du personnage,  
De l'ingrat, qui du mariage  
Ose ressentir les dégoûts,  
Et fausser la foi qui l'engage.  
L'air du Pays, me direz-vous,  
Influoit; mais être volage  
Sans rien rabattre du jaloux,  
Ce n'est ni le droit ni l'usage:  
La Belle en a le cœur percé  
De l'atteinte la plus cruelle,  
Elle regrette du passé  
Jusqu'à la maison paternelle,  
Ce regret sur-tout lui rappelle  
L'Isle dont elle avoit été  
L'amour & la Divinité,  
Vrai Paradis perdu pour elle:  
Où pour se voir abandonner,  
En crédule & tendre victime,  
Elle s'étoit laissé traîner  
Du sein des plaisirs dans l'abîme:  
Même encor au Sérail du moins,  
Entre elles & toutes ses Rivaless,  
Le Turc eût partagé ses soins  
L'espace d'un mois de tout point,  
Les eût rendu toutes égales;  
Trente Maîtresses sur son cœur

Avoient prétention commune.  
S'il en mécontentoit quelqu'une  
Par une trop volage ardeur ,  
Il n'en abandonnoit aucune ;  
Mais son ingrat n'en eût-il qu'une,  
Cette une a toute la faveur ,  
L'épouse toute l'infortune ,  
Et point de trente à son malheur.  
Elle étoit trop infortunée ,  
Le Ciel enfin la secourut ,  
Elle changea de destinée ,  
Un beau matin l'ingrat mourut ,  
Et serviteur à l'Phiménée.  
Rosine en rechape à vingt ans ,  
Fraîche comme le beau printemps ,  
De toute gentillesse ornée ,  
Riche , point des plus importants ,  
Appas de triomphante espèce  
Pour les nobles cœurs de ce temps.  
A beauté, chevance & jeunesse ,  
Ajoutons pleine liberté ,  
Plus de sçavoir , moins de simplesse ,  
La voilà sans difficulté  
Plus heureuse qu'une Princesse :  
Des autres états , celui-ci  
Est l'agréable racourci.  
Sans père ni mère , elle est fille ,  
Sans mari , mère de famille ,  
Sur ces petits maîtres altiers ,  
Qui sont par un bonheur extrême  
Coqueluchés de leurs quartiers ,  
Elle a tout du moins son trentième :  
Chez elle enfin par ses appas ,  
Attirant la Cour & la Ville ,  
Elle peut choisir entre mille ,  
Et jouir jusqu'à son trépas



Des prérogatives de l'Isle,  
Sans en craindre les embarras.

# L' O B S E C R O.

**L**A jeuné Alix Epouse de Pancrace,  
Au-lieu d'aller, ainsi que de raison;  
Le premier soir dans le lit prendre place;  
Vouloit passer la nuit en oraison.  
L'Epoux se fâche: Eh, dit-elle, de grace  
Permettez-moi d'achever l'*obsecro*,  
Non, vous viendrez, c'est trop me faire at-  
tendre.

Il fallut donc que nonobstant haro  
Elle obéit: Pancrace l'alla prendre;  
Le compagnon étoit bien disposé:  
Venez, dit-il chanter un autre Office  
Plus agréable, & pour vous plus aisé  
De mon côté j'en entends l'exercice,  
Pas ne mentit le vigoureux Epoux,  
A sept leçons il lui fit le service;  
La jeune Alix trouvoit cela fort doux,  
Lorsque Pancrace, au bout de ses promesses;  
Lui dit: Ma Mie, eh bien qu'en pensez-  
vous?

Moi, dit Alix, lui faisant cent caresses,  
Je reconnois de grand cœur mon abus,  
Les *obsecro* ne m'arrêteront plus,  
Il n'est rien tel que les sept Allegresses.



---

## LA COUTUME DES CLERCS, C O N T E.

UN certain Gentilhomme étoit  
Homme d'esprit & rempli de science,  
Ou tout au moins qui le pensoit,  
En tout se distinguer vouloit;  
Femme il avoit de nulle expérience,  
Sa simplicité lui plaisoit,  
Et voici comme il raisonnoit.  
Ma femme est simple, donc elle est très-sage;  
Ce Seigneur ne croyoit qu'il fut plus sûr moyen  
Pour éviter Dom Cocuage,  
Pensoit-il mal, pensoit-il bien,  
Je le laisse aux experts; pour moi je n'en sçai  
rien.  
Vouloit-il en époux combattre sa femelle,  
Une cuirasse elle endossoit,  
Pas n'y manquoit, la coutume étoit telle,  
Son époux ainsi le vouloit:  
La Dame donc étoit accoutumée  
Quand il la provoquoit, d'aller vite s'armer;  
Enfin quand elle étoit armée,  
Elle alloit au combat avec art s'escrimer.  
De l'époux j'ignore la vûe,  
Sinon que le combat fut à peu-près égal;  
N'étoit-ce que cela, c'étoit peine perdue,  
Le pauvre homme pensoit très-mal,  
Pendant que pour un mois il étoit en voyage,  
Un grand croqueur de pucelage  
Auprès d'elle s'insinua,

C'étoit un jeune Clerc assez beau de visage,  
Vite en amour vont ces gens-là;  
A donc le premier jour, ce gentil personnage  
L'entretint; le second d'amour il la pria:  
Hélas, accordez-moi, lui dit-il, cette grace,  
La Dame, sans dire le mot,  
Courut endosser sa cuirasse;  
Qui fut surpris, qui fut bien sot;  
Ce fut le Clerc; mais quand il vit la Dame  
Avec sa cuirasse venir,  
Il ne put se contenir.  
Une si vive ardeur s'alluma dans son ame,  
Que de sa pique aussi-tôt il s'arma;  
Cependant le combat très-vivement s'enflame,  
Le gars pressoit beaucoup la Dame;  
Enfin une estocade au corps il lui porta,  
Large fut la blessure & la Dame en pâma;  
Puis elle ouvre les yeux, puis elle ressuscite:  
Ah! lui dit-elle alors, de grace achevez-moi,  
Si le ferai, répond-t'il, par ma foi,  
Pour si peu vous n'en ferez pas quitte,  
Mais ôtez cette armure, elle le fit bien vite;  
Mieux qu'auparavant on se bat;  
La Dame quoiqu'au moins autant que lui vaill  
lante,  
Eut du dessous toujours dans le combat,  
Il la laissa presqu'expirante;  
Mais de ce coup bientôt elle guérit,  
Puis après vengeance elle en prit,  
Et tant, que force fut au beau Clerc de la crain  
dre:  
Au reste si brave elle étoit,  
Que toujours au combat sans cuirasse elle alloit,  
Et de ses coups on ne l'entendit plaindre,  
Hors quelquefois qu'un hélas échapoit.  
Son Mari cependant revint de son voyage,

Ce que sentir la Dame, on peut bien le penser;  
Peu de joye dans le cœur, beaucoup sur le vi-  
sage;

Femme excelle à se déguiser.

Pendant le repas il conta mainte histoire,

Tout ce que pût lui fournir sa mémoire;

Puis quand le repas fut fini,

Le délicieux mot il dit;

Madame, allez mettre votre cuirasse,

Sans y penser elle dit, cette armure embarasse

La coutume des Clercs, Monsieur, vaut beau-  
coup mieux :

La coutume des Clercs, dit-il, tout furieux,

Tu me le payeras malheureuse :

Eh oui Monsieur, de quoi vous fâchez-vous ?

Dit la femelle cauteleuse,

Après graces les Clercs boivent cinq ou six coups,

C'est leur coutume : un mot vous met-il en  
courroux ?

O Dieu que vous êtes sévère !

La Femme, comme on voit, ayant le moins d'es-  
prit,

A toujours un moyen pour se tirer d'affaire.

Le pauvre Epoux fut donc tellement interdit,

Qu'il ne pût lui répondre une seule parole.

La coutume des Clercs se suivit en buvant,

On ne la suivit point après en combattant;

Donc pour se battre bien, qu'on aille à leur école.





## SONNET EN BOUTS RIMÉS;

## FAVEUR ENLEVÉE.

**P**lus chaud, plus égrillard qu'on  
 n'a fait le Dieu *Pan,*  
 Sans avoir comme lui le visage de *Guenuche;*  
 Je vous cours, & voudrois dussai-je  
 être à *Satan,*  
 Vous pouvoir une fois saisir par la *Peluche.*  
  
 Ingrate vous fuyez, suis-je un Ours?  
 vous un *Fan?*  
 Ou bien suis-je une Guespe à gâter vo-  
 tre *Ruche?*  
 C'en est trop, vos rigueurs ont tantôt  
 passé *L'an,*  
 Quoi? pour les digérer ai-je un ta-  
 lent d' *Autruche.*  
  
 Finissez-les de grace, ou le trépas m'est *Hoc,*  
 Changez mes maux en biens, vous ga-  
 gnerez au *Troc,*  
 N'est-il pas teins qu'Amour en votre  
 cœur se *Niche?*  
  
 Voyez le grand malheur quand je vous  
 prendrois *Par...*  
 Eh... la... par ces endroits que vous  
 laissez en *Friche;*  
 Ma foi je vous y tiens, plus de Si ni de *Car,*



---

L É L É Z A R D,  
C O N T E,

*Par le Baron de M....*

**I**Ris dormant dans la prairie  
Un Lézard sortit d'un buisson,  
Et se glissant sous son jupon,  
Chatouilla la belle endormie;  
Elle se réveille en sursaut,  
L'animal craignant pour sa peau,  
Par une étonnante aventure,  
Fuyant tomba dans l'ouverture  
Que n'est besoin de vous nommer,  
Puisque la pouvez deviner.  
Ceci paroît peu vraisemblable,  
Mais ce n'est pourtant une Fable;  
J'ai lû le fait dans un fort bon Auteur,  
Dont je ne suis que traducteur.  
Notre belle fort étonnée;  
Après s'être bien tâtonnée,  
Tâche à tirer le Lézard, mais en vain;  
Plus fier qu'un Sénateur Romain  
Il se tient dans sa tanière;  
Puis d'une insolente manière,  
Il montrait le nez quelquefois:  
Lors elle crut qu'avec ses doigts,  
Elle pourroit usant d'adresse,  
Surprendre la bête traîtresse:  
Mais lorsqu'elle croit l'attraper,  
L'animal trop lest & léger

Rentre au fond de la citadelle.  
Cependant la dolente belle,  
Craignant qu'il n'arrive malheur,  
Fit consulter certain Docteur,  
Qui répondit, faut que l'on fasse,  
Par quelque vigoureux frapart,  
Tant bouter le maudit Lézard,  
Qu'il crève ou qu'il quitte la place.  
La belle avoit plus d'un amant,  
Ils eussent pû faire la cure;  
Mais le bruit de cette aventure,  
Rallentit leur feu violent,  
Les plus empressés cy-devant,  
Disent pour unique réponse,  
Quand on vint leur faire sémence,  
Parbleu j'aurois un plaisir sans égal,  
S'il me falloit attaquer l'animal;  
Mais ce seroit être en démenée,  
Que s'exposer à la vangeance  
De ce Lézard qui sûrement mordra  
Le quidam qui l'attaquera:  
Je ne suis pas assez novice  
Pour m'en charger, autre le chassera.  
Et si pour lors de mon service,  
On a besoin; rien on épargnera.  
Iris ne sçachant plus que faire,  
Prit dessein de proposer l'affaire  
A certain Manan qu'elle avoit,  
Qui de Jardinier lui servoit  
Il étoit joli de sa figure,  
Et gros Colas on le nommoit.  
Mais le pauvre Diable ignoroit  
Totalemenr cette aventure.  
Iris ordonne qu'au plutôt,  
On aille chercher le Rustaud;  
On y court, sans se faire attendre,

Il arrive, on lui fait entendre  
Qu'Iris a besoin d'être pressée  
D'amoureuse civilité.  
Gros Colas sans qu'on lui répète,  
Sur un lit brusquement la jette,  
Et des deux parts fut commencé  
Avec ardeur le combat tendre :  
L'animal qui se sent pressé,  
Songe d'abord à se défendre;  
Et mord avec vivacité,  
L'instrument dont il est bouré :  
Ceci ralentit bien la flamme  
Du gars, ah! qu'est-ce que je sens!  
S'écria-t'il, morbleu Madame.  
Avez-vous en ce lieu des dents?

---

### LA QUANTITE. C.

Pour une fois; sans y faire retour  
C'est proprement d'un malade le tour  
Deux bonnes fois à son aise le faire  
C'est d'homme sain suffisant ordinaire  
L'homme galant donne jusqu'à trois fois,  
Le moine quatre & cinq aucune fois  
Six & sept fois, ce n'est pas le métier  
D'homme d'honneur, c'est pour un Muletier.





## C O N T E.

Lorsqu'Alcidon se maria  
Avec la précieuse Ismene,  
La nuit venue il se passa  
Entre eux une plaisante scene.  
Les Dames de la noce, avant que de sortir,  
Vouloient coucher la Mariée,  
Ismene faisoit la sucrée,  
Et n'y vouloit pas consentir;  
Tout ce qu'elles purent lui dire  
Ne fit sur son esprit aucune impression,  
On eut dit qu'au supplice on alloit la conduire,  
Non que pour son Epoux elle eut aversion,  
Mais c'étoit une ruse, une affectation,  
Elle crut qu'il falloit jouer ce personnage  
Pour se faire aimer davantage;  
Car toute précieuse a de bonnes leçons.  
Les Dames à la fin, lasses de ses façons,  
Avec son Epoux l'enfermèrent,  
Et de la bien traiter en riant le prièrent.  
L'amoureux Alcidon d'abord la cajola,  
Enfin il la déshabilla  
Avec tous les transports de l'ardeur la plus vive;  
Puis il la voulut mettre au lit,  
Mais comme auparavant elle se deffendit,  
Et fit encore plus la rétive;  
Alcidon se coucha fort bien,  
Et d'un air engageant lui dit: Venez la belle,  
A mes vœux, à l'Amour ne soyez plus rébelle,  
Venez, d'homme d'honneur je ne vous ferai rien,  
Qu'irai-je donc faire? dit-elle,

## RAYMOND ET CATIN;

## C O N T É.

**M**essire Raimond, noble Napolitain,  
Bien fait, galand, à la fleur de son âge,  
Fut amoureux de la jeune Catin,  
Tendron charmant, mais qui dans l'escla-

vage

Conloit ses jours; sa Mère ne vouloit  
Qu'elle sortit. Quand quelqu'un lui parloit,  
Certe Maman lui faisoit râpage.  
Notre amoureux trouva moyen pourtant  
De déclarer à la jeune Pucelle,  
L'ardeur qu'il ressentoit pour elle;  
Cathos reçut très-bien le compliment;  
Mais ce fut tout; de long-tems le drille,  
Ne pût trouver de moyen ni façon,  
Pour à son gré voir cette aimable Fille.  
On la gardoit de jour, & le Tendron  
Avait son lit près celui de sa Mère;  
Si que Raimond ni la nuit ni le jour  
Ne lui pouvoit parler de son amour.  
Pendant long-tems il rumina l'affaire,  
Puis à la fin il lui vint à l'esprit  
De se glisser de jour dans la Ruelle  
De Catherine, aussi-tôt il le fit:  
Puis quand au lit fut mise la Pucelle,  
Et qu'entendit la Mère bien ronfler,  
Se fit sentir, comment? par un baiser,  
Puis ajouta ne craignez rien la belle,  
Je suis Raymond votre fidèle Amant.

Dieux! repartit Catherine à l'instant,  
Qu'avez - vous fait, si par hazard ma Mère  
Se réveilloit, las que pourrions-nous faire?  
Notre galand d'abord la rassura,  
Puis doux baisers il cueillit sur sa bouche,  
Tétons de lait après il patina,  
Et bellement se glissant dans la couche,  
Vouloit gagner le verger de Cypris;  
Dequoi Cathos se mettant en colère,  
Oh tenez - vous! vous en voulez trop faire,  
Contentez - vous de ce que vous avez,  
Ou bien d'abord j'appellerai ma Mère.  
Raymond surpris n'allant pas plus avant,  
Il s'arrête; mais au bout d'un instant,  
Notre matois avec tant d'éloquence  
Scut faire voir son amour à Catin,  
Exagéra tellement sa constance,  
Que le Tendron se rendit à la fin.  
N'attendez - pas qu'ici je vous décrive  
Les doux transports d'une âme si vive,  
Et les ébats de ce couple amoureux,  
Seroit besoin d'un stile gracieux,  
Qu'avoit jadis le gentil La Fontaine;  
Ou bien Vergier l'agréable conteur;  
Pour cettui cas suis trop petit Auteur,  
Et je prendrois une inutile peine:  
Suffit sçavoir qu'au gré de ses desirs,  
Raymond goûte les plus charmans plaisirs  
Entre les bras de son aimable belle,  
Cinq bonnes fois l'Amant & la Donzelle  
Entre les bras l'un de l'autre pâmés,  
Quelques momens furent inanimés;  
Onc il ne fut volupté plus charmante:  
Après cela Raymond prit du repos,  
Et l'on se tint maints amoureux propos;  
Mais cependant Catherine brûlante,

Requit encore qu'il apaisât ses feux;  
 Il consentir, mais le pauvre amoureux  
 Ne fit plus voir cette ardeur précédente.  
 Avec grand peine il acheva pourtant;  
 Et se coucha chagrin & tout grondant:  
 Croyant enfin Catherine contente.  
 Mais le pauvret se trompoit dans l'attente,  
 Car un quart d'heure étoit à peine passé,  
 Que s'adressant au Galand tout cassé,  
 Quoi, dit Catin, vous ne voulez rien faire?  
 Recommençons mon cher à badiner:  
 Raymond alors lui dit presqu'en colère  
 Contentez - vous de ce que j'ai pu faire,  
 Ou bien d'abord j'appellerai votre Mère.

## LA RESSOURCE;

### CONTE.

L'Autre jour prenant à Goton  
 Le... quoi? mot trop court pour la chose.  
 Elle me dit, ça mon garçon,  
 Si, par grande métamorphose,  
 Il plaisoit au Seigneur Jupin  
 De ce vuide-là faire un plein,  
 De tes plaisirs combler la source,  
 Aurois-tu pour moi même ardeur?  
 Oui, lui dis-je, mon petit cœur,  
 J'aurois encore une ressource.





## LE LAICT DU JÉSUI TE.

**D**E la Fillon une élève mûdrée,  
 De beaux habits tout de neuf acoutrée,  
 Chemin faisant, trouve uné de ses sœurs,  
 Là de ces sœurs, ce mot s'entend de reste,  
 Qui la voyant si contente & si leste,  
 Dit: est-ce-là le prix de tes faveurs?  
 Et vraiment: je suis entretenue.  
 Et par qui donc? par un Ignâcien,  
 Un gros bonnet, qui bândant comme un chien,  
 Incessamment en eût perdu la vûe.  
 Mais des Gitons pour quelque teins sevré,  
 L'Ordre a jugé qu'il étoit nécessaire  
 Que le malade à mes soins fut livré,  
 Et qu'on le mît au con pour le refaire.

## LE CALCUL;

## C O N T E.

**Q**Uand je caresse Alise, quelquefois la badine  
 Me dit: gageons que je devine,  
 En combien de coups il viendra!  
 En quinze ou vingt; plus ou moins, on s'ajuste.  
 Somme tout, son calcul se rencontre si juste,  
 Que de dix fois, neuf elle gagnera.  
 Avec cette justesse extrême;  
 Aux apoints du plaisir c'est un nouveau Barème.

✕

A. M.

A M. P\*\* DE LA V\*\*.

C. A. P\* De B\*\*\*.

LA JUIVE CONVERTIE,

C O N T E.

**I**llustre Magistrat, qui dans mes Vers badins  
 Paroissez trouver quelque grace,  
 Par des éloges incertains  
 Ne flattez-vous point mon audace?  
 Dans ce dangereux hameçon  
 J'ai vu donner plus d'un poisson,  
 Et la louange peu discrète  
 Dont nous berce un Ami, pour nos vers com-  
 plaisant,

Métamorphose assez souvent  
 Un galant homme en for Poète.  
 Vaille que vaille, si le ton  
 Sur lequel se monte ma Lyre  
 Peut quelquefois vous faire rire;  
 Je jure par mon Apollon,  
 Qui de l'encens peu se foucie,  
 Que j'essairai toute ma vie  
 De lui donner quelque doux son.  
 Je suis peu tenté de la gloire  
 Qu'imprime un Laurier toujours verd  
 Au front qui s'en croyant couvert

Va chercher une place au Temple de Mémoire.  
 Si quelquefois sur Pégase monté  
 Je vais, rempli de la folie  
 Dont un Poète est agité,

Part. II,

E

Promener ma mélancolie,  
C'est quand quelque Conte enfantin  
Me mettant la plume à la main  
Force pour lors ma fantaisie  
D'obéir à ma phrénésie:  
Loin que je sois saisi d'effroi,  
Juché dessus ce palefroi,  
En lui si fort je me confie,  
Qu'au plus bas du sacré vallôn  
Faisant ronfler mon violon,  
Je folâtre & me désennuye  
Près du Cocher de *Vertamont*.  
Aujourd'hui qu'une sombre pluyé  
Me fait garder le coin du feu,  
C'est pour m'en consoler un peu  
Que d'une Juive convertie,  
Puisque vous me l'avez permis,  
Divin Oracle de Themis,  
Je vais chanter la litanie,  
Dans une Ville d'Italie,  
Dont par respect je tais le nom;  
On tolère une race impie  
Qui n'ose manger du jambon;  
Race de tous Pays bannie  
Et qui ne croit pas au Messie.  
De cette Race un gros Marchand  
Chez lui gardoit objet charmant,  
Une jeune & belle pucelle  
Qui rouloit si bien la prunele,  
Que qui la voyoit une fois  
Sentoit d'abord un feu grégeois  
Le consumer dans son harneis,  
Un jour un brave Gentilhomme,  
Je ne sçai pas comme il se nomme,  
Chez ce bon Juif apprêtiant  
Perles; ou rubis, ou topazes,

Appercut ce morceau friand.  
Dieu des Tétons! dans quelle extase  
Se sentit ravir cet Amant!  
Car il l'aima dès ce moment.  
Quoique déjà peut-être on glose  
Sur un si prompt événement,  
C'est ainsi qu'arriva la chose.  
Pour tâcher d'exprimer ses feux  
Et faire comprendre à la Dame  
Ce qui se passoit dans son ame,  
Comme font tous les amoureux,  
D'abord il fit des révérences,  
Puis dit quelques extravagances,  
Ainsi qu'en pareil embarras  
Arrive assez souvent le cas.  
Celui qui conte l'aventure  
Toutefois ici nous assure  
Que ce Galand étant bien fait  
Ce qu'il dit fit un bon effet.  
Vous voudriez sçavoir peut-être,  
Et je n'en serai pas surpris,  
Le texte du Livre où j'ai appris  
Les Acteurs que je fais paroître:  
Par Mahomet je n'en sçai rien;  
Mais je doute très-fort que l'Auteur fût Chrétien.  
Revenons à l'Amour, c'est un enfant folâtre  
Qui s'explique tout comme il pent.  
La Juive, plus blanche qu'albâtre,  
A ses discours rougit un peu;  
L'Amant qu'elle-même idolâtre  
Crut voir dans ses yeux même feu:  
Son ame alors très-satisfaite  
Goûtoit une douceur parfaite:  
Mais les cœurs par l'Amour touchés,  
Souffrans toujours quelque disgrâce,  
Il lui fallut quitter la place,



Et l'on peut croire sans péché  
Qu'ils en furent tous deux fâchés,  
Notre galand passé & repassé,  
Tâchant à trouver le moyen  
D'avoir un second entretien:  
Tout tems perdu; quoiqu'à la rue  
Il fit souvent le pied de grue,  
Et qu'à la mode du pays  
La nuit il donna des fanfares,  
Dont voisins étoient ébahis,  
Les doux accords de vingt guitares  
Mêlés à de tendres accens  
Arrêtoient-là tous les passans;  
Et l'on a sçu que la fillette  
Avoit appris d'une soubrette  
Que le plus tendre des Amans  
Lui donnoit des concerts charmans.  
Comme en amour cela s'appelle  
Manger son pain à la chandelle,  
L'Amant fit un dernier effort  
Pour parvenir à voir sa Belle.  
Nouveau Jupin, il crut que l'or  
Étoit son unique ressource,  
Il en prit, en remplit sa bourse,  
Puis fut trouver autre Marchand  
Voisin de sa chère captive:  
Ce beau métal est plus touchant  
Que l'éloquence la plus vive.  
Il l'entretint de ses amours,  
Et lui promit si bonne somme,  
Qu'enfin au bout de quelques jours  
Il sçut apprivoiser son homme,  
Qui du tout étant éclairci,  
Sans balancer, accepta l'offre,  
Et jous le tour que voici.  
Ce Juif adroit fit faire un coffre

Dans lequel cet Amant couché  
 Pouvoit à l'aise être caché :  
 Et sous prétexte d'un voyage,  
 Qui pouvoit être de long cours,  
 Il pria son voisin peu sage  
 De le garder quelques jours :  
 Il y consentit, & pour cause  
 L'Auteur n'en écrit autre chose,  
 Sinon que pour le bien qu'au voisin il faisoit,  
 La voisine satisfaisoit.  
 L'Amant coifré fut mis dans un petit réduit  
 Auprès du lit de sa Maîtresse ;  
 Par Priape ! ah quelle allégresse !  
 Quand dans les ombres de la nuit  
 Il crut pouvoir, sortant sans bruit,  
 Aller entre les bras de celle qui l'enflamme  
 Confondre ses soupirs & répandre son ame.  
 Le Démon qui rodoit par-là,  
 Exprès, dit-on, la réveilla.  
 Cependant quelle est l'apparence  
 Qu'elle ne sçût rien de la chance,  
 Et qu'alors elle sommeilla ;  
 Puisque sans faire résistance  
 Elle reçut entre deux draps  
 Cet intrépide Amant, quoiqu'il ne parlât pas.  
 Ils ne sçavoient que trop qu'en semblable mystère  
 Le discours est peu nécessaire ;  
 Ardents baisers, tendres soupirs,  
 Préliminaires des plaisirs ;  
 Le bruit de sa couche indiscrete  
 Prouvèrent que l'heureux Amant,  
 Cherchant la fin de son tourment,  
 Avoit la victoire complete.  
 Ah qu'ils goûtèrent de douceurs !  
 Ce fut alors qu'ils se pâmèrent,  
 Que cinq ou six fois leurs ardeurs

Moururent & ressuscitèrent !  
Les nuits suivantes se passèrent  
A prendre entre eux le même ébat ;  
Mais quand vint celle du Sabat,  
Soit religion, soit prudence,  
Ou soit que ce fut à - propos  
Pour ce galand à toute outrance,  
Qu'arriva le jour du repos,  
Ce beau couple fit abstinence.  
J'entends, ce semble, un censeur  
S'écrier sur un ton qui tient du fanatisme  
Quand est - ce que la belle, agréable gausseur,  
Abjurera le Judaïsme ?  
Tu t'écartes trop de ton but,  
A quoi sert ce long préambule ?  
Est - ce ainsi qu'on travaille à faire son salut ?  
Par cette route ridicule  
On s'en va droit chez Belzebut.  
Qu'en ses raisons l'homme souvent s'égare !  
Ce censeur croit avoir raison ;  
Mais hardiment je lui déclare  
Qu'il a tort sur la forme ainsi que sur le fond,  
Ne sçait - il pas bien que la grace  
Tourne souvent autour du pot ?  
Que suffisante, ou efficace,  
Rarement elle est tout d'un mot ?  
Et que si le pécheur rébelle  
Dans l'excès du contentement  
Ecoute difficilement  
La voix de celle qui l'appelle,  
On le voit au premier revers  
Courir à ses trésors ouverts.  
Achevons, voyons son ouvrage,  
Le Juif revient de son voyage,  
Et presque aussi - tôt qu'il fut nuit  
On raporta chez lui sans bruit

Le galand couché dans sa cage.  
 Le coffre fut ouvert, & le triste ribaud,  
 Dans la crainte qui le transporte,  
 Pour en sortir ne fait qu'un saut,  
 Et gagne promptement la porte,  
 Sans dire même un grand merci.  
 Devoit-il en user ainsi ?  
 Non : mais satisfait de sa belle  
 Pour s'en éloigner un Amant  
 Marque le même empressement  
 Qu'il eut pour se rendre auprès d'elle.  
 Celui-ci follement bigot  
 Ne se met-il pas dans la tête  
 Que Juive aimer est malhonnête,  
 Et que l'on punit du fagot.  
 Les plaisirs clandestins qu'avec elle on peut  
 prendre.  
 Dans toute la nature il n'est qu'un animal  
 Qui renaît, dit-il, de sa cendre :  
 Dégageons notre cœur de cet amour brutal,  
 La suite en est trop périlleuse.  
 Aussi, tôt dans son ame un peu tard scrupuleuse,  
 Il forma, le petit ingrat,  
 Le dessein noir & scélérat  
 D'abandonner sa belle Juive ;  
 Mais la Grâce fut attentive  
 A décider différemment  
 Du sort de ce perfide Amant :  
 Car sa Maîtresse devint mère.  
 Son père étoit accrédité,  
 Et, pour terminer cette affaire,  
 Sur le champ il fut projeté  
 De saisir l'inconstant, & de le circoncrire.  
 Il fut surpris : & le beau Sire  
 Tâchant d'éloigner son malheur,  
 Dit qu'à l'objet de son ardeur



Il avoit quelque chose à dire.  
Pour obtenir cet entretien,  
Sçachant que la gente Rabinique  
A l'Or ne fit jamais la nique,  
Il en offrit & fit fort bien;  
Car il fut conduit chez sa belle,  
Où se jettant à ses genoux:  
Je fais, dit-il, toujours fidelle,  
Je sens les transports les plus doux,  
Et je voudrois m'unir à vous  
Par un prompt & saint hymenée:  
Mais telle est notre destinée,  
Que ce doux & parfait lien  
Ne peut unir votre cœur & le mien  
Tant que vous serez obstinée  
A la vaine Religion  
Dont vous faites profession.  
Votre Loi superstitieuse  
Dans un ramas confus de mille faussetés,  
Entremêlant des vérités  
Dans son histoire fabuleuse  
N'offre point de félicités  
Propres à rendre une ame heureuse,  
Ah! souveraine de mon cœur,  
Pour assurer notre bonheur,  
Quittez cette erreur dangereuse.  
Il ne lui restoit qu'un moment  
Pour prendre son parti sur cet événement,  
Quand dans les mains du bon Apôtre  
La Grace mit un trait vainqueur,  
Et sans Prêtre ni parenotre  
La Juive abjurant son erreur:  
Ah! c'en est fait, s'écria-t-elle,  
Quand d'une audace criminelle  
Un audacieux Législateur  
Veut mettre un frein sévère, aux doux penchans  
du cœur,

Il doit s'assujettir à la loi naturelle.  
 Je ne puis consentir qu'on vous retranche rien,  
 Je sçaurai vous sauver d'une loi sanguinaire..  
 Ce qu'on veut circoncire est maintenant mon bien  
 On devroit l'augmenter, plutôt que d'en sou-  
 straire.

## LA SOTTE EXCUSE;

## C O N T E.

Certain beneft, c'étoit un Sous-Fermier  
 Jadis Laquais de son premier métier,  
 Chez un Seigneur étant un jour à table,  
 A ses côtés une Dame agréable  
 Qui veuve étoit (mais veuve tant aimable  
 Que plus d'un gars l'eût voulu consoler)  
 S'évanouit. A son secours voler,  
 Lui présenter au nez sel d'Angleterre,  
 De tout côté ce fut pareille affaire.  
 Mon Financier, en faisant le railleur,  
 Et ricanant, leur dit: N'ayez pas peur,  
 C'est qu'elle est grosse, & l'on voit d'ordinaire...  
 Près de la Dame il étoit un sien Frère  
 Qui répondit: Vous vous trompez vraiment,  
 Ma Sœur est veuve & depuis plus d'un an:  
 Le sot reprit; la voyant si gentille,  
 J'ai cru ma foi, Monsieur, qu'elle étoit fille.



## L'AUTEL AUX SACRIFICES;

## C O N T E.

**U**N jeune Amant se confessant n'a guères  
 D'avoir, pensant à fille trop sévère,  
 Avec sa main soulagé son ardeur,  
 Dont le *Pater* lui dit avec fureur:  
 Serpent maudit, mieux valoit pour ton ame  
 Avoir baïsé pucelle ou jeune femme:  
 Trésor pareil t'a-t'il été donné  
 Pour le répandre à la première envie?  
 Quand par ta tête il passe une folie,  
 Ja ne sera ton crime pardonné.  
 Mais, dit le gars, toujours elle refuse  
 Et ne veut pas ... Mais, dit le Confesseur,  
 Peut-on donner une si pauvre excuse?  
 Grand imbécile! homme de peu de cœur!  
 Imites-moi, quand je vois une belle  
 Qui fait venir en moi désir charnel,  
 Et qu'à mes vœux je la trouve cruelle,  
 J'offre, il est vrai, sacrifice pour elle,  
 Mais chez *La Croix* \* je vas chercher l'Autel.

\* *La La Croix* étoit une des fameuses Compo-  
 des de Paris.



A M. L.,

## LE BANDEAU DE L'AMOUR;

## C O N T E.

LE jeune Dieu qu'on adore à Cythère,  
Qui fait qu'on aime & que l'on cherche  
à plaire,

Ce Dieu mutin armé de traits  
Ne fut toujours aveugle comme il est :  
Ses yeux étoient ceux de la beauté même,  
D'une douceur, d'une finesse extrême,  
D'un brillant vif qui surpassoit ses feux  
Que la nuit sombre à nos regards étale,  
Et qui sert l'ornement des Cieux.  
De la perte de ses beaux yeux  
Voici l'aventure fatale.

A Cupidon un jour dit la belle Vénus :  
Je sçai que sans Cérès & le divin Bacchus  
La plus vive tendresse est toujours languissante ;  
Pour éveiller de Mars l'ardeur un peu trop lente ,  
Je veux aux Dieux faire un banquet.

Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait :

Et tandis que la charmante Déesse

A régler son festin s'empresse,

Cupidon va s'égayer au buffet.

Ainsi que ses plaisirs Bacchus a ses allarmes,

On paye souvent de ses larmes

L'Apas flatteur qu'on trouve à goûter de son jus,

Pour le père des ris je reconnois Bacchus,

Mais quand son feu monte à la tête,

Un rien peut troubler une fête



Au milieu des plaisirs du plus joyeux repas :

Une piquante raillerie,

Une imprudente jalousie

Caussent souvent bien du tracas.

Pour preuve soit la noise signalée

Que fit Discorde aux noces de Pelée,

Fi des moralités : retournons à l'amour,

Voyons ce qui troubla la fête de ce jour,

Le bon nectar & l'ambrosie

L'ayant rendu de belle humeur;

Il s'avisa de faire le railleur

Et d'insulter à la Folie.

Malaisément les foux entendent raillerie:

Cupidon badinant; eh! pourquoi badinter

Avec femme qui n'est pas sage?

Le trait n'est pas divin, mais pardonnons à l'âge,

Ce jeune enfant ne pouvoit deviner

La triste fin du badinages

Venus prenoit plaisir à le voir chopiner,

Elle en prit tant encore à la façon jolie

Dont il agaçoit la Folie,

Que du petit combat qui se passoit entr'eux

Elle sçut amuser les Dieux.

Cependant la Folie au fort de la querelle

Qui devint sérieuse entre l'Amour & elle,

Pleine de rage & lui sautant aux yeux,

Avec ses doigts les lui creva tous deux,

Sauter aux yeux, jeter griffe au visage,

De femme folle est l'ordinaire usage

L'Amour outré d'un coup aussi sanglant

Porta sa plainte à sa bonne maman

Elle fut à Jupin demander justice;

Les coupables vinrent sans artifice

Contre leur cas; mais les tantant tous deux

Jupiter prononça ce jugement fameux:

Vous, Cupidon, quittez la raillerie

Et portez désormais un bandeau sur les yeux.

Pour vous, Madame la Folie,

Le guidant nuit & jour,

Par tout pays vous conduirez l'Amour.

Après ces mots Jupiter les assemble,  
Soumis à son Arrêt ils s'unissent ensemble.

A Cupidon, pour se faire un bandeau,

Venus donna son voile le plus beau.

Depuis ce tems on voit de compagnie

Aller toujours l'Amour & la Folie.

## LA CHENILLE & LA FEMME;

### F A B L E.

**C**Henille, effroyable animal,

Que ton voisinage importune!

Qu'à nos arbres tu fais de mal!

Ah Dieux! je crois en tenir une.

La Chenille ayant entendu

Ce qu'une Femme disoit d'elle,

Sans se fâcher, a répondu:

Ma laideur n'est pas éternelle;

Bientôt, changée en Papillon,

J'aurai des couleurs admirables,

Du blanc, du bleu, du vermillon,

Et je serai des plus aimables.

Plus d'une Belle, à ce qu'on dit,

Est de moi l'image parfaite,

Chenille au sortir de son lit

Papillon après sa toilette.



---

## L'EVESQUESS E; C O N T E.

Certain Prélat, dont le nom doit se  
taire,  
D'autant qu'au Conte il est peu nécessaire,  
Gentil tendron en son Palais tenoit  
Et dans les bras souvent se délassoit  
Des fatiguants travaux du sacré Ministère:  
Et, pour s'excuser, il disoit  
Dans le public que c'étoit sa Cousine  
Dès ses plus jeunes ans demeurée orpheline,  
Sans aucuns biens, & qu'avec piété  
Il élévoit chez lui par charité.  
Un jour qu'avec si douce Chérubine  
Le bon Evêque s'ébatoit,  
Un Curé qui le demandoit  
Jusqu'à son cabinet s'en vint à la sourdine;  
Puis frappa : le Prélat en ce pressant danger  
Fit sur le lit la Donzelle ranger,  
Et tira les rideaux, la croyant bien cachée;  
Mais par malheur la porte étoit vitrée,  
Si qu'au Curé fut aisé de lorgner  
Tant qu'il voulut tout le mystère:  
L'Evêque ouvrit enfin, & dit plein de colère:  
D'où vient, Monsieur le fat, que vous osez passer  
Jusqu'à mon Cabinet sans vous faire annoncer?  
Et, puisque ma porte étoit close,  
Ne deviez-vous pas voir que j'avois quelque  
chose,  
Quelqu'affaire de Cabinet

Qui sans doute me retenoit.

Le Curé dit: Excusez la licence,  
Mais, Monseigneur, en vérité céans

Je n'ai trouvé nul de vos gens....

L'impérieux Prélat, d'une façon hautaine,

L'interrompant : ..... Passons. Qui vous  
amène?

C'est, Monseigneur, répondit le Curé,

Que quelques gens m'ont assuré

Qu'il vague en votre Diocèse

Un Canonicaat assez bon

Qui me mettroit fort à mon aise,

S'il vous plaisoit m'en faire le don;

Ma Cure n'est pas suffisante

Pour me nourrir; de chez moi je n'ai rien;

Et votre Grandeur sçait fort bien

Qu'on ne peut subsister sans avoir quelque rente.

Jésus! dit Monseigneur, puis-je vous accorder

Ce que vous m'osez demander?

Quand le Diocèse murmure

De voir votre infâme luxure!

Quelqu'un m'est venu dénoncer

Que vous avez chez vous certaine Gouvernante

Bien plus qu'il n'est permis fringante,

Et que vous... la pudeur me deffend de nommer

Tout ce qu'on dit de vous & de cette servante;

Vous le sçavez, vous pouvez m'épargner

Narration à Prélat peu sçante;

Suffit qu'on a bien sçu vers moi vous désigner.

Eh, Monseigneur, c'est une fable,

Dit le Curé toujours plus s'approchant,

Las rien n'est si peu véritable.

On est à présent si méchant!

Quoi vous osez pousser votre impudence

Jusqu'à nier! reprit le Prélat en courroux,

O pécheur endurci! fuyez, retirez-vous;



Ne vous montrez jamais en ma présence ;  
 Je ferois bien de vous ôter  
 Votre Cure ; & vous de rester  
 Pendant six mois au Seminaire.  
 Oh, Monseigneur, calmez votre colère,  
 Dit le Curé, mais permettez-moi,  
 Puisque votre délicatesse  
 De ne rien m'accorder se veut faire une loi,  
 D'aller à la Grandeur Madame l'Evêquesse,  
 Peut-être plus facilement  
 En obtiendrai-je mon affaire ;  
 Elle a l'air assez débonnaire.  
 Disant ces mots il s'avance à l'instant  
 Auprès du lit où gîtoit la Commère,  
 Lors Monseigneur voyant un tour si bon,  
 Brave Curé, dit-il, vous en sçavez trop long,  
 Soyons amis, promettez de vous taire  
 Sur tout ce cas, & moi sur mon honneur,  
 Je vous promets de très-grand cœur  
 Que dès demain vous aurez votre affaire.

---

## D I X A I N.

**L**E doux repos & l'amusant plaisir,  
 Sont dans mon cœur nuit & jour en querelle,  
 D'aimer Cloris l'un m'ôte le desir  
 L'autre m'entraîne incessamment vers elle ;  
 L'un me la montre insensible & cruelle,  
 L'autre à mes yeux offre tous ses appas,  
 Mon cœur flottant languit dans ces débats,  
 Mais l'indolence en vain veut me séduire,  
 Plaisir flatteur venez, guidez mes pas,  
 Au vrai bonheur vous seul pouvez conduire.

LA FOURURE DE M<sup>RE</sup> ANSELME;

## C O N T E.

**P**laisirs d'Hymen seroient bien doux,  
 Si toujours l'épouse & l'époux  
 Pouvoient être d'intelligence:  
 Mais hélas de l'humaine engeance  
 Tel est le capricieux sort,  
 Qu'on ne voit plus d'amans se piquer de constance;  
 Et moins encore d'époux s'aimer jusqu'à la mort.

Le bon Anselme aimait Corine,  
 Il lui trouvoit plus d'appas que d'esprit;  
 A quoi sert-il dans l'amoureux conflit?  
 Mieux vaut trouver belle gorge & peau fine,  
 Ce fut aussi ce qui l'Amant tenta:  
 Il promit donc, il jura, protesta  
 Que jusqu'au tombeau fidelle  
 Son ardeur seroit éternelle.  
 L'insensible Corine à tout cet entretien  
 Paroissoit ne comprendre rien,  
 Immobile comme une souche,  
 Par un baiser pris sur sa bouche  
 Anselme s'enflammoit trop pour en rester-là.

Lorsqu'enfin la belle parla:  
 Je sens je ne sçai quoi, dit-elle,  
 Qui me fait désirer que vous soyez fidelle;  
 Mais ne cherchez-vous pas plutôt à m'abuser?  
 Ah! si vous promettiez de vouloir m'épouser;  
 Jurez-le moi... sinon votre peine est perdue,  
 Et pour jamais je ferai votre vœu.

Elle dit: elle échape, & rentrant au hameau,  
 Elle retourne à son fuseau.

Mais que l'Amour est un bon guide!  
Anselme retrouva sa charmante stupide,  
Nouveaux sermens, refus nouveaux;  
En sa faveur rien ne décide,  
Tout ce qu'il dit est superflu:  
Il promet à la fin tout ce qu'elle veut;  
On les accorde, on les marie;  
La nuit venue ils se mettent au lit,  
On juge bien ce qui s'y fit.  
Tirons donc le rideau sur leur ame ravie,  
Et laissons aux heureux Amans  
L'art de bien exprimer ces doux ravissemens;  
Mais disons que Corine émue  
Se démenoit comme un lutin,  
Et par hazard portant la main  
Sur certaine toison velue  
Qui se rencontre en son chemin,  
Elle s'écrie à pleine tête,  
A mon secours, à moi, voisin,  
Je suis la femme d'une bête.  
Notez qu'Anselme étoit velu  
Comme étoit le Juif Esau;  
Un poil brun hérissé sur toute sa personne  
Le faisoit prendre pour un Ours.  
Quoi! dit-elle, j'aurai toujours  
A mes côtés cette brute figure?  
Non il n'en sera rien, je vous assure,  
Elle veut s'enfuir; mais alors  
Son mari la serra si fort,  
Qu'au milieu du plaisir le plus doux de sa vie  
Elle se trouve évanouie.  
Anselme cependant de la naïveté  
De la jeune & simple Corine,  
S'aplaudit en secret & déjà s'imagine  
Que son front est en sûreté.  
De rechef il l'embrasse & lui dit: Ma mignonne,

De ce que tu sens ne t'étonne ;  
Dès que nous serons au printemps  
Je quitterai cette fourrure,  
Rassure-toi. Sa promesse étoit sûre,  
Car il ne tarda pas long-tems  
D'aller tantôt chez Mathurine,  
Chez Claudine, chez Jaqueline,  
Quelqu'autre fois chez Francillon,  
Le plus souvent chez Frétilon,  
Porter son énorme fourrure ;  
Tant qu'à la fin Corine endure  
Ce mal que sent senleette au lit.  
Jeune femme à qui manque ou galand ou mari,  
La pauvre épouse désolée  
Ne sçavoit quel Saint invoquer,  
Si je pouvois, sans rien risquer ;  
Disoit-elle à Dame Maffée,  
Trouver quelque fourrure ailleurs ?  
Hélas ! nous avons par malheur  
Un Curé qui m'est si sévère,  
Que si je confessois ce cas  
Je crois qu'il ne m'absoudroit pas.  
Qu'en pens.-z.-vous, ma chère commère ?  
Eh bien allez à son Vicaire,  
Lui répondit Maffée, il est homme de bien :  
Vous êtes si gentille, il fera votre affaire.  
Pourroit-il vous refuser rien ?  
Sur ce point il est bon apôtre :  
C'est le vrai droit du jeu, & je n'en fais pas  
d'autre ;  
Au Vicaire je vais aussi,  
Lorsque notre homme en use ainsi,  
Que vous dites que fait le vôtre.  
La conversation là-dessus se rompit,  
L'Épouse sans fourrure alla se mettre au lit.  
Jeune femme couchant senleette,



Aisément a l'ame inquiète.

Corine qui souffroit pour plus d'une raison;  
Fit cent tours dans son lit sans y faire le bon.  
Alors elle entendit que l'on ouvroit la porte,  
Et près d'elle sentit un homme se coucher,  
Elle feint de dormir tant qu'elle sembloit morte,  
Et qu'est-ce que cet homme étoit venu chercher  
A cette heure, si tard, n'est besoin de le dire:

Il vous suffira que le Sire

Trouva ce qu'il cherchoit & fit ce qu'il voulut.  
C'est bientôt dit; disons qu'il fit tout ce qu'il put.  
Mais tant fit qu'à la fin la dormeuse s'éveille:  
Si c'étoit mon Mari ce seroit bien merveille,  
Dit-elle entre ses dents, je le connoîtrai tôt:  
Elle cherche à tâtons, & trouvant la fourrure,

C'est lui, dit-elle, j'en suis sûre:

Elle le caresse aussi-tôt,

Et dit en l'embrassant: C'est donc vous, notre  
maître?

J'en étois, Dieu le sçait, en peine sur ma foi.  
Il est bien tems, dit-il, de sçavoir si c'est moi;  
C'étoit avant le coup qu'il falloit me connoître.



## L'ABSOLUTION REFUSÉE,

## C O N T E.

ENfant de la mollesse & de l'oïveté,  
O jeu de cinq contre un, passetems agréable;  
Amusement badin par l'Amour inventé  
Pour le soulagement d'un Amant misérable;  
A la Ville, à la Cour on te voit rebuté,  
Et tu ne fers plus de ressource,  
Qu'à l'Ecolier impatient,  
Qui faute d'argent dans sa bourse,  
N'en peut offrir à quelqu'objet friand.  
Il est pourtant une retraite obscure  
D'où le beau sexe est rejeté,  
Où l'on suit les plaisirs qu'inspire la nature  
Pour te jouer en liberté.  
C'est dans ce Cloître solitaire,  
Où de fiers habitans divisés en deux corps  
L'un prêche une abstinence austère,  
L'autre, compatissant à l'humaine misère,  
De l'amour en fureur laisse agir les ressorts,  
Et dès qu'il est pressé du malin qui l'obsède,  
Au Dieu qui préside à tes jeux  
Adressant sa prière il t'appelle à son aide;  
Sur le champ dans ses mains, pour amortir ses  
feux,  
Tu lui deviens un utile remède.  
L'autre nomme race de Belzebut,  
Celui qui dès qu'il est en rut,  
Sans un secours si favorable,  
Ne sauroit résister aux attaques du Diable.  
Un de ce Corps au sourcil large & noir,

A l'œil farouche & sombre, en un triple parloir,  
Dessus un trône assis un jour de grande fête  
De chaque suppliant écoutoit la requête.

Un jeune gars parut, il venoit à son tour  
S'accuser près de lui des foiblesses qu'Amour

Aux cœurs comme le sien inspire:

Timide encor il n'osoit tout lui dire;

Mais chassant à la fin le scrupule importun,  
J'ai joué, lui dit-il au jeu de cinq contre un.  
Que me dites-vous-là? dit le Juge sévère,

Ce jeu vous est-il ordinaire?

Y trouvez-vous du goût? Autant que je le puis,

Répond le suppliant, à ce plaisir tout cède,

Contre l'amour & ses ennuis

C'est un infailible remède:

Pourquoi, mon Révérend, en fait-on un péché?

Pourquoi? petit fripon, trop au vice attaché,

C'est qu'il n'est pas permis, par esprit de luxure,

De pervertir ainsi l'ordre de la nature.

Retirez-vous, cœur endarci,

De quinze jours ne revenez ici:

Quittez ce jeu maudit, alors à vous absoudre

On examinera si l'on peut se résoudre.

Ah dans quel étrange embarras,

Répond le Pénitent, ne me jetez-vous pas!

En ce grand jour avec mon père

De nos mystères saints il me faut approcher,

Je n'y saurois manquer sans le mettre en colère;

En vain je m'efforce à chercher,

Pour ne pas l'irriter, quelque apparente excuse;

Trop malaisément on l'abuse;

Ainsi je vous le dis tout franc,

Absolvez-moi, mon Révérend;

On, sans autre façon, je vais avec mon père,

Suffit... Vous m'entendez... Ah race de vipère,

Tison d'enfer, à quoi me réduisez-vous?

Puis-je vous pardonner sans faire une injustice ?  
 J'ai pour le même cas déjà, sans être absous,  
 Renvoyé trois Régens & un jeune Novice.

# LE C A F F É.

## C O N T E.

Par M. B. P. D. l'A. D. L. C.

**A**Nnette étoit dans sa chambre cachée  
 Qui se faisoit étouper son pertuis ;  
 Survint un tiers, lequel à travers l'huis,  
 Par le ribaud vit la belle embrochée,  
 Et puis entra la besogne achevée.  
 Notez qu'alors Annette étoit en feu,  
 Par quoi lui dit, d'où vous est arrivée  
 Rougeur si grande, & comment, à quel jeu ?  
 Toujours ainsi, repartit la discrète,  
 Rougeur m'avient quand mon Caffé j'ai pris :  
 Caffé, dit l'autre, ô merveille sans prix !  
 Qui nous eût cru cette vertu secrète ?  
 Ja n'est besoin d'aller jusqu'au Levant  
 Chercher Caffé, douce en sera la traite ;  
 Puisqu'il nous croît à nous par le devant.





## LE PHILOSOPHE MOURANT;

## ÉPIGRAMME.

**L'**Intrépide Cléon, ce fameux incrédule,  
 Sur le point de mourir sembloit s'inquiéter;  
 Ses disciples confus le trouvoient ridicule,  
 Et lui disoient: Ami, pourquoi vous tourmenter?  
 J'éprouve, répondit-il, un supplice bien rude,  
 Je croyois parvenir jusqu'à la certitude,  
 Et je n'ai jamais pu parvenir qu'à douter.  
 Je me résous enfin à la Palinodie,  
 Je vais aux Rieurs donner la Comédie,  
 Le parti le plus sûr est de mourir Chrétien,  
 Je puis gagner beaucoup, & je ne risque rien.

## A U T R E.

**D'**Où vient que ce fameux impie  
 Dans son lit est si fort tourmenté?  
 C'est qu'en son lit il se défie  
 De ce qu'il disoit en santé.  
 Ce disserteur intrépide,  
 Qui morguoit la Religion,  
 Maintenant incertain, timide,  
 Meurt Chrétien par précaution.



## A S U L P H O U R;

O D E,

**C**oupables Nymphes d'Amathonte,  
 Viles pestes de l'Univers,  
 Vous qui vécûtes dans la honte  
 De mille égaremens divers:  
 Sortez de la nuit des ténébres  
 Et de vos phantômes funébres  
 Remplissez les lieux d'alentour;  
 Phœbus à ma fureur domine,  
 Fais silence, toi Messaline,  
 Je vais parler de la Sulphour,

Le réduit d'une triste cuisine  
 Vit naître ce monstre odieux,  
 Pour célébrer son origine  
 Tout l'Enfer se montre à ses yeux;  
 Applaudissant à son image,  
 Mégère couvrit son visage  
 De la dégoûtante laideur;  
 Aleçon plus habile encore,  
 Ouvrant la boîte de Pandore,  
 Versa les vices dans son cœur,

Long-tems jouët de la bassesse,  
 Vendue au service d'autrui,  
 Des caprices d'une maîtresse,

Elle eut à souffrir tout l'ennui :  
Mais enfin brisant une chaîne  
Qui vouloit tenir dans la gêne  
L'effain de ses désirs honteux ;  
Elle vint produire au Théâtre  
De son teint livide & noirâtre  
L'horreur & les dégoûts affreux.



Sur un lit où l'effronterie  
A déployé ses étendarts ,  
Bientôt cette hideuse harpie  
Va se montrer à mes regards :  
Dieux ! dans quels torrens de souillures  
Lave-t'elle ses mains impures !  
Quels serpens sifflent dans son cœur !  
Comment nommer ces jours horribles  
Où, sous les coups les plus terribles,  
L'on voit gémir la pudeur.



Vous, qui dans les brelans infâmes  
Traînez le printems de vos jours ,  
Et qui ne cherchez dans les femmes  
Que ce qu'on y trouve toujours ;  
Accourez tous , on vous appelle ,  
Votre fureur est digne d'elle :  
Voyez ce cloaque empesté ,  
Quiconque a l'audace lubrique  
D'y plonger son trait Priapique ,  
Ne l'en retire qu'infecté.



Que vois - je ? rien ne vous arrête,  
 Vos vœux semblent être comblés;  
 Et chacun de vous, brave athlète,  
 Fond sur elle à coups redoublés.  
 Quelle est l'ardeur qui vous enflamme;  
 Espérez - vous de cette infâme  
 Rassasier l'avidité ?  
 Paroissez - tous, fussiez - vous mille,  
 Vous verriez croître sous la file  
 L'excès de sa lubricité.



C'est un ordre établi sans doute  
 Chez nos Phrénées & nos Lais,  
 L'on ne reçoit & l'on n'écoute  
 Que Plutus & ses favoris.  
 Sulphour réfractaire à l'usage  
 Se prise au gré de son visage,  
 Tout Singe vaut une Guenon;  
 Pour un léger tribut, chez elle  
 Tout vient, tout entre pêle - mêle,  
 Telle est la barque de Caron.



A la fureur qui te dévore  
 Donnant sans cesse un libre cours,  
 Te verrons - nous long - tems encore  
 Livrée à tes sales amours ?  
 Jusqu'à quand, monstre hydropique,  
 Brulé d'une soif impudique,  
 Entasseras - tu les excès ?  
 Qui peut nombrer tes Priapides ?  
 C'est le tonneau des Danaïdes,  
 Ne se remplira - t'il jamais ?



Mais quelle prompte solitude !  
Tout t'abandonne, c'en est fait,  
Tes cuisses flasques, ta peau rude,  
Ont-elles produit cet effet ?  
Débris d'un naufrage funeste,  
Un seul, hélas ! un seul te reste,  
Penses-tu fixer son amour ?  
Pleure sa perte, elle s'avance,  
Las d'une triste jouissance,  
Il va te quitter sans retour.



Ainsi qu'une Louve effrénée  
Que la faim presse & qui n'a rien,  
Seule à toi-même abandonnée  
Dis-nous quel sort sera le tien ?  
Opprobre du siècle où nous sommes,  
Iras-tu, vil rebut des hommes,  
T'offrir en proie aux animaux ?  
Et, pour assouvir ta fureur,  
Dans les recoins d'une écurie  
Chercher des Priapes nouveaux.



N'en doutons point, jamais présage  
Ne fut si près de s'accomplir.  
Des fougueux excès de la rage  
La mesure va se remplir :  
Le feu qui pétille autour d'elle,  
Jettant déjà son étincelle,  
Menace un monstre aussi pervers ;  
Et le glaive de la Justice,  
Par le plus terrible supplice,  
En va purger tout l'Univers.

## L'ÉQUIVOQUE CAPUCINALE;

## C O N T E.

UN Capucin rêvoit dans sa cellule  
Comme il pourroit fronder dans ses Sermons  
De ces cerceaux la mode ridicule,  
Dont on se sert pour enfler les jupons:  
Mais ce n'étoit pour lui chose facile,  
Car des Paniers il ignoroit le nom;  
Quand par hazard, en allant par la ville,  
Il entendit chanter le Mirliton.  
Oh oh, dit-il, Frère, à son compagnon,  
Ceci pourroit bien être notre affaire,  
Je gagerois que ce terme nouveau  
De ces jupons nous cache le mystère  
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.  
Qu'en pensez-vous? me trompai-je, mon  
Frère?

Par saint François, dit le Capucinot,  
On ne peut mieux rencontrer, mon Père:  
Car que pourroit signifier ce mot,  
S'il ne marquoit cette mode nouvelle?  
C'est sûrement son véritable lot,  
Le hazarder n'est qu'une bagatelle;  
C'est bien pensé, dit le Père au Frerot,  
Certainement il ne scauroit déplaire,  
Onc il ne fut de langage vulgaire,  
De l'oublier je ne serai si sot,  
Et dès ce soir je le veux dire en chaire.  
Il n'y faillit: on le vint convier  
Chez des Nonains, théâtre de sa gloire:  
A leur donner un plat de son métier

En ce jour-là, ce qu'on a peine à croire,  
 S'étoit formé très-nombreux auditoire,  
 Où le brocard avec pompe étalé  
 Brilloit par-tout sur le sexe assemblé :  
 Ce qui fournit beaucoup à l'éloquence  
 De l'Orateur, pour tomber à souhait  
 Sur le beau sexe & sa magnificence.  
 Il n'est besoin de conter trait pour trait  
 Tout ce qu'il dit : mais le récit fidèle  
 De celui-ci je crois vous suffira,  
 Par quoi du reste un chacun jugera.  
 Oui, s'écria, transporté d'un saint zèle  
 Et sous son froc le Moine s'échaufant,  
 Dans ce tems-ci le désordre est si grand,  
 Et tant voit-on votre luxe s'accroître,  
 Qu'un Mirliton, Mesdames, à présent  
 Est grand trois fois plus qu'il ne devoit  
 l'être.

---

## LA PITANCE DU PAYSAN; EPIGRAMME.

**C**omment, disoit Alix à son Rentier,  
 Vous autres gens toujours l'ame troublée,  
 Pouvez-vous donc ainsi le jour entier  
 Tant travailler, & telle ratelée  
 De beaux enfans ainsi vous amasser ?  
 Pour vous refaire, & pour vous délasser  
 N'avez le soir des mets à suffisance,  
 Ja ne pouvez si bien faire le cas :  
 Oh que cela ne vous étonne pas,  
 Dit le Manan, ça nous sert de pitance,

---

## LA BISCAMBILLE; C O N T E.

P Our accrocher l'âme d'un vieux Jésuite  
Le Diable un jour avec Dieu disputoit,  
Et, pour fonder son ardente poursuite,  
Maître Satan au Juge présentoit  
Le noir tissu des mœurs du Sodomite;  
Aucun des Saints ne pouvoit accorder  
Ni moyenner entre les deux parties,  
Chacun voulant avoir droit de saisies,  
Et pour lui seul le Jésuite garder.  
Lorsque tirant sa longue paperasse,  
Mons Satanas, Procureur enragé,  
Plaida sa cause avec force, avec grace,  
Il avoit lu Barthole & son Morace:  
Il est à moi; sous mes drapeaux rangé,  
Le Moine noir, marchoit avec audace,  
Donc il est mien. Ce terrible argument  
Ne laissa pas d'intriguer diablement  
Les assistans: quand voici saint Ignace  
Qui vint, faisant contorsion & grimace,  
Leur proposer cet accommodement.  
A l'Orateur, tous les Saints faisant place,  
Ainsi parla le dévot charlatan:  
Quoique de droit cette ame infortunée  
Vous appartienne à vous, Monsieur Satan,  
Pourtant faut-il sçavoir sa destinée;  
Par quoi tirez au sort à qui l'aura,  
Mieux que vous tous il en décidera:  
Vous resteriez ici plus d'une année  
Sans lui fixer le lieu qu'elle verra:



On bien jouez un tour de Biscambille,  
L'ame au gagnant pour son lot restera;  
Un tour sans plus, pour fuir toute vétille.  
Ce sage avis des plaideurs fut goûté,  
En un moment cartes furent sur table,  
Cartes levées avec rapidité,  
Il falloit voir à tous deux formidable  
Le sort passer d'un & d'autre côté:  
N'ayant encore son point fixe arrêté  
Aux deux joueurs fortune favorable,  
Tantôt rioit à Dieu, tantôt au Diable;  
Mais las bientôt son caprice parut;  
Près de Satan l'inconstante courut,  
Riche en atoux il éclatoit de rire;  
Il en vient plus, voire qu'il n'en désire;  
As, Dame & Roi se trouvoient dans la main  
Du Diable heureux plus qu'un honnête  
homme,  
Quand de surplus, ô grand coup du Destin!  
Le Valet vint trouver l'esprit malin:  
Le Dix manquoit, Satair encore le somme;  
Enfin, malgré les prières des Saints,  
Le Dix arrive: Ah! parbleu je le tiens,  
Le scélérat, l'ame est mienne à cette heure,  
Dit Belzebut, frapant dans ses argots,  
Morbleu gagné: regardez si je faux,  
J'ai de pardieu bonne quinte majeure.



## LA RINOMACHIE,

OU

## LE COMBAT DES NEZ;

A M. \* \* \*

**T**E souvient-il, Damon, de ce jour remarquable,

Où nous étions tous deux assis à même table,  
Où mangeans d'un pâté bien conditionné,  
Qu'on trouva de bon goût & bien assaisonné;  
Lors qu'ayant tour à tour salué la famille,  
De discours en discours, & de fil en aiguille,  
On mit sur le tapis la rape & le tabac,  
Usages peu connus dans les tems de Pibrac;  
Que parlant entre nous des diverses manières  
Dont l'un en prend beaucoup, l'autre point, l'autre  
guères,

Je voudrois, dis-je alors, pour deux bons déjeûnez,

Que l'on pût là-dessus faire parler les nez.  
Virgile n'en dit rien dans toutes ses Eglogues,  
Fontenelle & Lucien dans tous leurs Dialogues  
Qui nous pût, à mon sens, donner tant de plaisir.  
Il falloit être foux pour faire un tel désir;  
Mais quand on a bien bû, qu'on vient de bien repaître,

De tout ce que l'on dit est-on toujours le maître,  
Et surtout quand on est avec ses amis,  
Parmi lesquels on croit que tout devient permis.  
On parle comme on boit, très-souvent sans mesure,

On met à l'abandon & cheval & voiture,  
Et si l'on recueilloit ce qu'on dit mot pour mot,  
Le plus sage Caton passeroit pour un sot.  
Après t'avoir quitté, pourras-tu bien le croire?  
Cette sottise pensée occupa ma mémoire,  
J'y rêvai malgré moi tout le reste du jour,  
Tout ce qu'on voit de nez me revint à son tour,  
Et m'étant mis au lit au bout de la journée,  
L'imagination de tous ces nez frappée,  
Mes yeux, en attendant le retour du Soleil,  
Se rendirent soudain au besoin du sommeil.  
A peine eus-je fermé toutes les deux paupières,  
Qu'une foule de nez, franchissant ces barrières,  
Se vint impudemment présenter devant moi;  
Ils avoient à leur tête un nez de pied de roi  
Choisi par eux exprès pour porter la parole,  
Et, sans appréhender nazarde ou croquignole,  
Ce nez accoutumé de nasonner toujours,  
Me tint en son langage à peu près ce discours.  
Avant que d'annoncer le sujet qui m'amène,  
Et que je puisse aussi parler tout d'une haleine,  
Il faut en premier lieu te dire qui je suis,  
Et par-là t'imprimer du respect, si je puis.  
Regarde seulement la nombreuse cohorte  
Des nez de tous états qui me servent d'escorte,  
Et qui sont près de moi comme courtisans nez.  
Ces grands, ces petits nez, nez majeurs, nez  
    puissnés,  
Nez de Papes, de Rois, de Cardinaux, de Princes,  
Ces nez de Gouverneurs des plus grandes Pro-  
    vinces,  
Nez de Prêtres, de Clercs, nez d'Abbés, de Prélats;  
Ces nez de Capitaines & ces nez de Soldats;  
Ces nez de Prébendés, de Curés, de Vicaires,  
Nez de solliciteurs & de faiseurs d'affaires,  
Nez de gens portant robe & nez de Prélats,

Ces nez de Procureurs, d'Avocats, de Sergens,  
 Ces nez de Médecins & nez d'Apoticaire,  
 De Barbiers, Chirurgiens, & ces nez de Libraires;  
 Ces nez de Partisans & ces nez de Commis,  
 Et quand je t'aurai dit qu'ils me sont tous soumis;  
 Qu'ils révérent en moi l'autorité nasique,  
 Qu'ils ont tous reconnu par un acte authentique,  
 Que l'on ne vit jamais un plus grand nez que moi  
 Et qu'au Conseil des nez ils m'ont nommé leur  
 Roi,

Je suis persuadé que sans irrévérence  
 Tu ne me pourrois pas refuser audience.  
 Après ce long prélude, auditeur inquiet,  
 J'attendois en bâillant que long nez vint au fait,  
 Et déjà je sentoie une joye infinie,  
 D'apprendre du Tabac l'histoire & la manie;  
 Lorsqu'un bruit surprenant tout d'un coup s'en-  
 tendit:

On fit place aussi-tôt, la presse se fendit:  
 Un nez en renissant contre ce téméraire,  
 D'un air plein de dédain l'obligea de se taire.  
 Ce nez étoit un nez si fameux dans Paris,  
 Frangé de tous côtés, comme on peignoit jadis  
 La robe du Grand Prêtre avec ses pandeloques,  
 Tel, qu'avant & depuis qu'on comptoit par épo-  
 que,

Qu'on voit rouler la Lune & luire le Soleil,  
 Jamais l'Antiquité n'avoit vu nez pareil.  
 Cet abord imprévu fit faire un grand silence,  
 Chaque nez curieux & s'empresse & s'avance:  
 Pour lors cet archi-nez, en élevant sa voix,  
 Quoi donc, Messieurs les Nez, vous avez fait  
 un choix?

Leur dit-il, & ce fat, sans me voir & m'enten-  
 dre,

Comme un maître gonim a bien scu vous sur-  
 prendre?



Par la mort, j'y perdrai ce que j'ai de crédit,  
S'il n'est pas à son nez tout à l'heure interdit.  
Quand on veut faire un choix qui soit digne des  
sages,

Il faut auparavant bien peser leurs suffrages,  
Entre plusieurs sujets faire comparaison,  
Et sur ce que l'on fait écouter la raison;  
Mais qu'il soit jamais dit qu'on ait en mon ab-  
sence

A quel nez que ce soit donné la préférence,  
Je reniflerai tant que je l'empêcherai,  
Et que s'il faut périr, plutôt je périrai.  
La longueur de ce nez dont si fort il se vante:  
Croit-il que je la craigne & qu'elle m'épouvante,  
Pour conserver le sien il faudroit un étui,  
Le mien par sa grosseur est un solide apui;  
C'est sur sa fermeté, sa base sans égale,  
Qu'il faut placer des nez la puissance royale,  
Et non pas sur un nez sans force & vacillant,  
Qui comme une girouette obéit à tout vent.  
A ces mots j'entendis s'exciter un murmure  
Qui de guerre civile étoit un sûr augure:  
Selon que chaque nez se trouvoit assorti,  
Sans beaucoup balancer il choisit son parti.  
Tous les nez aquilains, pointus & diaphanes,  
Nez en becs de corbin, & voutés en dos d'ânes  
Se rangèrent d'abord sous le même drapeau,  
Soutenant que long nez étoit Roi bien & beau;  
Les nez d'acoste-pot faits en pied de marmite,  
Avec les nez camus comme des nez d'élite,  
Suivis des autres nez dont les larges nazeaux  
Se pouvoient comparer à des pieds d'escabeaux  
Pour donner à gros nez le sceptre & la couronne,  
Coururent aussi-tôt auprès de sa personne.  
Aucun nez ce jour-là ne fut mis au rebut,  
Chaque nez pour son Roi s'arma du mieux qu'il  
put;

## DE PIECES FUGITIVES. 101

Et comme chaque nez craint les coups de rapière,  
 On s'arma seulement de rape & tabatière,  
 Et sur le plaissant son de ces beaux instruments,  
 On fit en un instant marcher les combatans.  
 Les nez en qui l'ardeur paroissoit assoupie,  
 Et chez qui la frayeur distilloit la roupie,  
 Furent mis à l'écart pour garder le butin,  
 Avec de vieux tabac & des rapes d'étain,  
 Déjà l'on entendoit le cliquetis des armes,  
 Rape ici ! rape là ! tout étoit en allarmes ;  
 On auroit dit des rats qui dedans un grenier,  
 Pour assouvir leur faim, rongent jusqu'à l'osier,  
 Ou qui par une fente entrés dans quelqu'armoire,  
 Ayant mangé le lard ratissent la lardoire.  
 Et si l'on peut juger de quelque événement,  
 Soit par le renifler, soit par l'éternuement,  
 A voir les deux partis courir à la mêlée,  
 La victoire devoit être bien contre-balancée.  
 Long nez y paroissoit d'un air plein de fierté ;  
 Gros nez avoit un port dont l'intrépidité  
 Lui sembloit augurer le gain de la bataille,  
 Et sans en excepter les nez de la canaille,  
 Tous les nez en ce jour pour la gloire des nez,  
 Renifloient des nazeaux comme des forcenés :  
 Les trompettes à droite faisoient mille fanfares,  
 A gauche on entendoit tarares tantarares,  
 Et tous les nez enfin me sembloient en danger,  
 Lorsque le chant du coq m'est venu réveiller :  
 J'aurois bien souhaité qu'en attendant l'aurore  
 J'eusse pû m'assoupir & redormir encore,  
 Pour revoir au combat cette armée de nez,  
 Et sçavoir qui vaincroit de long ou de gros nez :  
 Mais par malheur pour moi mon heure étoit  
 passée,

Et voulant de ces nez conserver la pensée  
 De crainte de la perdre, & qu'un nouvel objet

N'effaçat cette idée, ou qu'un autre sujet  
 Ne vint à la traversé exiger de ma Muse  
 Des rimes, où mainte fois cette folle s'amuse,  
 J'ai cru que je devois dans le même moment  
 Te dépeindre les nez que j'ai vus en dormant.  
 Pour l'un des deux partis, ou du long ou du large,  
 Du mince, ou bien du nez distingué par sa marge,  
 Consulte, cher Damon, ton inclination,  
 Mais sur la préférence agis sans passion,

EPIGRAMME  
 DE M. DE CAUX,

*Contre le Poëte Pirrhon.*

Quand Timandre à Paris entonna la trom-  
 pette,  
 Des rimeurs tels que toi le foible effain trembla;  
     Dijon au bruit de sa musette  
     D'applaudissemens le combla,  
     Et Beaune en fut si satisfaite,  
 Qu'elle vint en ses mains remettre une houlette  
     Faitte du bois qui t'étrilla.

*Réponse de Pirrhon.*

Foin de votre trompette & de mon flageolet,  
 Je donnerois pour rien mon payement & le vôtre:  
 J'eus des coups de bâton, vous des coups de  
     sifflet:  
 Le premier au rimeur fait plus d'honneur que  
     l'autre.

## A U N A M I ;

*Par M. C.*

**S**Age \*\*\* au gré de ton envie  
 Tu sçais régler tes goûts & tes desirs,  
 Tu fais ton sort, tu choisis tes plaisirs,  
 Tu fais servir au bonheur de ta vie ;  
 Des passions la chiourme asservie.  
 Tel au milieu de cent écueils divers  
 Le Nautonnier tranquille au sein des mers,  
 Par le secours des voiles salutaires  
 Surgit au port avec les vents contraires :  
 Heureux ami qui jouis au printems  
 De tous les dons dont l'automne nous flatte,  
 Qui dans le cours de tes plus jeunes ans  
 Parle en Sénèque, & sçais vivre en Socrate,  
 Enseigne-moi quels sentiers inconnus  
 Guident tes pas au séjour des vertus.  
 Foible roseau qu'Aquilon contrarie,  
 Par trop de poids vers la terre entraîné,  
 Et sans lever ma tête appesantie  
 Je lance au Ciel un regard consterné,  
 Seul je ne puis finir mon esclavage,  
 Mon propre cœur s'oppose à mon dessein.  
 Dans les douceurs d'un indigne lien  
 Le fier Renaud oublia son courage.  
 Pour le tirer de ce lâche repos  
 La gloire en vain parle au cœur du héros ;  
 Si le secours d'un ami véritable  
 N'eût dissipé par d'utiles efforts,  
 Tous les effets d'un charme trop durable  
 Armide auroit triomphé des remords.



Viens, cher ami, bien-tôt l'Isle enchantée\*  
 Doit à mes yeux étaler ses douceurs,  
 Là, mainte Armide à mon ame ébranlée  
 Présentera des fers bien séducteurs.  
 La volupté dans une pompe aimable  
 Viendra m'offrir une image agréable  
 Des biens trompeurs que je ne puis haïr,  
 Et mes penchans vont bien-tôt me trahir.  
 Viens dissiper l'enchantement funeste,  
 Brise des fers que ma raison déteste,  
 Mais que mon cœur esclave trop soumis,  
 Ne prendra plus pour des fers ennemis:  
 Viens sur le bord d'un honteux précipice  
 Me soutenir, m'éclairer malgré moi;  
 Des vains plaisirs dont me flatte le vice,  
 Viens m'inspirer un salutaire effroi:  
 Que par tes soins échappé du naufrage  
 J'apprenne enfin le grand art d'être sage.

\* *L'Auteur alloit à Paris pour la première fois.*

### EPIGRAMME

*A une Maîtresse qui étoit toujours triste.*

**I**Ris, depuis un tems vous soupirez sans cesse,  
 Je ne puis soutenir cet excès de tristesse:  
 Je ne veux point vous empêcher  
 De déplorer votre martyre,  
 Pleurez, & quand vous voudrez rire,  
 Je vais au cabaret, vous m'enverrez chercher.



## O D E.

*Faite en 1712.*

**A**UX maux les plus affreux le Ciel nous abandonne,  
La discorde, la faim, la mort nous environne,  
Et les Dieux contre nous soulevés tant de fois,  
Equitables vengeurs des crimes de la terre  
Ont frappé du tonnerre  
Les peuples & les Rois.



Des rivages de l'Ebre aux bords du Boristhène  
Mars a conduit son Char attelé par la haine;  
Les vents contagieux ont volé sur ses pas,  
Et soufflant de la mort les semences funestes,  
Ont dévoré les restes  
Echapés aux combats.



D'un Monarque puissant la race fortunée,  
Remplissoit de son nom l'Europe consternée;  
J'ai passé: de la terre, ils étoient disparus,  
Et le peuple abbatu que sa misère étonne  
Les cherche près du trône  
Et ne les trouve plus.



Peuples reconnoissez la main qui vous accable,  
Ce n'est point des destins l'arrêt irrévocable,

C'est le courroux des Dieux, mais facile à calmer,

Méritez d'être heureux, osez quitter le vice,  
C'est par ce sacrifice  
Qu'on peut le défarmer.



Rome en sages Héros autrefois si fertile,  
Qui fut des plus grands Rois la terreur & l'azile,  
Rome fut vertueuse & dompta l'Univers.  
Mais l'orgueil & le luxe enfans de la victoire  
Du comble de la gloire  
La plongèrent aux fers.



Quoi verra-t'on toujours de ces tirans serviles,  
Oppresseurs insolens des veuves, des pupiles,  
Elever des Palais dans nos champs désolés?  
Verrai-je cimenter leurs portiques durables  
Du sang des misérables  
Devant eux immolés?



Elevés dans le sein de l'infâme avarice,  
Leurs enfans ont succé le lait de l'injustice,  
Et dans nos Tribunaux vont juger les humains:  
Malheur à qui, fondé sur sa seule innocence,  
A mis son espérance  
Dans leurs indignes mains,



Des Nobles cependant l'ambition captive,  
S'endort entre les bras de la mollesse oisive,

Et ne porte aux combats que des coups languissans ,

Cessez ! abandonnez à des mains plus vaillantes  
Ces piques trop pesantes  
Pour vos bras impuissans.



Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère ,  
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,  
Et d'irriter en nous nos funestes penchans ,  
Son enfance prévient le tems d'être coupable ,

Le vice trop aimable  
Instruit ses premiers ans.



Bien- tôt bravant les yeux de l'Epoux qu'elle  
outrage ,

Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage  
De ses trompeurs apas le charme empoisonneur ;

Que dis- je , cet Epoux à qui l'himen la lie

Traffiquant l'infamie

La livre au déshonneur.



Ainsi vous outragez les Dieux, & la nature ;

Ah ! que ce n'étoit point de cette race impure ,

Qu'on vit naître les Francs des Scythes successeurs ,

Qui du char d'Atila détachans la fortune

De la cause commune

Furent les défenseurs.





Le Citoyen alors sçavoit porter les armes ,  
Sa fidèle moitié qui négligait ses charmes ,  
Pour son retour heureux préparait des lauriers ,  
Recevoit dans ses mains sa Cuirasse sanglante ,  
Et sa hache fumante  
Du trépas des guerriers.



Au travail endurci , leur superbe courage  
Ne prodigua jamais un imbécile hommage ,  
A des vaines beautés qui ne les touchoient pas ,  
Et d'un sexe timide , & né pour la mollesse ,  
Ils plaignoient la foiblesse  
Et ne l'adoroient pas.



Dé cet âge féroce l'héroïque rudesse  
Leur laissoit ignorer la délicate adresse ,  
D'excuser les forfaits par un subtil détour ;  
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère  
Donner à l'adultère  
Le tendre nom d'amour.



Mais insensiblement l'adroite politesse ,  
Des cœurs efféminés souveraine Maîtresse ,  
Corrompit de nos mœurs l'austère pureté ;  
Et du subtil mensonge empruntant l'artifice  
Bien-tôt à l'injustice  
Donna l'air d'équité,



Le luxe à ses côtés marche avec arrogance,  
L'or qui naît sous ses pas, s'écoule en sa présence,  
Le fol orgueil le suit, compagnon de l'erreur,  
Il sappe des Etats la grandeur souveraine  
De leur chute prochaine,  
Brillant avant-coureur. -

---

A MONSEIGNEUR  
LE MARECHAL COMTE DE SAXE,  
*Généralissime des Armées du Roy.*

*En 1747.*

L'Envie est sous tes pieds, la gloire est sur  
ton front,  
Que tes destins sont beaux, invincible Saxon;  
Louis chérissant ton sang, va puiser dans ta  
source  
Un germe de Héros pour revivre après lui,  
Et nos derniers Neveux rediront dans leur  
course,  
Son sang nous fit des Roys; son bras en fut  
l'appui.

*E N V O I.*

Philosophe ignoré, content du nécessaire,  
Ne crois pas, Maréchal, ma Muse mercenaire,  
Je n'ai besoin de rien; mes Vers enfans du cœur,  
Sont des justes tributs qu'on doit à ta valeur,



## SONNET EN BOUTS RIMÉS;

*Sur un Grammairien plagiaire.*

**I**mportun Grammairien, c'est trop  
    faire le *Pan,*  
 Tu n'es des bons Auteurs que la sottise *Guenuche;*  
 Et tu seras livré quelque jour à *Saran,*  
 Pour r'être insolemment paré de leur *Peluche.*

Crois-tu nous y tromper ? l'Asnon n'est  
    pas un *Fan ?*  
 On reconnoît d'abord le frêlon dans la *Ruche,*  
 Tu diras bien: Laon se doit prononcer *Lan,*  
 Sans S avant le T on doit écrire *Autruche.*

Ces mystères profonds, ces secrets te  
    sont *Hoc,*  
 Tu ne reçois pourtant que des mépris  
    en *Troc,*  
 Chacun te fait la figue, ou bien quel-  
    qu'autre *Nicbe*

Cesse donc de rêver sur le pour & le *Par,*  
 Laisse les noms, les terns, les articles en *Friche,*  
 Et ne décide plus ni du Si, ni du *Car.*



## EPIGRAMMES.

*La Perte des trois pouces.*

A Courtauder, aûner, Jean maladroït  
 A sa Catin promet grande mesure,  
 Gageant qu'auroit douze pouces de Roy  
 Et que six coups de suite sans rature,  
 Sans débrider un beau jour lui feroit :  
 Jean pris au mot : Voyons, dit la drôlesse,  
 Quelle grandeur ! gros béliître, viens-ça !  
 L'outil aûné, Catin neuf en trouva,  
 Dont la ribaude étoit fort en détresse :  
 Vois-tu ce poil ! vois-tu ce joyau-là !  
 Se récrioit le grossier personnage :  
 J'allons, dit-il faire bonne maison.  
 Endà, reprit Catin, c'est bien raison  
 De s'ébaudir quand on perd sur l'aûnage.

*L'Avaré qui ne veut pas ressusciter.*

Certain avare alloit abandonner  
 Ce qu'ici-bas fixoit le plus son ame ;  
 Comme il alloit sa course terminer  
 Il enjoignit à sa dolente femme  
 De défermer un drap de mince aloi,  
 Pour à son corps servir de sépulture.  
 Oseriez-vous, vilain, en bonne foi,  
 Lui dit l'épouse, avec telle parure,  
 Ainsi vêtu, vous aller présenter  
 Dans Josaphat ! Par la corbleu ! vilaine,  
 Dit le mourant, c'est remontrance vaine,  
 Je ne veux pas non plus ressusciter.



*Sur un Joueur.*

UN gros Joueur durant la nuit de Noël  
 Joua si fort qu'il perdit sa fortune,  
 Parquoi saisi d'une rage importune  
 Le malheureux regagna son Hôtel;  
 Contant le tout à son Epouse... Ah Ciel,  
 S'écria-t'elle, est-il permis! . . la Messe  
 Perdue aussi . . . Qu'en sçai-je-moi morbleu!  
 Reprit l'époux, en jurant de détresse,  
 Ventre de pic l'aurois-je mise au jeu!

*La Femme discrète.*

DE son cornard une gente épousée  
 Mal fêtoyée, en un lieu se plaignoit  
 D'être par lui chaque nuit abusée:  
 Un compagnon qui cette plainte oyoit,  
 Pour détromper cette garce, crioit:  
 Je suis témoin qu'il en a comme un rustre;  
 Las, dit Cathos, redoublant son ennui,  
 Notre poulain qui compte à peine un lustre  
 En a parbleu quatre fois plus que lui.

*Sur une Maîtresse, qui écrivoit souvent  
 Et beaucoup à son Amant.*

UNE Maîtresse écrit toujours en grand vo-  
 lume,  
 Le sexe sur ce point rarement est vaincu,  
 Il tire un trait de plume  
 Aussi facilement qu'il donne un coup de cu.



*Le Jeune*

*Le jeûne bien observé.*

EN ce saint jour, \* jour heureux & funébre  
 Qui fait jeûner l'enfant attaché au téton,  
 Le Carme aussi, & même le Breton,  
 Mère Bénigne en allant à ténèbre  
 Avec un Frère aperçut sœur Marton :  
 Bon dieu, dit-elle, aucun jour on n'excepte  
 Pour deux au moins rompez toute union ;  
 La None alors qui n'étoit pas inepte  
 Lui répondit, par ce docte précepte :  
*Liquidum non frangit jejunium.*

\* Le Vendredi saint.

## A U T R E

*Par Mademoiselle \* \* \**

GUillot prenant pour épouse Pérette,  
 Sa mère dit, à ne vous point mentir,  
 Pucelle enfin, soit ou non, la fillette,  
 Ja ne prétends un tel point garantir ;  
 Mieux ferez-vous de la prendre pour veuve,  
 Veuve qui sçait plus d'un tour du métier :  
 Nenni, je suis, dit Pérette, bien neuve,  
 Je fors, Maman, des mains de l'ouvrier.

## A U T R E.

UN vieux béat se voyant décrié,  
 Car un chacun le croyoit Sodomite,  
 Dit: bien à tort je suis calomnié,  
 De cet amour je ne suis prosélite.  
 O que le monde est à présent méchant !  
 S'écria l'homme en jurant & pestant.

Part. II.

H

## AUTRE.

UN jeune gars entre deux jouvencelles  
 S'ébaudissoit près d'un profond ruisseau,  
 Quand tout à-coup à l'une des femelles  
 Le pied manquant, elle tomba dans l'eau;  
 L'Amant touché, craignant pour Isabeau,  
 Plonge aussi-tôt, & ramène la belle  
 Pendue après sa joyeuse alumelle.  
 Bien rencontré! l'égrillarde a raison;  
 Reprit alors sa compagne fidelle,  
 Car tel joyau ne va jamais à fond,

## AUTRE.

Avec un bon Vit long d'un aulné  
 Et dont la mine ragoutoit  
 Le Capucin Blaise foutoit  
 Une vénérable matrone.  
 Mais par respect notre vieux Faune;  
 N'osoit lui mettre jusqu'au bout.  
 Par la morbleu mettez le tout,  
 Dit-elle au pudibond Priape,  
 Un bon Vit d'Ane quand il fout  
 Fait plus d'honneur qu'un Vit de Pape.

## AUTRE.

ANne, dir-on, médit de moi,  
 Et me souhaite en un huitain,  
 Tous les maux qu'elle craint pour soi  
 Et qu'elle aura pour le certain;  
 Mais Anne me maudit en vain:  
 De ce ne suis épouvanté,  
 Malédiétions de Putain  
 Sont Oraisons pour la santé.

## AUTRE.

**A**près confesse à travers un parloir  
La sœur Collette entretenoit Père Ange,  
Est-ce un péché, dit-elle au Frère Noir,  
De soit gratter quand le nombril démange ?  
Oui, c'est péché, ne fût-ce qu'un moment,  
Nos Corps ne sont que boue & que souillures.

Et nul n'y doit porter ses mains impures.  
Lors se levant & troussant ses habits,  
Grattez-moi donc, dit Colette au Père An-  
ge,

Vous Père en Dieu dont les doigts sont bé-  
nis,

Mais grattez fort : car bien fort me dé-  
mange.

## AUTRE.

Jambe de-ça, jambe de-là  
 Perrette d'un ruisseau mesuroit l'étendue :  
 Oh oh ! qu'est-ce donc que cela,  
 Dit gros Michaut à cette vue !  
 Innocente, je jurerois  
 Que tu viens de laisser tomber ton pucelage ;  
 Tais-toi, tais-toi, gros lourdaut de village,  
 Reprit-elle, en ceci bien peu tu te connois ;  
 Je te le donnerois en plus de trois secouffes  
 Sans que tu puisses l'arracher :  
 Ce matin d'un gros cloud, long au moins de six  
 pouces,  
 L'industriel Collin a su me l'attacher.



## A U T R E.

**L**E Frère Luc ayant mis bas bissac  
 Froc & manteau pour la Dame de Bec,  
 Bien l'exploitoit au fonds d'un cul de sac,  
 Main sur tetin, œil contre œil, langue  
 en bec.

Puis tout à coup Luc d'un goût un peu grec,  
 La vire droit, fiche où sçavez son pic.  
 Pour l'en ôter, sifflant comme un aspic,  
 La Dame alloit & de taille & d'estoc  
 Se remuant. Sacré froc d'Habacuc!  
 Trop bien allez lui dit le porte froc,  
 Mieux qu'un Prélat vous traitez frère Luc.

## A U T R E.

**A**U rendez-vous dès le matin donné  
 Vint une belle yvre du vin nocturne,  
 Dont le galant se trouvant étonné,  
 A la tancer point ne fut taciturne.  
 Morbleu! dit-il, chauffant son grand Cor-  
 thurne  
 Ce n'est aimer que s'enyvrer ainsi.  
 Ce trait est noir, Oh! oh, nous y voici,  
 Reprit la Dame. Eh! par le grand S. Jaques!  
 Vous semble-t'il que nous soyons ici  
 Venus tous deux pour y faire nos Pâques?

## A U T R E.

**N**onnain Ferlue & Frère Roidinet  
 S'escarmouchoient de la belle manière:  
 Comme un verrat le bon frère écumeoit,  
 La bonne sœur s'escrimoit du derrière:

Mais quand venoit à l'extase dernière  
 Comme un Payen le frappant blasphémoit.  
 Ah ! quel péché dit lors la mijaurée,  
 Tels juremens vous damneront. Hélas !  
 Dieu permet bien que prenions nos ébats,  
 Mais pour guérir mon ame timorée,  
 Frère très-cher, hélas ! ne jurez pas.

*Le Puriste agonisant.*

**U**N Puriste alloit rendre l'ame ;  
 Un bon Picard Curé du lieu  
 Le flattoit qu'il iroit voir Dieu  
 Sans passer par aucune flâme :  
 Il se tuoit de lui vanter  
 Le bonheur qu'il alloit goûter  
 Là-haut dans la céleste voûte,  
 Quand l'autre, fronçant le sourcil,  
 Ah ! ne m'en parle plus, dit-il,  
 Ton mauvais stile m'en dégoûte.

*Le Prélat expirant.*

**U**N Prélat étant prêt à rendre  
 L'ame à Dieu, le corps au Curé,  
 Etoit assez bien préparé  
 Sur le parti qu'il devoit prendre.  
 Près du lit l'Extrême-Onction  
 Attendoit l'exhortation  
 D'un Directeur des plus sublimes,  
 Lorsque plusieurs Moines entrant,  
 Sauvez l'huile; dit le mourant,  
 Je vois paroître des Miniunes,

## É N I G M E.

J'Ai pour père un des Dieux, pour mère une  
Déesse,

J'attrappe sans courir même les plus dispos;  
Je fais de mes sujets la peine & le repos,  
Et des plus grands Seigneurs je me rends la maî-  
tresse.

Le poltron sous mes loix ferme dans la foiblesse  
Aux plus affreux périls ne tourne point le dos,  
On rit en ma présence, on dit mille bons mots,  
Et je suis cependant pire qu'une tigresse.

Au gré de mon humeur je puis en liberté  
Etre chaude l'hyver, être froide l'été:

Des astres inconstans je prédis le caprice;

Et sans être sensible au cri le plus perçant,

Mon ardeur est si grande à châtier le vice,

Qu'on me le voit punir jusques dans l'innocent.

## C O N T E.

L'Hymen est doux

Quand il n'a rien qui gêne,

Quand les deux époux

Ne sont ni tièdes ni jaloux,

Qu'un amour sans dégoûts

Serre leur chaîne

Tous ces noms qu'on donne au mariage

Fers, prisons, liens, doivent peu rebuter,

Une chaîne est bien facile à porter

Quand l'union de deux cœurs la soulage.

## LE GENTILHOMME &amp; LE PAYSAN.

## C O N T E.

**Q**uoiqu'il eût femme belle & sage,  
 Un Gentilhomme campagnard  
 Sur toutes celles du Village,  
 S'escrimoit en vrai frappeur;  
 Une certaine Colinette  
 A l'œil noir à mine finette,  
 Epouse d'un vieux laboureur,  
 A très-haut point toucha son cœur,  
 Le ribaud sans trop de mystère  
 Un certain jour l'alla trouver,  
 Pas n'eut de peine à la gagner  
 Quelques écus firent l'affaire:  
 Si bien que la bonne commère  
 Sachant d'ailleurs qu'il étoit vigoureux,  
 Plus d'une fois se rendit à ses vœux.  
 Un jour qu'avec sa douce amie  
 Le bon Seigneur faisoit le cas;  
 Le Mari qu'on n'attendoit pas  
 Revint & dit plein de furie,  
 Ah ah! je t'y prend donc, Catin  
 Tu ne mourras que de ma main.  
 En ce moment notre bon homme  
 Reconnoissant le Gentilhomme  
 Dit Monseigneur, je serois bien fou;  
 De plus rien dire, sur mon âme  
 C'est trop d'honneur, mais puisqu'avec ma  
 femme  
 Avez couché, quelques testons, tout doux:  
 Ah! morbleu la sage parole



Dit le Seigneur, mais que je sois perdu,  
Si j'ai sur moi seulement une obole :  
Mais avec moi l'ami, rien n'est perdu,  
Et la première fois, que je ferai l'ouvrage,  
Je te promets double péage.

---

### SONNET AUX DAMES.

U Ne beauté ne plaît qu'en sa verte jeunesse ;  
Ses feux ne pénètrent nos cœurs que pendant son  
printems :  
Et quand son embonpoint est miné par le tems,  
On ne s'empresse plus à lui faire caresse.



Elle n'inspire l'erreur & l'aimable tendresse,  
Que lorsque ses beaux yeux élèvent tous nos  
sens ;  
Mais, quand son front ridé est insulté des ans,  
On ne l'appelle plus du beau nom de Déesse.



Songez-y, chère Iris, vous pouvez tout charmer,  
Aimez donc à présent qui cherche à vous aimer ;  
Des jeux & des plaisirs suivez l'aimable route :



Ménagez les momens destinés aux amours,  
Il ne fera plus tems, vous dis-je, en vos vieux  
jours ;  
Vous ne trouverez pas un seul V., pour vous F...

## LA CULOTTE DE S. RAYMOND;

## C O N T E.

**D**Ans Seville est certain Couvent  
 Qu'habitent de vigoureux Carmes,  
 Dont la chaleur donne souvent  
 Aux Epoux de chaudes allarmes.  
 Cent ans y a qu'en ce Couvent étoit  
 Certain gaillard qui se nommoit  
 Frère Jacob, si j'ai bonne mémoire,  
 Il étoit jeune, à ce que dit l'histoire,  
 Gras, séjourné, le plus beau du Couvent:  
 De plus le drôle avoit certain talent  
 Qui rend le bien-venu des belles,  
 Et telle étoit sa réputation,  
 Qu'il n'avoit qu'à déclarer son nom  
 Pour être sûr de n'avoir de cruelles,  
 Toutes vouloient l'avoir pour Directeur,  
 Et bien souvent la jalousie  
 Se mettant dans leur fantaisie  
 Chez ses brebis causoit de la rumeur.  
 Une pourtant parmi leur affluence  
 Du pénaillon avoit la préférence;  
 Un jour chez elle ayant passé la nuit  
 Le Mari vint & les surprit au lit,  
 Sur le matin, & plein de jalousie  
 Tire sa dague & s'avance en jurant;  
 Frère Jacob de son froc s'affublant  
 Par une prompte fuite évita la furie  
 De l'Espagnol, mais sur le lit  
 Il laissa sa culotte & le jaloux la vit:  
 Comme il alloit dans l'accès de sa rage

Percer le sein d'une épouse peu sage :  
Que vois-je , ô Ciel ! avant de me vanger  
S'écria-t-il , d'une offense cruelle ,  
J'ai-là de quoi faire au moins fustiger  
Mon scélérat & ce témoin fidèle ,

Dès que je voudrai l'exposer

Ne se pourra pas recuser.

Alors tout brulant de colère

Il prit le chemin du Couvent

Où demouroit le dévot Père ,

Pour faire un reproche sanglant

Au Prieur , sur l'incontinence

De son moine , & tirer vengeance.

Mais le drôle plus fin avoit déjà conté

A son Prieur toute l'affaire ,

Celui-ci l'ayant écouté

Sans beaucoup se mettre en colère ,

Lui dit : Frère ne craignez pas

Je sçaurai bien vous tirer d'embarras ;

Mais ne poussez plus la moleste

Jusqu'à vous mettre entre deux draps ,

Quand vous voudrez faire le cas ,

Une telle délicatesse

A des Carmes ne convient pas :

Ne vous ai-je pas dit sans cesse

Cet axiome si vanté

*Si non castè fratres saltem cautè.*

Il dit à ses moines apellés ;

Allons tous en procession

Leur dit-il , jusqu'à la maison

De Ferdinand mari d'Inée la belle ;

Je veux servir un plat de ma façon ,

Aussi-tôt pleins d'hipocrisie

Et récitant leur litanie ,

Tous mes cassards baissant les yeux

Partent en marchant deux à deux.

Le jaloux Ferdinand les trouve sur sa route  
 Il s'adresse au Prieur & dit: Père sans doute

On ne vous a pas dit l'affront

Que l'on vient de faire à mon front?

C'est le père Jacob & croyez en ce gage,

Cette culotte a resté sur le lit:

Le Prieur alors répondit:

On ne vous a point fait d'outrage

Mon fils vous vous êtes trompé,

Et trop êtes préoccupé:

Voici la véritable histoire.

Apprenez, vous pouvez m'en croire

Que nous avons à la maison

Les habits que portoit autrefois saint Raimond,

Entr'autres sa culotte sainte

A la vertu de rendre enceinte

Femme qui ne peut enfanter,

Du fond de la chaise sacrée

Frère Jacob ce matin l'a tirée,

Et cela sans me consulter,

Pour la porter à votre femme

Qui voudroit de toute son ame

Pouvoir vous donner un enfant.

Or pendant que dévotement

Votre femme baisoit ce sacré monument,

Vous avez crû qu'elle étoit adultère;

Frère Jacob vous voyant en colère

A craint la mort, & s'enfuyant

M'est venu conter le mystère;

Et nous allions présentement

Vous redemander la relique.

Coyez-moi, je suis véridique,

Et ne voudrois mentir pour un Archevêché;

Jamais ce vice-là ne me fut reproché.

L'Époux confus ne sçut quelle réponse faire;

Il crut pourtant qu'en une telle affaire



Le meilleur étoit de se taire  
Et d'avaller doucement ce poison  
J'ai trop crû, dit-il, ma colère,  
Et demande humblement pardon  
A ce pieux & dévot Frère.  
Fort bien, mon fils, répondit le Prieur :  
Alors, avec grande ferveur  
Et d'une manière pieuse,  
Il prend des mains de Dom Cornard  
La culotte miraculeuse,  
Et la baissant, le vieux Caffard  
La met au bout de la Bannière,  
Dans le cœur se donnant carrière  
Aux dépens du Cocu content :  
On la porta dans le Couvent.  
C'est-là qu'elle est toujours gardée,  
Et que depuis la renommée  
Fait venir de chaque canton  
Pélerines à saint Raymond.

---

## C O N T E.

**M**Asqué dans un Bal en un coin  
Près d'une belle un petit Maître  
Jasoit pour se faire connoître,  
Et pouffoit le discours bien loin.  
Quel est votre nom, lui dit-elle ?  
Il est de six lettres, ma belle,  
Répond-t'il en tranchant le mot :  
Elle, pour se vanger du sot,  
Vraiment, répliqua-t'elle, j'aime  
Votre franchise, & je conçois  
Qu'il faut, Monsieur, qu'en bon françois  
Jean soit votre nom de baptême.

## R O N D E A U.

**V**ous payez bien un mince compliment,  
 Gentil B... par ce Rondeau charmant  
 Où règne un goût plein de délicatesse,  
 Surtout la chute y fait voir une adresse  
 Que n'eut jamais le bon maître lement:  
 Trois petits mots tracés légèrement  
 M'ont attiré ce beau remerciement.

Qui l'auroit crû? quelle heureuse largesse!

Vous payez bien.

Malgré le siècle aujourd'hui si criant  
 C'est acquitter un dû bien promptement,  
 Et l'acquitter en la plus fine espèce.

A s'en choquer, ni P... qui vous presse,

Ni D... ils ont tort franchement,

Vous payez bien.

\* Clément Marot.

*Traduction d'une Chanson Espagnole.*

**B**lessé par un trait de l'amour,  
 Pour vous adorable inhumaine  
 Je brûle & pleure tour à tour  
 Sans pouvoir soulager ma peine;  
 Deux effets opposés entr'eux  
 Me prêtent d'inutiles armes,  
 Mes pleurs n'éteignent point mes feux,  
 Ni mes feux ne séchent point mes larmes.

**CHANSON**  
**POUR UNE MAITRESSE.**

**Q**ue la terre effuye  
Une longue pluye,  
Que l'astre des cieux  
Se dérobe à nos yeux,  
J'ai pour sa présence  
De l'indifférence;  
Le beau tems loin de mes amours  
Est un foible secours  
Puis-je en leur absence  
Avoir de beaux jours.

**LA PRÉSUMPTION HUMILIÉE**  
**CONTE.**

**C**ertain Autel de Royale fabrique  
A pour tableau l'Annonciation.  
Voyant la Vierge un vieillard Séraphique  
Du feu charnel sentit l'émotion.  
Si forte en lui fut la tentation,  
Qu'avec scandale il quitta le mystère.  
Fi! quelle horreur! dit un J. \*\*\* austère,  
Onc pour tableau tel penser dissolu  
Ne m'aviendra: qu'on allume le Cierge,  
Vierge ne crains. Le Béat résolu  
Sans rien sentir considère la Vierge;  
Mais il vit l'Ange, & le voilà pollé.

## IMITATION

## DE LA PIÈCE LATINE,

*Fortè tenebroso Nayas male cauta sub antro  
Carpebat somnos, &c.*

**L**A charmante Charite à l'amour insensible,  
Goûtoit tranquillement les douceurs du sommeil,

Sur un tendre gazon dans un antre paisible,  
Lorsque l'ardent Faunus vint hâter son reveil :  
Les pleurs & les efforts tout devint inutile,  
Il l'a tient dans ses bras : la presse avec ardeur,  
Envain elle voulut chercher un autre azile  
Et remplir les Forêts d'une longue clameur :  
D'un triple sacrifice il arrosa ses charmes,  
La Bergère cessa de pousser des soupirs,  
Et son cœur à l'amour rendant enfin les armes ;  
Lui fit de son Amant partager les plaisirs :  
Jusqu'à ce que Faunus sentant mourir sa flamme  
Voulut l'abandonner . . . mais voyant son dessein,  
Charite à la douleur abandonnant son ame  
De reproches sanglans accabla l'inhumain :  
Tu prétens donc ainsi te retirer volage,  
Quoi rien ne te retient, ni crainte ni pudeur !  
J'attendois de ta part un plus constant hommage.  
Malheureuse, est-ce-là le prix de ton ardeur !  
Alors, ô l'heureux tems ! dans les bras d'une belle  
Qui consentoit enfin à couronner vos soins,  
Deux, trois & quatre fois n'étoient que bagatelle,  
A présent fort souvent on se contente à moins.  
Tel qu'on voit un Chevreuil grimper une colline  
Le Satyre confus s'échappa de ses mains . . .



Et courut se cacher dans la forêt voisine,  
Où les Dieux de ce bois avec des ris malins  
Ecrivirent ces Vers sur l'écorce légère,  
D'un Myrthe près du quel Faune obtint son bon-  
heur.

*Dans cet Antre secret une jeune Bergère  
A satisfait ses feux & vaincu son vainqueur.*

---

### CHANSON EPIGRAMME.

AU Dieu d'Amour une Pucelle,  
Offroit un jour une Chandelle,  
Pour en obtenir un Amant;  
Le Dieu sourit à sa demande,  
Et lui dit: Belle, en attendant  
Servez-vous toujours de l'Offrande.

---

### CONTE.

UN Florentin avoit fait son giton;  
Et s'ébattoit d'un Suisse du S. Père,  
Le Barigel par sentence sévère,  
Le condamna d'aumôner un teston:  
Le condamné crioit, ah tyrannie,  
Payer vingt sols pour péché si mignon,  
Beau justicier sommes en Italie,  
En lieu Papal. Paye sans repartie,  
Lui dit Dandin, tu l'as bien mérité;  
Ton cas n'est point honnête Sodomie,  
Mais bien péché de Bestialité,

*Epigrammes*

## EPIGRAMMES.

**S**I d'un Godemichis à l'Avril de votre âge,  
 Belle Iris vous faites usage,  
 Je n'en condamne pas l'exercice secret,  
 Un si joli bijou vaut bien une poupée;  
 Et c'est dans vos mains un fleurlet,  
 Pour vous apprendre un jour l'usage de l'épée.

## A U T R E.

**A**U sortir de se confesser  
 Catin se laissa bricoller  
 Par le bon Père Jérémie,  
 Et le contant à son amie,  
 Fi, dit-elle. Eh reprit Catin,  
 Il faut bien aider son prochain;  
 Oui répond l'autre Créature,  
 Mais lorsque c'est un Capucin  
 C'est un péché contre Nature.

## A U T R E.

**U**N Jacobin des plus officieux  
 Sur ses genoux chatouilloit une Abesse;  
 Et tôt après le bon Religieux  
 En pamoison fit tomber la Prêtresse,  
 Et profitant du moment de foiblesse,  
 Il lui glissa son fringant éguillon:  
 Tirez ceci, par S. Hilarion,  
 Dit la Nonnain... A quoi le bon Apôtre  
 Lui repartit, point tant d'émotion,  
 Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre.

## A U T R E.

U N jeune Berger de chez nous,  
 Croyant Nannon pucelle ;  
 La supplioit à deux genoux  
 De n'être pas cruelle ;  
 Elle lui répondit tout bas ,  
 Je suis encore Novice ,  
 Prend de moi ce que tu voudras  
 Il prit la Chaudepisse.

## A U T R E.

P Our amortir sa trop vive chaleur  
 Certain Génois ne trouvant que sa Chatte ,  
 Lui fit ce dont la Bête fut ingrate :  
 Car tout-à-coup se mettant en fureur ,  
 Elle rendit le Sire un Origène ;  
 Pour un Génois ce n'est petite peine.  
 Le nôtre donc au désespoir réduit ,  
 Prit un cordeau , l'acrocha , se pendit.  
 Sa Femme accourt , aux pleurs lâchant la bonde ;  
 Mais sa Servante examinant de près ,  
 Consolez - vous , & Dieu lui fasse paix ,  
 Il n'étoit plus propre à rien dans ce monde.

## A U T R E.

U N bon Marchand prit pour femme une  
 Veuve ,  
 Veuve gentille & de bon appétit ;  
 Or désirant le soir lui donner preuve  
 De son amour, il fut tout étourdi :  
 O Ciel , dit-il , ô quelle chose étrange !  
 Mais... on diroit une porte de Grange.  
 La Veuve alors lui répondit : Mon Dieu !

Pour plaire à tous faut être bien habile,  
 Feu mon Mari, quand il hantoit ce lieu,  
 Trouvoit toujours la route difficile.

## A U T R E.

**E**Ntre deux Moines impudens,  
 L'un Cordelier, l'autre Minime,  
 S'ourdirent de grands différens;  
 Ces deux burlesques Pantomimes  
 Dans le grand feu de l'action,  
 Articuloient plus fort que batteliers de Loire;  
 Par la corbleu, taisez-vous, mirmidon,  
 De par François s'écria le champion:  
 Taisez-vous vous-même, allez boire,  
 Reprit le Minime en couroux,  
 Votre sçavoir n'est redoutable  
 Qu'aux yeux de quelque vieux jaloux,  
 Ou bien encore à table.  
 Tu te rengorges bien, reprit le Moine altier,  
 Et tu fais bien le B... à l'huile:  
 Apprends, mon grand Ami, qu'ignorant Corde-  
 lier  
 Vaut un Minime habile.

## A U T R E.

**P**Etits Auteurs d'un fort mauvais Journal  
 Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres,  
 Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal  
 Ou taisez-vous sur les Ecrits des autres:  
 Vous vous tuez à chercher dans les nôtres  
 De quoi blâmer, & l'y trouvez fort bien;  
 Nous au rebours nous cherchons dans les  
 vôtres  
 De quoi louer, & nous n'y trouvons rien.



## A U T R E.

**L**E Dieu du vin me presse de le suivre,  
 Me présentant de son jus précieux:  
 L'Amour prétend qu'à lui seul je me livre,  
 Et me promet des biens délicieux;  
 Auquel faut-il donner la préférence?  
 J'aime d'Amour le plaisir enchanteur,  
 Et sur mon cœur il a grande puissance:  
 Mais j'aime à voir l'agréable verdure  
 D'un vin d'Al pétiller dans mon verre.  
 Aimables Dieux! il vaut mieux tout-à-tout  
 Qu'en vous servant je tâche de vous plaire.  
 Divin Bacchus! je boirai tout le jour  
 En ton honneur, & toi, charmant Amour,  
 De myrthes verts environnant ma tête,  
 Toute la nuit je chomerai ta fête.

## A U T R E.

**S**ouvent au plus grossier mensonge  
 Se mêle un air de vérité:  
 Cette nuit dans l'erreur d'un songe  
 Au rang des Rois j'étois monté;  
 Je vous aimois, & j'osois vous le dire:  
 Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté,  
 Je n'ai perdu que mon empire.

*Objection sans réplique.*

**C**E fut pour pîsser seulement  
 Que le Seigneur fit nos Andouilles,  
 Dit un Carme à son Pénitent,  
 Celui-ci répond: Et les Couilles

## A U T R E.

**B**Rûlé du feu de la concupiscence  
 Frère Thibault courut à son Gardien;  
 Jeunez, mon fils, lui dit sa Révérence.  
 Thibault jeûna, le jeûne ne fit rien.  
 Lors de rechef Thibault se plaint: eh bien!  
 Joignez au jeûne & discipline & haïre,  
 Dit le vieillard; mais las le pauvre hère  
 Sentit sa chair encore plus rejimber.  
 Vertu de froc! succombez-y donc, Frère,  
 Tant que d'un an n'y puissiez retomber.

*L'œuvre des dix doigts.*

**E**N plein Senat la mère Pélagie  
 Réprimandoit la sœur du Saint-Esprit,  
 Et tout-à-coup, se mettant en furie,  
 A l'assemblée hautement elle dit:  
 De ses dix doigts depuis qu'elle est Novice  
 Elle n'a fait œuvre aucun. Bon Saint Jean!  
 Interrompt la sœur, quelle injustice!  
 Si vos dix doigts en avoient fait autant,  
 Ja vous n'auriez comme avez la jaunisse.

*La Ceinture à la mode.*

**U**Ne jeune & très-belle Dame,  
 Aimant les discours un peu gras,  
 Disoit: Pour être sage, il suffit qu'une femme  
 Le soit de la ceinture en bas:  
 Parbleu, dit un railleur, la maxime est commode;  
 Mais en ce cas le sexe féminin  
 Pourroit bien amener la mode  
 De se ceindre comme Arlequin.

*La Fille violée.*

**A**U Commissaire une innocente Aminte  
 En hâte fut porter sa juste plainte:  
 Ah! Monseigneur, dit-elle avec douleur,  
 Prenez pitié de mon malheur extrême,  
 J'implore ici votre pouvoir suprême,  
 Jean contre un mur vient de tollir ma fleur,  
 Comment cela se pourroit-il bien faire?  
 Le Ravisseur est plus petit que vous?  
 Las! il est vrai, répondit la Bergère,  
 Mais, Monseigneur, je pliois les genoux,

*L'honneur préféré au plaisir.*

**U**N Cardinal des plus fins de la troupe,  
 Après avoir un peu de tout tâté,  
 Ne sçachant plus à qui sauter en croupe,  
 Du Cul du Pape à la fin fut tenté:  
 Parquoi trouvant au lit Sa Sainteté,  
 Notre Eminence un jour lui dit l'affaire;  
 Fy, dit le Pape: infirme, octogenaire,  
 Puis-je allumer en vous un tel desir?  
 Oh! oh, dit l'autre, mais Saint Père  
 C'est pour l'honneur & non pour le plaisir.



## LE MAL D'ÉPAULE;

## C O N T E.

UN grand benêt qu'on appelloit Janot  
 Fut obligé par ordre de sa mère  
 De prendre femme ; & tant il étoit sot,  
 Qu'il ne sçavoit ce qu'il en falloit faire :  
 Être à vingt ans nouveau dans cette affaire  
 Est chose rare aux garçons d'aujourd'hui ;  
 Il fut heureux de n'être plus à faire,  
 Plus on n'en fait d'aussi bête que lui.  
 On destinoit à ce gars une fille  
 Des plus rusée, & qui sçavoit fort bien  
 En quoi diffère un mari d'une grille,  
 Sur tout le reste elle n'ignoroit rien :  
 Même l'on dit qu'elle avoit par avance  
 Sur enfant moins du futur Sacrement  
 Avancé quelque chose à un sien rendre  
 Amant ;

Si la chose est, c'est sur sa conscience,  
 Je ne le puis sçavoir certainement  
 Et si m'en tais crainte de médifance :  
 Enfin le jour aux nœces destiné  
 Étant venu, l'une & l'autre famille  
 Fut assemblée; il fut fort bien diné,  
 Soupé de même, & puis on déshabille  
 La mariée; elle alla se cacher,  
 Fut près d'une heure à se faire chercher,  
 Fit les façons en pareil cas requises,  
 Telle par-là croit guérir les soupçons  
 Qui les augmente: en parolies exquises  
 Le grand Maman fit de belles leçons.



Pour la résoudre on chassa les garçons ;  
Là maints Cousins dirent maintes loütes ,  
Maints quolibets , qu'elle n'en mourroit pas ,  
Et tout le reste : Enfin entre deux draps  
Par les parens cette fille fut mise ;  
Elle étoit jeune , elle avoit des appas ,  
Dans tout Paris l'on ne trouveroit pas  
Meilleur morceau pour un homme d'Eglise ,  
Pucelle ou non , suffit qu'en pareil cas  
On peut sans honte , hazarder la méprise .  
Le pauvre gars en jugeoit autrement ,  
Bien loin d'attendre avec empressement  
Il craignoit fort le reste de la Fête ,  
Et dans un coin reculé tristement  
Rêvoit tout seul grattant sa tête .  
Un sien ami voyant son embarras ,  
Accourut vite & se doutant du cas ;  
Quoi , le mari d'une femme si belle  
Rêve , dit-il , en s'approchant de lui ,  
Au moins sçachons ce qui vous inquiète :  
Qui , moi ! j'aurois bien besoin aujourd'hui  
De votre avis , reprit le pauvre Sire ,  
Pour sçavoir ; mais je n'ose le dire ,  
Car je crains que vous vous moquiez de  
moi :

Moi me moquer , lui dit l'autre & pourquoi ?  
Je vous pourrois rendre quelque service ,  
Ne craignez point : notre pauvre Novice  
Au jeu d'amour encouragé par-là ,  
Tant bien que mal à l'ami fit entendre  
Qu'il ne sçavoit pas comme il falloit s'y  
prendre

Avec sa femme : Eh ! n'est-ce que cela ,  
Lui dit l'amî , riant de l'innocence ,  
Il est bien vrai la chose est d'importance ,  
Mais on y peut bien-tôt remédier ;

En quatre mots je m'en vais vous apprendre  
 Si clairement le chemin qu'il faut prendre  
 Que ne pourrez jamais vous y tromper,  
 Etant au lit laissez à l'aventure  
 Sur le Tendron promener votre main,  
 Vous trouverez une forêt obscure  
 N'en doutez point, c'est-là votre chemin,  
 Tout au travers poussez votre roussin,  
 Vous ne pouvez manquer, c'est chose sûre  
 Vous le verrez. Au reste si la belle  
 Va s'aviser de faire la cruelle;  
 Laissez-la dire, & allez votre train  
 Sans l'écouter. Parut-elle en colère,  
 Vous la verrez s'adoucir à la fin,  
 Le jeu lui plaît du moins autant qu'à vous;  
 J'en suis certain. Notre nouvel Epoux  
 Instruit à fond & croyant tout entendre,  
 S'en va coucher, prend sa Femme aux ré-  
 tons,

Il l'avoit vû faire à d'autre garçons;  
 Ne croyant pas qu'ailleurs on pût la prendre:  
 L'hazard voulut que sa main se glissa,  
 Dessous l'aisselle & par malheur trouva  
 Certain duvet, le sot s'imagina  
 Avoir trouvé cette forêt obscure  
 Qu'on lui disoit: Oh, oh, dit-il, c'est-là  
 Mon droit chemin, il se met en posture;  
 La belle dit: Ah! Monsieur, qu'est cela!  
 Arrêtez-vous, mon cher, je vous conjure;  
 Laissez-moi donc, répondit l'animal,  
 Il faut vaquer au devoir conjugal,  
 C'est pour cela que nous sommes ensemble;  
 La belle rit; eh, Monsieur il me semble  
 Que ce n'est pas... Pensez que je sçai bien  
 Tout ce que c'est, ou tout ce qu'il faut faire,  
 Tant de façons ne serviront de rien,

Et le plus sûr est pour vous de vous taire,  
Mais, mon ami, vous êtes fou, je crois,  
Répond la fille: Eh jamais, croyez-moi,  
Ne souffrirai chose tant indécente  
Que celle-là. Que vous êtes plaisante,  
Répond le gars! suis-je pas votre Epoux?  
Pour Dieu! Monsieur, dit-elle, arrêtez-vous  
Vous me tuez, vous me cassez l'Epaule.  
Le pauvre sot pour chose qu'on lui dit  
N'arrêtoit point, faisoit toujours le drôle  
Tant qu'à la fin la belle fit du bruit,  
Il vint du monde, on le sçut, on en rit,  
Et par l'avis de toute la famille  
Il fut conclu que sur le champ la Fille  
Pourroit choisir quelque guide plus fin  
Qui montreroit à l'Epoux le chemin.

---

## C O N T E.

UN jour Robin vint Margot empoigner,  
En lui montrant l'outil de son ménage,  
Et sur le champ la voulut besogner:  
Mais Margot dit: Vous me feriez outrage,  
Il est trop gros & long à l'avantage.  
Bien, dit Robin, tout en votre fendasse  
Je me mettrai: puis soudain il l'embrasse,  
Et la moitié seulement il y porte.  
Ah! dit Margot, en faisant la grimace,  
Mettez-y tout, aussi-bien je suis morte.



## LA CONVERSION FORCÉE;

*Par M. R. D. B.*

Puissant Mediateur entre nous & la femme,  
 Qui du plaisir secret nous ourdissez la trame,  
 Des feux de Prométhée ardent dispensateur,  
 Et de la gent humaine éternel Créateur;  
 Portassiez-vous encore un plus superbe titre,  
 Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbi-  
 tre:

Ce plaisir violent dont je fus enchanté,  
 D'un tourment de six mois est trop cher acheté.  
 Qu'un autre que moi coure après ce vain fantôme,

J'en connois le néant, grace à Monsieur Saint  
 Côme;

Et ses sacrés réchaux sont l'utile creuset  
 Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.  
 J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure  
 Un pauvre putacier tout frotté de mercure;  
 Des conduits saliviers, quand les pores ouverts  
 Du virus repoussé filtrent les globes verts;  
 Quand sa langue nageant dans les flots de salive,  
 Semble un canal impur qui coule une lèpre.  
 Ah! que sur son grabat se voyant enchaîné,  
 Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas dégainé,  
 Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante  
 Tira le suc mortel de sa cruelle amante.  
 L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,  
 Le teint pâle & plombé, le visage défait,  
 Les membres décharnés, une joue allongée,  
 Sa planette atteignant son plus bas péricée;



Alors avec David il prononce ces mots :  
La vérole , mon Dieu , ma criblé jusqu'aux os,  
Car par *malum*, David entend l'humeur impure  
Qu'il prit d'Abigail, comme je conjecture,  
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,  
De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.  
Ce Nabal en effet est peint au saint Volume,  
Tel qu'un compagnon propre au poil comme à  
la plume ;

Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur,  
De ses bubons enflés méprisant la tumeur,  
Lui faisoit sur le dos faire la caracole,  
Eut-il été certain de gagner la vérole.

Aussi je suis surpris que David ce grand clerc,  
Au fait d'Abigail ait pu voir si peu clair :  
Certes besoin n'étoit d'être si grand Prophète,  
Ni d'avoir sur son nez la divine lunette ,  
Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu,  
Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,  
C'étoit nécessité que son hardi Priape  
Eut la dent agacée en mordant à la grappe.

Mais , quoi ! vit-on jamais raisonner un paillard ?  
Il prit les yeux fermés ce petit mal gaillard,  
Dont quelque tems après son flamberge en furie  
Enticha le vagin de la femme d'Urie.

De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit ;  
Mais grace au vis argent mon virus est détruit ;  
Mon sang purifié coule libre en mes veines,  
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes ;  
Du trône du plaisir les parois resserrés ,  
Ne laissent plus couler mille sucs égarés ;  
Et ce Moine velu que le prépuce enfroque,  
De trois rubis rongeurs voit détrougir sa toque.  
Triste & funeste coup ! pouvois-je le prévoir,  
Qu'une fille si jeune eût pu me decevoir ?  
Deux lustres & demi, qu'un an à peine augmente,

## DE PIÈCES FUGITIVES. 141

Voyoit bondir les monts de sa gorge naissante;  
 Un cuir blanc & poli, mais élastique & dur,  
 Tapissoit le contour de son jeune femur;  
 A peine un noir duvet de sa mousse légère,  
 Couvroit l'autre sacré que tout mortel révère;  
 Les couleurs de l'aurore éclattoient sur son tein,  
 Elle auroit fait hannir le vieux Mousfi Latin;  
 Un front dont la douceur à la fierté s'allie,  
 La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie:  
 Aussi combien d'assauts salut-il soutenir,  
 Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir?  
 A mon honneur! je faux, disons mieux, à ma  
 honte:

Après deux mois d'égards, de soupirs, je la monte.  
 Dieux! quelle volupté, quand sur elle étendu,  
 Je pressurois le jus de ce fruit défendu!  
 Sa gaine assez profonde, en revanche peu large,  
 Entre elle & mon acier ne laissoit point de marge;  
 Le Piston à la main, trois fois mon Jean choquant  
 Dans ses canaux ouverts seringua son nectar;  
 Et trois fois la pucelle avec reconnoissance,  
 Voitara dans mon sang la vérolique essence.  
 Mais, quoi! ma passion s'enflamme à ce recit,  
 De mes tendons moteurs le tissu s'étrécit,  
 Mes esprits dans mes nerfs précipitent leur cour-  
 se,

Et de la volupté courent ouvrir la source.  
 Quoi donc! irois-je en proie à de vils intestins  
 De mes os ébranlés empirer les destins?  
 Irois-je sur ces mers fameuses en naufragés,  
 Nautonnier imprudent, affronter les orages:  
 Moi qui comme Jonas qu'un serpent engloutit,  
 Ai servi de pâture à l'avidé Petit.  
 Non, de la chasteté j'atteins enfin la cime,  
 Là je rirai de voir cette pâle victime,  
 Que la fourbe Venus place sur ses autels,

Traîner les os rongés de ses poisons mortels.  
Que le Ciel, si jamais je vogue sur ce goufre,  
Fasse pleuvoir sur moi le bitume & le soufre;  
Que l'infamant rasoir qui tondit Abaillard,  
Me fasse de l'Eunuque arborer l'étendard;  
Si jamais enyvré, fut-ce d'une pucelle,  
Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle.  
Tout visage de femme à bon droit m'est suspect;  
Quiconque a salivé, doit fuir à son aspect.  
Oui! m'offrit-on le choix des onze mille Vierges,  
Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient mes cierges:

Le jaloux Ottoman m'ouvrit-il son sérail,  
Quand j'y verrois à nud l'albâtre & le corail  
Briller sur ces beaux corps qu'embellit la nature,  
Mon Priape seroit un Priape en peinture.  
Je dis plus: quand le Ciel exprès de mon côté  
Tireroit la plus rare & la plus saine beauté,  
Dieu sçait si la chaleur de cette nouvelle Eve  
Dans son muscle alongé feroit monter ma sève.  
Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs  
Ne me porteront plus vos esprits destructeurs;  
Je fuirai désormais votre espèce gentille,  
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le Crocodile;  
Il est tems de penser à faire mon salut;  
L'aine se porte mal quand le corps est en rut.  
Lorsque l'affreuse mort au sec & froid squelette,  
M'aura devant le juge assis sur la selette,  
Cent mille coups de cul ne me sauveront pas  
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas:  
C'est vous qui le premier avez fait tomber l'homme,  
Par l'attrait séducteur de la fatale pomme;  
Mais vos culs dans l'abîme en ont plus descendus  
Que ne feroient jamais tous les fruits défendus,  
C'est avec vos filets que Satan nous attrape,

C'est vous qui nous poussez sur l'inférieure trape :  
 Vous séduiriez morbleu, je crois, tous les Elus.  
 Adieu, beau sexe, adieu, vous ne me tenez  
 plus.

ÉNIGME EN BOUTS RIMÉS.

L'Été comme l'hiver me voit tou-  
 jours *Morveux ;*  
 On me fuit lorsque j'ai le plumage d'un *Cigne :*  
 Dès l'avril de mes ans j'ai l'haleine *Maligne,*  
 Les oncles pour moi sont moins que les *Neveux.*

Je suis de toutes parts l'objet de mille *Vœux ;*  
 Surtout quand je parois l'image d'une *Ligne ;*  
 Mais si tôt que j'atteins une grandeur *Insigne,*  
 On s'empresse un peu moins à me pren-  
 dre aux *Cheveux.*

Quand j'ai succé le muet jusqu'à la *Baïssière,*  
 Le triste robinet mord presque la *Poussière,*  
 Et semble l'œil baissé chercher des *Carolus.*

Je charme les captifs dont je suis la *Bastille,*  
 Heureux si le présent que me fait \* la *Castille,*  
 Pour le prix de mes soins, ne me rendoit *Perclus.*

\* *Pais d'où vient la Vérole.*





## L A R A G E.

**A** Cupidon, la belle & jeune Aminte  
 Malgré l'Himen sacrifioit toujours,  
 Son pauvre Epoux, étoit toujours en crainte,  
 Qu'elle ne fit de nouvelles amours;  
 Il ne pouvoit en fermer sa paupière,  
 Veilloit, pestoit, tant qu'il en expira:  
 Lui mort, Aminte ayant libre carrière,  
 Se divertit en fille d'Opera.  
 Grand bruit en fut, son Curé crut devoir  
 L'en avertir, vous vous perdez Madame,  
 Changez de vie, ou c'est fait de votre ame:  
 Hélas Monsieur, je voudrois le pouvoir,  
 Lui répartit notre fringante Veuve;  
 Mais plaignez moi, tel est mon ascendant,  
 Pour contenter mon appetit ardent  
 De deux jours l'un me faut pratique neuve,  
 Cela me vient d'un accident fatal,  
 Ma modestie a causé tout mon mal:  
 A quatorze ans d'un chien je fus mordue,  
 L'avis commun fut qu'on me devoit nue  
 Plonger en mer, nue on me dépouilla,  
 Honteuse alors de me voir sans chemise,  
 Incontinent je portai la main là, ...  
 Où vous sçavez sans jamais lâcher prise:  
 On me plongea, mais qu'est-il arrivé,  
 Alors mon corps, ô pudeur trop funeste,  
 Par tout ailleurs du mal fut préservé,  
 Fors cet endroit où la rage me reste.

P É N I T E N C E  
DU GALAND DÉBAUCHÉ;  
E L E G I E.

O Ui, j'ai bien mérité que le Ciel me punisse,  
Et si dans le Bordel j'ai pris la chaudépisse,  
Bien-loin d'en accuser le Destin & la Loi,  
Je dois dans mon malheur ne m'en prendre qu'à  
moi,

J'aimois la jeune Iris, mes soins & ma constance  
Avoient sçu triompher de son indifférence;  
Je la voyois enfin sensible à ma langueur,  
Et mes rendres desirs avoient gagné son cœur.  
Le jour étoit marqué pour couronner ma flamme,  
Rien n'étoit comparable aux transports de mon  
âme,

Et rempli d'un espoir dont j'étois enchanté,  
Je touchois presque au point de ma félicité.  
Quel mouvement, mon cœur, quelle ardeur in-  
sensible

D'aller chez la Collin vous donna la pensée?  
Et quel D' mon fatal au repos de mes jours  
De tes plus doux plaisirs vient arrêter le cours?  
Tes amis, diras-tu, te firent violence;  
Falloit-il que pour eux ta lâche complaisance,  
T'exposant au péril d'un infâme plaisir,  
A les suivre en ces lieux te laissât consentir.  
Le tranquille bonheur que tu devois prétendre  
Vaut bien peu s'il ne vaut la peine de l'attendre:  
Tout étoit favorable, & sûr de l'obtenir  
Tu pouvois quelques jours au moins te contenir.

Tout sembloit s'opposer à ta funeste envie,  
La sainteté du jour, le péril de ta vie,  
L'espoir de voir bientôt ton amour satisfait,  
Et les chevaux rerifs malgré les coups de fouet.  
Mais ce ne seroit-là que de foibles obstacles :  
Il falloit que pour lors le Ciel fit des miracles ;  
Et si peut-être encor son pouvoir absolu  
Sur ton entêtement n'auroit pas prévalu.  
Au travers des horreurs d'une route infectée  
On decouvre à tâtons une étroite montée,  
Qui par un tour obscur mene secrètement  
Dans le sombre réduit d'un vil appartement.  
A ce taudis fumé comme une renardière  
Le soleil indigné refuse sa lumière.  
C'est un cloaque affreux dont l'humide vapeur  
A l'homme le plus sain fait soulever le cœur :  
Là, sans honte & sans bruit l'infâme Maquerelle  
Reçoit à bras ouverts quiconque vient chez elle,  
Comme si de tout tems elle l'avoit connu,  
De quelque état qu'il soit chacun est bien venu.  
C'est dans ce lieu fatal qu'une aveugle manie  
Me fit pour mon malheur suivre ma compagnie ;  
Trop heureux si d'abord un juste repentir  
Eclairant ma raison m'eût forcé d'en sortir,  
On que quelque faux pas en entrant dans la cham-  
bre

M'avoit par accident fait rompre quelque mem-  
bre,

J'aurois, en me faisant emporter dans mon lit,  
Evité le chagrin d'avoir pris mal au vit.  
Pour agir sûrement, & crainte de surprise,  
Je montai seul pour voir si la place étoit prise,  
Tandis que de pied ferme au bas de l'escalier  
Mes amis attendoient que je les fisse entrer.  
A peine fus-je entré que la vieille forcière,  
Se jettant à mon col d'une étrange manière,

Malgré tous mes efforts je ne pus éviter  
 Un baiser dégoûtant qu'elle me vint donner :  
 Tu viens fort-à-propos , cher ami , me dit-elle ,  
 Tu ne pouvois trouver d'occasion plus belle ;  
 Je te vais régaler , il est en mon pouvoir ,  
 De deux jeunes enfans qui me sont venus voir ;  
 Tu choisiras des deux , ou la blonde ou la brune ,  
 Elles n'ont tout au plus que quatorze ans cha-  
 cune ;

C'est la première fois qu'elles viennent chez moi ,  
 Et c'est , sans te mentir , des morceaux pour un  
 Roi :

Je sçai de mes amis faire la différence ,  
 Et je te veux donner en tout la préférence :  
 Certain pressentiment qu'aujourd'hui tu vien-  
 drois

Me les a fait ici retenir tout exprès.  
 A ce discours trompeur l'eau me vint à la bouche ,  
 Et pour lui témoigner combien cela me touche ,  
 En lui serrant la main je lui jure ma foi  
 Qu'elle n'aura pas lieu de se plaindre de moi.  
 Après ce compliment qui flatte son attente  
 Je joins de mes amis la troupe impatiente ,  
 Et leur fais le signal par un coup de sifflet  
 Qu'ils n'avoient qu'à monter , que le gîte étoit  
 prêt.

La traîtresse , pour mieux faire la réservée ,  
 Nous voyant cinq ou six contrefait l'étonnée ,  
 Feignant de craindre ce qui en arriveroit ,  
 Si dans le voisinage on s'en appercevoit :  
 Mais par le doux espoir d'en être bien payée  
 Cette fausse terreur fut bientôt dissipée.  
 Alors d'un air flatteur , me tirant par le bras ,  
 Et me menant à part elle me dit tout bas :  
 Prends la Brune , à mon goût elle est la plus jolie ,  
 Elle n'a fait cela qu'une fois en sa vie ,



Tu peux en être sûr & te fier à moi,  
L'autre fera pour ceux qui viennent avec toi.  
Je la crus, malheureux ! Et mon impatience  
Ne me permettant pas de garder le silence,  
Je demande à la voir, on l'amène aussi-tôt,  
Mes yeux enforcés la trouvent sans défaut,  
Je dis qu'elle est charmante, agréable, parfaite ;  
Elle de son côté repousse la fleurète,  
Ecoute mes discours, me répond tendrement,  
Et veut à l'avenir que je sois son Amant.  
Son cœur en ce moment me préfère à tout autre,  
Et du premier abord nous nous aimons l'un l'autre.

Sotte espèce d'amour, fade raisonnement,  
Dont le seul but étoit d'attraper mon argent.  
Par quel enchantement peut-on être assez bête  
Pour s'y laisser duper, & pour se mettre en tête  
Qu'une infâme coureuse, en proie à tout Amant,  
A tous ceux qu'elle a vû n'en a pas dit autant ?  
Le sordide penchant d'une ame intéressée  
Lui fait, quand elle veut, déguiser sa pensée :  
Elle aime tout le monde, & le plus malotru  
En fera caressé moyennant son écu.  
C'est toujours au présent que son cœur s'abandonne ;

Son ami le plus cher est celui qui plus donne :  
Feignez en la quittant de ne lui rien donner,  
Alors vous l'entendrez autrement raisonner :  
La bréteuse pour vous auperavant si tendre,  
En vous congédiant vous dira pis que pendre.  
Enfin dans les transports d'une telle union  
Nous en vînmes bientôt à la conclusion.  
Avec de tels objets, quand on en prend envie,  
On y va sans mystère & sans cérémonie,  
Et sans qu'il soit besoin de complimens plus  
longs ;

Dès que le cœur en dit, on n'a qu'à dire : allons,  
 Que l'on seroit heureux dans l'amoureux empire,  
 Si pour se satisfaire on n'avoit qu'à le dire;  
 Et qu'on s'épargneroit de tourmens rigoureux,  
 Si tout ne dépendoit que d'un seul je te veux.  
 Mais non, c'est une erreur, l'amour seroit sans  
 charmes.

Si la gêne à nos cœurs ne causeroit point d'alarmes,  
 Le plaisir à ces cœurs en devient plus charmant  
 Quand on peut l'obtenir après un long tourment;  
 Trop de facilité rend un bien méprisable,  
 Et le tranquille amour n'est pas le plus durable.  
 Chez Madame Colin on ignore cela,  
 Cette façon d'aimer n'est point pour celle-là;  
 On y feint pour un tems d'aimer une inconnue,  
 Qu'on oublie aisément dès qu'on la perd de vue,  
 Sur un vieux matelat porté par deux tréteaux,  
 Entouré de haillons en guise de rideaux,  
 En m'offrant de choisir du devant, du derrière,  
 Cette rare beauté se jette la première;  
 Je l'imite aussi-tôt & choisis sans façon  
 Le devant, sans sçavoir s'il étoit propre ou non,  
 Quoiqu'elle m'en donna de grandes assurances;  
 Si je puis en juger selon les apparences,  
 Je jurerois avec assez de fondement  
 Que la carogne alors mentoit impudemment.  
 Trop funeste moment pour ma flamme amoureuse,  
 se!

De tes fades douceurs l'amorce dangereuse  
 Me fait payer bien cher par les maux que je sens  
 Un frivole plaisir qui séduisoit mes sens.  
 De quel œil désormais Iris me verra-t'elle?  
 Sont-ce-là les effets de cette ardeur fidelle  
 Dont mon perfide cœur dans son ravissement  
 Lui jura tant de fois de brûler constamment?  
 Pour regagner le sien que faut-il que je fasse?

De si volages feux sont indignes de grace.  
En vain je me reproche un partage si bas,  
Mon juste repentir ne la fléchira pas :  
Non, non, d'y réussir un vain espoir m'abuse,  
Mon infidélité ne souffre point d'excuse,  
Et je veux pour jamais me hannir de ses yeux :  
Mon crime à ses appas est trop injurieux.  
Va donc, perfide cœur, où ton destin t'engage  
D'un funeste plaisir réparer le ravage :  
Va, pour calmer l'ardeur de ton feu scélérat,  
Te noyer dans des flots de pîsanne & d'orgeat ;  
Et toi, vil instrument de mon ardeur brutale,  
Va gémir dans les feux de la pierre infernale,  
Et que de ta vigueur le triste abbatement  
Soit de ta trahison le juste châtement.  
Que le fer, pour guérir ta mortelle enflure,  
Seconde, s'il le faut, les efforts du mercure.  
Puisse-tu pour ta peine, en mille endroits ouvert  
Endurer tous les maux que Colas a souffert !  
D'un pauvre petit coup ce fut la récompense :  
Hélas ! quand il le fit c'étoit sans connoissance ;  
Il étoit excusable, & pour tout dire enfin,  
On ne doit de sa faute accuser que le vin.  
Mais toi, qui de sang froid toujours me sollicite ;  
Le plus cruel tourment est ce que tu mérites ;  
Et puisque je te dois les plaisirs que j'ai pris,  
D'un service si beau voilà le digne prix.  
A la sincérité d'une aimable Maîtresse  
Je ne devois pas moins que toute ma tendresse ;  
Et malgré mes sermens si j'ai pu la trahir,  
Je mérite sa haine & je dois m'en punir.  
Hélas pour me haïr elle est encore trop bonne,  
Elle connoît mon crime elle me le pardonne :  
Une heureuse amitié s'intéresse pour moi,  
Et daigne en l'oubliant m'assurer de sa foi.  
L'amour que j'ai trahi demande une vengeance,

Ordonne qu'en souffrant je fasse pénitence ;  
 Et par le prompt effet d'une si juste loi  
 Depuis plus de huit jours il l'exerce sur moi.  
 L'attente du plaisir augmente mon martyre ,  
 Du matin jusqu'au soir je pleure , je soupire ,  
 Et la vive douleur dont je me sens ronger ,  
 Sous peine de mourir , me défend d'y longer.  
 Mais quelque soit enfin le mal qui me possède ,  
 J'espère avec le tems en trouver le remède :  
 J'ai lieu de m'en flater , puisque le sieur Lamart ,  
 Par le puissant effet des secrets de son art ,  
 Dans quinze jours au plus son secours salutaire ,  
 Comme il me le promet , me tirera d'affaire :  
 Et les mêmes plaisirs si long-tems attendus  
 Sçauront me consoler de ceux que j'ai perdus.

---

## LA CONFÉRENCE ;

### C O N T E.

**E** Sclave né de la société  
 Pour ramener ses brebis égarées ,  
 Un vieux Pasteur voyant l'impiété  
 Qui triomphoit des vérités sacrées ,  
 Pour la réforme à son aide appella  
 Dans son pays deux fils de Loyola :  
 A cet effet , ains qu'en telle occurrence  
 Fut résolu que l'on proposeroit  
 Cas important dans une Conférence  
 Dont à son tour l'autre decideroit.  
 Une fois donc , grande étant l'affluence ,  
 Père , dit l'un , que votre Révérence  
 M'explique en bref ce que l'on doit penser  
 Du point qu'ici je vais vous avancer.



Voici le fait: Lucas dans une rue  
Trouve Lison, la baise tendrement,  
Est-ce péché? Il faut sçavoir comment,  
Dit le Docteur, je voudrois la voir vue  
Pour prononcer: Père, n'est pas besoin  
De ce, dit l'autre, & je vais avec soin  
De point en point vous conter l'affaire.  
Lison passoit, Lucas batifola;  
Vous croyez-bien qu'il n'en resta pas-là:  
Mais, bel enfant, dit-il, sans vous déplaire  
Pourrois-je pas vous donner un baiser?  
Elle rougit, & n'osant refuser  
Elle s'enfuit; le drôle à la poursuite  
Pas ne manqua de bientôt l'attraper:  
Tu crois, dit-il, profiter de la fuite?  
Ca pour le coup tu ne peux m'échaper;  
Il la saisit; & colère & prière  
Le touchent peu, rien il ne veut céder,  
Et l'arrêtant lui donna par derrière  
Ce que sçavez; vous pouvez décider:  
Père, telle est mon histoire entière.  
Oh! cela change, il est bon de sçavoir;  
Faut distinguer, répond l'Apôtre noir,  
Si par devant; le cas étant physique,  
Point n'absoudrois au sacré Tribunal:  
Mais par derrière, attendez, je m'explique,  
Peuple chrétien, je n'y vois point de mal.



A MR M.

## ÉPITRE &amp; CONTE.

**G**enereux M... ami le plus fidelle  
Que mon tendre cœur ait trouvé,  
Si par ton ordre exprès mon Apollon rebelle  
Sur quelques tons s'est éprouvé,  
Je crains que ses accens propres à t'effrayer  
N'aillent, sans que j'y pense, écorcher ton oreille;  
Tandis qu'il croit faire merveille  
Et ne cherche qu'à s'égayer.  
Ecoute cependant l'histoire  
De Chauffour & son compagnon  
Accusés du péché mignon;  
Elle est dans la gazette, ainsi tu la peux croire.  
Ce Chauffour étoit un fûté  
Ennemi déclaré des Belles,  
Et qui des Gitons entêté,  
S'embarassoit très-peu de trouver des cruelles;  
Ce n'est pas que son cœur peu sensible à l'amour  
N'en sentit les plus vives flammes;  
Mais s'il n'eût aimé que les Dames  
Il eût à Cupidon fait foiblement sa cour,  
Des tendres jouvenceaux, jeunes, faits au tour,  
Pouvoient seuls à son mal apporter du remède;  
A Jupin & à Ganimede  
Il avoit dans Paris élevé des Autels,  
Où tous les jours jeunes mortels  
Venoient avant l'aurore offrir leurs sacrifices,  
Mais sans aucun respect pour le Maître des Dieux,  
Thémis désavouant l'encens audacieux  
De Chauffour & de son complice,

Voulut par Arrêt solennel  
Abolir pour jamais ce culte criminel.  
Venus présenta sa Requête;  
On fit enquête contre enquête,  
Le Sacrificateur se trouva convaincu  
D'avoir passé ses jours aux services du Cu.  
A Venus outragée il faut une victime;  
Ce n'est que dans le feu que d'un semblable crime  
On doit expier la noirceur.  
On n'en peut inspirer une trop juste horreur:  
Chaufour est condamné; mais son heureux com-  
plice  
Demanda grace à la Justice,  
Et pria qu'il lui fut permis  
De confondre ses ennemis.  
Il avoit fait un don à certaine commère  
De cinq cens francs de pension,  
Et dont l'Acte portoit que c'étoit pour salaire  
Des services rendus de son beau Mirliton.  
O l'heureuse précaution!  
Cet Acte étoit passé pardevant un Notaire,  
Et dûment scellé, contrôlé:  
Ainsi, sans s'émouvoir, au Sénat assemblé,  
Pour confondre la voix publique:  
Il montra ce titre authentique.  
Thémis prit la balance, & par le bon côté  
Le Contrat fut interprété.  
Par-là se tira d'avanture  
Le prudent compagnon du malheureux Chauffour,  
Et la pension faite à cette créature  
Servant de preuve à son amour,  
Le Mirliton servit d'onguent pour la brûlure,  
Et, pour une si belle cure,  
Il l'appella son Rédempteur;  
Lui promit une ardeur nouvelle  
Et qu'à le bien servir il prouveroit son zèle,

Toi, l'ami du beau sexe & son grand serviteur,  
 Aimable M... cher favori des Dames,  
 Ne souffre jamais que ton cœur  
 Brûle de criminelles flammes:  
 En amour, en voyage on est tôt égaré,  
 Si l'on ne suit toujours chemin le plus frayé.

## LE PASSANT; CONTE.

UN passant tout déguenillé,  
 Gueusoit d'une manière immonde,  
 Il étoit si mal-habillé  
 Qu'il scandalisoit tout le monde;  
 Le drôle le faisoit exprès  
 Et s'en gobergeoit en lui-même:  
 Mais on mit les Archers après  
 Tant l'impudence étoit extrême.  
 Voilà les témoins assignés,  
 Tous les hommes le reconnurent,  
 Et sur les traits bien désignés  
 Hautement contre lui conclurent;  
 Les Femmes furent son apui,  
 Car toutes, dans leur témoignage,  
 Dirent je ne sçai si c'est lui,  
 Je n'ai pas pris garde au visage.





## LE PUCELAGE.

**A** Dieu vous dis, mais adieu pour jamais,  
Je vais partir, jeune & tendre Pucelle,  
Le Dieu d'amour ennemi de la paix,  
Pour me chasser, m'a fait une querelle;  
L'Hymen s'y joint, soutient les intérêts  
De cet enfant, me traite de rebelle,  
Et me proscriit: en but à tous ces traits  
Je vais partir, jeune & gente pucelle,  
*Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.*  
Seul contre deux je ne puis me défendre;  
Envain l'Amour m'eût sommé de me rendre,  
J'aurois bravé l'Amour & son pouvoir;  
Mais à l'Hymen, quand il veut l'entreprendre

Et m'imposer un rigoureux devoir,  
Il faut céder sans le faire attendre.  
Bien loin de vous me verrez désormais,  
J'entends déjà ce Dieu qui vous appelle;  
Je vais partir, jeune & gente pucelle,  
*Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.*  
Que si pour vous je m'expose au martyre,  
Daignez au moins écouter mes regrets.  
J'étois logé dans un joli Palais  
Tout de satin; là tendis mon Empire  
Dans ces beaux lieux faits pour moi tout  
exprès;

Fort à l'étroit me trouvois, mais qu'importe?

Me plaisent moins tes Palais spacieux,  
Où tient l'Hymen & toute sa cohorte,  
Et peut encore y loger d'autres Dieux.

Là jouissois du sort le plus tranquille :  
 Pourquoi faut-il que l'Hymen & l'Amour  
 Vientnent forcer le lieu de mon azyle ,  
 Et me chasser de cet heureux séjour ?  
 Le Ciel me fit un oiseau de passage ,  
 Si me laissez échaper de ma cage  
 Ne me verrez rentrer dans vos filets.  
 A ce discours que dites-vous ; la Belle ?  
 Ah ! vous riez de ma peine mortelle ;  
*Adieu vous dis ; mais adieu pour jamais.*  
 Déjà le preux & noble Chevalier  
 Lequel a su trouver l'art de vous plaire ,  
 Le glaive en main & d'un courage altier  
 De me chasser a pris sur soi l'affaire.  
 Las qui pourroit résister à ses coups !  
 Issu de race où le Dieu des batailles  
 A mis ses dons ; ce Héros devant nous  
 Feroit tomber les plus fortes murailles.  
 A tel Héros si pourtant résistez ,  
 Songez - y bien , vous le pouvez encore ;  
 Bientôt iroient du Couchant à l'Aurore  
 Votre renom , vos tendres amitiés,  
 De Jeanne Darc qui conserva la France  
 Contre l'Anglois on chante la vaillance :  
 Si me gardiez , l'effort seroit plus grand ;  
 Et plus seroit votre nom éclatant.  
 Je parle en vain , vous quittez ma défense ,  
 Déjà je vois l'ennemi qui s'avance ;  
 Je ne puis rien espérer désormais :  
 Avec son cœur vos yeux d'intelligence  
 Vous font penser à d'autres intérêts ;  
*Adieu vous dis : mais adieu pour jamais.*



## LE DORMEUR.

Pour un dormeur insupportable chose  
Que des exploits, des victoires sans fin;  
Qu'un Roi qui fait tout ce qu'il se propose.  
C'étoit d'abord Ypres, Furnes, Menin,  
Puis Montalban, Demon, Château-Dauphin;  
Aujourd'hui c'est Fribourg : au diable qui repose.  
Quand Louis a les armes à la main.

La Bastille & les Invalides  
De tels latriers toujours avides,  
Braquant leur airain triomphal,  
Pour mieux honorer la conquête,  
Se font un devoir capital  
Dans les bras du sommeil de vous fendre la tête.  
Je m'éveille en sursaut, je jure, je tempête;  
C'est encore, me dit-on, des ennemis à bas.  
Alors je me tapis & j'enrage tout bas,  
Non de nos ennemis bien assommés sans doute,  
Mais de mes pavots en déroute  
Dont je ne sçaurois trop gémir.  
C'en est fait, je perds patience :

Louis veut vaincre, & moi je veux dormir.  
Il me faut donc ailleurs fixer ma résidence,  
Et fuir dans un climat lointain.  
Où je me lève & pars soudain :  
Je vais chercher au bout du monde  
Quelque azyle où sans embarras  
Je puisse enfin goûter entre deux draps  
Une tranquillité profonde;  
Où toujours à l'abri des Boîtes, du Canon,  
Et laissant à Louis signaler son courage,  
Je n'entende jamais dans ma nouvelle plage  
De bruit que celui de son nom.

## AU ROI DE SARDAIGNE;

## É P I T R E.

Grand Roi, depuis le jour qu'échappé de mes  
fers,

Aux assauts réunis & des vents & des mers,  
Opposant le rempart d'une barque fragile  
Je trouvai dans tes ports un favorable azile,  
Mon cœur toujours rempli de ce que je te dois  
N'a jamais fait de vœux qui ne fussent pour toi:  
Et si le Ciel plus doux eût mis en ma puissance  
D'égalier ta grandeur à ma reconnoissance,  
Milan depuis long-tems sur ses heureux rem-  
parts

Te verroit relever le Trône des Lombards,  
Et posséder en paix ta royale conquête  
Dont aujourd'hui ton bras a couronné ta tête.  
Quelle source pour moi de plaisirs infinis!  
Quand nos drapeaux aux tiens se trouvèrent  
unis:

Quand je te vis enfin, étendant tes Frontières,  
Unir à tes Etats des Provinces entières.  
A tes heureux exploits j'aurois eu quelque part  
Si j'eusse vû le jour quelques lustres plus tard.  
Mais je goûte, au défaut de ce plaisir extrême,  
Celui de te servir par un autre moi-même.  
J'ai dans ton camp un Fils témoin de tes exploits,  
Il ne craint point la mort pour soutenir tes droits,  
Du sang que lui coûta ta dernière victoire  
J'ai su me consoler par l'éclat de ta gloire:  
J'ai bien crû que ce Fils, s'il est digne de moi,  
Te donneroit un jour des marques de ma foi:



Et ravi que le Ciel m'ait ouvert cette voye,  
Les pleurs que j'en versai furent des pleurs de  
joye.

Poursuis, grand Roi, poursuis tes généreux des-  
seins,

Porte le dernier coup à l'orgueil des Germains;

Achève d'affermir l'Eridan & le Tybre;

Encore une Campagne & l'Italie est libre.

Mais, parmi les dangers où je te vois courir

Songe que comme nous un Héros peut mourir?

Que Mars n'épargne point les Têtes couronnées,

Et qu'Achilles lui-même en ses vertes années,

Quoi qu'exempt des malheurs qui peuvent arri-  
ver,

Eut un endroit mortel que le fer sçut trouver.

Il est beau qu'un grand Roi qui goûte la victoire

Ouvre à ses combattans les sentiers de la gloire;

Mais il n'est pas moins beau qu'au péril du com-  
bat

Il s'expose en Monarque & non pas en Soldat.

Et les admirateurs de ta vertu si rare

De ton sang prodigué te voudroient plus avare.

## JUPITER & CALISTO;

### CONTE.

Vers le Printems sous un ombrage frais,

La Nymphé Calisto couchée,

Un certain jour dormoit au frais

Et se livroit aux douceurs de Morphée.

Jupin voyant un objet si charmant,

(Car notre Nymphé étoit jeunette & belle

Et qui plus est, encore pucelle)

Sentit

Sentit brûler son sein d'un feu très-violent :  
 Que fit-il donc ? de Diane la sage,  
 Que quelquefois suivoit notre tendron ,  
 Il emprunta la taille & le visage ,  
 Le reste non : il avoit ses raisons.  
 Puis s'approchant de la Belle endormie,  
 Il l'éveilla, disant : Ma bonne amie,  
 Voudrois-tu bien chanter quelques chan-  
 sons ?

Très-volontiers, répondit la pucelle,  
 Et sur le champ chanta certain couplet.  
 Or quoiqu'elle eût une voix assez belle,  
 A ses accens messer Jupin n'étoit  
 Trop attentif, & voire sa main alloit  
 Par-cy par-là, dans certaine contrée  
 Dont Calisto fut beaucoup étonnée.  
 De prude humeur Diane se piquoit ;  
 Jamais son doigt sur autrui n'opéroit :  
 Elle poursuit cependant sa musique :  
 L'humide doigt par ses prompts mouvemens  
 Cauçoit maints ports de voix & maints beaux rou-  
 lemens,

Si bien donc que ce ton lubrique  
 Plût à Jupin, mais lui plût tellement,  
 Qu'il s'écria : Cette voix est charmante,  
 Mais elle auroit encor plus d'agrément  
 Si j'y joignois un certain instrument :  
 La Nymphé disoit : Voyons comme il chante  
 D'en entendre le son je suis impatiente :  
 Là-dessus donc le Dieu musicien  
 Entonne un air, Apollon Delphien  
 N'eût mieux chanté ; la Nymphé extasiée  
 Rien ne perdit du son de l'instrument.  
 Qui le sçavoit ! Déesse bien aimée,  
 Dit-elle après, que d'un ton si charmant  
 Puissiez flatter vos compagnes discrètes ?

Jamais mon cœur ne fut si satisfait :  
Que de plaisirs dans nos douces retraites  
Nous donnera ce gentil flageolet.

---

## A MADEMOISELLE CLAIRON

## ÉPIÎTRE.

DANS un bosquet de l'Hélicon  
Que le jour traversoit à peine,  
Hier sur un lit de gazon  
J'aperçus la jeune Clairon ;  
Là dans le sein de la nature  
Elle puisoit ses fiers accens,  
Poussés d'une voix toujours sûre  
Et marqués au coin du bon sens.  
Sous son air tantôt Ariane  
Paroissoit peinte trait pour trait ;  
Tantôt c'étoit Phédre ou Roxane,  
Ou bien l'Auguste Elizabeth :  
Plus loin sur l'aimable saillie  
Répandant un vif enjouement,  
Elle cherchoit avec Thalie  
L'art d'amuser légèrement.  
Tous les Amours à tire d'aîle  
Venoient se ranger autour d'elle  
Et formoient un cercle nouveau  
Pour mieux considérer la Belle  
Ils avoient ôté leur bandeau.  
Habit léger, simple parure  
C'étoit-là son ajustement :  
Comme tout sied à sa figure  
Qu'étoit-il besoin d'ornement ?  
Mais elle avoit pour supplément

Une attitude badinée,  
 Où l'œil dans un lointain charmant  
 Auroit pû faire une tournée  
 Sans un jupon qui méchamment  
 Tenoit la vue un peu bornée.  
 Une gorge prise au bon tour,  
 Ni trop, ni trop peu de contour,  
 Qui va, qui vient, c'est son langage,  
 Et Dieu sçait bien ce qu'elle dit,  
 Elle annonce avec avantage  
 Ce que *Pâris* à *Venus* vit:  
 Et quel esprit à cette vue  
 N'auroit voulu trouver un corps?  
 Un Ange, un Marbre, une Statue  
 Auroit éprouvé des transports.  
 Moi qui blotti derrière un arbre  
 Lorgnois en secret tant d'appas,  
 Et qui ne suis ni Ange, ni Statue,  
 Qu'ai-je donc fait en pareil cas?  
 J'ai fait... Cela ne se dit guère,  
 Coup honteux, ouvrage imparfait,  
 Ce que je n'aurois jamais fait  
 Si la Belle m'eût laissé faire.

---

### JOUISSANCE BACHIQUE.

J'Etois au comble de ma joye,  
 Bacchus secondant mes transports  
 Avoit à mes desirs livré votre beau corps:  
 Mais hélas! qui l'auroit pût croire?  
 Ce Dieu qui servit mon ardeur  
 De vos propres bontés vous ôta la mémoire;  
 Vous reprenez pour moi votre rigueur,  
 Et vous me traitez d'imposteur



Quand je viens aujourd'hui vous conter ma victoire.

Ah! plutôt au Ciel qu'il fut moins vrai  
Que je vous ai trouvé traitable,  
C'est être au double misérable

De perdre des plaisirs dont on a fait l'essai!  
Bien charmant mais trop peu durable,  
Vaine ombre de félicité

Cesse de tourmenter mon esprit agité,  
Par un souvenir qui l'accable,

Et qui plaît trop à mon cœur enchanté  
Mon bonheur est passé, Dieux! seroit-il possible,  
Qu'il fut passé pour ne plus revenir?

Mon crime est-il si grand qu'il faille me punir  
Par un supplice si terrible?

Ah! grace, belle Iris, cessez d'être inflexible,  
Ne me regardez point comme un audacieux  
Qui vient brutalement vous faire une surprise,  
Mais comme un tendre Amant que l'Amour autorise

A tout tenter pour soulager ses feux.

J'eus tort pourtant, je le confesse,  
Mais de tous les Bergers qui sont sous votre loi  
Qui ne voudroit avoir le même sort que moi?  
Accordons-nous, Iris, je vois ce qui vous blesse;  
Vous ne pouvez souffrir que dans cet heureux  
jour

Ou d'un profond sommeil vous sentiez la puissance  
Bacchus se soit donné la coupable licence

De disposer des faveurs de l'Amour:

Pour contenter votre délicatesse,

Oublions tout, & permettez qu'enfin

J'obtienne de mes soins & de votre tendresse

Ce que je dois au Dieu du vin.

## AD LECTOREM GRAVEM.

**C**æsaris Augusti lascivos livide versus  
 Sic lege qui tristis verba latina legis:  
*Quod fuit Glaphiram Antonius, hanc mihi po-*  
*nam*  
*Fulvia constituit, se quoque uti futuam:*  
*Fulviam ego ut futuam? Quid si me Manius oret*  
*Pædicem? faciam? non puro si sapiam.*  
*Aut futue, aut pugnemus, ait? quid si mihi vita*  
*Carior est ipsa mentula? signa canant.*

## PREMIÈRE TRADUCTION.

**P**arce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,  
 Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.  
 Antoine est infidèle; eh bien est ce donc à dire  
 Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?  
 Qui; moi, que je serve Fulvie?  
 Suffit-il qu'elle en ait envie?  
 A ce compte on verroit se retirer vers moi  
 Mille épouses mal-satisfaites.  
 Aime moi, me dit-elle, ou combattons; mais  
 quoi!  
 Elle est bien laide! allons sonnez trompettes.

## SECONDE TRADUCTION.

Martial accusé de blesser la pudeur  
 Par des expressions cyniques,  
 Pour se justifier produit à ses Critiques  
 Ces Vers d'Auguste l'Empereur.

Quand je viens aujourd'hui vous conter ma victoire.

Ah! plutôt au Ciel qu'il fut moins vrai  
Que je vous ai trouvé traitable,  
C'est être au double misérable

De perdre des plaisirs dont on a fait l'essai!  
Bien charmant mais trop peu durable,  
Vaine ombre de félicité

Cesse de tourmenter mon esprit agité,  
Par un souvenir qui l'accable,  
Et qui plaît trop à mon cœur enchanté  
Mon bonheur est passé, Dieux! seroit-il possible,  
Qu'il fut passé pour ne plus revenir?

Mon crime est-il si grand qu'il faille me punir  
Par un supplice si terrible?

Ah! grace, belle Iris, cessez d'être inflexible,  
Ne me regardez point comme un audacieux  
Qui vient brutalement vous faire une surprise,  
Mais comme un tendre Amant que l'Amour auto-  
rise

A tout tenter pour soulager ses feux.

J'eus tort pourtant, je le confesse,  
Mais de tous les Bergers qui sont sous votre loi  
Qui ne voudroit avoir le même sort que moi?  
Accordons-nous, Iris, je vois ce qui vous blesse;  
Vous ne pouvez souffrir que dans cet heureux  
jour

Ou d'un profond sommeil vous sentiez la puissance  
Bacchus se soit donné la coupable licence

De disposer des faveurs de l'Amour:

Pour contenter votre délicatesse,

Oublions tout, & permettez qu'enfin

J'obtienne de mes soins & de votre tendresse

Ce que je dois au Dieu du vin.

## AD LECTOREM GRAVEM.

**C**æsaris Augusti lascivos livide versus  
 Sic lege qui tristis verba latina-legis:  
*Quod fuit Glaphiram Antonius, hanc mihi pœ-*  
*nam*

*Fulvia constituit, se quoque uti futuam:*  
*Fulviam ego ut futuam? Quid si me Manius oret*  
*Pædicem? faciam? non puro si sapiam.*  
*Aut futue, aut pugnemus, ait? quid si mihi vita*  
*Carior est ipsa mentula? signa canant.*

## PREMIERE TRADUCTION.

**P**arce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,  
 Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.  
 Antoine est infidèle; eh bien est-ce donc à dire  
 Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?  
 Qui; moi, que je serve Fulvie?  
 Suffit-il qu'elle en ait envie?  
 A ce compte on verroit se retirer vers moi  
 Mille épouses mal-satisfaites.  
 Aime moi, me dit-elle, ou combattons; mais  
 quoi!  
 Elle est bien laide! allons sonnez trompettes.

## SECONDE TRADUCTION.

Martial accusé de blesser la pudeur  
 Par des expressions cyniques,  
 Pour se justifier produit à ses Critiques  
 Ces Vers d'Auguste l'Empereur.



**F**ulvie enrage & me fait dire  
 Que j'ai tort si je ne la soute  
 Pour la vanger de son époux  
 Qui s'attache au Cul de Glaphyre :  
 Moi, je foutrois Fulvie ! Abus ;  
 Enculerois-je Manius ,  
 S'il s'offroit à moi pour bardache ?  
 Combattons, dit-elle, ou foutons ;  
 Sauvons à mon Vit cette tache ,  
 Sonnez trompettes, combattons.



Lecteur bigot, Critique injuste,  
 Voilà, dit Martial, comme parloit Auguste.  
 Pour moi, si, jusqu'ici modeste Traducteur,  
 J'oublie en cet endroit ma réserve ordinaire,  
 Sans trahir la raison, sans trahir mon Auteur,  
 Je ne pouvois autrement faire.

---

## I M I T A T I O N

*De l'Ode deuxième d'Anacréon.*

**A** Son gré Dame Nature  
 Armant tous les Animaux,  
 Donna la corne aux Taureaux,  
 Aux Chevaux la sole dure,  
 Aux Poissons l'art de nager,  
 Aux Oiseaux de fortes ailes,  
 Aux Lièvres le pied léger,  
 Aux Lions des dents cruelles ;  
 L'homme eut l'intrépidité  
 Qu'inspire un noble courage.

Sur ce pied quel avantage  
 A la Femme est-il resté.  
 La beauté fut son partage,  
 Don qui d'un commun aveu  
 A lui seul plus de puissance  
 Que ni bouclier ni lance,  
 Que le fer ni que le feu.

## EPIGRAMME.

**S***I redamas ut amo, bis sum tuus; oderis at si  
 Non æque odisti me tamen atque amo te.*

## A U T R E.

**E***T sum ne dubita quod amo te, Galla, beatus,  
 Et bis si redames, Galla beatus ero.  
 Quod si forte mihi velles male; tam male nunquam  
 Posses velle mihi, quam tibi, Galla, volo.*

*La même en François.*

**J***E vous aime, Philis, si vous m'aimez de même,  
 J'aurois Amant aimé tout lieu d'être content;  
 J'ose, belle Philis, vous défier pourtant  
 De me haïr jamais autant que je vous aime.*

## A U T R E.

**M***E nive candenti petiit modo Julia, rebar  
 Igne carere nivem, nix tamen ignis erat.  
 Quid nive frigidius? nostrum tamen urere pectus  
 Nix potuit, manibus Julia missa tuis.  
 Quis locus insulais dabitur mihi Tutus amoris?*

*Frigore concreta si latet ignis aqua,  
Julia sola potes nostras extinguere flammæ  
Non nive, non glacie, sed potes igne pari.*

## SUB ICONE PETRI ARETINI.

**E**Xcudit Veneres Marcus quas Julius ante  
Pinxerat has, scribens vicie utrumque Petrus.

### Præfatio Disticorum.

**A**Retine, tua memorantur ubique figura  
Nam solet has vulgi, dicere lingua tuas.  
Et quod Sculptoris fieri commune decebat,  
In solum vatem traustulis illa decus.  
Tu versus patrios sub imagine quâque locaras,  
Bis septem quos nunc vix reperire datur.  
His ego jactura parva heu! solatia magnos  
Substitui latio distica tincta sale.  
Hortorum placitura Deo qui simplice quamvis  
Ludus cultu frater amoris erat.

## DISTICHA.

### I.

**B**Landa quidem manus est mentum quæ mulcea  
amantis,  
Blandior ast hujus mentula dura licet.

### II.

Cur nequet heu digito qui peni sensus inesse,  
Aut cur non peni vis ea quæ digito.

III.

*Quod te sternat amans ne crede puella superbum,  
En humerum femori subijcit ipse tuo.*

IV.

*Succumbant tanto ne fœmina virque labori,  
Dum timet illa preces hic pia fundit anus.*

V.

*Crus domine lævum dextrâ sustentat amator,  
Altius in foveam sic rarus inguen agi.*

VI.

*Nostin quid moneat quam contemplaris imago  
Mastubare tibi dictitat, aut futue.*

VII.

*Fungetur lingua non tam bene munere verpa  
Quam verpa fungi manere lingua sciet.*

VIII.

*Tollit amica pedes huic penem figit amicus;  
Spectat & id spectans serva miscella vacat.*

IX.

*Spectat heram similis miranti ancilla putatque  
Vectam more viri dum videt esse virum.*

X.

*Viva parat domino cunnum dum verpa fricare  
Ancilla cunnum vitrea verpa fricat.*



## XI.

*Sic natura duce primi futuere parentes,  
Hos jungebat amor tum puer artis inops,*

## XII.

*Hic sedet, illa cubat, sit opus, quod proxima cer-  
nens,  
Artifici furuit se bona Nympha manu.*

## XIII.

*Vir geminis, uno cur stat pede faemina tantum,  
Pascillas mediam ne cadat ecce tener.*

## XIV.

*Masturbatori se cunnus inaniter offert,  
Arctior in digitis est mihi cunnus, ait.*

## XV.

*Cruribus elatis porrecto faemina cunnus,  
Admittis sensum semesupina virum.*



171

---

## F A B U L A I.

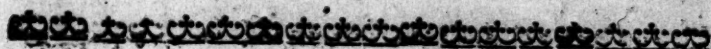
**V**isurus orbem. patrium solum liquit  
 Incola Garumnæ, pauper, atque versutus,  
 De more gentis; quoque pasceret ventrem,  
 In urbe quadam (nomen excidit nobis)  
 Haud infacetum finxit ille commentum.  
 Affigi in ipso, qua frequentior plebes,  
 Chartam macello, compitisque curavit,  
 Hæc indicantem: Publici boni causa  
 Scitote, cives optimi, huc virum nuper  
 Venisse, miro pene præditum. Formam  
 Licet stupendam, vincit ipsa mutonis  
 Virtus, peractis sæculis inaudita.  
 Prima generando pars vacat Senatōri.  
 Secunda comitem fingit. Est opus certum  
 Marchio sequentis. Procreat Ducem quarta.  
 Si cauda penetraret pæne ad ultimam sedem  
 Ventura soboles Cardinalis evadet.  
 Absorbeatur tota, conficit Papam.  
 Suscipere si quis ergo nobiles natos,  
 Nec indecoris expetat domum implere  
 Titulis, fruendam conjugem viro tradat  
 Promissa lætus comprobabit eventus;  
 Sic jactitabat artifex novæ fraudis,  
 Et postulatam se solere mercedem  
 Addebat infra dignitate metiri.  
 Re nunciata, nobilis avidus prolis  
 Locuples avarus protinus virum accersit,  
 Ut tot capacem vidit ordinum penem,  
 Invasit animum gaudio stupor mistus;  
 Fidemque superans splendidis fidem dictis  
 Macharn fecit. Euge, ait, Senatorem  
 Excude nobis fabricator & gravi

Pretium laboris accipe aureos centum.  
 Simulansque abire, conjugem fatutori  
 Permittit. Ille fœminam toro inclinat  
 Non abnuentem, debitosque conductæ  
 [Ne possit ista suspicariet fraudem]  
 Transire fines sedulus timet partis  
 Subjecta mulier inserim dolet, proli  
 Melius futura non fuisse consultum,  
 Sponsumque vellet ambuisse Paparum.  
 At ille confestim, angulo latens, prodis,  
 Magnoque manibus impetu premens clunes  
 Sessoris ambas: Per Deum, velis, nolis;  
 Nascetur, inquit Pontifex mihi summus.

---

## FABULA II.

**L**ibidinosa cujusdam uxor Nobilis  
 Videt olitoris dormientis inguina,  
 Sic vel patriciis preferenda mentulis.  
 Tum visa credens gratiora tactui,  
 Absente voluit experiri conjugem.  
 Olitor vocatur. Præsto adest. Recumbitur.  
 Mulierque sese pruriens pugna parat.  
 At hortolanus, lædere reverentiam  
 Timens herilem, nec sat urbanum ratus  
 Tanti matronam ponderis fronte aggredi,  
 Instare tergo cœpit, & crassum nimis  
 Ligonem aversis admoveere postibus,  
 Quem non hera isti destinarat ostio.  
 Quid hic, domina ait, vano moliris situ  
 Noli timere, teque colloca aptius.  
 Cui sic locuta est rustici humilitas viri:  
 Locum occupari digniorem, quàm decet.



# PIÈCES BOURGUIGNONES.

---

LOÛ VÉRITABLE.

VEY DE GÔDÔ.

**Y** Ne méstimerô pa daigne  
D'aivoy cheulay dan lay tétaigne,  
Voû çâa que lé fanne on du lay;  
Qui véen sy fore de craulay,  
Encô moin d'aivoy éne couille  
Et ne saivoy voû on lay mouille,  
Quan ce véen que loû ribôlô,  
Charche l'ombre, & fû loû sôlô,  
Sy y ne chantô lai vaillance  
Lay bravade & l'epeluançe  
Du valeurou vey de Gôdô,  
Qui ney pa tôjor fay dadô,  
Ma qui neu & jor fai lay garre,  
Taimoin en son lé tapesarré,  
Lé nazade, & lez orion,

---

*Pour goûter tout l'agrément de ces Pièces, il faut avoir recours au Glossaire Bourguignon de Mr. de la Monoye: sur tout celui de l'édition de 1748.*



Que combattant san morion,  
Ay receu dan éne maulée  
Qu'ain jor fu faite en lay vaulée  
Qu'ey éne rive, & poin de fon,  
Voû caâ que lez anfan se fon.  
Vey d'honeu, vey de renommée,  
Que naâ lay putain éssommée,  
Qui t'ay tandu tan de laïssô  
Qui t'ay tan fay coutay de sô,  
C'étoô ain vey qu'an lay bataille  
Ay fraipôô d'estôc & de taille,  
Ay s'alloô tô pô tô foray,  
San aivoy pô d'être pouray:  
Ain vey tan aimay dé femelle,  
Que tô lé fin jor de nôvelle  
Se venéen ay lu presentay,  
Pô l'aymor de lay gran beatay,  
Taimoin en âa daine claimance,  
Qu'ay léy tan bretaclay ay crance,  
Margô lai gormande, & lay cliar,  
Don ay léy encor ain bâtar;  
Marguedrite Marjô lay blaînche,  
Quél ey tan crauláy su son ainche,  
Lay deveneâa, & lay brignon,  
Lay Pointresse, & lay Rougemon,  
Lay Bretonne, & lay Greneteyre,  
Qui potte en trouffe san crôpeire,  
Lay consotte, & lay graujan,  
Qui souan l'on pris au baitan,  
Lay Poyvre, & lay grante Isabelle,  
Qui chevauche san baâ ny selle,  
Lay le peige, encor lay dupon  
Qui bribaulle de lay loû pond,  
Et tan d'autre don lé nature,  
On causay lay moite évanture,  
Et qu'on voirey son moitre au lay

Lay voû lez autre son frôray:  
 Qu'an depey de tant de cairogne  
 Qu'on garay ce vey de Bregogne,  
 Ma encor ain vey qu'etan Roy \*  
 Aitôo daigno d'être ay ain Roy,  
 Ain vey nôble, ain vey or de peige,  
 Ain v y qu'ainôo tan de còreige,  
 Que deux boti cò sans déconnay  
 Ay fesoô sans être érenay.  
 Ain vey d'ene belle ecarrure,  
 Ain vey d'ene belle ancôlure,  
 Ain vey d'onze pouce de lon,  
 Sôtenu de deux bon couillon,  
 Se n'étoô pa de sé gran cotuille,  
 Aussi molle que dez andotuille,  
 Qu'ay fau toteuillé troâ jor,  
 Pô lé faire antray en aimor,  
 Ancor qu'ene main aigriable  
 Ly frôte & refrôte loû rable,  
 Ma, c'étoô de sé vey adan,  
 Qui pleure quan ai son dedan,  
 Quan ce vé n que queique gâseute,  
 Son moître tate, ou lay pinseute,  
 Ce vey, ma ain vey si chanu,  
 Ain vey qu'ey tan faz de connu,  
 Ain vey pôssan \*\* meu qu'ene dague,  
 Ce vey corôo tôjor lay bagne,  
 Pu sôuan dedan se chauchôo  
 Qu'ain autre ne s'en éprôchôo,  
 Ay ley tôjor coru lay lance,  
 Depeu loû tan de son enfance,  
 Ain vey fié, ain vey vaillant,  
 Qui alloô lé con essaillant,  
 Ay se prenôo é pû superhé,  
 Eussien r'ay ain grand pié de barbe,

\* Roide

\*\* Percans,

Et s'on l'eusse putoô tuay  
 Que de loû faire débanday,  
 Qu'ay n'eusse pleuray de son œille,  
 Dans loû con ou su Lambreuille,  
 Que si d'azar on l'an gadoô  
 D'antray dedan, ay renadoô  
 Dessus loû ventre ou su lé queusse  
 An moin que de viré lou peusse.  
 Ce n'aitoô de cé vey truan,  
 Qui demeurereén bé ain an,  
 De côte ain feu còuant lé sarre,  
 San palay d'aulay ay lay garre,  
 Tan ay son poltron ay vooran.  
 C'étoô ain vrai vey conqueran,  
 Ain vey qu'étañ an sai furie  
 Eusse effondray ene cussérie,  
 Ain vey de réputation,  
 Ain vey hady comme ain Lyon,  
 Ain vey pó fôlay éne bande  
 De suissosse vou d'Aulemande,  
 Ein vey, ma saivé vô quey vey,  
 Au grand jamoi n'an fu ain tey;  
 Ma scavé vô, don ai lá greigne,  
 Ce n'a pu qu'ene pôure queigne,  
 Loû prôve vey ay lá vezay,  
 Ce n'a pu qu'ain vey écrazay,  
 Et say hure, sa visseygeyre  
 Ne say pu que lay peute gayre,  
 Ay lay tan juaya anconnay,  
 Quay lân. âa tôjor marconnay,  
 Ay léy, lay peaâ ay claireuoô,  
 Et loû groin comme ene lamproô;  
 Ay léy lou bou du Ribôlô  
 Taillé tôt an sain qu'ain sublô,  
 Ay l'ey receu tan de balafre,  
 Qu'ay faisôo é pu hadi affre,

Et

DE PIÈCES FUGITIVES. 177

Et quoy quai fôô ain refôru,  
 Ancor n'a r'ay pa recli,  
 Et si quoy qu'ay loô lé pôtañce  
 Ay vorrôô tôjor être an dance,  
 Et si quoy qu'ay n'en peuve pu,  
 Ay ven tôjor être au portu,  
 Aussi tôôt qu'ay voi lé memelle  
 De queique norisse ou pucelle,  
 Que son moitre s'an va tatan,  
 Ay vorrôô être au baitan,  
 Quan le veen ay passay ain quarre  
 Ay jette son œille de quarre,  
 Dessus queyque jeune tarron,  
 Ce vey quite son chaipperon,  
 Pu vô volré lay pôtre bête,  
 S'acoutay & levay lai tête,  
 Comme é chatup ain jeune Luzar,  
 Ce vey feray tôjor lai garre  
 Jeuqu'ay fôô ay cent pied de tarte,  
 Et l'ay l'ad encor si vaillan  
 Qu'on le vey tôjor bataillan,  
 Caa ain vrai ansain de foteugne  
 Qui n'é jaimois craignu lé beugne,  
 De peti qu'ay fu ay sain bessain  
 Ay ne crain chancre ny poulain,  
 Chaude-pisse, ni lay vairôle,  
 Ay ce vey lay, çaa ain vey drôle,  
 Ce vey lay quoiqu'ay fôô peti,  
 Ne manque jamoi d'au peti,  
 Ay may en œuvre peure & belle,  
 Putain, ribande, & maiquerelle,  
 Caa po vôô comme ay l'a leuvretey,  
 Que serôô ce s'ay l'aitôô antey.  
 Caa porquey ansain qu'en lai France  
 Si on queneussôô lay vaillance,  
 Tôôt ansain qu'ain brave foudar,  
 Part. II. M



Aipré ainsy fay bon sarvice,  
 On baille queique benefice,  
 Po vivre dedan lai moison  
 Doucement en tôte saison,  
 Ces Rufiens & ces Rufienne,  
 Qui en lay Bregogne s'éêne,  
 L'y fon gaday, & le neury,  
 Ma qu'ay l'oô lé couillon peury,  
 Et éne prebande ay Sainte Reine,  
 Vou ay porey vivre san peine,  
 Et si d'hazar, en ce tan lay  
 Ay veloô encor ribaunday,  
 Ay s'y trôverô des ôureire  
 Qu'on rejantay dan lé poreire,  
 Que po gaday d'allay ay pié,  
 Ce pôvre vey estropié,  
 Ly rebailleron dé monture,  
 Lay vairôle por évanture,  
 Qu'ay seré lay bétôo guairy,  
 Po moin qu'on ne fay dan Pairy.

*Ainsi soit-il.*

\* Carrières près Dijon où l'on va quelquefois s'égarer.

### A U T R E.

L'Eté passé qu'il esto neu  
 M'en aillan promené pou passay mon enneti,  
 Lay chance me tony auprès d'une fenestre  
 Ou je fus bey long-tems sans me lassay d'y estre.  
 Lay je vis quine feille assez riche en beatay  
 Cherchot & recherchot ses puches ay lay clatay.  
 Ille naivoo su elle chose du monde mingé,  
 Cotte coullai quetoillon pas masme fay cheminge  
 Teut esto bas aivant queestre venu,

Comme de mère cheute ille estot teute aynu ;  
 Sus son dos, sus ses reins, sus ses hainches  
 Teut estot plus polly que de lay cire blainche,  
 Puhault dedans son soin je regaydas gombloy  
 Ses deux balles ay banday pu blainches que du lait  
 Les puches cependant causent du paiffetemps,  
 Ay venin picoray, ny padiens point de temps,  
 Ille en prend ille en tuë ay lay fin ineglente  
 S'en vint tent droit se mettre su say mente  
 Ille y pothy la main & celay lay fachy,  
 Je le vis ay say migne y n'en faut point menty  
 Ille prises agés & tondit razibus  
 Le petit bochenôt de Topsus barbaflus.  
 Tondy qui fus que vije, in petit mont poly,  
 Euillo meufflot & tent ay fait joly,  
 N'en déplaige au Prélat qui matraige là France,  
 Ma jaima je ne vis de pû belle émignance;  
 Le drolle que banboillot au fond de mes guer-  
 guesles  
 En feut si tremué qu'il en fuot de detresse:  
 Sil eut esté de coste il faut tenir pou vrai  
 Quay l'ayde de mon cu y sy serot fouray.  
 Du costay de loy chandelle ille tonny lay fesse  
 Et de son bea cu ille fit une vesse,  
 Et fit que ce malheouro vent  
 Qui sotty du dariés me coichit le devant.  
 Vellay en veretiay teute lay drôllerie,  
 Jugés si ai banday je nai vos pas d'envie.



## LE MENU D'OR.

**D**ieu gâde de mô tôte l'ecreigne  
Veci en or que jaimenon  
Qui vorrey y montai quasi veigne  
Or ni arjan je ne prenon.



Cé pôure vaive qui pôreuse  
Nôse côchai tôte pôr l'or  
Quai ne faisein lés honteuse  
Ni s'enreigne montai sur l'or



Cety qui é pô que sai fanne  
Pandan que dans son lit ai dor  
Se laisse boisé dans ein branne  
Quai s'enveigne montai su l'or,



Cé gentilhomme de lai Biauße,  
Qui quand on mene le tambor  
Pisse de pô dedans lô chausse  
Quai san venain montai su l'or,



Cés aivôca de trique nique  
Qui de pô de demurai cor  
N'ôserain palai en publique  
Qu'ai sanvenain montai su l'or.

DE PIECES FUGITIVES. 181

Cé fille ai qui lé tetin anfle  
Ai n'oseraïn faire l'aimor  
De pô de deveni bôranfle  
Qu'elle vaigne montai su l'or,



Cé coyon qui fon dé quairaille  
Et le lendemain los aïcor  
Depô d'aivoi queuque senaille  
Quai san venain montai su l'or.



Cé jan qui sont d'humeur si fôte  
Que de pô d'ai voi faute ein jor  
Ai ne mainge que dés airnôtes  
Quai s'anvenain montai su l'or,



Cé fille qui jamais ne mainge  
De la pu grosse chair du bôr  
De pô de gatai leur groin d'ainge  
Quelle veigne montai su l'or,



Cé Officié qui de pô grulle  
De retornai checun ché l'or  
Por y ailai bridai lai mulle  
Quai s'anvenain montai su l'or,



Cé jan qui ont pô que lai paule  
Ne se rompe de van lo mor



Quai san reigne ce na pas faule  
Tretò montai dessu nôte or.



Co qui ont dé fanne si graigne  
Qu'ay ne rante qu'au soir ché lor  
De pô dantandre lé maitaigue  
Quai s'anvenain montai su lor,



Cô lay qu'on baillé ay crance  
Ai ça qui y on pri encore  
Qui d'eu ai pu pô quai s'aivance  
Ai sanvaigne montai su l'or,



Ny ety n'un an cette taule  
Qui ô oé pu pô d'ein recor  
Quai nairò pa de fore \* Epole  
Quai sanveigne montai su l'or,



Celle qui on pô que lô fille  
Ne le jué de queique tor  
Ai por ein mairin faisse Gille  
Quai lé venain montai su l'or



Co qui poin de lô barbe grise  
De pô d'être tenu pòr mor  
Ai troussé bétò lai valise

\* *Loup Garou,*

Quai sanvenain montai su lor.  
 Jon icy aissé fai de pause  
 Sai se trôve quéquan encor  
 Qui ô pô de quéque autre chôse  
 Quai sanveigne montai su lor.

E D A I M E.

Daime cet or qui vô fai sêta  
 Venbé que vô laillain montan  
 Má ai lantan lai pôvre bête  
 Que ce so ai lai charge d'Autan.

*Fin de la seconde Partie.*



# T A B L E

## Des Pièces contenues dans cette seconde Partie.

Pages	
I	<b>L</b> A Baguë enchantée.
34	Le Songe & Epigramme.
35	Rosine.
52	L'Obsécro.
53	La Coutume des Clercs.
56	Faveur enlevée.
57	Le Lezard.
59	La quantité, Conte.
60	Conte.
61	Raimond & Catin.
63	La Ressource.
64	Le Lait du Jésuite & Le Calcul.
65	La Juive convertie.
74	La sorte excuse.
74	L'Autel aux Sacrifices.
75	Le Bandeau de l'Amour.
77	La Chenille & la Femme.
78	L'Evêquesse.
80	Dixain.
81	La Fourrure de Maître Anselme.
85	L'Absolution refusée.
87	Le Caffé.
88	Le Philosophe mourant Epigramme.
89	Ode à Sulphour,
93	L'Equivoque Capucinale.
94	La Pirance du Paysan.
95	La Biscombile.
97	La Rinomachie, ou le Combat des Nez.

Pages:                      T A B L E.

- 102 Epigramme contre le Poëte P. & la Réponse.
- 103 A un Ami.
- 104 Epigramme à une Maîtresse qui étoit toujours  
triste.
- 105 Ode faite en 1712.
- 109 A M. le Maréchal de Saxe.
- 110 Sonnet sur un Grammairien plagiaire.
- 111 Epigrammes. 18.
- 118 Enigme Toute.
- 116 Le Gentilhomme & le Paysan.
- 120 Sonnet aux Dames.
- 121 La Culotte de S. Raimond.
- 124 Conte.
- 125 Rondeau & Traduction d'une Chanson Es-  
pagnole.
- 126 Chanson pour une Maîtresse & La Présomp-  
tion humiliée.
- 127 Imitation d'une Pièce Latine.
- 128 Chanson Epigramme & Conte.
- 129 Epigrammes 16.
- 135 Le mal d'Epaule.
- 138 Conte.
- 139 La conversion forcée.
- 143 Enigme en Bouts-rimés.
- 144 La Rage.
- 145 Pénitence du Galand débauché.
- 151 La Conférence.
- 153 A Mr. M. Epître & Conte.
- 155 Le Passant.
- 156 Le Pucelage.
- 158 Le Dormeur.
- 159 Epître au Roi de Sardaigne.
- 160 Jupiter & Calisto.
- 162 Epître à Mlle. Clairon.
- 163 Fouissance Bachique.
- 165 Ad Lectorem gravem.



Pages:

T A B L E.

- 166 *Imitation de l'Ode II. d'Anacreon.*  
167 *Epigrammes Latines.*  
168 *Sub Icone Petri Aretini, & Distica.*  
171 *Fabula I.*  
172 *Fabula II.*

PIECES BOURGUIGNONES.

- 173 *Lou véritable Vey de Gôdô,*  
178 *Autre Pièce.*  
180 *Le Menou d'or.*

Fin de la Table de la seconde Partie;



